

N°1 des ventes
du *New York Times*

LE

ROI

MALEFFIQUE

HOLLY BLACK

RAGEOT

N°1 des ventes
du *New York Times*

LE
ROI
MALÉFIQUE

HOLLY BLACK

RAGEOT

HOLLY BLACK

LE
ROI
MALÉFIQUE

Traduit de l'anglais (États Unis)
par Leslie Damant-Jeandel

RAGEOT

Copyright texte original © Holly Black, 2019
Traduction française © Rageot Éditeur, 2020
Illustration de couverture © Sean Freeman, 2019
Graphisme de couverture : Karina Granda
Couverture © Hachette Book Group, Inc., 2019

L'édition originale de cet ouvrage a paru en 2019 en langue anglaise
chez Little, Brown and Company (New York, États-Unis)
sous le titre THE WICKED KING

La présente édition est publiée avec l'aimable autorisation de l'autrice,
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC. Armonk, New York, U.S.A.

« Nymphidia » © 1627, Michael Drayton,
traduction libre de Leslie Damant-Jeandel
« The Fairies » © 1850, William Allingham,
traduction libre de Leslie Damant-Jeandel

ISBN : 978-2-7002-6418-0

© RAGEOT-ÉDITEUR – PARIS, 2021.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Pour Kelly Link, du peuple de la mer



Livre premier



*Dis-lui ainsi que je conteste
Ses calomnies et ses affronts.
En tant que mortel ennemi,
Publiquement, je l'atteste :
Si une couronne ceignait mon front,
Lui ne porterait celle des Fées,
Car une vengeance le détrônerait
Et le nom de roi il ne mériterait.*

*Michael Drayton
Nymphidia*

Prologue

Jude souleva sa lourde épée d'entraînement pour adopter la première posture : se tenir prête.

Habitue-toi à son poids, venait de lui dire Madoc. *Tu dois avoir suffisamment de force pour frapper et frapper encore sans te fatiguer. La première leçon consiste à te rendre assez robuste pour ça.*

Ce sera douloureux. Mais la souffrance te rendra plus forte.

Elle cala ses pieds dans l'herbe. Le vent jouait dans ses cheveux tandis qu'elle enchaînait les postures. Un : la lame, inclinée devant elle, protégeant son corps. Deux : le pommeau en l'air, comme si la lame était une corne qui sortait de son front. Trois : à hauteur de hanche, puis négligemment abaissée devant elle en guise de leurre. Enfin, quatre : de nouveau en l'air, à hauteur d'épaule. Chacun de ces mouvements pouvait facilement devenir une posture d'attaque ou de défense. Se battre, c'était comme jouer aux échecs : il fallait anticiper les déplacements de son adversaire et les contrer avant qu'il ne vous touche.

Mais c'était une partie d'échecs qui impliquait tout le corps. Une partie d'échecs dont elle ressortait courbaturée, épuisée et énervée contre le monde entier et aussi contre elle-même.

Ou peut-être que c'était plutôt comme faire du vélo. Lors de ses premières tentatives, à l'époque où elle vivait dans le monde réel, elle était tombée à maintes reprises. Elle avait eu tant de croûtes aux genoux que sa mère avait craint qu'elle en garde des cicatrices. Mais Jude avait elle-même décidé d'ôter ses petites roues et, contrairement à Taryn, elle n'avait pas daigné se cantonner au trottoir. Jude avait voulu pédaler sur la chaussée, et à toute vitesse, comme Vivi. Si le prix à payer était d'avoir des gravillons incrustés sous la peau, papa n'aurait qu'à les lui retirer avec une pince à épiler, le soir venu.

Parfois, Jude avait très envie d'enfourcher son vélo. Hélas, il n'y en avait pas à Terrafæ. Mais, ici, elle pouvait chevaucher des crapauds géants, des poneys efflanqués et verdâtres ou des chevaux aux yeux fous aussi minces que des ombres.

Et il y avait des armes.

Il y avait aussi l'assassin de ses parents, devenu son père adoptif : Madoc, le général du Grand Roi, qui voulait lui apprendre à chevaucher trop vite et à se battre jusqu'à la mort. Elle avait beau le frapper

violemment, ça le faisait rire. Il aimait sa colère. *Le feu*, comme il l'appelait.

Elle aussi aimait être en colère. Mieux valait être en colère qu'effrayée. Mieux valait ne pas oublier qu'elle était une mortelle parmi des monstres. Désormais, plus personne ne lui proposerait de passer par l'étape des petites roues.

De l'autre côté du terrain, Madoc guidait Taryn dans un enchaînement de postures. Taryn apprenait à manier l'épée, elle aussi, et ses défauts étaient différents de ceux de Jude. Ses postures étaient meilleures, mais elle avait horreur de se battre. Aux attaques évidentes, elle associait les défenses évidentes. Il était donc facile de l'attirer dans une série de mouvements classiques puis de la toucher par surprise. Chaque fois, Taryn se fâchait, comme si Jude avait raté un pas de danse et non gagné.

– Viens là, lança Madoc à Jude au-dessus de l'étendue d'herbe argentée.

Elle le rejoignit, son épée jetée en travers de ses épaules. Le soleil se couchait à peine. Les Fæs étant des créatures du crépuscule, leur journée n'était qu'à moitié écoulée. Le ciel se teintait de cuivre et d'or. Jude respira l'odeur des aiguilles de pin. Un instant, elle eut l'impression de n'être qu'une gamine s'initiant à un nouveau sport.

– Viens te battre, dit Madoc quand Jude se rapprocha. Vous deux contre le vieux militaire que je suis.

Taryn s'appuya sur son épée, dont la pointe s'enfonça dans le sol. Elle n'était pas censée tenir son arme ainsi (ça abîmait la lame), mais Madoc ne la réprimanda pas.

– Le pouvoir, reprit-il. Le pouvoir, c'est la capacité d'obtenir ce que l'on veut. Le pouvoir, c'est la capacité d'être celui qui prend les décisions. Et comment le pouvoir s'obtient-il ?

Jude se posta à côté de sa jumelle. À l'évidence, Madoc attendait une réponse, mais il s'attendait aussi à ce qu'elle soit erronée.

– En apprenant à bien se battre ? répliqua Jude pour dire quelque chose.

Quand Madoc lui sourit, elle vit la pointe de ses canines inférieures, plus longues que ses autres dents. Il lui ébouriffa les cheveux et elle sentit ses ongles griffus comme des serres sur son cuir chevelu. Le geste était trop léger pour lui faire mal, mais suffisant pour lui rappeler ce que Madoc était.

– On obtient le pouvoir en s'en emparant.

Il montra une petite colline où poussait un arbre épineux.

– Pour la leçon suivante, nous allons faire un jeu. Voici ma colline. Allez-y, emparez-vous-en.

Docile, Taryn se dirigea vers l'endroit désigné, suivie de Jude. Avec un sourire carnassier, Madoc avança à la même allure qu'elles.

– Et maintenant ? s'enquit Taryn sans grand enthousiasme.

Madoc regarda au loin, comme s'il réfléchissait aux règles du jeu.

– Maintenant, empêchez-la d'être attaquée.

– Hein, quoi ? demanda Jude. Par toi ?

– C'est un jeu de stratégie ou un entraînement au combat ? voulut savoir Taryn, les sourcils froncés.

D'un index, Madoc leva le menton de Taryn pour qu'elle le regarde dans ses yeux dorés, pareils à ceux d'un chat.

– Qu'est-ce que le combat, si ce n'est un jeu de stratégie en accéléré ? demanda-t-il avec le plus grand sérieux. Discutez entre vous. Quand le soleil aura atteint le tronc de cet arbre, je viendrai prendre ma colline. Repoussez-moi une fois, et vous aurez toutes les deux gagné.

Sur ces mots, il partit en direction d'un bosquet d'arbres assez éloigné. Taryn s'assit dans l'herbe.

– J'ai pas envie, maugréa-t-elle.

– Ce n'est qu'un jeu, lui rappela Jude, nerveuse.

Taryn l'observa longuement – comme elles s'observaient quand l'une d'elles prétendait que tout était normal.

– D'accord, alors à ton avis, comment on s'y prend ?

Jude leva la tête vers les branches de l'arbre épineux.

– Et si l'une de nous lui jetait des cailloux pendant que l'autre le combattait ?

– OK, répliqua Taryn en se relevant.

Elle rassembla des pierres dans les plis de ses jupes.

– Il ne sera pas fâché, hein ? demanda-t-elle.

Jude nia de la tête, mais elle trouvait légitime l'inquiétude de sa sœur. Et si Madoc les tuait par accident ?

Tu dois choisir sur quelle colline mourir, disait maman à papa. C'était l'une de ces expressions bizarres que, selon les adultes, Jude était censée comprendre même si ça ne voulait rien dire (comme « Un tien vaut mieux que deux tu l'auras », « Un bâton a toujours deux bouts » ou encore le très mystérieux « Un chien regarde bien un évêque »). Maintenant qu'elle se

tenait vraiment sur une colline, une épée à la main, l'expression prenait tout son sens.

– Mets-toi en position, ordonna Jude.

Sans perdre une seconde, Taryn grimpa dans l'arbre épineux. Jude vérifia où en était le soleil et se demanda quelle ruse Madoc leur réservait. Plus il attendrait, plus il ferait sombre. Et si lui était nyctalope, ce n'était pas le cas de Jude et Taryn.

Finalement, il n'eut recours à aucun subterfuge. Il émergea des bois et se dirigea vers les jumelles en hurlant comme s'il menait une armée de cent soldats. Terrorisée, Jude sentit ses jambes ramollir.

Ce n'est qu'un jeu, se raisonna-t-elle, désespérée. Mais plus Madoc se rapprochait, moins le corps de Jude répondait. Son instinct animal lui criait de fuir.

Leur stratégie lui paraissait idiote maintenant qu'elle se trouvait face à sa peur, face à leur insignifiance et à la démesure que Madoc représentait. Elle pensa à sa mère gisant dans une mare de sang ; elle se rappela l'odeur de ses entrailles lorsque celles-ci s'étaient déversées. Intérieurement, ce souvenir la frappa comme la foudre. Elle allait mourir.

Sauve-toi, l'exhorta son corps. **SAUVE-TOI !**

Non. Sa mère avait tenté de se sauver. Jude ancrâ ses pieds dans le sol.

Malgré ses jambes en coton, elle s'obligea à adopter la première posture. Madoc avait l'avantage même s'il devait gravir la pente, car l'élan le portait, et les cailloux que Taryn faisait pleuvoir sur lui le manquèrent presque tous.

Jude pivota et s'écarta sans même chercher à parer le premier coup. Réfugiée derrière l'arbre, elle esquiva les deuxième et troisième coups. Le quatrième la projeta dans l'herbe.

Elle ferma les yeux, prête à recevoir le coup fatal.

– On peut s'emparer de quelque chose quand tout le monde a le dos tourné. Mais le défendre, même lorsqu'on dispose de tous les atouts, n'est pas une tâche aisée, lui dit Madoc en riant.

Elle leva les yeux vers lui : il lui tendait la main.

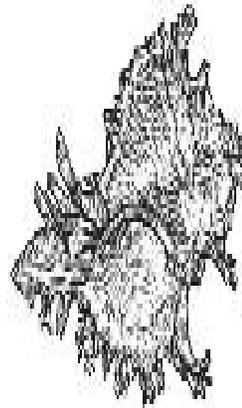
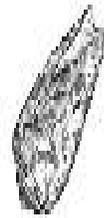
– Il est bien plus facile de s'emparer du pouvoir que de le conserver, conclut-il.

Le soulagement envahit Jude. Après tout, ce n'était qu'un jeu. Une leçon de plus.

– C'était pas juste, se plaignit Taryn.

Jude resta silencieuse. Rien n'était juste à Terrafæ. Elle avait appris qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que les choses le soient.

Madoc l'aida à se relever et posa un bras lourd sur ses épaules. Il ramena les jumelles à lui pour les enlacer. Il sentait la fumée et le sang séché. Jude se laissa aller contre lui. C'était bon d'être câlinée. Même par un monstre.



Chapitre 1

Le nouveau Grand Roi de Terrafæ se prélassa sur son trône, sa couronne négligemment posée sur son front. La longue cape écarlate épinglée sur ses épaules balaie le sol. Une boucle brille au bout de son oreille pointue. De lourdes bagues scintillent à ses doigts. Ses accessoires les plus prétentieux sont toutefois ses lèvres douces et boudeuses.

À elles seules, elles résument bien ce qu'il est : un gros abruti.

Je me tiens debout à côté de lui, comme l'exige mon honorable position de sénéchale. Je suis censée être la plus fidèle conseillère du Grand Roi Cardan, alors je joue le jeu plutôt que de tenir mon véritable rôle : celui de la main derrière le trône, qui peut le forcer à obéir s'il s'avise de me contrarier.

J'observe la foule, à la recherche d'un des espions de la cour des Ombres. Ils ont intercepté un message en provenance de la Tour de l'Oubli, où le frère de Cardan est emprisonné, et doivent me le remettre à moi au lieu de son destinataire.

La dernière crise en date.

Cinq mois se sont écoulés depuis que j'ai obligé Cardan à monter sur le trône de Domelfe en tant que roi fantoche. Cinq mois depuis que j'ai trahi ma famille, depuis que ma sœur a emmené mon petit frère dans le monde des mortels, loin de la couronne qu'il aurait pu porter, depuis que Madoc et moi avons croisé le fer.

Cinq mois que je ne dors pas plus de quelques heures d'affilée.

Cela me paraissait une bonne affaire, voire une affaire tout à fait digne des Fæs, d'avoir mis sur le trône quelqu'un qui me méprise pour assurer la sécurité de Chêne. C'était exaltant de piéger Cardan et de lui faire promettre de me servir pendant un an et un jour ; grisant de voir mon plan mené à bien. Et puis, un an et un jour, ça me semblait très loin. Mais à présent, je dois trouver comment le tenir plus longtemps sous ma coupe (et à l'écart des ennuis). Suffisamment pour permettre à Chêne d'avoir ce que je n'ai pas eu : une enfance.

Désormais, un an et un jour, ça me paraît beaucoup trop court.

Bien que ce soit moi qui ai mis Cardan sur le trône par le biais de mes intrigues et que je comploterai pour l'y maintenir, je ne peux m'empêcher d'être troublée par la décontraction dont il fait preuve.

Les souverains de Terrafæ sont liés à leur royaume. Ils en sont le sang vital et le cœur battant, d'une manière mystique que je ne saisis pas

totalemment. Mais Cardan n'est rien de cela, juste un indécrottable fainéant qui ne s'implique jamais dans le travail ardu qu'exige l'exercice du pouvoir.

Pour l'essentiel, ses obligations se résument à autoriser les autres à baiser ses mains couvertes de bagues et à accepter les flatteries du Peuple. Je suis sûre qu'il apprécie ce côté-là : qu'on l'embrasse, qu'on s'incline, qu'on s'agenouille devant lui. En tout cas, il apprécie le vin. Il demande sans cesse que l'on remplisse d'un alcool vert pâle sa coupe incrustée de cabochons. Rien que l'odeur qui s'en dégage me fait tourner la tête.

Pendant une accalmie, il lève les yeux vers moi et hausse un sourcil noir.

– Tu t'amuses bien ?

Je rétorque :

– Pas autant que toi.

L'aversion qu'il éprouvait pour moi quand nous étions en classe ensemble n'était qu'une flamme vacillante comparée à la haine brûlante que je lui inspire à présent. Ses lèvres s'ourlent en un sourire. Ses yeux brillent d'une intention perfide.

– Regarde-les tous. Tes sujets. Dommage que pas un seul d'entre eux ne sache qui est leur véritable souverain.

À ces mots, je sens mon visage s'empourprer. Il a le don de transformer un compliment en insulte, en une pique d'autant plus douloureuse qu'on aurait aimé croire à la louange.

J'ai passé de nombreuses fêtes à me faire aussi discrète que possible. Aujourd'hui, dans le halo des chandelles, je suis visible de tous, vêtue comme chaque soir de l'un de mes trois pourpoints noirs presque identiques, mon épée Crépuscule au côté. Les courtisans tourbillonnent dans leurs rondes et chantent leurs chansons ; ils boivent leur vin doré, composent leurs énigmes et leurs malédictions pendant que je les observe du haut de l'estrade, sous le dais royal. Ils sont à la fois magnifiques et terribles. Ils ont beau mépriser ma mortalité, ils ont beau s'en moquer, c'est moi qui suis là-haut – pas eux.

Bien sûr, ce n'est peut-être pas si différent que de vivre dans l'ombre. C'est peut-être se dissimuler à la vue de tous. Toutefois, je ne peux nier que le pouvoir dont je dispose me donne une décharge de plaisir chaque fois que j'y pense. La seule chose que je regrette, c'est que Cardan le sache.

En regardant attentivement la foule, je repère Taryn, ma sœur jumelle, qui danse avec Locke, son fiancé. Locke, que je croyais naguère épris de moi. Locke, que je croyais naguère pouvoir aimer. Mais c'est Taryn qui me

manque. Les soirs comme celui-ci, je m’imagine descendre d’un bond de l’estrade et aller à sa rencontre pour tenter d’expliquer mes choix.

Son mariage aura lieu dans trois semaines seulement et nous sommes toujours en froid.

Je me persuade que c’est à elle de faire le premier pas. Elle s’est payé ma tête avec Locke. Je me sens encore idiot quand je les regarde. Si elle refuse de me présenter ses excuses, alors elle devrait au moins être la première à faire comme si elle ne m’en devait aucune. Même ça, il se pourrait que je l’accepte. Mais ne comptez pas sur moi pour aller la voir. Pour la supplier.

Je la suis des yeux pendant qu’elle danse.

Je ne me donne pas la peine de chercher Madoc. La perte de son amour fait partie du prix que j’ai dû payer pour obtenir cette position.

Un petit Fæ flétri couronné d’un nuage de cheveux argentés et vêtu d’un manteau écarlate s’agenouille au pied du dais, attendant d’être reconnu. Ses manchettes sont ornées de pierres précieuses ; l’épingle qui retient sa cape, en forme de papillon de nuit, agite ses ailes toute seule. La posture servile du Fæ contraste avec son regard avide.

À côté de lui se tiennent deux créatures du Peuple des collines, toutes deux pourvues de longs membres. Leurs cheveux se soulèvent derrière elles malgré l’absence de vent.

Maintenant que Cardan est Grand Roi, ivre ou sobre, il doit écouter ses sujets venus lui soumettre un problème, aussi infime soit-il, ou lui présenter une requête. Je ne vois vraiment pas ce qui peut les pousser à remettre leur sort entre les mains de Cardan, mais à Terrafæ les lubies sont monnaie courante.

Heureusement que je suis là pour lui souffler mes conseils à l’oreille, comme le ferait tout sénéchal. La différence, c’est qu’il est obligé de m’écouter. Et s’il me répond en chuchotant une horrible insulte, au moins, il est contraint de le faire discrètement.

Évidemment, on peut se demander si je mérite tout ce pouvoir. Ce que je me répète souvent, c’est que je ne serai jamais odieuse rien que pour m’amuser. Ça, c’est déjà un mérite.

Cardan se penche sur son trône, sa couronne tombant un peu plus bas sur son front.

– Ah, dit-il.

Il avale une grande gorgée de vin, regarde le trio en souriant et poursuit :

– Votre problème doit être fort grave pour que vous le soumettiez au Grand Roi.

– Vous avez peut-être déjà entendu parler de moi, réplique le petit Fæ. C'est moi qui ai forgé la couronne qui ceint votre auguste tête. Je me nomme Grimsen le Forgeron, longtemps exilé auprès du roi des Aulnes. Ses ossements sont désormais au repos, et il y a un nouveau roi des Aulnes à Solclair, comme il y a un nouveau Grand Roi ici.

– Severin, dis-je.

Le forgeron me regarde, à l'évidence surpris de m'entendre. Puis il reporte son attention sur le Grand Roi.

– Je vous supplie de me laisser revenir à la Haute Cour.

Cardan cligne des yeux comme pour essayer de se concentrer sur le solliciteur qui se trouve devant lui.

– Ainsi, tu étais exilé ? Ou bien es-tu parti de ton propre chef ?

Je me souviens de ce que Cardan m'a brièvement raconté à propos de Severin, mais il ne m'a pas parlé de Grimsen. Je le connais de réputation, bien sûr. C'est lui qui a forgé pour Mab la Couronne de Sang enchantée. On dit qu'il peut fabriquer ce qu'il veut avec du métal, y compris des êtres vivants : des oiseaux capables de voler ; des serpents qui ondulent et attaquent. C'est lui qui a créé Crève-cœur et Cœurlié, les épées jumelles. L'une ne manque jamais sa cible et l'autre peut tout trancher. Hélas, il les a faites pour le roi des Aulnes.

– J'avais juré de le servir, répond Grimsen. Lorsque son exil a été prononcé, j'ai été contraint de le suivre. Ce faisant, je suis moi-même tombé en disgrâce. Même si je n'ai fabriqué pour lui que des babioles à Solclair, votre père me considérerait comme sa créature. Maintenant qu'ils sont morts tous les deux, j'implore votre permission de me laisser prendre ma place ici, au sein de votre cour. Levez ma punition, et ma loyauté envers vous sera l'égale de votre sagesse.

J'observe plus attentivement le petit forgeron, soudain persuadée qu'il joue avec les mots. Mais à quelle fin ? Sa requête paraît sincère, et si son humilité ne l'est pas, cela peut s'expliquer par sa renommée.

– Fort bien, décrète Cardan, visiblement ravi de la simplicité de l'instance. Ton exil est levé. Prête-moi serment, et la Haute Cour t'accueillera de nouveau.

Grimsen s'incline profondément, affichant une expression exagérément émue.

– Noble roi, vous demandez à un serviteur la plus infime et la plus légitime des faveurs, mais moi qui ai déjà souffert de ces serments, je répugne à les réitérer. Permettez-moi ceci : acceptez que je vous prouve ma loyauté par mes actions plutôt que par des mots.

Je pose ma main sur le bras de Cardan pour l’inciter à la prudence, mais il la repousse d’un coup d’épaule. Un mot de moi et il serait obligé d’aller dans mon sens, mais je ne sais pas quoi dire. Avoir le forgeron ici, prêt à œuvrer pour Domelfe, n’est pas anodin. Ça vaut peut-être le coup de le dispenser de prêter serment. Cependant, je vois dans son regard qu’il est un peu trop content de lui, un peu trop assuré. Je flaire une ruse.

Avant que j’aie plus loin dans ma réflexion, Cardan réplique :

– J’accepte tes conditions. D’ailleurs, je vais même te faire un don. Il y a en limite des terres du palais une forge, dans un vieux bâtiment. Tu pourras t’y installer, et tu auras autant de métal que tu le souhaites. J’ai hâte de voir ce que tu forgeras pour nous.

Grimsen s’incline de nouveau.

– Votre bonté ne sera pas oubliée.

Cela ne me plaît pas, mais peut-être suis-je trop méfiante. Ou alors c’est le forgeron qui ne me plaît pas. J’ai à peine le temps d’y réfléchir qu’un autre solliciteur s’avance.

C’est une harpie, si vieille et si puissante que la force de sa magie semble faire crépiter l’air qui l’entoure. Ses doigts sont comme des brindilles, ses cheveux ont la couleur de la fumée et son nez est pareil à la lame d’une faux. Un collier de cailloux ceint sa gorge. Chaque perle est gravée de mystérieuses volutes qui attirent l’œil. Lorsqu’elle bouge, sa lourde robe ondule autour d’elle et j’aperçois des pieds griffus qui me rappellent les serres d’un oiseau de proie.

– Jeune roi, déclare la harpie, la mère Moelle vous apporte des cadeaux.

– Je ne requiers que ton allégeance, réplique Cardan avec légèreté. Pour l’instant.

– Oh, j’ai prêté serment à la couronne, assurément, dit-elle.

Elle plonge la main dans une de ses poches et en sort un morceau de tissu encore plus noir que le ciel nocturne, si noir qu’il paraît absorber la lumière. L’étoffe glisse sur sa main.

– Mais, si j’ai parcouru tout ce chemin, c’est pour vous montrer cette offrande rare.

Les membres du Peuple ont horreur d'être redevables, c'est pourquoi ils ne compenseront pas une faveur par de simples remerciements. Offrez-leur un gâteau aux flocons d'avoine et ils rempliront de céréales l'une des pièces de votre maison, vous retournant exagérément la faveur afin que ce soit vous qui deveniez redevable. Pourtant, le roi se voit constamment couvert de dons : or, services, épées portant un nom. En général, on ne les nomme pas « cadeaux ». Ni « offrandes ».

Je ne sais pas quoi faire du petit discours de la mère Moelle.

– Ma fille et moi avons tissé cette soie d'araignée et de cauchemars, ronronne la harpie. Un vêtement taillé dans cette étoffe peut résister aux lames les plus affûtées et être aussi doux qu'une ombre sur votre peau.

Cardan fronce les sourcils. Son regard revient sans cesse au tissu merveilleux.

– J'admets que je n'ai jamais rien vu de tel.

– Dans ce cas, acceptez-vous que je vous la donne ? s'enquiert-elle, ses yeux brillant d'un éclat sournois. Je suis plus vieille que votre père et votre mère. Plus vieille que les pierres de ce palais. Aussi vieille que les os de la terre. Même si vous êtes le Grand Roi, la mère Moelle veut avoir votre parole.

Cardan plisse les yeux. Elle l'a énervé, je le vois.

Il y a un coup fourré là-dessous, et cette fois je sais de quoi il s'agit. Avant que Cardan ait le temps de le faire, je réplique :

– Vous avez parlé de plusieurs cadeaux, mais pour le moment, nous n'avons vu que cette étoffe merveilleuse. Je suis certaine que la couronne serait ravie de la recevoir si elle était offerte sans contrepartie.

La harpie pose les yeux sur moi. Ils sont aussi durs et froids que la nuit.

– Qui es-tu pour parler à la place du Grand Roi ?

– Je suis sa sénéchale, mère Moelle.

– Et vous comptez laisser cette jeune mortelle répondre à votre place ? demande-t-elle à Cardan.

Il me contemple avec une telle condescendance que le feu me monte aux joues. Son regard s'attarde sur moi. Sa bouche se tord en un rictus.

– Je suppose que oui, dit-il enfin. Ça l'amuse de m'éviter les ennuis.

Je me mords la langue tandis qu'il reporte un regard placide sur la mère Moelle.

– Elle ne manque pas de cervelle, crache la harpie, comme si c'était une malédiction. Soit, l'étoffe est à vous, Votre Majesté. Je vous l'offre sans

contrepartie. C'est la seule chose que je vous donnerai – rien d'autre.

Cardan se penche vers elle, comme s'ils plaisantaient ensemble.

– Oh, dis-moi ce que tu comptais faire. J'adore les tours et les pièges ! Même ceux dans lesquels j'ai failli tomber.

La mère Moelle danse d'un pied griffu sur l'autre – les premiers signes de nervosité qu'elle laisse paraître. Même une harpie dont les os sont aussi vieux qu'elle le prétend doit craindre le courroux d'un Grand Roi.

– Très bien. Si vous aviez accepté tout ce que j'avais à vous offrir, un geis vous aurait contraint à n'épouser que l'une de celles qui ont tissé l'étoffe que je tiens entre mes mains. C'est-à-dire moi... ou ma fille.

Un frisson glacé me parcourt quand j'imagine à quoi nous avons échappé. Le Grand Roi de Terrafæ aurait-il été contraint d'accepter cette union ? Il y aurait sûrement eu un moyen de contourner le problème. Je pense au prédécesseur de Cardan, qui n'a jamais pris d'épouse.

Chez les souverains de Terrafæ, le mariage n'est guère répandu, car une fois sur le trône le roi y reste jusqu'à sa mort – ou jusqu'à son abdication. Parmi les roturiers et les nobles fæs, les mariages sont arrangés de sorte qu'ils puissent y mettre un terme. Contrairement au fameux « jusqu'à ce que la mort nous sépare » en vigueur chez les mortels, les vœux des Fæs contiennent des conditions telles que « jusqu'à ce que chacun de nous renonce à l'autre » ou « à moins que l'un frappe l'autre sous le coup de la colère ». Il y a aussi l'habile formule « le temps d'une vie », sans spécifier laquelle. En revanche, une union royale ne peut jamais être dissoute.

Si Cardan devait se marier, il ne serait plus le seul à devoir être chassé du trône pour que je puisse y placer Chêne. Il faudrait aussi que je me débarrasse de son épouse.

Cardan hausse les sourcils, mais il affiche tous les signes d'une indifférence amusée.

– Ça alors, je suis flatté ! J'étais loin de me douter que ma personne suscitait ton intérêt.

La harpie reste de marbre lorsqu'elle fait passer le cadeau de Cardan à un membre de sa garde personnelle.

– Puissiez-vous acquérir la sagesse de vos conseillers.

– Tu n'es pas la seule à le souhaiter ardemment, rétorque Cardan. Dis-moi, ta fille a-t-elle fait le chemin avec toi ?

– Elle est là, confirme la harpie.

Une fille se détache de la foule et s'incline bas devant Cardan. Elle est jeune ; sa chevelure volumineuse tombe librement. Comme sa mère, ses membres d'une longueur étrange ressemblent à des brindilles mais, alors que la mère est d'une maigreur dérangeante, la fille est empreinte d'une sorte de grâce. Qu'elle ait des pieds semblables à ceux des humains y est peut-être pour quelque chose.

Même si, pour tout dire, ils sont tournés vers l'arrière.

– Je ferais un piètre mari, confesse Cardan, concentré sur la fille qui semble se recroqueviller sous la force de son regard. Mais accorde-moi une danse, et je te montrerai quels sont mes autres talents.

J'observe Cardan d'un œil méfiant.

– Viens, dit la mère Moelle à sa fille avant de l'attraper par le bras d'un geste plutôt brusque pour l'entraîner dans la foule.

Puis elle regarde Cardan et ajoute :

– Nous nous reverrons, tous les trois.

– Elles vont toutes vouloir t'épouser, tu sais, raille Locke d'une voix traînante.

Je sais que c'est lui avant même de voir qu'il a pris la place de la mère Moelle.

Tout sourire, il lève les yeux vers Cardan, l'air content de lui et de la marche du monde.

– Mieux vaut prendre des compagnes, poursuit-il. De nombreuses compagnes.

– À t'entendre, on ne te croirait pas sur le point de te marier, lui rappelle Cardan.

– Oh, je t'en prie ! Comme la mère Moelle, je t'ai apporté un cadeau.

Locke fait un pas vers le dais et reprend :

– Celui-là est moins dangereux.

Il évite de regarder vers moi, comme si j'étais transparente ou que je faisais partie des meubles.

Je regrette d'en être contrariée. Je regrette de me rappeler la sensation de son corps chaud contre le mien, au sommet de la plus haute tour de sa propriété. Je regrette qu'il se soit servi de moi pour mettre à l'épreuve l'amour que ma sœur a pour lui. Je regrette qu'elle l'ait laissé faire. J'aurais souhaité que ça se passe autrement.

Si les souhaits étaient des chevaux, disait mon père mortel, *les mendiants iraient à cheval*. Encore un proverbe qui n'avait aucun sens jusqu'à ce que je

le comprenne.

– Ah oui ?

Cardan paraît plus perplexe que surpris.

– J’aimerais t’offrir ma personne... en tant que maître des fêtes, déclare Locke. Nomme-moi à ce poste et je me ferai un devoir – et un plaisir – d’œuvrer pour que le Grand Roi de Domelfe ne s’ennuie jamais !

Dans un palais, les métiers sont si nombreux (serviteur, ministre, ambassadeur, général, conseiller, tailleur, bouffon, créateur d’énigmes, palefrenier, gardien d’araignées et une dizaine d’autres que j’ai oubliés), que je ne savais même pas que celui de maître des fêtes existait. Peut-être que la fonction n’existait pas jusqu’à maintenant.

– Je t’apporterai sur un plateau des plaisirs que tu n’as jamais imaginés, conclut Locke.

Son sourire est contagieux. Il apportera surtout des ennuis, auxquels je n’aurai pas de temps à consacrer.

– Prudence, dis-je, attirant l’attention de Locke sur moi pour la première fois. Je suis sûre que tu ne voudrais pas insulter l’imagination du Grand Roi.

– Effectivement, je suis sûr que non, renchérit Cardan sur un ton que j’ai du mal à interpréter.

Le sourire de Locke ne s’éteint pas. Il monte même d’un bond sur l’estrade. Les chevaliers qui la flanquent interviennent aussitôt. Cardan les congédie d’un signe de la main.

Au désespoir, je m’empresse de dire :

– Si tu le nommes maître des fêtes...

– Cherches-tu à me donner un ordre ? me coupe Cardan, un sourcil arqué.

Il sait que je ne peux pas dire oui, sinon Locke risque de m’entendre.

La mâchoire crispée, je réponds :

– Bien sûr que non.

– Parfait, enchaîne Cardan en détournant le regard. Je suis d’humeur à donner une suite favorable à ta requête, Locke. Il ne se passe vraiment pas grand-chose, ces temps-ci.

Remarquant le sourire en coin de Locke, je me mords l’intérieur de la joue pour ravalier l’ordre que je m’apprêtais à formuler. Exhiber mon pouvoir devant lui et voir sa réaction aurait été particulièrement satisfaisant.

Satisfaisant, mais idiot.

– Naguère, les Passereaux, les Alouettes et les Faucons se disputaient le cœur de la cour, dit Locke.

Il parle des cercles de courtisans dont les spécialités sont la fête, les arts ou la guerre. Des cercles qui, régulièrement, gagnaient ou perdaient les faveurs d'Eldred.

– Désormais, le cœur de la cour est à toi, et à toi seul, ajoute Locke. Brisons-le.

Cardan pose sur lui un regard étrange – comme si, pour la première fois, il se demandait si être Grand Roi pouvait s'avérer *amusant*. Comme s'il imaginait ce que gouverner serait s'il n'était pas entravé par mes liens.

Puis, de l'autre côté du dais, je repère enfin la Bombe, une espionne de la cour des Ombres. Ses cheveux blancs forment un halo autour de son visage à la peau brune. Elle me fait signe.

Laisser Locke et Cardan ensemble ne me plaît guère (je n'aime pas l'idée qu'ils se font du divertissement), mais j'essaie de ne pas y penser lorsque je quitte le dais pour rejoindre la Bombe. De toute façon, il est impossible de comploter contre Locke et ses caprices du moment...

À mi-chemin de là où se trouve la Bombe, j'entends la voix de Locke résonner dans le brouhaha de la foule :

– Nous fêterons la Lune du Chasseur dans les bois Lactés. Là, le Grand Roi vous offrira une telle soirée de débauche que les bardes l'immortaliseront dans leurs chansons, je vous le garantis !

L'appréhension me tord le ventre.

Locke va chercher quelques pixies dans la foule pour les faire monter sur l'estrade. Leurs ailes irisées brillent dans la lueur des chandelles. Une fille rit à gorge déployée avant de prendre la coupe de Cardan pour la vider jusqu'à la dernière goutte. Je m'attends à ce qu'il explose, l'humilie ou lui arrache les ailes, mais il se contente de sourire et demande à être resservi.

J'ignore ce que Locke lui réserve, mais Cardan a l'air plus que prêt à participer. À Terrafæ, chaque couronnement est suivi d'un mois de fête : bombances, beuveries, résolutions d'énigmes, duels et autres réjouissances. On attend du Peuple qu'il danse à s'en user les semelles, du coucher au lever du soleil. Alors qu'il s'est écoulé cinq mois depuis que Cardan est devenu Grand Roi, le grand hall est toujours plein ; les cornes débordent toujours d'hydromel et de vin de trèfle. La fête n'a connu presque aucun répit.

Cela faisait longtemps que Domelfe n'avait pas eu de Grand Roi si jeune, et les courtisans sont comme contaminés par une atmosphère euphorisante et dissolue. La Lune du Chasseur aura lieu très bientôt – avant le mariage de

Taryn, même. Si Locke compte attiser davantage les flammes de la fête, dans combien de temps celles-ci deviendront-elles dangereuses ?

Non sans mal, je tourne le dos à Cardan. Après tout, à quoi cela me servirait-il de capter son regard ? Il me hait tellement qu'il fera tout son possible, dans la limite de son serment, pour me défier. Et il est très doué dans ce domaine.

J'aimerais dire qu'il m'a toujours haïe, à l'exception d'un moment aussi bref qu'étrange où j'ai eu l'impression que nous nous comprenions, voire (peut-être) que nous nous apprécions. Même si cette alliance improbable est née lorsque j'ai pointé ma lame sur sa gorge, il a fini par me faire confiance, suffisamment en tout cas pour s'en remettre à moi.

Et j'ai trahi cette confiance.

Il fut un temps où il me tourmentait parce qu'il était jeune, oisif, en colère et cruel. Il aura de meilleures raisons de me tourmenter quand un an et un jour seront passés. Le garder sous contrôle sera extrêmement difficile.

J'arrive devant la Bombe. Elle me fourre un papier dans la main.

– Encore un message pour Cardan, de la part de Balekin, m'informe-t-elle. Celui-ci est arrivé jusqu'au palais avant qu'on l'intercepte.

– C'est le même que les deux précédents ?

Elle acquiesce d'un hochement de tête.

– En gros, oui. À coups de flatteries, Balekin tente de convaincre notre Grand Roi de venir lui rendre visite dans sa cellule. Il a une sorte de marché à lui proposer.

– Ça ne m'étonne pas, dis-je, me félicitant une fois de plus d'avoir été introduite à la cour des Ombres et de pouvoir encore compter sur elle pour surveiller mes arrières.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? me demande la Bombe.

– J'irai voir le prince Balekin. S'il a une proposition à faire au Grand Roi, il devra d'abord convaincre sa sénéchale.

Elle esquisse un sourire.

– Je viens avec toi.

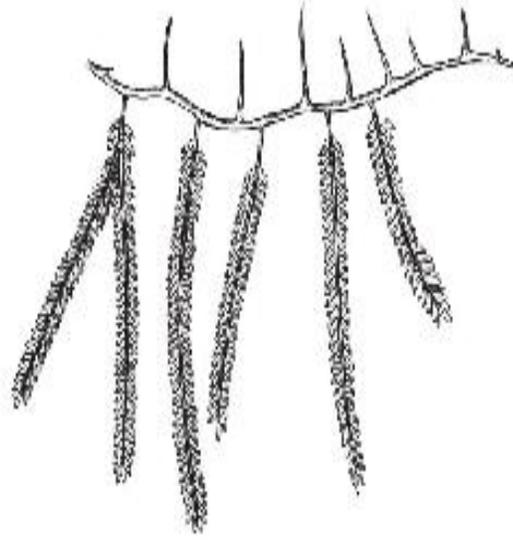
Après avoir jeté un autre coup d'œil vers le trône derrière moi, je réplique avec un geste évasif :

– Non. Reste ici. Fais ton possible pour que Cardan n'ait pas d'ennuis.

– Il a *déjà* des ennuis, me rappelle-t-elle, même si cette affirmation inquiétante n'a pas l'air de la préoccuper plus que ça.

Alors que je me dirige vers les couloirs menant au palais, je remarque Madoc à l'autre bout de la salle, à moitié dans l'ombre. Il me regarde avec ses yeux de chat. Il est trop loin pour pouvoir me parler, mais s'il était plus près, je sais ce qu'il dirait.

Il est bien plus facile de s'emparer du pouvoir que de le conserver.



Chapitre 2

Balekin est emprisonné dans la Tour de l'Oubli située sur la partie la plus au nord d'Insweal, l'île du Malheur. Insweal est l'une des trois îles de Domelfe. Reliée à Insmire et à Insmoor par de larges pierres plates et des bandes de terre, on n'y trouve que quelques sapins, quelques cerfs argentés et de rares créatures issues du Peuple des arbres. Il est possible de faire la traversée entre Insmire et Insweal à pied si on n'a pas peur de sauter de pierre en pierre, de s'aventurer seul dans les bois Lactés et, au mieux, d'être mouillé.

Personnellement, comme tout cela me dérange, je préfère emprunter une monture.

En tant que sénéchale du Grand Roi, je peux choisir la mienne dans ses écuries. Je jette mon dévolu sur une jument à la robe d'un noir mat, qui me paraît assez docile. Sa crinière est pleine de nœuds compliqués, sans doute magiques.

Je la mène à l'extérieur tandis qu'un gobelin m'apporte un mors et une bride.

Puis j'enfourche le cheval et pars en direction de la Tour de l'Oubli. Les vagues se fracassent contre les rochers en contrebas, vaporisant leur écume salée dans l'air. Insweal est une île menaçante constituée de vastes étendues dénuées de verdure, où l'on ne trouve que de la roche noire, des mares résiduelles et une tour renforcée par une armature de fer.

J'attache la jument à l'un des anneaux métalliques fixés dans le mur de pierre de la tour. Nerveux, l'animal hennit doucement, la queue plaquée contre son corps. Je lui donne sur le museau une caresse que j'espère rassurante.

– Je n'en ai pas pour longtemps et ensuite on repart, dis-je en regrettant de n'avoir pas demandé son nom au palefrenier.

Je ne me sens pas plus à l'aise que le cheval lorsque je frappe à la lourde porte de bois.

Elle est ouverte par une grosse créature poilue, protégée par une magnifique armure dont les interstices laissent apparaître une fourrure blonde. À l'évidence, c'est un soldat ; autrement dit, il fut un temps où il m'aurait traitée correctement par respect pour Madoc, mais aujourd'hui, ça pourrait être l'exact contraire.

– Je suis Jude Duarte, sénéchale du Grand Roi, dis-je. Je viens de la part de la couronne. Laisse-moi entrer.

Il tire la porte et s'écarte. Je pénètre dans l'antichambre sombre de la Tour de l'Oubli. Mes yeux de mortelle s'accoutument lentement – et mal – au manque de lumière. Je n'ai pas la capacité des Fæs à voir dans le noir. Il y a là au moins trois autres gardes, mais ils ne sont pour moi que des silhouettes.

– Tu es venue voir le prince Balekin, je suppose, m'interpelle une voix au fond.

C'est inquiétant de ne pas voir clairement qui parle, mais je fais comme si ça ne me troublait pas et acquiesce.

– Conduisez-moi auprès de lui.

– Vulciber, appelle la voix. Emmène-la.

La Tour de l'Oubli est ainsi nommée, car c'est l'endroit où l'on enferme les gens du Peuple qu'un monarque veut effacer de la mémoire de la cour. Le plus souvent, les criminels sont punis par des malédictions piégeuses, des quêtes ou tout autre jugement fæ capricieux. Pour finir ici, il faut avoir poussé à bout quelqu'un d'important.

La plupart des geôliers sont des soldats dont le caractère convient à ce lieu, isolé et lugubre, ou placés là par leurs supérieurs dans le but de leur apprendre l'humilité. Alors que j'observe leurs silhouettes sombres, difficile de dire à quelle catégorie ceux-là appartiennent.

Vulciber s'approche de moi. Je reconnais le soldat poilu qui m'a ouvert la porte. Avec son front bas et ses longs membres, il doit avoir du sang troll.

– Je te suis, dis-je.

En retour, il me jette un regard dur. Je ne sais pas exactement ce qui lui déplaît chez moi : ma nature de mortelle, le poste que j'occupe, le fait que j'interrompe sa soirée ? Je ne lui pose pas la question et me contente de le suivre le long d'un escalier qui s'enfonce dans les ténèbres humides, minérales. L'air sent la terre, et il règne une odeur de pourriture, de champignon que je n'arrive pas à définir précisément.

Je m'arrête quand l'obscurité est si profonde que j'ai peur de trébucher.

J'exige :

– Allume les lampes.

Vulciber se rapproche de moi. Je sens sur mon visage son haleine de feuille mouillée.

– Et si je refuse ? me provoque-t-il.

Un mince couteau glisse de l'étui caché dans ma manche et apparaît facilement dans ma main. J'en presse la pointe contre le flanc du garde, juste sous les côtes.

– Mieux vaut pour toi que tu ignores la réponse.

– Mais tu n’y vois rien, insiste-t-il, comme si je lui avais joué un mauvais tour en n’étant pas aussi intimidée que j’aurais dû l’être.

– Peut-être que j’aime mieux qu’il y ait un peu plus de lumière, dis-je en essayant de garder un ton neutre même si mon cœur s’affole et que mes paumes deviennent moites.

Si on doit se battre dans l’escalier, j’ai intérêt à frapper vite et à bien viser, car je n’aurai sûrement droit qu’à un seul coup.

Vulciber s’éloigne de moi et de mon couteau. Entendant son pas lourd descendre les marches, je me mets à les compter au cas où je devrais le suivre à l’aveuglette. Mais soudain, une torche s’embrase, brûlant d’une flamme verte.

– Alors ? demande-t-il. Tu viens ?

L’escalier passe devant plusieurs cellules. Certaines sont vides. Dans les autres, les occupants sont assis trop loin des barreaux pour être entièrement visibles. Je n’en reconnais aucun, à l’exception du dernier.

Les cheveux noirs du prince Balekin sont maintenus par un bandeau rappelant son appartenance à la famille royale. Malgré son incarcération, il a l’air à peine troublé. Le sol de pierre humide est recouvert de trois tapis. Assis dans un fauteuil sculpté, Balekin m’observe de ses yeux aux paupières lourdes, brillants comme ceux d’une chouette. Un samovar doré est posé sur une jolie petite table. Balekin en tourne la poignée : un thé brûlant et parfumé coule dans une fine tasse de porcelaine. L’odeur me rappelle les algues.

Malgré son élégance, il est tout de même dans la Tour de l’Oubli. Quelques phalènes rougeâtres sont alignées sur le mur au-dessus de lui. Lorsqu’il a versé le sang de l’ancien Grand Roi, des gouttes se sont transformées en papillons de nuit qui ont voleté dans les airs, offrant avant de mourir (du moins le croyais-je) un spectacle éphémère de toute beauté. Je pensais qu’ils avaient tous disparu, mais apparemment quelques-uns continuent de le suivre, lui rappelant ses fautes.

– Dame Jude de la cour des Ombres, déclare-t-il, pensant peut-être me charmer. Puis-je t’offrir une tasse de thé ?

Je sens qu’on s’agite dans l’une des cellules voisines. Je me demande à quoi ressemblent ses goûters quand je ne suis pas là.

Je suis contrariée qu’il soit au courant de l’existence de la cour des Ombres et de mon étroite collaboration avec elle, mais ça ne me surprend

guère : le prince Dain, notre chef et employeur, était le frère de Balekin. Et si Balekin savait pour la cour des Ombres, il a dû reconnaître l'un de ses membres quand celui-ci a volé la Couronne de Sang pour la placer entre les mains de mon frère, qui l'a ensuite posée sur la tête de Cardan.

Balekin a de bonnes raisons de ne pas se réjouir de ma visite.

– Je suis au regret de décliner, dis-je. Je ne m'attarderai pas. Vous avez envoyé des messages au Grand Roi à propos d'un marché. D'une affaire. Je viens de sa part pour entendre ce que vous avez à lui dire.

Son sourire se déforme et s'enlaidit.

– Tu me crois diminué, crache-t-il. Mais je suis toujours un prince de Terrafæ, même ici. Vulciber, veux-tu bien t'approcher de la sénéchale de mon frère et gifler son joli petit minois ?

Le coup m'est porté avec violence et plus soudainement que je l'aurais cru. Un claquement sonore retentit lorsque la paume du garde entre en contact avec ma peau. Après quoi, la joue me pique et je suis furieuse.

Mon couteau réapparaît dans ma main droite ; son jumeau dans la gauche.

Vulciber me regarde avec avidité.

Ma fierté me pousse à riposter, mais le geôlier est plus grand que moi et connaît mieux les lieux. Ça ne serait pas un simple combat. Malgré tout, je suis submergée par le besoin de le vaincre, d'effacer son air satisfait.

Enfin, presque submergée. Je parviens à me raisonner : *La fierté, c'est pour les chevaliers, pas pour les espions.*

D'un geste lent, je range mes couteaux et murmure à l'intention de Balekin :

– Mon « joli minois »...

Les doigts écartés, je palpe mon visage. Vulciber m'a frappée suffisamment fort pour que mes dents blessent l'intérieur de ma joue. Je crache du sang sur le sol de pierre avant de reprendre :

– Que de flatteries ! Comme je vous ai empêché de vous emparer de la couronne, je peux admettre que vous m'en vouliez. Surtout si vous m'en faites la démonstration par un compliment. Mais ne me provoquez plus.

Tout à coup, Vulciber perd contenance.

Balekin boit une petite gorgée de thé.

– Ta parole est très libre, jeune mortelle.

– Pourquoi ne le serait-elle pas ? dis-je. Je parle au nom du Grand Roi. Vous croyez que ça l'intéresse de faire tout ce chemin jusqu'ici, loin du

palais et de ses plaisirs, pour s'entretenir avec son frère aîné qui l'a si mal traité ?

Le prince Balekin se penche en avant dans son fauteuil.

– Je me demande quelle importance tu te donnes.

– Et moi, je me demande quel message vous vouliez que je porte au Grand Roi.

Balekin m'observe. Je suis sûre d'avoir la joue écarlate. Il boit prudemment une autre gorgée de thé.

– J'ai entendu dire que, pour les mortels, tomber amoureux s'apparente beaucoup à la sensation de peur. Votre cœur bat plus vite. Vos sens sont aiguisés. La tête vous tourne ; peut-être même êtes-vous pris de vertige.

Il me regarde.

– N'est-ce pas la vérité ? Cela expliquerait bien des choses sur votre espèce, s'il vous est possible de confondre les deux.

Refusant de me laisser malmener, je rétorque :

– Je n'ai jamais été amoureuse.

– Et, bien sûr, vous pouvez aussi mentir. Je comprends pourquoi Cardan a trouvé ça utile. Et Dain, aussi. C'était malin de sa part de t'avoir introduite dans sa petite bande de marginaux. C'était malin d'avoir prévu que Madoc t'épargnerait. On pourra dire tout ce qu'on voudra sur mon frère, il a toujours été merveilleusement insensible. De mon côté, je ne pensais presque jamais à toi et, si cela arrivait, c'était seulement pour provoquer Cardan en évoquant tes agissements. Mais tu as ce que Cardan n'a jamais eu : de l'ambition. Si seulement je l'avais vu, j'aurais une couronne, aujourd'hui. Cela dit, je pense que toi aussi, tu m'as mal jugé.

– Ah oui ?

Je sais que ce qui va suivre ne me plaira pas.

– Je ne te donnerai pas le message que je réservais à Cardan. Il lui parviendra par un autre biais, et très bientôt.

– Dans ce cas, vous nous avez fait perdre notre temps à tous les deux, dis-je, agacée.

J'ai fait tout ce chemin, j'ai été frappée et j'ai eu peur, tout ça pour rien.

– Ah, le temps ! répète Balekin. Tu es la seule pour qui il est compté, mortelle.

Après avoir adressé un signe de tête à Vulciber, il ajoute :

– Tu peux la raccompagner.

– Allons-y, ordonne le geôlier en me poussant sans ménagement vers l’escalier.

Alors que je monte les premières marches, je jette un dernier regard à Balekin, à son visage sévère dans la lueur verte de la torche. Sa ressemblance avec Cardan me met mal à l’aise.

Je suis au milieu de l’escalier quand une main aux doigts fuselés se faufile entre les barreaux et m’agrippe la cheville. Surprise, je glisse et m’étale sur les marches, m’égratignant les paumes et me cognant les genoux au passage. Tout à coup, la vieille blessure que je m’étais faite en me poignardant la main me lance de nouveau. C’est à peine si je parviens à me retenir de dévaler entièrement l’escalier.

J’aperçois près de moi le mince visage d’une Fæ. Sa queue est enroulée autour de l’un des barreaux. Elle a deux petites cornes sur le front.

– Je connaissais Eva, me souffle-t-elle, ses yeux luisant dans la pénombre. Je connaissais ta mère. Et nombre de ses petits secrets.

Je me relève et grimpe les marches aussi vite que possible, le cœur encore plus affolé que lorsque je croyais devoir affronter Vulciber dans le noir. J’ai le souffle court et ma respiration rapide me fait mal aux poumons.

En haut de l’escalier, je marque une pause pour essuyer mes paumes douloureuses sur mon pourpoint et tâche de me ressaisir.

– Oh, dis-je à Vulciber lorsque je respire un peu plus calmement. J’ai failli oublier. Le Grand Roi m’a donné un rouleau de parchemin avec de nouveaux ordres. Il y a quelques changements dans le traitement qu’il souhaite réserver à son frère. C’est dehors, dans ma sacoche de selle. Si tu veux bien me suivre...

Vulciber jette un regard interrogatif au garde qui lui a demandé de m’escorter jusqu’à Balekin.

– Fais vite, répond la silhouette dans l’ombre.

Vulciber franchit donc avec moi la grande porte de la Tour de l’Oubli. Dans le clair de lune, les rochers noirs scintillent, couverts d’écume salée, brillants comme des fruits confits. J’essaie de me concentrer sur le geôlier et non sur le nom de ma mère prononcé à haute voix. Je ne l’avais pas entendu depuis si longtemps qu’un instant j’ai oublié pourquoi il comptait pour moi.

Eva.

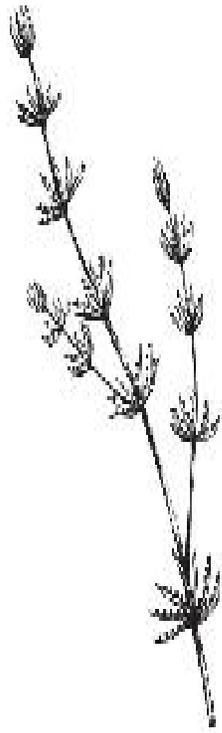
– Il n’y a qu’un mors et une bride sur ce cheval, constate Vulciber, les sourcils froncés, regardant le coursier noir attaché au mur. Pourtant, tu disais que...

Je frappe son bras avec une petite épingle que je cache dans la doublure de mon pourpoint.

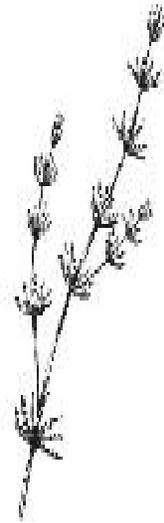
– J’ai menti.

Le traîner et le hisser sur le dos du cheval n’est pas une mince affaire. Heureusement, l’animal est habitué aux ordres militaires, y compris « À genoux », ce qui est bien utile. Je me presse autant que possible, de crainte que l’un des gardes vienne voir ce qui se passe, mais j’ai de la chance. Quand je suis en selle, déjà partie, personne ne s’est montré.

Une raison supplémentaire de se rendre à Inswéal à cheval plutôt qu’à pied : on ne sait jamais ce qu’on va en rapporter.



Chapitre 3



– Tu te prends pour la reine des espions ? me sermonne le Cafard en m’observant puis en regardant mon prisonnier. Pour ça, il faudrait que tu sois maligne, et ne compter que sur toi-même est le meilleur moyen de te faire prendre. La prochaine fois, fais-toi accompagner par un membre de la garde royale. Par l’un de nous. Par un nuage de sprites ou un spriggan ivre. N’importe qui, mais quelqu’un.

Je lui rappelle :

– Surveiller mes arrières, c’est l’occasion rêvée de me planter un couteau dans le dos.

– On croirait entendre Madoc, commente le Cafard agacé, en reniflant de son long nez crochu.

Il est assis à une table en bois dans la cour des Ombres, le repaire des espions situé dans les profondes galeries qui courent sous le palais de Domelfe. Il chauffe des pointes de carreaux d’arbalète qu’il badigeonne ensuite d’une généreuse couche de goudron poisseux.

– Si tu n’as pas confiance en nous, reprend-il, tu n’as qu’à le dire. On avait convenu d’un arrangement. On peut en convenir d’un autre.

Gardant longtemps ma tête entre mes mains, je soupire :

– Ce n’est pas ce que je voulais dire.

Je leur fais confiance, sinon je ne me serais pas exprimée si librement. Mais je ne cache pas mon énervement.

Assise en face du Cafard, je mange du fromage, du pain beurré et des pommes. C’est mon premier repas de la journée et mon ventre gargouille – un autre détail qui me rappelle que je ne suis pas comme eux. L’estomac des Fæs ne gargouille pas.

C’est peut-être la faim qui me rend acerbe. Ma joue me brûle et, même si j’ai retourné la situation en ma faveur, je dois bien admettre qu’il s’en est fallu de peu. En plus, j’ignore toujours ce que Balekin voulait dire à Cardan.

Plus je serai fatiguée, plus je commettrai d’erreurs. Les humains sont trahis par leur corps. Ils peuvent tomber malade, être affamés, épuisés. Je le sais. Mais il y a trop de choses à faire.

Vulciber est assis à côté de nous, ligoté à une chaise, les yeux bandés.

Je lui demande :

– Tu veux du fromage ?

En réponse à cette attention, le garde émet un grognement évasif et tire sur ses liens. Il est réveillé depuis plusieurs minutes et, visiblement, plus nous

tardions à lui adresser la parole, plus son inquiétude croissait.

– Qu’est-ce que je fais ici ? finit-il par aboyer, balançant sa chaise d’avant en arrière. Relâchez-moi !

La chaise se renverse. Il tombe lourdement sur le flanc et tente pour de bon de se libérer de ses liens.

Le Cafard hausse les épaules, se lève et ôte le bandeau des yeux de Vulciber.

– Enchanté, dit-il.

À l’autre bout de la pièce, la Bombe se cure les ongles avec un long couteau en demi-lune. Assis dans un coin, le Fantôme est si discret qu’on pourrait en oublier qu’il est là. Quelques nouvelles recrues observent la scène avec intérêt : un garçon aux ailes de moineau, trois spriggans et une jeune sluagh. Je n’ai pas l’habitude d’avoir un public.

Vulciber regarde fixement le Cafard : sa peau verte de gobelin, ses yeux aux reflets orange, son long nez et la touffe de cheveux qui couronne son crâne. Puis il observe la pièce.

– Le Grand Roi ne tolérera pas ça, menace Vulciber.

Je lui adresse un sourire triste.

– Le Grand Roi n’est pas au courant, et tu ne risques pas de lui raconter quoi que ce soit si je te tranche la langue.

Voir sa peur augmenter m’emplit d’une satisfaction presque voluptueuse. Moi qui ai eu si peu de pouvoir dans ma vie, je dois prendre garde à ne pas me laisser dominer par cette sensation. Comme le vin fæ, le pouvoir me monte trop vite à la tête.

– Laisse-moi deviner, dis-je en me retournant sur ma chaise pour lui faire face et l’observer avec une froideur délibérée. Tu croyais pouvoir me gifler impunément ?

À ces mots, il se recroqueville légèrement.

– Qu’est-ce que tu veux ?

Je rétorque :

– Qui te dit que je veux quelque chose de particulier ? Un petit dédommagement, peut-être…

Comme si nous avions répété la scène, le Cafard extirpe de sa ceinture une lame particulièrement effrayante et, tout sourire, la tient au-dessus de Vulciber.

La Bombe se détourne de ses ongles. Voyant le Cafard, elle esquisse un sourire.

– Ah, le spectacle va commencer !

Vulciber tente de se libérer de ses liens et agite la tête d'avant en arrière. J'entends la chaise en bois craquer, mais il reste prisonnier. Après plusieurs respirations haletantes, il s'affaisse.

– Pitié, souffle-t-il.

D'un doigt, je touche mon menton comme si je venais d'avoir une idée.

Je suggère :

– Tu pourrais nous aider. Balekin voulait proposer un marché à Cardan. Et si tu me disais ce qu'il en est ?

– Je ne sais rien à ce sujet, réplique-t-il, au désespoir.

– Dommage.

Je reprends du fromage et le fourre dans ma bouche.

Vulciber regarde le Cafard puis l'horrible couteau.

– Mais je connais un secret. Il a plus de valeur que ma vie et que l'accord que Balekin voulait proposer à Cardan, quel qu'il soit. Si je vous le dis, jurez-vous de me laisser partir entier ce soir ?

Le Cafard me regarde. Me voyant hausser les épaules, il déclare :

– Ça me convient. Si ce secret est aussi important que tu le prétends, et si tu promets de ne jamais révéler ta visite à la cour des Ombres, alors dis-le-nous et nous te renverrons.

– La reine des Fonds marins, commence Vulciber, désormais impatient de se confier. La nuit, son peuple grimpe sur les rochers et s'entretient en secret avec Balekin. Ils s'infiltrèrent dans la tour on ne sait comment et lui laissent des coquillages et des dents de requin. Ils s'échangent des messages que nous n'arrivons pas à décrypter. Il se murmure qu'Orlagh a l'intention de rompre son traité avec la terre et d'utiliser les informations que Balekin lui donne pour provoquer la chute de Cardan.

Bien des menaces pèsent sur le règne de Cardan. Cependant, je ne m'attendais pas à ce que les Fonds marins en fassent partie. Orlagh, leur reine, a une fille unique : Nicasia. Cette dernière appartient à l'horrible clique de Cardan et a été envoyée sur la terre pour y être éduquée. Comme avec Locke, elle et moi avons une histoire commune. Et comme avec Locke, cette histoire n'est pas des plus agréables.

Je pensais toutefois que, puisque Nicasia et Cardan sont amis, Orlagh était satisfaite qu'il soit sur le trône.

– La prochaine fois qu'un de ces échanges aura lieu, dis-je, viens me voir immédiatement. Et, si tu entends parler d'autre chose qui pourrait

m'intéresser, avertis-moi également.

– Ça ne fait pas partie de notre accord, proteste Vulciber.

Je confirme :

– C'est vrai. Tu nous as raconté une histoire. Une belle histoire. Nous te libérerons ce soir. Cependant, je peux t'offrir mieux que ce que t'a promis un prince meurtrier qui n'a pas – et n'obtiendra jamais – les faveurs du Grand Roi. Il existe des postes plus intéressants que celui de geôlier à la Tour de l'Oubli, facilement disponibles. Il y a de l'or à gagner. Sans compter que les récompenses promises par Balekin ont peu de chances de se concrétiser.

Il me fixe d'un regard étrange. Étant donné qu'il m'a frappée et que je l'ai empoisonné, il doit se demander si une alliance entre nous est encore possible.

– Certes, mais toi, tu sais mentir, finit-il par objecter.

– Je me porte garant des récompenses, intervient le Cafard.

Il se penche sur Vulciber et tranche ses liens avec son terrible couteau.

– Promets-moi un poste ailleurs qu'à la Tour de l'Oubli, me dit Vulciber en se frottant les poignets avant de se relever, et je t'obéirai comme si tu étais le Grand Roi en personne.

À ces mots, la Bombe éclate de rire et m'adresse un clin d'œil. Les espions de la cour des Ombres ne savent pas explicitement que j'ai le pouvoir de diriger Cardan, mais ils savent que nous avons un accord et que celui-ci stipule que c'est moi qui fais pratiquement tout le travail, que la cour des Ombres œuvre directement pour la couronne et qu'elle est également payée sans intermédiaires.

Dans la petite pièce qu'elle a mise en scène, c'est moi qui joue le Grand Roi, ai-je entendu Cardan dire un jour. Ça avait fait rire le Cafard et la Bombe. Pas le Fantôme.

Après que nous avons échangé nos serments avec Vulciber et que le Cafard l'a raccompagné, les yeux bandés, par les galeries hors du Nid, le Fantôme vient s'asseoir près de moi.

– Viens te battre, dit-il en prenant un morceau de pomme dans mon assiette. Histoire de brûler un peu de cette rage qui te consume.

J'émetts un petit rire et réplique :

– Ne te moque pas. Ce n'est pas facile de maintenir un niveau de chaleur aussi constant.

– Et aussi élevé, complète-t-il en m'observant attentivement de ses yeux noisette.

Je sais qu'il y a de l'humain dans sa lignée : je le vois à la forme de ses oreilles et à ses cheveux blond sable, une couleur peu courante à Terrafæ. Mais il ne m'a jamais rien dit de son passé et ici, dans ce lieu dédié aux secrets, ça me gênerait de l'interroger à ce sujet.

Bien que la cour des Ombres ne soit pas à mes ordres, nous avons tous les quatre prêté serment. Nous avons juré de protéger le Grand Roi, que ce soit sa personne ou son rang ; d'assurer la sécurité et la prospérité de Domelfe dans l'espoir qu'il y ait moins de sang versé et plus d'or à récolter. C'est ce que nous avons promis. C'est ce qu'ils m'ont laissé promettre, alors que ma parole ne me lie pas autant que la leur, scellée par la magie. Moi, c'est l'honneur qui me lie, et leur foi dans le fait que j'en aie.

– Le Cafard a eu trois audiences avec le roi en personne ces quinze derniers jours. Cardan apprend à devenir pickpocket. Si tu n'y prends pas garde, il finira par devenir encore plus retors que toi.

Le Fantôme appartient désormais à la garde personnelle du Grand Roi, ce qui lui permet de protéger Cardan, mais aussi de connaître ses habitudes.

Je soupire. Il fait nuit noire et j'ai encore beaucoup de travail à abattre avant l'aube. Malgré tout, difficile de refuser sa proposition qui pique ma fierté.

Sans compter que les nouveaux espions entendront ma réponse. Après les meurtres d'une grande partie de la famille royale, nous avons agrandi notre équipe. Chaque prince et princesse employait quelques espions. Désormais, tous œuvrent pour nous. Les spriggans sont aussi méfiants que des chats, mais n'ont pas leur pareil pour déterrer les scandales. Le garçon moineau a aussi peu d'expérience que moi à une époque. J'aimerais que ces nouvelles recrues de la cour des Ombres sachent que je ne recule pas devant les défis.

– Là où ça va se compliquer, c'est quand quelqu'un essaiera d'apprendre à notre roi comment manier l'épée, dis-je en songeant à la frustration de Balekin sur ce point.

Cardan avait affirmé qu'il n'était pas un tueur et que c'était là sa seule vertu.

Une vertu que je ne partage pas.

– Ah oui ? s'étonne le Fantôme. Il faudra peut-être que tu lui donnes des leçons.

– Viens, dis-je en me levant. Voyons si je peux te donner une leçon, à toi.

Sur ce, le Fantôme part d'un grand rire. Madoc m'a élevée et m'a appris à me battre à l'épée mais, jusqu'à ce que je rejoigne la cour des Ombres, je ne

connaissais qu'une seule manière de combattre. Le Fantôme a étudié plus longtemps et en sait bien davantage.

Je le suis dans les bois Lactés, où des abeilles noires cornues bourdonnent à l'intérieur de leurs ruches, dans les hauteurs des arbres à l'écorce blanche. Les hommes racines dorment. La mer clapote contre les rivages rocheux de l'île. Un voile silencieux recouvre le monde tandis que nous nous postons l'un face à l'autre. Bien que je sois exténuée, mes muscles se rappellent mieux que moi ce qu'il faut faire.

Je dégaine Crépuscule. Le Fantôme se précipite sur moi, son épée pointée vers mon cœur. Je l'écarte d'un coup avant d'abattre ma lame sur son flanc.

– Tu es plus entraînée que je le pensais, commente-t-il alors que nous échangeons des coups, chacun de nous mettant l'autre à l'épreuve.

Je ne lui parle pas des exercices que je pratique devant un miroir, comme j'évite de mentionner toutes les autres méthodes grâce auxquelles je tente de pallier mes défauts.

En tant que sénéchale du Grand Roi et, de fait, dirigeante, j'ai beaucoup de problèmes à traiter. Engagements militaires, messages des vassaux, requêtes émanant des quatre coins de Domelfe et rédigées dans autant de langues. Il y a quelques mois à peine, j'allais encore en classe ; j'avais encore des devoirs à rendre aux professeurs. L'idée même que je sois capable de tout gérer me paraît aussi impossible que de filer la paille pour la transformer en or ; pourtant, chaque nuit, je m'efforce d'atteindre cet objectif en veillant jusqu'à ce que le soleil brille haut dans le ciel.

C'est le problème, avec les gouvernements fantoches : ils ne se gèrent pas tout seuls.

Et finalement l'adrénaline ne peut peut-être pas remplacer l'expérience.

Lorsque le Fantôme a fini de tester mes postures de base, il passe aux choses sérieuses. Il danse sur l'herbe d'un pas si léger qu'on l'entend à peine. Il frappe et frappe encore, enchaînant les attaques au point de me donner le tournis. Je pare les coups frénétiquement, profondément concentrée sur le combat. Mes inquiétudes s'estompent à mesure que mon attention s'affûte. Même mon épuisement s'envole, comme les graines duveteuses d'une fleur de pissenlit.

C'est merveilleux.

Nous échangeons des coups, allant et venant, avançant et reculant.

– Est-ce que le monde des mortels te manque ? me demande-t-il.

Je constate avec soulagement qu'il est légèrement essoufflé.

– Non, dis-je. Je l’ai à peine connu.

Il passe de nouveau à l’offensive, son épée pareille à un poisson argenté fendant l’océan de la nuit.

Regarde la lame, pas le soldat, me répétait Madoc. L’acier, lui, ne trompe jamais.

Nos armes s’entrechoquent, encore et encore, tandis que nous nous tournons autour.

– Tu dois bien avoir quelques souvenirs.

Je pense au nom de ma mère chuchoté entre les barreaux, dans la tour.

Le Fantôme fait mine de s’écarter. Distracte, je me rends compte trop tard de sa feinte. Le plat de sa lame s’abat sur mon épaule. Il aurait pu m’entailler s’il n’avait pas détourné son coup au dernier moment. J’en garderai quand même un bleu.

Tâchant d’ignorer la douleur, je réponds :

– Rien d’important.

On peut être deux à jouer au jeu de la distraction.

– Si ça se trouve, tes souvenirs sont meilleurs que les miens, dis-je. Que te rappelles-tu ?

Il hausse les épaules.

– Comme toi, je suis né là-bas.

Il attaque ; je bloque sa lame.

– Mais j’imagine que les choses ont changé, en cent ans, ajoute-t-il.

Surprise, je pare une autre attaque et, d’un bond, me mets hors de sa portée.

– Étais-tu un enfant heureux ?

– J’avais des pouvoirs magiques. Comment n’aurais-je pas été heureux ?

– Ah, la magie, dis-je.

Et, faisant pivoter ma lame (une astuce enseignée par Madoc), je fais tomber l’épée de la main du Fantôme.

Il m’observe en clignant des yeux. Sa bouche un peu tordue s’entrouvre sous le coup de la stupéfaction.

– Tu t’es…

Suffisamment satisfaite pour oublier mon épaule douloureuse, je complète :

– Améliorée ?

Ça ressemble à une victoire mais, si nous avons combattu pour de bon, ma blessure à l’épaule m’aurait empêchée d’accomplir ce geste final. Malgré

tout, son étonnement me réjouit presque autant que mon succès.

– Heureusement que Chêne n’aura pas la même enfance que nous, dis-je au bout d’un moment. Loin de la cour. Loin de tout ça.

La dernière fois que j’ai vu mon petit frère, il était assis à table, dans l’appartement de Vivi, et apprenait à faire des multiplications comme s’il jouait aux énigmes. Il mangeait des bâtonnets de fromage. Il riait.

– « Quand le roi reviendra », dit le Fantôme, citant une ballade, « son chemin sera parsemé de pétales de roses et, au bruit de ses pas, le monde sera en osmose. » Mais comment ton Chêne régnera-t-il s’il a aussi peu de souvenirs de Terrafæ que nous en avons du monde des mortels ?

L’euphorie de la victoire retombe. Le Fantôme me gratifie d’un sourire discret, comme pour atténuer la dureté de sa question.

Je m’approche d’un ruisseau et plonge avec délice les mains dans l’eau fraîche. J’en prends en coupe dans mes paumes et la bois avec reconnaissance. Elle a un goût de limon et d’aiguilles de pin.

Je pense à Chêne. Un enfant fæ tout ce qu’il y a de plus normal, ni particulièrement versé dans la cruauté ni étranger à elle. Habitué à être couvé, surprotégé par l’anxieuse Oriana. À présent habitué à manger des céréales sucrées, à regarder des dessins animés et à mener une vie dénuée de perfidie. Je songe à la vague de plaisir que j’ai éprouvée lors de ma victoire temporaire sur le Fantôme ; à l’exaltation que me procure l’idée d’être celle qui détient le pouvoir derrière le trône ; à mon inquiétante satisfaction d’avoir soumis Vulciber et de l’avoir vu se tortiller à terre, honteux. Vaut-il mieux que Chêne ne connaisse pas ces bouffées d’extase, ou ne pourra-t-il jamais régner sans elles ?

Maintenant que j’ai moi-même pris goût au pouvoir, répugnerai-je à le céder ?

De mes mains trempées, j’essuie mon visage pour chasser ces pensées.

Seul compte l’instant présent. Seuls comptent demain, cette nuit, maintenant, bientôt et jamais.

Alors que l’aube teinte le ciel d’or, le Fantôme et moi nous remettons en route vers le palais. J’entends au loin le cri d’un cerf et une sorte de battement de tambour.

À mi-chemin, le Fantôme penche la tête et s’incline légèrement.

– Tu m’as vaincu, cette nuit. Je veillerai à ce que ça ne se reproduise pas.

Je réplique avec un sourire :

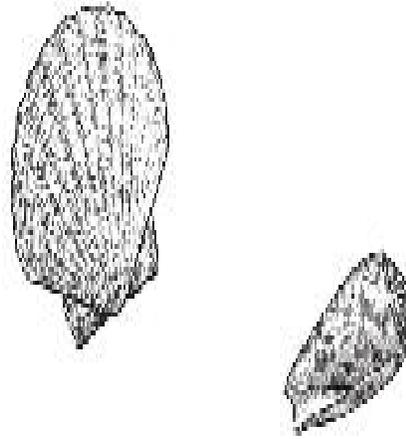
– Si tu le dis.

Lorsque je suis de retour au palais, le soleil est levé et je n'aspire qu'à une chose : dormir. Mais, quand je rejoins mes appartements, quelqu'un m'attend devant ma porte.

Taryn, ma sœur jumelle.

– Tu as un bleu sur la joue, me fait-elle remarquer.

Ce sont les premiers mots qu'elle m'adresse depuis cinq mois.



Chapitre 4

Les cheveux de Taryn sont couronnés de laurier, et elle porte une robe d'un brun doux, mêlé de fils vert et or. Elle a choisi une tenue qui souligne la courbe de ses hanches et de ses seins – des caractéristiques physiques peu courantes à Terrafæ, où les corps sont maigres jusqu'à être émaciés. Cette toilette lui va bien, de même que son nouveau port de tête.

Elle est un miroir ; le reflet de quelqu'un que j'aurais pu être, mais que je ne suis pas.

– Il est tard, dis-je maladroitement en déverrouillant la porte de mes appartements. Je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un debout.

L'aube est levée depuis longtemps. Le palais entier est plongé dans le silence et le restera jusque dans l'après-midi, quand les pages arpenteront les couloirs et les cuisiniers allumeront des feux. Les courtisans, eux, quitteront leur lit bien plus tard, lorsqu'il fera nuit noire.

Moi qui avais très envie de voir ma sœur, maintenant qu'elle est devant moi, je suis troublée. Pour avoir fait cet effort soudain, elle doit vouloir quelque chose.

– Je suis déjà venue deux fois, se justifie-t-elle en me suivant à l'intérieur. Tu n'étais pas là. Cette fois-ci, j'ai décidé d'attendre, même si ça me prenait la journée.

J'allume les lampes. Il fait jour, mais je suis trop proche du cœur du palais pour avoir des fenêtres chez moi.

– Tu as l'air en forme, dis-je.

D'un geste, elle chasse ma politesse convenue.

– Est-ce qu'on va rester fâchées éternellement ? Je voudrais que tu danses et portes une couronne de fleurs à mon mariage. Vivienne viendra du monde des mortels. Elle amènera Chêne. Madoc m'a promis qu'il ne se disputerait pas avec toi. Je t'en supplie, dis-moi que tu viendras.

Vivi compte emmener Chêne ? Je peste intérieurement. Y aurait-il moyen de la faire changer d'avis ? Peut-être parce que je suis sa cadette, Vivi a parfois du mal à me prendre au sérieux.

Je me laisse tomber sur le canapé. Taryn fait de même.

Je me concentre à nouveau sur ce qui a pu pousser Taryn à me rendre visite. Dois-je exiger des excuses ou passer l'éponge ? À l'évidence, elle préférerait la deuxième option.

Je finis par céder.

– Bon, d'accord, dis-je.

Elle m'a tellement manqué que je ne veux pas prendre le risque de la perdre encore une fois. Parce que nous sommes sœurs, je tâcherai d'oublier ce que j'ai ressenti en embrassant Locke. Et, dans mon propre intérêt, je tâcherai d'oublier qu'elle savait qu'il jouait avec moi, alors qu'ils se fréquentaient déjà.

Je danserai à leur mariage, même si je crains que ce soit comme danser sur des couteaux.

Elle plonge la main dans le sac posé à ses pieds et en sort mon chat et mon serpent en peluche.

– Tiens, dit-elle. Je pense que tu n'avais pas l'intention de les laisser chez nous.

Ce sont des reliques de notre ancienne vie de mortelles. Des talismans. Je les prends et les presse contre mon cœur, comme je le ferais avec un coussin. À cet instant précis, ils me rappellent tous mes points faibles. Face à ces objets, je me sens comme une enfant qui jouerait à des jeux d'adultes.

J'en veux un peu à Taryn de les avoir apportés.

Ils me rappellent notre passé commun. Elle l'a fait volontairement, comme si elle me croyait incapable de m'en souvenir sans aide. Avec eux, je me sens vulnérable alors que je me donne beaucoup de mal pour ne rien ressentir.

Comme je reste longtemps silencieuse, elle poursuit :

– Tu manques à Madoc aussi. Tu as toujours été sa préférée.

Je ricane.

– C'est Vivi, son héritière. Sa première née. Celle qu'il est venu récupérer dans le monde des mortels. C'est elle, sa préférée. Toi, tu es la deuxième : tu habites chez lui et tu ne l'as pas trahi.

– Je ne dis pas que tu l'es encore aujourd'hui ! nuance Taryn en riant. Cela dit, il était assez fier que tu l'aies battu pour mettre Cardan sur le trône. Même si c'était idiot de ta part. Je croyais que tu haïssais Cardan. Je croyais que vous vous haïssiez mutuellement.

De manière absurde, je réplique :

– Oui, je le haïssais. Je le hais toujours.

Elle m'observe d'un regard étrange et renchérit :

– Je croyais que tu voulais punir Cardan pour tout ce qu'il t'a fait subir.

Je pense au dégoût de Cardan face à son propre désir lorsque j'ai plaqué ma bouche sur la sienne, ma main tenant la dague, la lame sur sa peau. Au

plaisir corrosif et gênant généré par ce baiser. J'avais l'impression de le punir – de *nous* punir, en même temps.

Je l'ai haï si fort.

Taryn fait remonter toutes les émotions que je m'efforce d'ignorer.

– Nous avons passé un accord, dis-je, ce qui est presque vrai. Cardan m'autorise à le conseiller. J'ai une place et du pouvoir. Quant à Chêne, il est en sécurité.

Je voudrais tout lui raconter, mais je n'ose pas. Elle pourrait en parler à Madoc, voire à Locke. Partager mes secrets avec elle est exclu, même pour me vanter.

Et pourtant, je dois avouer que je meurs d'envie de me vanter.

– En échange, toi, tu lui as donné la couronne de Terrafæ...

Taryn me regarde comme si elle prenait conscience de mon audace. Après tout, qui étais-je, moi, jeune mortelle, pour désigner celui qui devrait régner sur Domelfe ?

On obtient le pouvoir en s'en emparant.

Et encore, Taryn n'imagine pas les sommets d'audace que j'ai atteints. *C'est moi qui ai volé la couronne de Terrafæ*, voudrais-je lui dire. *Cardan, le Grand Roi, notre vieil ennemi, obéit à mes ordres.* Bien entendu, je ne peux pas prononcer ces mots. Parfois, rien que les penser paraît risqué.

Au lieu de quoi, je me contente de répondre :

– En résumé, oui.

– Ça ne doit pas être de tout repos d'être sa conseillère.

Elle observe la pièce autour d'elle, m'obligeant à faire de même. J'ai pris possession de ces appartements, mais je n'ai pas de domestique hormis les serviteurs du palais, que j'autorise rarement à entrer. Des tasses de thé traînent sur les étagères des bibliothèques ; le sol est jonché de soucoupes sales, d'assiettes pleines d'épluchures de fruits et de miettes de pain. Des vêtements sont semés là où je les ai laissés après les avoir ôtés. La surface des meubles disparaît sous les livres et les papiers.

– Tu te dévides comme une bobine, poursuit Taryn. Que se passera-t-il quand il n'y aura plus de fil ?

– J'en filerai davantage, dis-je, déroulant la métaphore.

– Laisse-moi t'aider ! s'enthousiasme-t-elle, soudain joyeuse.

Je la regarde avec étonnement.

– Tu veux fabriquer du fil ?

Elle lève les yeux au ciel.

– Oh, allez ! Je pourrais faire des choses auxquelles tu n’as pas de temps à consacrer. Je te vois, à la cour. Tu dois avoir deux beaux pourpoints en tout et pour tout. Et si je t’apportais quelques-unes de tes robes et tes bijoux ? Madoc n’en saurait rien et, même s’il le remarquait, il n’y verrait pas d’inconvénient.

Terrafæ fonctionne à coup de dettes, de promesses et d’obligations. Ayant grandi ici, je comprends ce que Taryn m’offre : un cadeau, une aubaine, plutôt que des excuses.

Je rectifie :

– J’ai trois pourpoints.

Elle hausse les sourcils.

– Dans ce cas, je suppose que tout va bien !

Je ne peux m’empêcher de m’interroger sur le moment qu’elle a choisi pour me rendre visite, alors même que Locke vient d’être nommé maître des fêtes. Et, vu qu’elle habite encore chez Madoc, je me demande à qui va sa loyauté politique.

Ces idées me font honte. Je ne veux pas penser à ma sœur comme à tous les autres. C’est ma jumelle, elle me manque, j’espérais qu’elle vienne me trouver, c’est chose faite.

– D’accord, dis-je. Si tu veux. Je serais ravie que tu m’apportes mes affaires.

– Parfait !

Taryn se lève et reprend :

– Et tu dois admettre que j’ai fait preuve d’une discipline exemplaire en ne te demandant pas d’où tu venais, ni comment tu t’es fait mal !

À ces mots, mon sourire est immédiat et franc.

D’un doigt, elle caresse le corps pelucheux de mon serpent.

– Je t’aime, tu sais. Comme monsieur Écaille. Et ni lui ni moi ne voulons que tu nous oublies.

– Bonne nuit, dis-je.

Elle embrasse ma joue contusionnée. Je la serre contre moi, brièvement et avec force.

Après son départ, je prends mes peluches et les installe à côté de moi sur le tapis. Autrefois, elles me rappelaient qu’il y avait eu un avant Terrafæ, quand les choses étaient normales. Autrefois, elles me reconfortaient. Je les contemple longuement puis, l’une après l’autre, je les jette au feu.

Je ne suis plus une enfant et je n’ai plus besoin d’être consolée.

Après m'être débarrassée des peluches, j'aligne devant moi de petites fioles en verre brillant.

Le mithridatisme est un procédé qui consiste à s'inoculer d'infimes doses de poison pour résister à une dose plus importante. J'ai commencé il y a un an. C'est l'une des méthodes que j'utilise pour pallier mes défauts.

Il y a encore des effets secondaires. J'ai les yeux trop brillants. Les demilunes sur mes ongles ont pris une teinte bleutée, comme si mon sang manquait d'oxygène. Mon sommeil est étrange, peuplé de rêves trop réels.

Une goutte du liquide pourpre issu de l'amanite rougissante, qui provoque une paralysie mortelle. Un pétale de mort-douce, qui fait dormir cent ans. Une fine tranche de baie-du-spectre, qui accélère le débit sanguin et provoque une agitation extrême avant de stopper le cœur. Enfin, un pépin de pomme d'éternité, le fruit fæ qui embrouille l'esprit des mortels.

Quand le poison atteint mon sang, j'ai le vertige et je me sens un peu nauséuse, mais je serais plus malade encore si je sautais une dose. Mon corps s'y est accoutumé et réclame désormais ce qu'il devrait honnir.

Une métaphore tout indiquée pour autre chose.

Je me traîne jusqu'au canapé et m'y allonge. Alors, les paroles de Balekin me reviennent : *J'ai entendu dire que, pour les mortels, tomber amoureux s'apparente beaucoup à la sensation de peur. Votre cœur bat plus vite. Vos sens sont aiguisés. La tête vous tourne ; peut-être même êtes-vous pris de vertige. N'est-ce pas la vérité ?*

Je ne suis pas certaine de dormir, mais je suis sûre de rêver.



Chapitre 5

Je m'agite par intermittence sur le tapis, au milieu des couvertures, papiers et rouleaux, lorsque le Fantôme me réveille. Mes doigts sont tachés d'encre et de cire. Je regarde autour de moi, essayant de me rappeler le moment où je me suis levée, ce que j'écrivais et à qui.

Le Cafard se tient dans l'encadrement du panneau menant au passage secret qui débouche dans mes appartements. Il m'observe de ses yeux brillants, inhumains.

Ma peau est froide, recouverte d'un film de sueur. J'ai des palpitations et, sur la langue, encore le goût du poison, amer et écœurant.

– Il a remis ça, m'annonce le Fantôme.

Inutile de demander de qui il parle. J'ai peut-être réussi à piéger Cardan pour lui faire porter la couronne, mais je ne sais pas encore comment l'obliger à se comporter avec le sérieux d'un roi.

Tandis que je récoltais des informations, lui s'amusait avec Locke. Je savais qu'il aurait des ennuis.

Je me frotte le visage de ma paume calleuse.

– C'est bon, je suis réveillée, dis-je.

Encore vêtue de ma tenue de la veille, j'époussette mon pourpoint, espérant que la situation n'est pas trop grave. Je me rends dans ma chambre où je repousse mes cheveux en arrière et les noue avec un lacet de cuir, avant de cacher le désastre sous une casquette en velours.

Le Cafard me regarde, les sourcils froncés.

– Tes vêtements sont froissés. Sa Majesté n'est pas censée se montrer en compagnie d'une sénéchale qui a l'air d'être tombée du lit.

Je lui rappelle :

– Val Moren a passé ces dix dernières années avec des brindilles plein les cheveux.

Je prends dans un meuble quelques feuilles de menthe partiellement séchées et les mâche pour me donner meilleure haleine. Le sénéchal du Grand Roi précédent était mortel, comme moi ; il adorait les prophéties fantaisistes et tout le monde le prenait pour un fou.

J'ajoute :

– Les *mêmes* brindilles, sûrement.

Le Cafard s'offusque.

– Val Moren est un poète. Les poètes ne suivent pas les mêmes règles.

Je feins de ne pas l'entendre et suis le Fantôme dans le passage secret qui mène au cœur du palais, m'arrêtant seulement pour vérifier que mes couteaux sont bien calés dans les plis de mes habits. Quand le Fantôme se déplace, il est si discret que, lorsque la lumière est trop faible pour ma vue humaine, je pourrais aussi bien me croire seule.

Le Cafard ne nous accompagne pas. Avec un grognement, il se dirige dans la direction opposée.

Dans le noir, je demande au Fantôme :

– Où allons-nous ?

– Dans ses appartements, répond-il alors que nous émergeons dans un hall pourvu d'un escalier situé en dessous de la pièce où dort Cardan. Il y a eu du grabuge.

J'ai du mal à imaginer dans quel pétrin le Grand Roi a bien pu se fourrer alors qu'il se trouve chez lui, mais je ne tarde pas à le découvrir. À notre arrivée, je vois Cardan allongé au milieu d'une pièce saccagée. Les rideaux ont été arrachés de leurs barres ; les encadrements des tableaux sont fendus, leur toile crevée ; les meubles sont cassés. Un petit feu couve dans un coin. Il règne une forte odeur de fumée et de vin renversé.

Et il n'est pas seul. Sur un canapé à proximité, je remarque Locke en compagnie d'un garçon et d'une fille fâs au physique avantageux. L'un a des cornes de bélier, l'autre de longues oreilles aux pointes duveteuses, comme celles d'une chouette. Tous sont largement dévêtus et dans un état d'ébriété avancé. Ils regardent la pièce brûler avec une sorte de fascination lugubre.

Des domestiques tapis dans le hall hésitent à venir nettoyer, de peur de s'attirer les foudres du Grand Roi. Même ses gardes semblent intimidés. Embarrassés, ils sont postés devant les imposantes portes (dont l'une tient à peine sur ses gonds), prêts à protéger le Grand Roi de toute menace extérieure.

– Card...

Je me reprends et m'incline profondément.

– Votre Infernale Majesté...

Il se tourne et me regarde. J'ai brièvement l'impression d'être transparente, comme s'il ignorait qui j'étais. Ses lèvres sont teintées d'or et ses pupilles dilatées. Puis son habituel sourire méprisant réapparaît.

– Toi.

– Oui, dis-je. Moi.

Il montre une outre de vin.

– Bois donc.

Sa chemise de chasse aux manches amples pend, ouverte. Il est pieds nus. Je devrais sans doute être soulagée qu’il porte un pantalon.

– Je n’ai pas envie d’alcool, mon seigneur, dis-je avec sincérité, plissant les yeux pour le mettre en garde.

– Ne suis-je pas ton roi ? s’enquiert-il.

Il me met au défi de le contredire. De lui dire non. Docile, parce que nous ne sommes pas seuls, je prends l’outre et la presse contre mes lèvres closes, faisant semblant de boire une longue gorgée.

Je vois bien qu’il n’est pas dupe, mais il n’insiste pas.

J’ordonne :

– Que tout le monde nous laisse.

Je désigne les Fæs sur le canapé, y compris Locke.

– Vous. Décampez. Tout de suite.

Les deux inconnus se tournent vers Cardan d’un air suppliant, mais c’est à peine s’il les remarque et il ne contredit pas mes ordres. Au bout d’un long moment, ils finissent par quitter le canapé à contrecœur et s’éclipsent par la porte dégondée.

Locke prend son temps. En partant, il m’adresse un sourire lourd de sous-entendus. J’ai du mal à croire que j’ai pu un jour y être sensible. Il me regarde comme si nous partagions des secrets alors que ce n’est pas le cas. Nous ne partageons rien.

Je songe à Taryn qui attendait chez moi au moment où les réjouissances commençaient ici. Je me demande si elle les entendait. Si elle a l’habitude de veiller tard avec Locke, à regarder des objets brûler.

Le Fantôme secoue sa tête blonde à mon intention, une lueur amusée dans ses yeux brillants. Il porte la livrée du palais. Pour les chevaliers du hall et tous ceux qui le verraient, il n’est qu’un membre de la garde personnelle du Grand Roi.

– Je vais m’assurer que chacun reste sagement à sa place, m’informe le Fantôme en quittant la pièce à son tour avant de donner des ordres aux autres chevaliers.

– Eh bien ? dis-je en balayant les lieux du regard.

Assis sur le canapé désormais libéré, Cardan hausse les épaules. Il tire sur le rembourrage en crin de cheval qui sort du tissu déchiré. Chacun de ses mouvements est empreint de langueur. Il me paraît dangereux de poser mon

regard trop longtemps sur lui, comme si sa débauche était telle qu'elle pouvait devenir contagieuse.

– On était plus nombreux que ça, déclare-t-il en guise d'explication. Les autres sont partis.

Je rétorque d'une voix aussi sèche que possible :

– Je ne vois vraiment pas pourquoi.

– Ils m'ont raconté une histoire, enchaîne Cardan. Aimerais-tu l'entendre ? Il était une fois une fille humaine enlevée par les Fæs et qui, pour se venger, fit le serment de causer leur perte.

– Waouh, dis-je. Ça prouve à quel point tu fais un piètre roi, si tu crois que ton règne peut annihiler Terrafæ.

Malgré tout, ses propos me désarçonnent. Je ne veux pas qu'on se penche sur mes motivations. Je ne veux pas qu'on pense que j'ai de l'influence. Je ne veux pas qu'on pense à moi tout court.

Le Fantôme revient du hall et repousse la porte dans son encadrement, la fermant autant que possible. Ses yeux noisette restent dans l'ombre.

Je me concentre de nouveau sur Cardan.

– Ce n'est pas pour que tu me racontes cette broutille qu'on m'a fait venir. Qu'est-il arrivé ?

– Ça, répond-il avant d'avancer dans la chambre, chancelant.

Là, profondément fichés dans le bois fendu de la tête de lit, se trouvent deux carreaux d'arbalète noirs.

J'essaie de deviner :

– Tu es contrarié que l'un de tes invités ait tiré sur ton lit ?

Il rit.

– Ce n'est pas le lit qui était visé.

Il écarte sa chemise. Je vois un trou dans l'étoffe ainsi qu'une éraflure le long de son flanc.

Je retiens mon souffle.

– Qui a fait ça ? demande le Fantôme d'un ton impérieux.

Puis, observant Cardan de plus près, il ajoute :

– Et comment se fait-il que les gardes à la porte ne s'affolent pas davantage ? À les voir, on ne dirait pas qu'il y a eu une tentative d'assassinat.

Cardan hausse les épaules.

– À mon avis, les gardes pensent que je suis celui qui visait les invités.

En me rapprochant, j'aperçois quelques gouttes de sang tombées sur les oreillers en désordre. Je remarque aussi des fleurs blanches disséminées, comme si elles avaient poussé sur les draps.

Je demande :

– Quelqu'un d'autre a-t-il été blessé ?

Il acquiesce.

– Elle a été blessée à la jambe. Elle hurlait et je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle disait. Il est facile d'en conclure que c'est moi qui lui ai tiré dessus puisque nous étions seuls dans la chambre. Le vrai coupable est parti à l'intérieur des murs.

Il penche la tête et plisse les yeux en nous regardant, le Fantôme et moi, d'un air accusateur.

– On dirait bien qu'il existe un passage secret, affirme-t-il.

Le palais de Domelfe a été bâti sur une colline. Les anciens appartements du Grand Roi Eldred se trouvent au cœur de l'édifice. Leurs murs sont recouverts de racines et de plantes grimpantes fleuries. La cour pensait que Cardan s'y installerait, mais il a préféré s'en éloigner le plus possible pour loger au sommet de la colline, où des panneaux vitrés sont insérés dans la terre en guise de fenêtres. Avant le couronnement, c'était ici que vivaient les membres de la famille royale les moins appréciés. Désormais, les résidents du palais ont tous déménagé pour se rapprocher du nouveau Grand Roi. Quant aux appartements d'Eldred, laissés à l'abandon et trop majestueux pour que quiconque ose les réclamer de droit, plus personne ne les occupe.

Je ne connais que quelques accès aux appartements de Cardan : une grande fenêtre au verre épais, ensorcelée pour ne jamais se briser, les doubles portes de l'entrée et, je viens de l'apprendre, un passage secret.

– Il ne figure pas sur la carte des galeries dont nous disposons, dis-je à Cardan.

– Ah, réplique-t-il.

Je ne suis pas sûre qu'il me croie.

– As-tu vu qui t'a tiré dessus ? Et pourquoi n'as-tu pas dit à ta garde personnelle ce qui s'était réellement passé ?

Il me jette un regard exaspéré.

– J'ai vu une silhouette noire et floue. Et si je n'ai pas averti mes gardes, c'était pour vous protéger, la cour des Ombres et toi. J'ai supposé que vous ne voudriez pas voir toute la garde royale envahir vos passages secrets !

Je n'ai rien à répondre à ça. Ce qui est perturbant avec Cardan, c'est qu'il est très doué pour jouer les idiots et dissimuler son intelligence.

En face du lit, il y a un meuble de rangement encastré qui court sur toute la longueur du mur. Sa façade est ornée d'une horloge peinte dont les chiffres sont remplacés par des constellations. La configuration d'étoiles pointées par les aiguilles prédit un amant particulièrement entiché.

Au premier coup d'œil, l'intérieur ressemble à un placard plein à craquer des vêtements de Cardan. Je les retire et entasse ses manchettes en velours, satin et cuir. Depuis son lit, Cardan fait semblant de s'en émouvoir.

Je colle mon oreille contre le fond en bois, guettant un courant d'air ou le sifflement du vent. Le Fantôme fait de même de l'autre côté. Ses doigts finissent par trouver un loquet et une mince porte s'ouvre.

Même si je savais que le palais est criblé de galeries, je n'aurais jamais imaginé, y compris dans mes rêves les plus fous, que l'une d'elles mène directement à la chambre de Cardan. Pourtant... j'aurais dû passer au peigne fin chaque centimètre carré de mur. J'aurais au moins pu demander aux autres espions de s'en charger. Mais je m'en suis abstenue, car j'évite de me retrouver seule avec le Grand Roi.

– Reste avec lui, dis-je au Fantôme.

Après avoir pris une bougie, je m'enfonce dans les ténèbres derrière le mur, m'évitant une fois de plus un tête-à-tête avec Cardan.

Le tunnel sombre est éclairé de torches brûlant d'une flamme verte qui n'émet pas de fumée, tenues par des mains dorées. Le sol de pierre est recouvert d'un tapis usé jusqu'à la corde – étrange accessoire décoratif pour un passage secret.

Quelques mètres plus loin, je trouve une arbalète. Rien à voir avec l'arme compacte que je transporte. Celle-ci est immense : elle fait plus de la moitié de ma taille. À l'évidence, on l'a traînée jusque-là. Je vois que le tapis est plissé dans la direction d'où le tireur est venu.

Celui qui l'a actionnée l'a fait d'ici.

J'enjambe l'arme et poursuis mon chemin. J'aurais pensé qu'une galerie comme celle-ci aurait de nombreuses bifurcations, or il n'y en a aucune. De temps en temps, le sol s'incline comme une rampe et le tunnel tourne sur lui-même, mais il ne propose qu'une seule direction : tout droit. Je presse le pas, avançant de plus en plus vite, la main en coupe autour de la bougie pour empêcher la flamme de s'éteindre.

J'arrive alors devant une lourde plaque de bois sculptée de l'emblème royal – le même que celui qui orne la chevalière de Cardan.

Je pousse la plaque. Elle bouge, manifestement fixée sur un rail. De l'autre côté, je découvre une bibliothèque.

Jusqu'à présent, je n'avais entendu que des rumeurs sur la splendeur des appartements du Grand Roi, au cœur du palais, juste au-dessus de la base du tertre creux, les grandes branches du trône serpentant jusque dans ses murs. Même si je n'y suis jamais venue, je sais immédiatement où je suis grâce à la description qu'on m'en a faite.

J'avance dans les salles gigantesques et cavernes des appartements d'Eldred, la bougie dans une main, un couteau dans l'autre.

Là, je tombe sur Nicasia, assise sur le lit du Grand Roi, le visage trempé de larmes.

Nicasia, fille d'Orlagh et princesse des Fonds marins, a été accueillie à la cour du Grand Roi dans le cadre du traité de paix que sa mère et Eldred ont signé il y a des décennies. Elle faisait partie de la bande des quatre que Cardan formait avec ses amis les plus proches – et les plus odieux. C'était aussi la bien-aimée de Cardan jusqu'à ce qu'elle le délaisse pour Locke. Je ne l'ai pas vue très souvent en compagnie de Cardan depuis son accession au trône, mais le fait qu'il l'ignore me paraît un mobile bien léger pour qu'elle veuille l'assassiner.

Est-ce de cela que Balekin s'entretenait en secret avec le peuple des Fonds marins ? Est-ce ainsi qu'il comptait provoquer sa perte ?

Je hurle :

– *Toi ? C'est toi qui as tiré sur Cardan ?*

– Ne lui dis rien !

Elle me jette un regard noir, essuyant ses yeux mouillés.

– Et range ce couteau, ajoute-t-elle.

Elle resserre autour d'elle les plis de sa robe richement brodée de phénix. Trois boucles d'oreilles brillent à ses lobes et remontent jusqu'à la pointe bleutée de ses oreilles. Ses cheveux ont foncé depuis la dernière fois que je l'ai vue. Ils ont toujours eu les nombreuses nuances des flots, mais à présent ils ont la couleur d'une tempête en mer : noir teinté de vert foncé.

Je m'insurge :

– As-tu perdu la tête ? Tu as tenté d'assassiner le Grand Roi de Terrafæ !

– Non, c'est faux, se défend-elle. Je le jure ! Je voulais seulement tuer la fille qui était avec lui.

Un instant, je suis trop stupéfiée par sa cruauté et son inconscience pour répliquer.

Je la regarde de nouveau ; j'observe sa robe, qu'elle tient si fermement contre elle. Ses propos résonnant encore dans ma tête, je comprends soudain ce qui s'est passé.

– Tu voulais lui faire une visite impromptue.

– Oui, avoue-t-elle.

Je poursuis, espérant qu'elle prenne la suite du récit :

– Mais il n'était pas seul...

– Quand j'ai vu l'arbalète contre le mur, j'ai pensé que je n'aurais pas de mal à viser, explique-t-elle, omettant le passage gênant où elle a dû traîner l'arme dans la galerie, malgré son poids – ce qui n'a pas dû être facile.

Elle devait être folle de rage pour être aussi inconséquente. D'un autre côté, elle était peut-être tout à fait lucide.

– C'est une trahison, tu le sais.

Je me rends compte que je tremble – le contrecoup d'apprendre que Cardan a failli être assassiné. De réaliser qu'il aurait pu mourir.

– Tu seras exécutée, dis-je. Ils te forceront à danser jusqu'à ce que mort s'ensuive avec des souliers de fer chauffés à blanc. Tu pourras t'estimer chanceuse si tu finis dans la Tour de l'Oubli.

– Je suis une princesse des Fonds marins ! proteste-t-elle d'un air hautain.

Cependant, je vois le choc sur son visage lorsqu'elle mesure la gravité de ses actes.

– Je ne suis pas soumise aux lois qui régissent la terre, poursuit-elle. En plus, je t'ai dit que ce n'est pas lui que je visais.

Maintenant, je comprends pourquoi elle adoptait un tel comportement en cours : elle pensait qu'elle ne serait jamais punie.

Je l'interroge :

– Sais-tu te servir d'une arbalète ? Tu as mis sa vie en danger. Il aurait pu mourir. Espèce d'idiote, il aurait pu *mourir* !

– Je te l'ai dit... commence-t-elle à répéter.

Toujours furieuse, je l'interromps :

– Oui, je sais, le contrat signé entre la mer et la terre ! Mais j'ai appris que ta mère avait l'intention de rompre ce traité, figure-toi. Tu vois, elle dira qu'il était valable entre elle et le Grand Roi Eldred, pas entre elle et le Grand Roi Cardan. L'accord est caduc. Par conséquent, il ne te protège plus.

À ces mots, Nicasia me regarde, bouche bée. Pour la première fois, elle a peur.

– Comment le sais-tu ?

Je le supposais, me dis-je. Maintenant, je le sais.

Au lieu de quoi, je réponds :

– Tu n’as qu’à partir du principe que je sais tout. Absolument tout. Toujours. Pourtant, je suis prête à conclure un marché avec toi. Je dirai à Cardan, aux gardes et à tout le monde que le tireur s’est échappé, si en échange tu fais quelque chose pour moi.

– D’accord, accepte-t-elle avant même de connaître mes conditions.

À l’évidence, elle est désespérée. Brièvement, je sens naître en moi un désir de vengeance. Naguère, elle riait des humiliations que je subissais. Désormais, je pourrais jubiler devant les siennes.

Tels sont les sentiments que le pouvoir inspire. Le pouvoir pur, sans entraves. C’est grisant.

Je chasse ces pensées et exige :

– Dis-moi ce qu’Orlagh manigance.

– Je croyais que tu savais déjà tout, rétorque Nicasia d’un ton boudeur.

Elle se lève du lit, une main agrippant toujours sa robe. J’imagine qu’en dessous elle ne porte rien ou presque.

Soudain, j’aimerais lui dire :

Tu aurais dû entrer dans la chambre. Tu aurais dû lui dire d’oublier l’autre fille. Peut-être qu’il l’aurait fait.

M’asseyant au bord des coussins, je lui demande :

– Veux-tu t’assurer de mon silence ou pas ? Il nous reste peu de temps avant qu’on vienne me chercher. Si on te voit, il sera trop tard pour nier les faits.

Nicasia pousse un long soupir de souffrance.

– Ma mère dit que c’est un roi jeune et faible et qu’il se laisse trop influencer par les autres.

Là-dessus, elle me lance un regard dur.

– Elle pense qu’il acceptera sa requête, poursuit-elle. Dans ce cas, rien ne changera.

– Et s’il refuse ?

Elle lève le menton.

– Alors la trêve entre la terre et la mer sera rompue, et ce sera la terre qui en pâtira. Les îles de Domelfe seront englouties par les flots.

Je demande :

– Et ensuite, que se passera-t-il ? Il y a peu de chance que Cardan batifole avec toi si ta mère noie le royaume sous les eaux !

– Tu ne comprends pas. Elle veut qu'on se marie. Elle veut que je sois reine.

Je suis si surprise par cette révélation que je ne peux que fixer Nicasia tout en réprimant une sorte de rire dément et paniqué.

– Tu viens de lui tirer dessus !

Le regard qu'elle me décoche va au-delà de la haine.

– Et toi, tu as bien assassiné Valerian, non ? Je l'ai vu, la nuit de sa disparition. Il a parlé de toi ; il disait qu'il se vengerait du fait que tu l'aies poignardé. Certains affirment qu'il est mort pendant le couronnement, mais je n'en crois rien.

Le corps de Valerian est enterré sur la propriété de Madoc, près des écuries. S'il avait été exhumé, je le saurais. Elle ne fait que supposer.

De toute façon, qu'importe que je sois coupable : je suis le bras droit du Grand Roi de Terrafæ. Il peut me pardonner tous mes crimes.

Malgré tout, ce souvenir fait remonter la terreur que j'ai éprouvée lorsque je me suis battue contre Valerian pour sauver ma peau. Cela me rappelle que Nicasia se serait réjouie de ma mort, comme elle se réjouissait des tourments que Valerian m'infligeait – ou tentait de me m'infliger. Comme elle se réjouissait de la haine que me vouait Cardan.

– La prochaine fois que tu me surprendras, *moi*, en train de commettre un acte de trahison, tu pourras m'obliger à te révéler mes secrets, dis-je. Pour l'instant, j'aimerais entendre ce que ta mère compte faire avec Balekin.

– Rien, rétorque-t-elle.

– Et moi qui croyais que le Peuple était incapable de mentir, dis-je.

Nicasia arpente la pièce. La pointe de ses chaussons s'enroule comme des crosses de fougère.

– Je ne mens pas ! Mère pense que Cardan acceptera ses conditions. Elle ne fait que flatter Balekin. Elle lui fait croire qu'il a de l'importance, mais il n'en a aucune. Absolument aucune.

Une évidence me tourne dans la tête ; une certitude qui prend le pas sur tout le reste : je ne peux pas laisser Cardan épouser Nicasia. Il me serait alors impossible de les déloger tous les deux du trône. Chêne ne deviendrait jamais roi.

Je perdrais tout.

Elle plisse les yeux.

– Je t'en ai assez dit.

– Tu crois encore que nous sommes en train de jouer.

– Tout n'est qu'un jeu, Jude, raille-t-elle. Tu le sais. Et maintenant, c'est à toi de jouer.

Sur ces mots, elle se dirige vers les énormes portes et en ouvre une.

– Va donc me dénoncer, ajoute-t-elle. Mais sache une chose : quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.

J'entends ses chaussons claquer sur la pierre, puis le lourd battant de bois reprendre sa place dans l'encadrement.

La confusion règne dans mon esprit lorsque je rebrousse chemin dans la galerie. Cardan m'attend dans la salle principale de ses appartements, étendu sur un canapé, l'air fourbe. Sa chemise est toujours ouverte, mais un bandage recouvre sa plaie. Il fait danser une pièce de monnaie entre ses doigts. Un tour que lui a enseigné le Cafard.

Quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.

Depuis la porte fracassée, posté avec les autres membres de la garde personnelle du Grand Roi, le Fantôme jette un coup d'œil dans la pièce. Il surprend mon regard.

– Alors ? demande Cardan. As-tu découvert quelque chose à propos de mon pourfendeur ?

Je nie de la tête, ne me sentant pas la force de mentir à haute voix. J'observe les lieux saccagés. Je n'ai aucun moyen de m'assurer que Cardan ne risque rien ici. En plus, ça empeste la fumée.

– Viens, dis-je en prenant Cardan par le bras pour le mettre debout, bien qu'il vacille. Tu ne peux pas dormir ici.

– Qu'est-il arrivé à ta joue ? s'enquiert-il, tentant vaguement de fixer son regard sur moi.

Il est si près que je vois ses longs cils et le cercle doré qui entoure son iris noir.

– Rien, dis-je.

Il me laisse l'escorter dans le couloir. Quand nous sortons, le Fantôme et les autres gardes se mettent immédiatement en position, prêts à recevoir ses ordres.

– Repos, déclare Cardan avec un geste de la main. Ma sénéchale m'emmène quelque part. Ne vous en faites pas. Je suis sûr qu'elle a un plan.

Les gardes nous suivent et certains froncent les sourcils quand je guide Cardan en le traînant à moitié vers mes appartements. Ça ne me plaît pas du tout de l'y conduire, mais c'est le seul endroit où je sais qu'il sera en sécurité.

Stupéfait, il observe le désordre qui règne chez moi.

– Où somm... C'est vraiment ici que tu dors ? Tu devrais peut-être mettre le feu chez toi, toi aussi.

– Peut-être.

Je le guide vers mon lit. Poser ma main dans son dos me fait un drôle d'effet. Je sens la chaleur de sa peau à travers le lin de sa fine chemise. Je sens ses muscles rouler sous ma paume.

Il me semble inapproprié de le toucher comme s'il était quelqu'un de normal ; comme s'il n'était pas le Grand Roi, et mon ennemi qui plus est.

Il n'a nul besoin d'encouragements pour s'étaler sur mon matelas, la tête sur l'oreiller, ses cheveux noirs déployés telles des plumes de corbeau. Il lève vers moi ses yeux couleur de nuit, à la fois terribles et magnifiques.

– Pendant une seconde, souffle-t-il, je me suis demandé si ce n'était pas toi qui m'avais tiré dessus.

Je le regarde avec une grimace.

– Et qu'est-ce qui te fait croire que ce n'était pas moi ?

Il me sourit.

– Le tireur m'a raté.

J'ai déjà dit qu'il avait le don de blesser avec ses compliments. De même, il n'a pas son pareil pour insulter quelqu'un tout en énonçant une vérité.

Nos regards se croisent et il en émane quelque chose de dangereux.

N'oublie pas qu'il te déteste.

– Embrasse-moi encore, marmonne-t-il, abêti par l'alcool. Embrasse-moi jusqu'à ce que j'en sois malade.

Ces mots me font l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Lorsqu'il voit ma tête, il se met à rire, d'un rire sardonique. Je ne sais pas si c'est de lui ou de moi qu'il se moque.

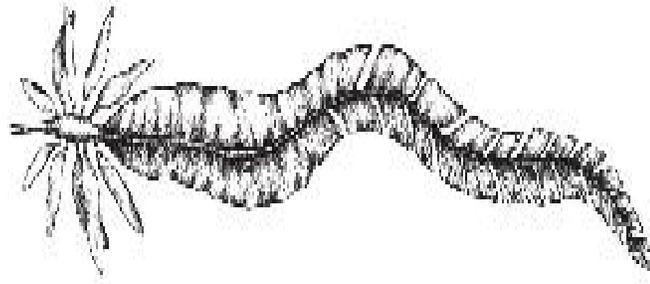
Il te hait. Même s'il a envie de toi, il te hait.

Peut-être qu'il te hait davantage à cause de ça.

Au bout d'un moment, ses yeux papillonnent puis se ferment. Sa voix s'éteint dans un murmure, comme s'il parlait tout seul :

– Si tu es le mal, je suppose que tu ne peux pas être aussi le remède.

Il glisse vers le sommeil, tandis que, moi, je reste tout à fait éveillée.



Chapitre 6

Je passe la matinée assise sur une chaise adossée au mur de ma chambre, l'épée de mon père posée sur mes genoux. Je ne cesse de penser à ce qu'a dit Nicasia.

Tu ne comprends pas. Elle veut qu'on se marie. Elle veut que je sois reine.

Même si je me tiens à l'autre bout de la pièce, mon regard s'attarde souvent sur le lit et le garçon qui y dort.

Ses yeux sont fermés, ses cheveux noirs étalés sur mon oreiller. Au début, il ne tenait pas en place ; ses pieds s'emmêlaient dans les draps. Puis sa respiration a fini par s'apaiser et ses mouvements aussi. Comme toujours, il est si beau que c'en est ridicule, avec ses lèvres douces entrouvertes et ses longs cils qui reposent sur ses joues quand il a les paupières closes.

Je suis habituée à la beauté de Cardan, mais pas à sa vulnérabilité. Ça me met mal à l'aise de le voir sans les habits luxueux, la langue de vipère et le regard malveillant qui lui servent d'armure.

Au cours des cinq mois qui ont suivi notre accord, j'ai essayé d'envisager le pire. Je lui ai donné des ordres pour l'empêcher de m'éviter, de m'ignorer ou de se débarrasser de moi. J'ai inventé des règles afin que les mortels ne se fassent plus piéger pour des années de servitude et j'ai obtenu de Cardan qu'il les rende officielles.

Mais ça me paraît toujours insuffisant.

Je me souviens d'un soir, au crépuscule, alors que nous nous promenions dans les jardins du palais. Les mains croisées dans le dos, Cardan s'était arrêté pour humer le parfum d'une grosse rose blanche aux bords teintés d'écarlate, sur le point d'éclore. Il avait souri avant de me regarder, un sourcil haussé, mais j'étais trop stressée pour lui rendre ce sourire.

Derrière lui, en périphérie du jardin, se trouvaient une demi-douzaine de chevaliers de sa garde personnelle – dont le Fantôme, qui en faisait déjà partie.

J'avais beau avoir répété maintes fois ce que je m'apprêtais à dire, je me sentais toujours aussi idiote de me croire capable d'obtenir une dizaine de vœux à partir d'un seul, si tant est que j'arrive à trouver la bonne formule.

– Je vais te donner des ordres.

– Ah oui, vraiment ? m'a demandé Cardan.

Sur son front, la couronne dorée de Domelfe reflétait la lumière du soleil couchant.

J'ai pris une profonde inspiration et me suis lancée :

– Tu ne me refuseras jamais une audience et tu ne donneras jamais l’ordre de me tenir à l’écart.

– Pourquoi donc voudrais-je te tenir à l’écart ? s’est-il enquis sèchement.

– Et tu ne donneras jamais l’ordre de me faire arrêter, emprisonner ou exécuter, ai-je ajouté, tâchant de l’ignorer. Ni blesser. Ni même de me retenir.

– Aurai-je le droit de dire à un domestique de mettre dans ta botte un caillou particulièrement pointu ? m’a-t-il interrogée avec un grand sérieux, ce qui a eu le don de m’agacer.

En guise de réponse, je lui ai lancé un regard que j’espérais cinglant.

– Tu ne lèveras pas non plus la main sur moi.

Il a fait un geste de la main, comme si tout cela était l’évidence même ; comme si le fait d’énoncer ces ordres à haute voix prouvait ma mauvaise foi.

J’ai poursuivi d’un ton résolu :

– Chaque soir, nous nous retrouverons chez toi avant le dîner pour parler politique. Si tu apprends qu’on cherche à me nuire, tu devras m’en avertir. Arrange-toi pour que personne ne devine de quelle manière j’ai le contrôle sur toi. Et peu importe que tu détestes être Grand Roi : tu dois faire comme si tu adorais ça.

– C’est faux, a-t-il répliqué en levant les yeux vers le ciel.

Surprise, je me suis tournée vers lui.

– Que veux-tu dire ?

– Je ne déteste pas être Grand Roi. Pas tout le temps. Je croyais que ça me déplairait, pourtant ce n’est pas le cas. Fais-en ce que tu voudras.

Cet aveu m’a troublée. La situation était beaucoup plus simple quand je savais que non seulement il ne valait rien comme souverain, mais qu’en plus ça ne l’intéressait pas. Chaque fois que mes yeux se posaient sur la Couronne de Sang qui ceignait son front, je devais faire comme si elle n’y était pas.

Qu’il ait réussi à convaincre immédiatement l’aristocratie de son droit d’exercer son pouvoir sur elle ne m’y aidait pas. Craignant sa réputation cruelle, les nobles préféraient ne pas le contrarier. Et son non-respect des conventions les poussait à croire qu’avec lui tous les plaisirs étaient possibles.

– Alors, ai-je répliqué, ça te plaît d’être mon pion ?

Il m’a adressé un sourire paresseux, comme indifférent à ma provocation.

– Pour le moment.

Mon regard s'est durci.

– Pour plus longtemps que ça, ai-je rectifié.

– Tu as obtenu un an et un jour, m'a-t-il rappelé. Il peut se passer beaucoup de choses durant cette période. Tu auras beau me donner des ordres, tu ne penseras jamais à tout.

Il fut un temps où c'était moi qui le déstabilisais, moi qui déclenchais sa colère et lui faisais perdre le contrôle de lui-même. Puis, je ne sais comment, les rôles se sont inversés. Depuis lors, il ne s'est pas écoulé un jour sans que je sente ce revirement.

Tandis qu'à cet instant je le contemple, allongé sur mon lit, je me sens plus déstabilisée que jamais.

Le Cafard entre dans la chambre tard dans l'après-midi. Sur son épaule est perchée la chouette à la tête de farfadet. Naguère messagère de Dain, elle œuvre désormais pour la cour des Ombres. On l'appelle Gueule-de-loup, mais j'ignore si c'est un nom de code.

– Le Conseil Vivant veut te voir, annonce le Cafard.

Gueule-de-loup m'observe en clignant ses yeux noirs endormis.

Je grogne.

– En vérité, rectifie le Cafard, c'est *lui* qu'ils veulent voir, mais c'est à toi qu'ils peuvent donner des ordres.

Je me lève et m'étire. Après avoir sanglé mon fourreau, je me rends dans le petit salon pour ne pas réveiller Cardan.

Je demande :

– Comment va le Fantôme ?

– Il se repose, répond le Cafard. Les rumeurs vont bon train à propos de la nuit dernière, même parmi les gardes du palais.

Je me dirige vers la salle de bains pour me laver. Je me gargarise avec de l'eau salée, me frotte le visage puis les aisselles avec un chiffon enduit de savon à la verveine citronnelle. Je brosse mes cheveux emmêlés, trop épuisée pour me composer une coiffure plus élaborée.

Je lance au Cafard :

– J'imagine que tu as vérifié la galerie, entre-temps ?

– Oui, confirme-t-il. Et je comprends pourquoi elle n'apparaît pas sur nos cartes : elle n'est reliée à aucun autre passage secret. Je ne suis même pas sûr qu'elle ait été creusée en même temps.

Je songe à l'horloge peinte et à ses constellations. Aux étoiles qui prédisaient un amant entiché.

Je l'interroge :

– Qui dormait là avant Cardan ?

Le Cafard hausse les épaules.

– Plusieurs membres du Peuple. Personne de particulièrement remarquable. Des invités de la couronne.

– Des maîtresses, dis-je, comprenant enfin. Celles qui n'étaient pas les compagnes de l'ancien Grand Roi.

– Tiens donc.

Le Cafard désigne ma chambre du menton.

– Et c'est là que notre nouveau Grand Roi a choisi de dormir ?

Il me lance un regard lourd de sens, comme si j'étais censée éclairer sa lanterne, alors que j'ignorais qu'il y avait là quelque chose à éclairer.

– Je n'en sais rien, dis-je.

Il secoue la tête.

– Tu ferais mieux d'aller à la réunion du Conseil.

Je dois dire que je suis soulagée à l'idée qu'au réveil de Cardan, je ne serai pas là.



Chapitre 7



Le Conseil Vivant a vu le jour sous le règne d'Eldred, prétendument pour conseiller le Grand Roi dans la prise de ses décisions. Il est devenu difficile de s'y opposer. Ce n'est pas tant que les ministres détiennent un pouvoir individuel fort (même si nombre d'entre eux sont terrifiants) mais, collectivement, ils peuvent prendre quantité de petites décisions concernant la gestion du royaume. Le genre de petites décisions qui, mises bout à bout, peuvent contraindre un souverain.

Après les bouleversements du couronnement et le meurtre de la famille royale, après les irrégularités qui ont entaché la couronne, le Conseil se montre sceptique face à la jeunesse de Cardan et perplexe par rapport à mon accession au pouvoir.

Gueule-de-loup me conduit à la réunion qui se tient sous un dôme tressé de saules, autour d'une table en bois pétrifié. Les ministres me regardent traverser la pelouse. Je les observe à mon tour : le ministre unseelie, un troll à la tête épaisse, des morceaux de métal tressés dans ses cheveux hirsutes ; la ministre seelie, une femme à la peau verte qui ressemble à une mante religieuse ; Madoc, le grand général ; l'astrologue royal, un homme de très haute taille à la peau noire, à la barbe soigneusement taillée et aux longs cheveux bleu marine ornés d'accessoires célestes ; le ministre des clés, un vieux lutin flétri qui a des cornes de bélier et des yeux de chèvre ; et enfin le grand bouffon, dont la tête est décorée de roses mauves assorties à son costume traditionnel violet.

Sur toute la longueur de la table sont posés des carafes d'eau et de vin ainsi que des plateaux de fruits secs.

Je me penche vers l'un des domestiques et l'envoie me chercher le thé le plus fort qu'il puisse trouver. Je vais en avoir besoin.

Randalin, le ministre des clés, siège à la place du Grand Roi. Ce fauteuil semblable à un trône arbore l'emblème royal marqué au fer rouge dans le dossier en bois. Je remarque ce changement et ce qu'il implique. Depuis cinq mois que Cardan porte la cape du Grand Roi, il n'a pas assisté à une seule de ces réunions. Un fauteuil demeure vide, entre Madoc et Fala, le grand bouffon. Je reste debout.

– Jude Duarte, dit Randalin en me fixant de ses yeux caprins. Où est le Grand Roi ?

Face à eux, je suis toujours intimidée. La présence de Madoc n'arrange rien. Avec lui, je me sens comme une enfant trop encline à faire la maligne.

Une part de moi voudrait prouver que je ne me limite pas à l'image qu'ils ont de moi : une personne faible et idiotte nommée par un roi faible et idiot.

Que si Cardan a choisi une sénéchale mortelle, ce n'est pas seulement pour ma capacité à mentir en son nom.

Je réplique :

– Je suis venue à sa place. Pour parler à sa place.

Randalin me lance un regard méprisant.

– On raconte qu'il a tiré sur l'une de ses amantes la nuit dernière. Est-ce vrai ?

Un domestique pose près de mon coude la théière que j'ai demandée. J'apprécie d'avoir un rempart entre Randalin et moi, ainsi qu'une excuse pour ne pas répondre immédiatement.

– Aujourd'hui, des courtisans m'ont dit que la fille portait un bracelet de cheville en rubis, envoyé en cadeau d'excuses, mais qu'elle était incapable de tenir debout sans aide, pointe Nihuar, la représentante des Seelie.

Elle tord ses minces lèvres vertes et souligne :

– Je trouve toute cette affaire de bien mauvais goût.

Fala le bouffon rit. À l'évidence, lui la trouve à son goût.

– Des rubis pour avoir versé son sang rouge rubis !

Ça ne peut pas être vrai. Si Cardan avait eu cette attention, il n'aurait pu le faire que pendant le temps qu'il m'a fallu pour rejoindre le Conseil. Cela dit, quelqu'un d'autre aurait pu s'en charger à sa place. Tout le monde souhaite rendre service à un roi.

Je demande :

– Vous auriez préféré qu'il la tue, purement et simplement ?

Je suis moins douée en diplomatie que pour envenimer une situation. La fatigue n'arrange rien.

– Ça ne m'aurait pas dérangé, répond avec un petit rire Mikkell, le représentant des Unseelie. Notre Grand Roi m'a l'air complètement unseelie et nous favorisera, à mon avis. Maintenant que nous connaissons ses goûts, nous pourrions lui offrir des moments de débauche bien meilleurs que ceux dont se vante son maître des fêtes.

– Ce n'est pas tout, renchérit Randalin. Une rumeur dit que l'un des gardes a tiré sur le Grand Roi pour sauver la vie de la courtisane. Que celle-ci porte l'héritier royal. Tu dois informer Cardan que nous nous tenons prêts à le conseiller pour éviter que son règne soit entaché par ce genre d'accusations.

– Je n’y manquerai pas, dis-je.

Baphen, l’astrologue royal, ne me quitte pas des yeux, comme s’il avait compris que je n’avais aucune intention de transmettre le message à Cardan.

– Le Grand Roi est lié à la terre et à ses sujets, déclare-t-il. Un roi est un symbole vivant ; un astre sur lequel l’avenir de Domelfe est écrit.

Il parle bas, pourtant sa voix porte.

– Tu as sûrement remarqué que, depuis le début de son règne, les îles sont différentes, reprend-il. Les tempêtes arrivent plus vite. Les couleurs sont un peu plus vives, les odeurs plus prononcées. On a vu des choses dans les forêts. Des choses anciennes, que l’on croyait depuis longtemps disparues, reviennent pour l’observer. Quand il se saoule, ses sujets sont aussi ivres sans qu’ils sachent pourquoi. Quand son sang est versé, des choses poussent. La Grande Reine Mab a bien fait surgir de la mer Insmire, Insmoor et Insweal. Toutes les îles de Domelfe, créées en une heure seulement.

Plus Baphen parle, plus mon cœur s’affole. J’ai l’impression que mes poumons manquent d’air. Rien de ce qu’il décrit ne correspond à Cardan. Ses liens avec la terre ne peuvent pas être si profonds. Il ne peut pas être capable d’accomplir tout cela en étant sous ma coupe.

Je repense au sang sur son couvre-lit. À côté, il y avait des fleurs disséminées.

Quand son sang est versé, des choses poussent.

– Vois-tu, poursuit Randalin sans prendre conscience de ma panique, chaque décision prise par le Grand Roi modifie Domelfe et influence ses habitants. Sous le règne d’Eldred, quand un enfant naissait, on le lui présentait systématiquement pour que le nouveau-né prête allégeance au royaume. Mais certains héritiers des cours inférieures ont été envoyés dans le monde des mortels et ont grandi loin d’Eldred. Lorsqu’ils reviennent pour régner, ces enfants changelins ne se sont pas engagés à servir la Couronne de Sang. Une cour au moins a fait de l’un de ces changelins sa reine. Qui sait combien de membres du Peuple sauvage sont parvenus à éviter de prêter serment... De plus, la générale de la cour des Crocs, Grima Mog, semble avoir abandonné son poste. Personne ne connaît ses intentions. Nous pouvons difficilement nous permettre d’accepter que le Grand Roi se montre négligent.

J’ai entendu parler de Grima Mog. Elle est terrifiante, mais pas autant qu’Orlagh.

– Nous devons également surveiller la reine des Fonds marins, dis-je. Elle complotte contre nous. Elle a un plan.

– Comment ça ? s'enquiert Madoc, s'intéressant enfin à la conversation.

– Impossible, décrète Randalin. Comment aurais-tu eu vent d'une telle information ?

Je réponds :

– Balekin s'est entretenu avec ses représentants.

Randalin ricane.

– Et j'imagine que tu le tiens de la bouche même du prince ?

Si je me mordais la langue un peu plus fort, je me la trancherais.

– Mes sources sont multiples. Les Fonds marins et Eldred étaient peut-être alliés, mais leur accord est caduc.

– Le peuple des Fonds marins est cruel, intervient Mikkell.

À entendre ses propos, il semble partager mon sentiment. Pourtant, à son ton élogieux, je comprends que ce n'est pas le cas.

– Et si Baphen consultait ses thèmes astraux ? propose Randalin d'une voix apaisante. S'il y découvre la prophétie d'une menace, nous débattons plus longuement de la question.

Frustrée, j'insiste :

– Je vous assure que...

C'est le moment que choisit Fala pour bondir sur la table et entamer une danse – interprétative, je crois. Madoc émet un rire qui tient du grognement. Un oiseau se pose sur l'épaule de Nihuar. Ils se mettent à discuter entre eux, l'un en chuchotant, l'autre répondant par des trilles.

À l'évidence, aucun des membres du Conseil ne me croit. Après tout, comment pourrais-je savoir quelque chose qu'ils ignorent ? Je suis trop jeune, trop inexpérimentée, trop mortelle.

Je tente une nouvelle fois :

– Nicasia...

Madoc sourit et commente :

– Ta petite camarade de classe.

J'aimerais lui dire que, s'il peut encore siéger ici, c'est grâce à moi. Il a assassiné Dain de ses propres mains et est resté grand général malgré tout. Je pourrais dire que c'est pour l'occuper ; qu'il est une arme et qu'il vaut mieux la voir déployée pour nous que contre nous ; qu'il est plus facile pour nos espions de l'avoir à l'œil si je sais où il est. Mais une part de moi sait que,

s'il est toujours à ce poste, c'est parce que je n'ai pas pu me résoudre à dépouiller mon père d'une si grande autorité.

– Il y a encore l'affaire Grimsen, enchaîne Mikkel comme si je n'avais rien dit. Le Grand Roi a accepté le retour du forgeron du roi des Aulnes, créateur de la Couronne de Sang. Même s'il est revenu vivre parmi nous, il n'a pas encore commencé à travailler à notre service.

– Nous devons faire en sorte qu'il se sente bienvenu, dit Nihuar dans un rare élan de compassion entre les factions unseelie et seelie. Le maître des fêtes a des projets pour la Lune du Chasseur. Et s'il prévoyait quelque chose pour faire plaisir à Grimsen ?

– Il faut voir ce qui plaît à Grimsen, dis-je, abandonnant l'espoir de les convaincre qu'Orlagh va nous attaquer.

Car sur ce coup-là, je suis toute seule.

– Il aime prendre racine, peut-être, plaisante Fala. Pour chercher des nêfles.

– Du trèfle, le corrige Randalin par automatisme.

– Oh, non, dit Fala en fronçant le nez. Pas ça.

– Je vais me renseigner sur ce qui l'amuse, propose Randalin en écrivant quelques mots sur une feuille. On m'a également dit qu'un représentant de la cour des Termites participerait à la fête de la Lune du Chasseur.

Je tâche de dissimuler ma surprise. La cour des Termites dirigée par le seigneur Roiben m'a aidée à mettre Cardan sur le trône. Pour les récompenser de leurs efforts, j'ai promis d'accéder à la requête de Roiben lorsqu'il me la soumettra. Mais je n'ai aucune idée de ce qu'il réclamera, et le moment est mal choisi pour compliquer davantage la situation.

Randalin se racle la gorge, se tourne et pose sur moi un regard froid.

– Tu diras au Grand Roi que nous regrettons de n'avoir pu le conseiller en personne et que nous nous tenons prêts à lui venir en aide. Si tu échoues à lui transmettre le message, nous trouverons une autre manière de le lui faire comprendre.

Je m'incline brièvement et ne réponds pas à ce qui est sans équivoque une menace.

Alors que je me retire, Madoc me rejoint et marche à mes côtés.

– J'ai cru comprendre que tu avais parlé à ta sœur, annonce-t-il, ses épais sourcils froncés.

Au moins, il fait semblant d'être préoccupé.

Je hausse les épaules, gardant à l'esprit qu'il n'est pas intervenu pour prendre ma défense.

Il me jette un regard impatient.

– Ne me dis pas que tu es débordée avec le jeune roi, même si j'imagine que ta mission n'est pas de tout repos.

En quelques mots, il s'est arrangé pour me faire endosser le rôle de la fille boudeuse et incarner celui du père qui souffre depuis longtemps.

Vaincue, je soupire.

– Taryn et moi avons discuté, oui.

– Tant mieux, approuve-t-il. Tu es trop souvent seule.

Je marmonne :

– Ne fais pas semblant de te soucier de moi. Ce serait nous insulter tous les deux.

– Tu crois que ton sort m'indiffère, même après ta trahison ?

Il m'observe de ses yeux de chat et ajoute :

– Je reste ton père.

Je rétorque aussitôt :

– Tu es *l'assassin* de mon père.

– L'un n'empêche pas l'autre, nuance Madoc en dévoilant ses dents dans un sourire.

En cherchant à le déstabiliser, je n'ai réussi qu'à jeter le trouble en moi-même. Malgré ces cinq mois écoulés, je revois toujours distinctement le coup final qu'il n'a pas pu me porter lorsqu'il a compris qu'il avait été empoisonné. Je me souviens de l'expression sur son visage : il aurait voulu me couper en deux.

– C'est pourquoi ni toi ni moi ne devrions prétendre que tu n'es pas fâché contre moi.

– Oh, je suis en colère, ma fille, mais aussi curieux.

D'un geste dédaigneux, il indique le palais de Domelfe et demande :

– C'est vraiment ce que tu voulais ? *Lui* ?

Comme avec Taryn, l'explication que je ne peux lui donner m'obstrue la gorge.

Devant mon mutisme, Madoc tire ses propres conclusions.

– C'est bien ce que je pensais. Je n'ai pas su t'apprécier à ta juste valeur. Je n'ai pas assez pris en considération ton désir d'être chevalier. J'ai négligé tes qualités de stratège, ta force... et ta cruauté. C'était une erreur que je ne reproduirai pas.

J'ignore s'il me menace ou me présente des excuses.

– Désormais, c'est Cardan le Grand Roi, poursuit-il. Tant qu'il portera la Couronne de Sang, j'ai juré d'être à son service. Mais toi, aucun serment ne te lie. Si tu regrettes ton choix, fais-en un autre. La partie n'est pas terminée.

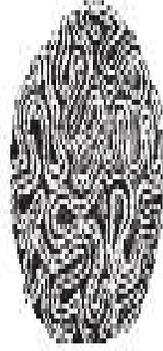
Je lui rappelle :

– J'ai déjà gagné.

Il sourit.

– Nous en reparlerons.

Alors qu'il s'éloigne, je ne peux m'empêcher de me demander s'il n'était pas préférable qu'il continue à m'ignorer.



Chapitre 8

Je retrouve la Bombe dans les anciens appartements d'Eldred. Cette fois, j'ai l'intention de passer au peigne fin chaque centimètre carré de chaque pièce avant que Cardan y emménage. Et je ferai en sorte qu'il y reste, que ça lui plaise ou non, car c'est l'endroit le plus sûr du palais.

À mon arrivée, la Bombe allume les quelques épaisses bougies posées sur le manteau de la cheminée. Les coulures de cire ont formé une sorte de sculpture. C'est étrange de venir ici, surtout maintenant que Nicasia n'est plus là pour me faire la conversation et que rien ne m'empêche d'observer les lieux. Les murs de mica scintillent. Le plafond est constitué de branches et de plantes grimpantes. Dans l'antichambre brille une lampe en coquille d'escargot géante, de la taille d'une petite table.

La Bombe m'adresse un sourire fugace. Des perles argentées chatoyantes sont nouées dans ses cheveux blancs tressés vers l'arrière.

Quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.

J'essaie de chasser les paroles de Nicasia de mes pensées. Après tout, elles peuvent signifier beaucoup de choses. C'est typiquement le genre d'ineptie que les Fæs se plaisent à dire, à la fois sinistre et tellement vague que ça pourrait faire référence aussi bien à un piège prêt à se refermer sur moi d'un instant à l'autre qu'à un événement qui remonte à l'époque où Nicasia et moi étions en cours ensemble. Peut-être qu'elle voulait m'avertir qu'une personne en qui j'ai confiance m'espionne... ou peut-être qu'elle parlait juste du fait que Taryn s'envoie en l'air avec Locke.

Malgré tout, ça m'obsède.

– L'assassin s'est donc enfui par là ? demande la Bombe. Le Fantôme a dit que tu t'étais lancée à sa poursuite.

Je nie d'un mouvement de la tête.

– Il n'y avait pas d'assassin. Ce n'était qu'un malentendu romantique.

Elle hausse les sourcils.

Je précise :

– Le Grand Roi n'est vraiment pas doué pour les idylles.

– Oui, je suppose, acquiesce-t-elle. Bon, tu veux fouiller le salon pendant que je m'occupe de la chambre ?

– OK, dis-je en me dirigeant vers la pièce que je dois explorer.

Le passage secret se trouve à côté de la cheminée sculptée imitant la bouche souriante d'un gobelin. La bibliothèque qui fait office de porte,

toujours ouverte, dévoile un escalier en spirale qui monte dans le mur. Je la referme.

– Tu crois vraiment pouvoir convaincre Cardan de venir s’installer ici ? s’enquiert la Bombe depuis la chambre. C’est tellement dommage que ce magnifique logement ne serve à personne !

Je me penche vers les livres, dans les étagères. Je les ouvre les uns après les autres et les secoue pour voir s’ils renferment quelque chose.

Quelques pages jaunies et désagrégées en tombent, ainsi qu’une plume et un coupe-papier en os sculpté. Quelqu’un a transformé l’un de ces ouvrages en livre creux, mais le compartiment secret est vide. Un autre volume a été dévoré par les insectes. Je le jette.

– La dernière pièce que Cardan a occupée a failli partir en fumée, dis-je à la Bombe. Pardon, je reformule : elle a failli partir en fumée parce que Cardan y a mis le feu.

Elle rit.

– Il lui faudrait des jours entiers pour brûler tout ça !

En me concentrant de nouveau sur les livres, je n’en suis pas si sûre. Ils sont si secs qu’on pourrait les enflammer rien qu’en les regardant trop longtemps. Avec un soupir, je les remets en place et passe aux coussins, puis aux tapis, que je tire. En dessous, je ne trouve que de la poussière.

Je vide le contenu de tous les tiroirs sur le bureau massif aussi grand qu’une table : des embouts métalliques de plumes pour écrire ; des visages taillés dans de la pierre ; trois chevalières ; une longue dent appartenant à une créature non identifiée ; trois fioles. Le liquide qu’elles renferment a noirci en séchant et s’est solidifié.

Dans un autre tiroir, je trouve des bijoux. Un collier de jais, un bracelet de perles avec un fermoir, de lourds anneaux d’or.

Dans le dernier, je découvre des cristaux de quartz poli taillés en pointe ou en boule. Quand j’en soulève un dans la lumière, quelque chose remue à l’intérieur.

J’appelle d’une voix un peu aiguë :

– La Bombe ?

Elle me rejoint dans le salon, vêtue d’un manteau incrusté de tant de pierres précieuses que je suis étonnée qu’elle arrive encore à tenir debout.

– Quoi, qu’est-ce qui se passe ?

– Tu as déjà vu une chose pareille ?

Je lui confie l’une des boules de cristal.

Elle la scrute attentivement.

– Regarde, c’est Dain.

Je la récupère et observe l’intérieur. Le prince Dain jeune, perché sur un cheval, tient un arc dans une main et des pommes dans l’autre. Il est entre Rhyia et Elowyn, qui chevauchent chacune un poney. Il lance trois pommes en l’air. Le frère et les deux sœurs bandent leur arc et tirent.

Je demande :

– Est-ce que cette scène s’est vraiment produite ?

– Probablement, répond la Bombe. Quelqu’un a dû ensorceler ces cristaux pour Eldred.

Je songe aux épées légendaires forgées par Grimsen ; aux glands dorés qui renfermaient les dernières paroles de Liriope ; à l’étoffe de la mère Moelle, aussi tranchante qu’une lame affûtée, et à tous les pouvoirs magiques démentiels qu’un Grand Roi se voit octroyer. Pourtant, ces cristaux étaient suffisamment communs pour qu’il les oublie dans un tiroir.

Je les sors tous pour regarder ce qu’ils contiennent. Je vois Balekin nouveau-né, la peau déjà hérissée d’épines. Il braille dans les bras d’une sage-femme mortelle sous l’emprise d’un charme, identifiable à son regard vitreux.

– Regarde dans celui-ci, me propose la Bombe avec un drôle d’air.

C’est Cardan tout petit. Il est vêtu d’une tunique trop grande qui pend comme une chemise de nuit. Ses pieds nus sont tachés de boue. Il porte des créoles, comme si un adulte lui avait donné ses boucles d’oreilles. Une femme fæ au front cornu se tient non loin de lui. Lorsqu’il court vers elle, elle lui saisit les poignets pour qu’il ne pose pas ses mains sales sur ses jupes.

Elle le réprimande sévèrement et le repousse. Quand il tombe, c’est à peine si elle le remarque, trop occupée à converser avec d’autres courtisans. Je m’attends à voir Cardan pleurer, mais il n’en est rien. Au lieu de quoi, il se dirige d’un pas furieux vers un arbre auquel un garçon plus âgé est en train de grimper. Le garçon dit quelque chose. Cardan l’attrape par la cheville. Un instant plus tard, l’enfant est tombé et la petite main souillée de Cardan forme un poing. Entendant la bagarre, la femme fæ se retourne et rit, à l’évidence ravie de ce mauvais tour.

Quand Cardan la regarde, il sourit, lui aussi.

Je repose le cristal dans le tiroir. Qui chérirait un tel souvenir ? C’est atroce.

Toutefois, ce n'est pas *dangereux*. Je n'ai rien d'autre à faire que le laisser à sa place. La Bombe et moi continuons à fouiller la pièce ensemble. Une fois que nous sommes certaines qu'il n'y a rien à craindre, nous franchissons une porte ornée d'une tête de chouette sculptée et retournons dans la chambre du roi.

Au milieu de la pièce trône un imposant lit à baldaquin ceint de tentures vertes, brodées au fil d'or du symbole de la lignée des Ronceverte. Des draps épais en soie d'araignée sont lissés sur un matelas qui, d'après le parfum qu'il dégage, est rembourré de fleurs.

– Viens, propose la Bombe en s'affalant sur le lit avant d'y rouler, les yeux levés vers le dais. Assurons-nous que ce lit est sans danger pour notre nouveau Grand Roi. Juste au cas où.

Je retiens un hoquet de surprise et m'allonge à mon tour. Mon poids creuse le matelas et un lourd parfum de rose se met à embaumer.

Être ainsi étendue sur le couvre-lit du roi de Domelfe, à respirer l'air parfumé de ses nuits, a quelque chose de presque hypnotisant. La Bombe croise ses bras derrière sa tête en guise d'oreiller, comme si c'était anodin, mais je me souviens de la main du Grand Roi Eldred posée sur ma tête et de la petite décharge de stress et de fierté que je ressentais chaque fois qu'il me saluait. En m'allongeant sur son lit, c'est comme si j'essuyais sur le trône mes pieds sales de paysanne.

Cela dit, comment y résister ?

– Notre roi a une sacrée veine, déclare la Bombe. Moi, j'aimerais bien avoir un lit pareil, assez grand pour accueillir un ou deux invités.

Je la taquine, comme je taquinai naguère mes sœurs :

– Ah oui ? Et tu penses à quelqu'un en particulier ?

Gênée, elle détourne le regard, ce qui pique ma curiosité. Je me redresse sur un coude.

– Attends ! C'est quelqu'un que je connais ?

Elle met une seconde à répondre. Ça me suffit. J'enchaîne :

– Ça, ça veut dire oui ! C'est le Fantôme ?

– Jude ! s'offusque-t-elle. Non.

Je la regarde, les sourcils froncés.

– Le Cafard ?

La Bombe se redresse. De ses longs doigts, elle tire le couvre-lit vers elle. Comme elle est incapable de mentir, elle ne peut que soupirer.

– Tu ne comprends pas.

La Bombe est jolie, avec des traits délicats, une peau brun doré, des cheveux blancs et fous et des yeux lumineux. Avec son charme et ses talents, elle pourrait séduire n'importe qui.

En plus d'avoir la langue noire, le nez crochu et une touffe de cheveux semblable à de la fourrure sur le haut du crâne, le Cafard est impressionnant et terrifiant. Mais même d'après les canons esthétiques en vigueur à Terrafæ, royaume où la beauté inhumaine est célébrée au même titre que la pire des laideurs, je ne suis pas sûre qu'il se doute que la Bombe le désire.

En tout cas, moi, je ne m'en serais jamais doutée.

Cependant, je ne sais pas quoi répondre sans qu'elle ait l'impression que j'insulte le Cafard.

– J'imagine que non, finis-je par dire.

Elle prend un oreiller sur ses genoux.

– Mon peuple a été décimé il y a un siècle, au cours d'une guerre de cour intestine. Je suis la seule survivante. J'ai fait une incursion dans le monde des humains où je suis devenue un escroc à la petite semaine. Je n'étais pas particulièrement douée. La plupart du temps, j'avais recours à des sorts pour masquer mes erreurs. C'est à cette époque que le Cafard m'a repérée. Il m'a fait remarquer que, même si je n'étais pas une voleuse hors pair, j'étais douée pour concocter des potions et fabriquer des explosifs. On a travaillé ensemble pendant des décennies. Il était si aimable, si élégant et si charmant qu'il arrivait à rouler les gens sans même recourir à la magie.

Je souris en l'imaginant en chapeau melon, gilet et montre à gousset, amusé par le monde et tout ce qui s'y trouve.

– Puis il s'est mis en tête d'aller voler la cour des Crocs, au nord. Ça s'est mal passé. La cour a remonté notre piste et nous a couverts de malédictions et de geis. Elle nous a changés. Elle nous a forcés à la servir.

Elle claque dans ses doigts, faisant jaillir une étincelle.

– Trop drôle, hein ? demanda-t-elle.

– Tu m'étonnes, dis-je.

Elle s'affale de nouveau et reprend :

– Le Cafard... Ou plutôt Van... Je n'arrive pas à l'appeler par son surnom quand je parle comme ça. C'est grâce à Van que j'ai tenu le coup là-bas. Il me racontait des histoires, notamment sur la reine Mab qui avait emprisonné un géant de glace, entravé les grands monstres de jadis et gagné la Haute Couronne. Des histoires qui faisaient rêver. Sans Van, je ne sais pas si j'aurais survécu. Puis, un jour, on a échoué sur une mission et Dain nous a

mis la main dessus. Il avait un plan : nous allions trahir la cour des Crocs et nous joindre à lui. C'est ce que nous avons fait. Le Fantôme était déjà à ses côtés et, à nous trois, on formait une équipe de choc. Moi avec les explosifs. Le Cafard capable de piquer n'importe quoi à n'importe qui. Et le Fantôme, tireur exceptionnel au pas léger. Et nous voilà, on ne sait comment, en sécurité à la cour de Domelfe, à œuvrer pour le Grand Roi en personne. Regarde-moi, je vais jusqu'à m'étaler sur son lit royal ! Mais ici, il n'y a pas de raison pour que Van me prenne la main ou chante pour moi quand je vais mal. Il n'a absolument aucune raison de se soucier de moi.

Elle se tait. Nous contemplons toutes les deux le dais.

– Tu devrais te déclarer, dis-je – ce qui selon moi n'est pas un mauvais conseil.

Je ne l'appliquerais pas pour moi-même, mais ça ne veut pas dire qu'il soit mauvais.

– Peut-être.

La Bombe quitte le lit et reprend :

– Bon, pas de piège ni d'entourloupe ! Tu crois que notre roi ne craint rien en s'installant ici ?

Je pense au garçon dans le cristal, à son sourire fier et à son poing fermé. Je pense à la femme fæ cornue qui devait être sa mère, le repoussant. Je pense à son père, le Grand Roi, qui ne s'est pas donné la peine d'intervenir ni même de s'assurer que son fils était vêtu correctement et avait le visage débarbouillé. Je pense au fait que Cardan évitait de venir dans ces appartements.

Je soupire.

– J'aurais préféré trouver un endroit où il serait plus en sécurité encore.

À minuit, je dois participer à un banquet. Plusieurs places me séparent du trône. Je chipote devant des anguilles croquantes. Un trio de pixies chante a cappella pour nous tandis que les courtisans essaient de s'impressionner à coups de traits d'esprit. Au plafond, les lustres laissent couler de longues bandes de cire.

Le Grand Roi Cardan gratifie la tablée de sourires indulgents et bâille comme un chat. Il a les cheveux en bataille, comme s'il s'était coiffé avec les doigts après avoir quitté mon lit. Nos regards se croisent. C'est moi qui détourne les yeux, le visage en feu.

Embrasse-moi jusqu'à ce que j'en sois malade.

On apporte du vin dans des carafes chatoyantes mêlant des tons bleu turquoise, saphir, citrine, rubis, améthyste et topaze. Un autre plat est servi, parsemé de violettes en sucre et de rosée gelée.

Suit une série de cloches de verre sous lesquelles de petits poissons argentés sont posés sur un nuage de fumée bleu clair.

– De la part des Fonds marins, annonce une cuisinière habillée pour l’occasion.

Elle s’incline.

Je regarde Randalin, le ministre des clés, assis à l’autre bout de la table, mais il m’ignore ostensiblement.

Autour de moi, on soulève les cloches ; la fumée parfumée au grain de poivre et aux herbes emplit la salle.

Locke s’est assis à côté de Cardan après avoir installé sur ses genoux la fille qui occupait le siège. Elle donne des coups avec ses pieds en forme de sabots et rit aux éclats, sa tête cornue rejetée en arrière.

– Tiens, s’étonne Cardan en soulevant un anneau d’or de son assiette. Je vois que mon poisson a quelque chose dans le ventre.

– Le mien aussi ! renchérit une courtisane assise à côté de lui.

Elle ramasse une perle nacrée, grosse comme l’ongle d’un pouce, et rit de plaisir. Puis elle ajoute :

– Un cadeau de la mer !

Chaque poisson argenté contient un trésor. Les cuisiniers sont convoqués. Tous nient en balbutiant y être pour quoi que ce soit et jurent que les poissons sont frais, nourris uniquement avec des herbes par le Peuple qui travaille aux cuisines. J’observe mon assiette en fronçant les sourcils. Sous les branchies de mon poisson, je découvre des perles de verre dépoli.

Lorsque je lève les yeux, Locke tient une pièce d’or, peut-être issue d’un butin trouvé dans une épave de mortels.

– Je vois bien que tu le dévores des yeux, me souffle Nicasia, assise à côté de moi.

Ce soir, elle porte une robe de dentelle en or. Ses cheveux comme la tourmaline noire sont relevés par deux peignes dorés en forme de mâchoire de requin, agrémentés d’une dent en or.

Je rétorque :

– Je ne fais peut-être qu’observer les babioles avec lesquels ta mère pense pouvoir acheter les faveurs de la cour.

Elle prend une violette dans mon assiette et la pose délicatement sur sa langue.

– J’ai perdu l’amour de Cardan pour les belles paroles de Locke et ses baisers faciles, sucrés comme ces fleurs, confie-t-elle. Ta sœur, elle, a perdu ton amour pour obtenir celui de Locke. Mais nous, nous savons tous ce que tu as perdu.

Je ris.

– Locke ? Bon débarras !

Elle fronce les sourcils.

– Tu n’étais sûrement pas en train de contempler le Grand Roi.

Sans croiser son regard, je répète :

– Sûrement pas.

– Sais-tu pourquoi tu n’as révélé mon secret à personne ? m’interroge-t-elle. Peut-être que tu apprécies d’avoir un moyen de pression sur moi. Mais, en vérité, tu as conscience que personne ne te croirait. J’appartiens à ce monde. Pas toi. Tu le sais.

Je lui rappelle :

– Tu n’es même pas de la terre, princesse des mers.

Pourtant, je ne peux m’empêcher de me souvenir des doutes du Conseil Vivant à mon égard. Je ne peux empêcher ses paroles de s’infiltrer sous ma peau.

Quelqu’un en qui tu as confiance t’a déjà trahie.

– Ce monde ne sera jamais le tien, *mortelle*, crache-t-elle.

– C’est le mien, dis-je, la colère me rendant imprudente. C’est ma terre, mon roi. Et je les protégerai tous les deux. Essaie donc d’en dire autant.

– Il ne peut pas t’aimer, m’assène-t-elle d’une voix soudain fêlée.

À l’évidence, l’idée que je jette mon dévolu sur Cardan lui déplait. À l’évidence, elle est toujours éprise de lui et, à l’évidence, elle ne sait pas quoi faire de ses sentiments.

Je demande :

– Qu’est-ce que tu veux ? J’étais assise tranquillement, à m’occuper de mes affaires, à profiter du repas. C’est toi qui es venue me voir. C’est toi qui m’accuses de... De je ne sais quoi, d’ailleurs.

– Dis-moi comment tu fais pression sur lui, répond Nicasia. Comment as-tu fait pour le piéger et faire en sorte de devenir son bras droit, toi qu’il méprise et honnit ? Comment fais-tu pour qu’il t’écoute ?

– Je te le dirai si tu me confies quelque chose en échange.

Je me tourne vers elle, lui accordant toute mon attention. Je me pose beaucoup de questions sur les passages secrets du palais, sur la femme dans le cristal.

– Je t’ai déjà dit tout ce que je voulais te... commence Nicasia.

Je l’interromps :

– C’est la mère de Cardan qui m’intéresse. Qui est-elle ? Où est-elle à présent ?

Elle tente de faire passer sa surprise pour de la moquerie.

– Puisque vous vous entendez si bien, Cardan et toi, pourquoi ne pas le lui demander directement ?

– Je n’ai jamais dit qu’on s’entendait bien.

Un serviteur à la bouche pleine de crocs et aux ailes de papillon apporte le plat suivant : cœur de cerf saignant fourré de noisettes grillées. Quand Nicasia prend la viande et mord dedans, du sang coule sur ses doigts.

Elle passe sa langue sur ses dents rougies.

– Ce n’était personne, juste une fille des cours inférieures. Eldred n’a jamais fait d’elle une compagne officielle, même après qu’elle lui a donné un enfant.

Je cligne des yeux sans cacher ma stupéfaction.

Nicasia affiche un air supérieur insupportable, comme si le fait que je ne sache pas cela prouvait une bonne fois pour toutes que je n’ai vraiment pas ma place ici.

– Maintenant, à ton tour.

Je lui demande en m’approchant suffisamment pour qu’elle sente la chaleur de mon haleine :

– Tu veux savoir ce que j’ai fait pour qu’il me nomme à ce poste ? Je l’ai embrassé sur la bouche, puis j’ai menacé de recommencer s’il ne faisait pas exactement ce que je voulais.

– Menteuse, siffle-t-elle.

– Puisque vous vous entendez si bien, Cardan et toi, dis-je en reprenant ses mots avec une satisfaction méchante, pourquoi ne pas le lui demander directement ?

Elle pose son regard sur lui. Il porte la couronne et a la bouche tachée de sang. Nicasia et lui semblent appartenir à la même espèce. Deux monstres faits l’un pour l’autre. Il ne regarde pas vers elle, trop occupé à écouter le luthiste qui vient de composer une ode joyeuse à son règne.

Je pense : *Mon roi. Mais seulement pour un an et un jour. Et cinq mois se sont déjà écoulés.*



Chapitre 9

Lorsque je regagne mes appartements, Tombenloc m'attend. Ses yeux noirs m'accueillent avec désapprobation tandis qu'elle ramasse le pantalon du Grand Roi sur mon canapé.

– C'est donc ainsi que vous vivez, grommelle la petite lutine. Comme un ver dans la chrysalide d'un papillon.

Ces reproches familiers ont quelque chose de réconfortant, mais ça ne veut pas dire que je les apprécie pour autant. Je me détourne pour ne pas montrer ma gêne face au désordre que j'ai laissé s'installer. Sans parler des idées fausses que cela donne sur ce que j'ai fait – et avec qui.

Ayant juré d'être au service de Madoc jusqu'à avoir honoré une vieille dette, Tombenloc ne peut pas être venue ici sans qu'il le sache. Elle s'occupe peut-être de moi depuis mon enfance (c'est elle qui m'a brossé les cheveux, a raccommodé mes robes et m'a fabriqué un collier de baies de sorbier pour me protéger des enchantements), mais c'est à Madoc que va sa loyauté. Je ne dis pas qu'elle ne m'estime pas, à sa manière, mais je n'ai jamais pris ses attentions pour de l'amour.

Je soupire. Les domestiques du château nettoieraient mes appartements si je les y autorisais, mais ils remarqueraient mes horaires décalés et auraient la possibilité de fouiller dans mes papiers, sans parler de mes poisons. Non, mieux vaut garder ma porte verrouillée et dormir dans la saleté.

J'entends la voix de ma sœur en provenance de ma chambre.

– Tu rentres tôt.

Elle passe la tête par la porte et me montre quelques toilettes.

Quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.

Je demande :

– Comment es-tu entrée ?

En tournant, ma clé a rencontré une résistance. La goupille a bougé. On m'a enseigné l'art de crocheter les serrures et, bien que je ne sois pas un prodige, je sais tout de même reconnaître une porte fermée à clé.

– Oh, dit Taryn avant de rire. Je me suis fait passer pour toi et j'ai obtenu un double de ta clé.

Je donnerais bien un coup de pied dans un mur. Tout le monde sait que j'ai une sœur jumelle. Tout le monde sait que les mortelles peuvent mentir. Quelqu'un aurait pu au moins lui poser une question piège avant de la laisser accéder aux appartements du palais. Pour être honnête, il est vrai que j'ai

moi-même menti quantité de fois et que je m'en suis toujours sortie. Je peux difficilement en vouloir à Taryn d'avoir fait de même.

Ce n'est pas de veine qu'elle ait choisi cette soirée pour faire irruption chez moi, alors que les vêtements de Cardan sont éparpillés sur mon tapis et que ses bandages ensanglantés traînent encore sur une table basse.

– J'ai convaincu Madoc de te faire don du reste de la dette que Tombenloc a envers lui, annonce Taryn. Et je t'ai apporté tous tes manteaux, robes et bijoux.

Je fixe la lutine dans ses yeux noirs comme de l'encre. Je nuance :

– Tu veux dire que Madoc l'a envoyée m'espionner pour son compte.

Tombenloc grimace. Je me souviens à quel point elle peut pincer.

– Quelle fille sournoise et méfiante ! se plaint-elle. Vous devriez avoir honte de proférer de telles sottises.

– Je te suis reconnaissante pour toutes les fois où tu t'es montrée gentille, dis-je. Si Madoc m'a transféré ta dette, sache que celle-ci est remboursée depuis longtemps.

Tombenloc fronce les sourcils.

– Madoc a épargné la vie de mon amant quand il aurait pu la lui ôter de droit. J'ai juré de rester cent ans à son service et ce délai va bientôt expirer. Ne déshonorez pas mon serment en croyant qu'il peut être balayé d'un simple revers de main. De *votre* main.

Je suis piquée par ses propos.

– Regrettes-tu qu'il t'ait envoyée ici ?

– Pas encore, rétorque-t-elle avant de se remettre à l'ouvrage.

Je me rends dans ma chambre, ramassant les loques maculées du sang de Cardan avant que Tombenloc s'en charge. En passant devant l'âtre, je les jette dans le feu qui se ravive aussitôt.

– Alors, dis-je à ma sœur. Que m'as-tu apporté ?

Elle désigne mon lit aux draps récemment froissés, sur lequel elle a étalé mes vieux vêtements. Ça me fait drôle de revoir les toilettes et parures que je n'ai pas portées depuis des mois. Des tuniques, des robes, des tenues de combat, des pourpoints achetés par Madoc pour moi, avec l'approbation d'Oriana. Taryn a même apporté le grossier costume de servante que j'ai utilisé pour mes visites clandestines au Manoir Creux, ainsi que les habits d'ado que j'enfilais pour nos escapades dans le monde des mortels.

Quand je regarde toutes ces tenues, c'est à la fois moi et quelqu'un d'autre que je vois. Une enfant qui allait en cours sans penser un instant que ce

qu'elle apprenait aurait de l'importance. Une fille qui voulait impressionner le seul père qu'elle connaissait, qui voulait une place à la cour, qui croyait encore à l'honneur.

Je ne suis pas sûre que ces vêtements m'aillent toujours.

Malgré tout, je les suspends dans mon placard, à côté de mes deux pourpoints noirs et de mon unique paire de bottes hautes.

J'ouvre une boîte qui contient mes bijoux. Des boucles d'oreilles qu'on m'a offertes pour des anniversaires, un bracelet manchette en or, trois bagues : une sertie d'un rubis donnée par Madoc lors d'une fête de la Lune de Sang ; une portant son emblème, que je ne me rappelle même pas avoir reçue ; et une fine en or, cadeau d'Oriana. Colliers de pierre de lune, morceaux de quartz, os sculpté. Je glisse la bague avec le rubis à un doigt de ma main gauche.

– J'ai aussi apporté quelques croquis, m'informe Taryn en sortant un bloc de feuilles et en s'asseyant en tailleur sur mon lit.

Ni elle ni moi n'avons un grand talent artistique, mais les vêtements qu'elle dessine sont faciles à réaliser.

– J'aimerais que ma couturière nous les fasse.

Elle m'a essentiellement imaginée en veste noire et col montant, avec des jupes fendues sur le côté pour faciliter les mouvements. On dirait que j'ai une armure au niveau des épaules, et sur quelques esquisses elle m'a affublée d'une sorte de manche unique en métal poli.

– Elle prendrait mes mesures, complète-t-elle. Tu n'aurais même pas besoin d'être présente aux essayages.

Je l'observe longuement. Taryn n'aime pas les conflits. Elle a géré à sa façon la terreur et la confusion qui ont émaillé notre vie, en développant d'immenses capacités d'adaptation, à l'instar des caméléons qui changent de couleur selon leur environnement. Elle sait ce qu'il faut porter et comment se conduire, car elle étudie les gens avec soin et les imite.

Elle est douée pour faire passer un message dans une tenue, même si celui qui se dégage de ses dessins semble dire : « Ne t'approche pas, sinon je te tranche la tête. » Je ne doute pas qu'elle ait envie de m'aider, mais les efforts qu'elle a déployés, surtout avec son mariage imminent, me paraissent exagérés.

– OK, dis-je. Qu'est-ce que tu veux ?

– Comment ça ? demande-t-elle d'un air innocent.

– Tu veux qu'on se réconcilie, je lui dis.

Puis, comme nous sommes entre nous, je passe à un langage un peu plus moderne :

– Je trouve ça sympa. Tu veux que je vienne à ton mariage, et c’est super, parce que j’en ai envie. Mais là... C’est trop.

– Je sais être gentille, soutient-elle en évitant toutefois de me regarder dans les yeux.

J’attends. Nous restons silencieuses un long moment. Je sais qu’elle a remarqué les vêtements de Cardan jetés au sol. Qu’elle ne m’ait pas immédiatement interrogée à ce sujet aurait dû me mettre la puce à l’oreille.

– Très bien, soupire-t-elle. Ce n’est pas très important, mais il y a quelque chose dont j’aimerais te parler.

– Ça alors ! dis-je, sans pouvoir m’empêcher de sourire.

Le regard qu’elle me lance en dit long sur son agacement.

– Je ne veux pas que Locke soit maître des fêtes.

– Dans ce cas, on est deux.

– Mais toi, tu as le moyen d’empêcher ça ! s’exclame Taryn, enroulant ses mains dans ses jupes. Locke adore les expériences extrêmes. En tant que maître des fêtes, il pourra créer ces... Je ne sais même pas comment les appeler... Ces *histoires*. Il ne pense pas aux fêtes en termes de nourriture, boissons et musique ; pour lui, il s’agit plutôt de créer des conditions propices à générer des conflits.

– Je vois...

J’essaie de transposer cette vision à la politique. Et ça ne donne rien de bon.

– Il veut voir comment je réagirai par rapport à ce qu’il fera, précise Taryn.

Je la crois. Par exemple, il voulait savoir si Taryn l’aimait suffisamment pour l’autoriser à me courtiser pendant qu’elle souffrait en silence. Je pense qu’il aurait aimé que je sois comme elle, mais il s’avère que je suis très susceptible.

– Pareil avec Cardan, reprend-elle. Et les cercles de la cour. Il s’est déjà adressé aux Alouettes et aux Passereaux. Il a trouvé leurs points faibles ; il sait quelles querelles attiser et comment.

– Locke fera peut-être du bien aux Alouettes, dis-je. Il leur donnera de quoi composer des ballades.

Quant aux Passereaux, s’il arrive à rivaliser avec leur niveau de débauche, autant le laisser faire – mais ça, j’ai la présence d’esprit de ne pas le dire tout

haut.

– Il a le don d'exposer les choses en les rendant amusantes sur le moment, explique Taryn. Même si, finalement, c'est une très mauvaise idée. S'il devient vraiment maître des fêtes, ce sera horrible. Je me moque qu'il prenne des maîtresses, mais je déteste qu'il s'éloigne de moi. Jude, je t'en supplie. Fais quelque chose. Je sais que tu as envie de me dire « je t'avais prévenue », mais peu importe.

J'ai surtout envie de lui dire : *J'ai d'autres chats à fouetter.*

– Je suis presque sûre que Madoc dirait que rien ne t'oblige à l'épouser. Vivi serait du même avis. En fait, je parie qu'ils te l'ont déjà dit.

– Mais tu me connais, ça ne m'atteint pas.

Elle secoue la tête avant de poursuivre :

– Quand je suis avec lui, j'ai l'impression d'être l'héroïne de l'histoire. De *mon* histoire. C'est lorsqu'il n'est pas là que rien ne va plus.

Je ne sais pas quoi répondre. Je pourrais lui faire remarquer que c'est *elle* qui invente l'histoire, apparemment, en donnant à Locke le rôle du héros et en s'octroyant celui de l'objet romantique qu'on oublie dès qu'il n'apparaît plus sur la page.

Mais je me souviens très bien de l'effet que Locke a eu sur moi ; de ce sentiment d'exclusivité, d'avoir été choisie. De m'être sentie jolie. Maintenant, quand j'y repense, je me sens juste idiote.

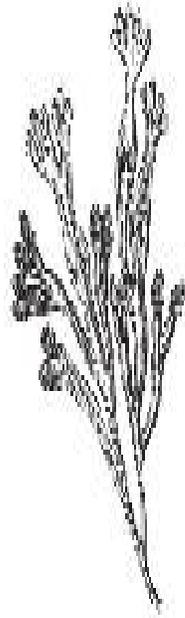
Je suppose que je pourrais ordonner à Cardan de dépouiller Locke de son titre. Mais Cardan m'en voudrait d'abuser de mon pouvoir pour quelque chose d'aussi mesquin et personnel. Ça ressemblerait à un aveu de faiblesse. Et Locke comprendrait que le retrait de son titre viendrait de moi, puisque je ne cache pas l'aversion qu'il m'inspire. Il devinerait que j'ai plus de pouvoir sur Cardan que je ne devrais.

De plus, tout ce dont Taryn se plaint adviendrait malgré tout. Locke n'a pas besoin d'être nommé maître des fêtes du Grand Roi pour se fourrer dans ce genre de pétrin. Ce titre lui permet juste de le faire à une échelle plus officielle.

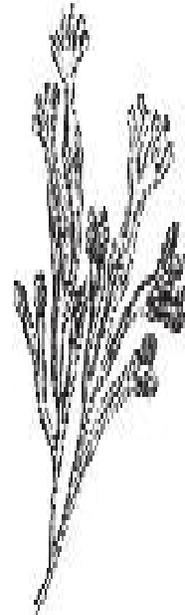
Je mens :

– J'en parlerai à Cardan.

Ma sœur promène son regard sur les vêtements de Cardan éparpillés au sol. Puis elle sourit.



Chapitre 10



Plus la Lune du Chasseur approche, plus le niveau de débauche au palais augmente. L'atmosphère des fêtes change. Elles deviennent plus frénétiques, plus folles. La présence de Cardan n'est plus obligatoire pour qu'on se livre à une telle immoralité. Maintenant que la rumeur le dépeint comme quelqu'un capable de tirer sur une amante pour s'amuser, sa réputation est assurée.

On se fait un plaisir d'évoquer quelques souvenirs de ses jeunes années : ses arrivées à cheval en plein cours ; ses disputes ; les actes cruels qu'il a perpétrés. Plus l'anecdote est affreuse, plus elle est précieuse. Les Fæs ne savent peut-être pas mentir, mais ici les histoires naissent comme partout : elles se nourrissent d'ambition, de jalousie et de désir.

Chaque après-midi, je dois enjamber des corps endormis dans les couloirs. Tous ne sont pas des courtisans. Des domestiques et des gardes semblent avoir été gagnés par la même énergie sauvage, et certains d'entre eux négligent complètement leur devoir pour s'adonner aux plaisirs. Des gens du Peuple courent nus dans les jardins de Domelfe. Les auges qui naguère servaient à abreuver les chevaux sont désormais pleines de vin.

Je retrouve Vulciber, censé me fournir des informations supplémentaires sur les Fonds marins, mais il n'en a aucune. Même si je sais que Nicasia cherchait à me provoquer, je passe en revue la liste des personnes qui auraient pu me trahir. Qui et à quelle fin ? Je m'inquiète de l'arrivée de l'ambassadeur du seigneur Roiben ; de ce que je pourrais faire pour prolonger mon délai d'un an et un jour sur le trône. Je regrette de ne pas avoir demandé à Cardan son vrai nom quand je le menaçais avec une arbalète. J'étudie des documents moisis, j'ingère mes poisons et mets en place mille parades contre une attaque qui pourrait ne jamais se produire.

Cardan a emménagé dans les anciens appartements d'Eldred, et les chambres au plancher calciné sont fermées de l'intérieur. Si dormir là où son père dormait le met mal à l'aise, il n'en montre rien. À mon arrivée, il se prélassait nonchalamment tandis que des serviteurs ôtent divans et tapisseries afin de faire de la place pour son nouveau lit, sculpté selon ses instructions.

Il n'est pas seul. Il est entouré d'un petit cercle de courtisans – quelques-uns que je ne connais pas, plus Locke, Nicasia et ma sœur. Les joues rosies par le vin, elle rit sur le tapis devant la flambée.

– Partez, leur dit Cardan en me voyant sur le seuil.

– Mais, Votre Majesté, proteste une fille toute crème et dorée, vêtue d’une robe bleu clair.

De longues antennes pâles partent de l’extérieur de ses sourcils.

– Nul doute que les nouvelles insipides délivrées par votre sénéchale devront être égayées par notre bonne humeur, poursuit-elle.

Donner des ordres à Cardan nécessite un équilibre fragile auquel j’ai longuement réfléchi. Trop d’ordres, et il s’énervera. Trop peu, et il les contournera facilement. En revanche, je me félicite de m’être assurée qu’il ne me refusera jamais une audience. Et je suis particulièrement soulagée qu’il ne puisse jamais me contredire.

– Je vous ferai revenir très vite, la rassure Cardan.

Là-dessus, les courtisans sortent tous gaiement. L’un d’eux porte un mug à l’évidence volé au monde des mortels et rempli à ras bord de vin. Avec *Je suis le roi du monde* écrit dessus. Locke me jette un regard empreint de curiosité. Ma sœur m’attrape la main au passage et la serre, pleine d’espoir.

Je me dirige vers un fauteuil et m’y installe sans y être invitée. Je veux rappeler à Cardan qu’il n’a aucune autorité sur moi.

– La fête de la Lune du Chasseur a lieu demain soir, dis-je.

Avachi sur le fauteuil en face du mien, il m’observe avec méfiance de ses yeux noirs.

– Si tu souhaites en connaître l’organisation, tu aurais dû demander à Locke de rester. Je ne sais pas grand-chose. Pour moi, ce sera une représentation publique de plus. Je ferai des cabrioles pendant que, toi, tu comploteras.

– Orlagh, des Fonds marins, te surveille…

– Tout le monde me surveille, m’interrompt-il, ses doigts jouant avec sa chevalière qu’il ne cesse de faire tourner.

– Apparemment, ça n’a pas l’air de te tracasser. Tu l’as dit toi-même : être roi ne te déplaît pas. Peut-être même que tu aimes ça.

Il me jette un regard soupçonneux.

En échange, j’essaie de lui sourire avec sincérité. J’espère être convaincante. Il faut que je le sois. Je reprends :

– On peut tous les deux obtenir ce qu’on souhaite. Tu peux régner plus d’une année. Il te suffit de prolonger ton serment. Laisse-moi te donner des ordres pour une décennie, pour une vingtaine d’années, et ensemble…

– Je ne crois pas, non, tranche-t-il. Finalement, tu as compris les risques que Chêne courrait s’il prenait ma place. Il n’aura qu’une année de plus. Il

ne sera pas prêt. Pourtant, dans quelques mois à peine, tu vas devoir m'ordonner d'abdiquer en sa faveur, ou trouver un accord qui nécessitera une confiance mutuelle entre nous – et que je ne sois plus le seul à devoir te faire confiance, sans que tu fasses de même.

Je m'en veux d'avoir cru qu'il accepterait de prolonger son serment.

Il me gratifie de son sourire le plus charmant.

– Peut-être qu'à ce moment-là tu pourras être ma sénéchale pour de vrai, ajoute-t-il.

Je serre les dents. Il fut un temps où je n'aurais jamais osé rêver d'un poste aussi glorieux. Aujourd'hui, ça me paraît humiliant. Le pouvoir est contagieux. Le pouvoir rend avide.

– Fais attention, dis-je. Je peux me débrouiller pour que les mois qui restent s'écoulent très lentement.

Son sourire ne faiblit pas.

– Tu voulais m'ordonner autre chose ? s'enquiert-il.

Je devrais lui en dire plus au sujet d'Orlagh, mais l'idée qu'il puisse accepter son offre m'insupporte. Je ne peux pas laisser ce mariage se faire, et à cet instant je n'ai aucune envie qu'on me taquine à ce sujet.

– Ne bois pas comme un trou demain, dis-je. Et surveille ma sœur, qu'il ne lui arrive rien.

– Taryn m'a l'air d'aller parfaitement bien ce soir, objecte-t-il. Le rose aux joues et la joie aux lèvres.

– Veille à ce qu'elle le reste.

Il hausse les sourcils.

– Voudrais-tu que je la séduise et que je l'enlève à Locke ? Je pourrais essayer. Je ne garantis pas le résultat, mais tu trouveras peut-être ma tentative amusante.

– Non, non, certainement pas. Ne fais pas ça, dis-je sans m'appesantir sur la vague de panique que sa proposition fait naître en moi. Je voulais juste que tu empêches Locke de montrer le pire de lui-même en présence de Taryn, rien de plus.

Il plisse les yeux.

– Ne devrais-tu pas désirer précisément le contraire ?

Peut-être serait-il mieux en effet que Taryn goûte au malheur avec Locke le plus tôt possible. Mais c'est ma sœur, et jamais je ne voudrais être la cause de sa souffrance. Je nie de la tête.

Il esquisse un geste évasif.

– Comme tu voudras. Ta sœur sera mise sous cloche, et je veillerai autant que possible à la protéger d'elle-même.

Je me lève.

– Le Conseil veut que Locke organise une petite distraction pour plaire à Grimsen. Si c'est réussi, peut-être que le forgeron te fabriquera un gobelet qui ne se vide jamais...

Cardan m'observe à travers ses cils. J'ai dû mal à interpréter son regard. Puis il se lève à son tour et me prend la main.

– Rien n'est plus doux, souffle-t-il en embrassant le dos de ma main, que ce qui est rare.

Mon visage s'empourpre. J'ai chaud et je suis mal à l'aise.

En sortant dans le couloir, je trouve son petit cercle de courtisans qui attend de pouvoir retourner dans les appartements royaux. Ma sœur a l'air un peu nauséuse, mais lorsqu'elle me voit, elle plaque sur sa figure un grand sourire forcé. L'un des garçons a mis un poème en musique et le joue en boucle, de plus en plus vite. Leurs rires inondent le couloir et me rappellent des croassements.

En traversant le palais, je passe devant une chambre où quelques courtisans se sont réunis. Parmi eux, assis sur un tapis, Val Moren, sénéchal et poète de la cour de l'ancien Grand Roi Eldred, fait griller une anguille dans les flammes de l'immense cheminée.

Des artistes et musiciens fæs sont assis autour de lui. Depuis que la famille royale a été décimée, il s'est retrouvé au centre du cercle des Alouettes. Des ronces s'entortillent dans ses cheveux et il fredonne doucement pour lui-même. Comme moi, il est mortel. Et fou, probablement.

– Viens boire avec nous, me propose l'une des Alouettes, mais je décline.

– La jolie, jolie Jude.

Les flammes dansent dans les yeux de Val Moren quand il les lève vers moi. Il se met à ôter la peau brûlée de l'anguille avant d'en manger la chair blanche et tendre. Il parle entre deux bouchées.

– Comment se fait-il que tu ne sois pas encore venue me demander conseil ?

On raconte qu'autrefois il était l'amant du Grand Roi Eldred. Lorsque mes sœurs et moi sommes arrivées à Terrafæ, il était déjà là depuis longtemps. Pourtant, notre nature mortelle ne nous a jamais rapprochés. Il n'a jamais

proposé de nous aider, n'a jamais cherché à prendre contact avec nous pour qu'on se sente moins seules.

– Parce que tu as des conseils à dispenser ?

Alors qu'il me contemple, il fourre un œil d'anguille luisant dans sa bouche et le laisse reposer sur sa langue. Enfin, il l'avale.

– Peut-être. Mais ça n'a pas grande importance.

J'en ai vraiment assez des énigmes.

– Laisse-moi deviner, dis-je. Parce que, quand je te demanderai des conseils, tu refuseras de m'en donner ?

Il éclate d'un rire sec et caverneux. Quel âge peut-il bien avoir ? Sous ses ronces, il a l'apparence d'un jeune homme, mais les mortels ne se flétrissent pas tant qu'ils restent à Domelfe. Et même si son âge ne se voit pas dans ses rides, il se lit dans son regard.

– Oh, je te prodiguerai les meilleurs conseils qu'on t'ait jamais donnés. Cela dit, tu n'en tiendras pas compte.

Prête à m'en aller, je demande :

– Dans ce cas, à quoi bon ?

Je n'ai pas le temps de décrypter son langage abscons.

– Je suis un excellent jongleur, affirme-t-il, maculant son pantalon en y essuyant ses doigts.

Il glisse une main dans sa poche et en sort un caillou, trois glands, un morceau de cristal et ce qui ressemble à un bréchet.

– Jongler, vois-tu, se résume simplement à lancer deux objets en l'air en même temps.

Il se met à lancer les glands, puis ajoute le bréchet. Quelques Alouettes chuchotent, ravies, en se donnant de petits coups de coude.

– Peu importe le nombre d'objets que tu ajoutes, tu n'as que deux mains. Tu ne peux donc lancer que deux objets. L'astuce, c'est de les lancer de plus en plus vite et de plus en plus haut.

Il ajoute le caillou et le cristal. Les objets volent entre ses mains à une telle vitesse que j'ai du mal à les distinguer. Je retiens mon souffle.

Puis tout tombe par terre. Le cristal vole en éclats sur le sol de pierre. L'un des glands roule près du feu.

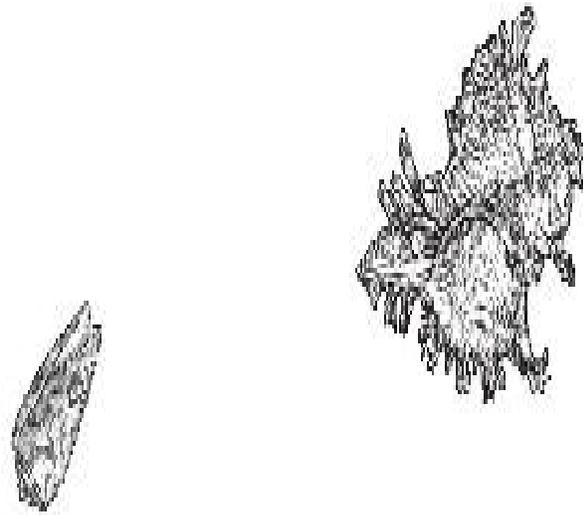
– Ce que je te conseille, reprend Val Moren, c'est d'apprendre à jongler mieux que moi, sénéchale.

Un long moment, je suis tellement furieuse que j'en reste pétrifiée. La rage me consume. Je suis trahie par la seule personne qui devrait comprendre

à quel point c'est difficile, ici, d'être ce que nous sommes.

Avant de faire quelque chose que je regretterai, je tourne les talons et quitte la pièce.

– Je t'avais bien dit que tu n'écouteras pas mes conseils ! lance-t-il derrière moi.



Chapitre 11

Le soir de la Lune du Chasseur, toute la cour se rend dans les bois Lactés, où les arbres enveloppés de soie évoquent à mes yeux de mortelle les sacs d'œufs des papillons de nuit – ou peut-être les proies que les araignées emballent dans leur toile.

Locke a fait ériger une structure de pierre à laquelle il a donné une forme de trône, avec un énorme bloc de roche plat en guise de dossier et une large pierre pour le siège. L'ensemble domine le petit bois. Cardan y siège, sa couronne brillant à son front. Non loin de lui brûle un feu de joie à base de sauge et d'achillée millefeuille. Dans une sorte d'illusion d'optique, Cardan paraît plus grand qu'il ne l'est réellement ; un mythe incarné, le véritable Grand Roi de Terrafæ et le pantin de personne.

À la fois stupéfaite et admirative, je ralentis le pas. Mais la panique me rattrape vite.

Un roi est un symbole vivant ; un astre sur lequel l'avenir de Domelfe est écrit. Tu as sûrement remarqué que, depuis le début de son règne, les îles sont différentes. Les tempêtes arrivent plus vite. Les couleurs sont un peu plus vives, les odeurs plus prononcées. Quand il se saoule, ses sujets sont à leur tour ivres sans qu'ils sachent pourquoi. Quand son sang est versé, des choses poussent.

J'espère qu'il ne voit rien de tout ça sur mon visage. Une fois devant lui, j'incline la tête, reconnaissante de ce prétexte pour ne pas le regarder en face.

– Mon roi, dis-je.

Cardan se lève de son trône et détache sa cape entièrement confectionnée de plumes noires lustrées. Une nouvelle bague chatoie à son petit doigt. La pierre rouge dont elle est sertie reflète les flammes du feu de joie. Je connais très bien cette bague. C'est la mienne.

Je me souviens qu'il m'a pris la main, ce matin, dans ses appartements.

Les mâchoires serrées, je jette un rapide coup d'œil à ma main nue. Il m'a volé ma bague ! Il me l'a volée et je n'ai rien senti ! C'est le Cafard qui lui a enseigné cet art.

Je me demande si Nicasia considérerait cela comme de la trahison. En tout cas, moi, je me sens trahie.

– Allons marcher, me propose Cardan en me prenant la main pour me guider à travers la foule.

Farfadets et grigs, peau verte et peau marron, ailes en lambeaux et vêtements d'écorce sculptée... Ce soir, tout le Peuple de Domelfe est de sortie, paré de ses plus beaux atours. Nous passons près d'un homme vêtu d'un manteau cousu de feuilles dorées. Un autre est habillé d'un gilet de cuir vert et coiffé d'une casquette qui s'enroule sur elle-même comme une fougère. Le sol est recouvert de couvertures sur lesquelles sont posés des plateaux de raisins aux grains de la taille d'un poing et de cerises brillantes comme des rubis.

Je demande à Cardan qui m'emmène vers la lisière des bois :

– Et que fait-on exactement ?

– Je trouve pénible que tout ce que je dis fasse l'objet de remarques, répond-il. Je tiens à ce que tu saches que ta sœur n'est pas là. Je m'en suis assuré.

Ne voulant pas montrer ma reconnaissance et refusant de le complimenter sur son tour de passe-passe, je l'interroge :

– Et Locke, qu'a-t-il prévu ? Il met certainement sa réputation en jeu, ce soir.

Cardan fait la grimace.

– Ma jolie tête ne se soucie guère de ce genre de choses. C'est toi qui es censée travailler. Comme la fourmi de la fable qui continue son labeur pendant que la cigale chante tout l'été.

Je complète :

– Et se retrouve démunie l'hiver venu.

– Je n'ai besoin de rien, assure-t-il en secouant la tête, feignant l'affliction. Je ne suis qu'un roi de pacotille, après tout ; celui qu'on va sacrifier pour être remplacé par le petit Chêne, au printemps.

Au-dessus de nous, des orbes brillent d'une lueur chaude et magique, dérivant dans l'air nocturne. Ça n'empêche pas les propos de Cardan de me faire frissonner d'effroi.

Je le regarde dans les yeux. Il glisse sa main sur ma hanche comme pour me rapprocher de lui. Un instant aussi étourdissant que stupide, quelque chose semble chatoyer entre nous.

Embrasse-moi jusqu'à ce que j'en sois malade.

Il n'essaie pas de m'embrasser, bien sûr. On ne lui a pas tiré dessus ; il n'est pas ivre ni plein de haine envers lui-même.

– Tu ne devrais pas être ici ce soir, petite fourmi, souffle-t-il en me libérant. Retourne au palais.

Là-dessus, il me laisse et se fond dans la foule. Les courtisans s'inclinent sur son passage. Quelques-uns d'entre eux, les plus effrontés, l'attrapent par son manteau, flirtent, tentent de l'entraîner dans la danse.

Et lui, qui naguère a déchiré l'aile d'un garçon coupable de n'avoir pas voulu le saluer, tolère désormais toutes ces familiarités en riant.

Qu'est-ce qui a changé ? Est-il différent parce que je l'ai obligé à l'être ? Est-ce parce qu'il n'est plus sous la coupe de Balekin ? Ou est-il toujours le même et je ne vois que ce que je veux voir ?

Je sens encore la pression de ses doigts chauds sur ma peau. Je suis vraiment tordue, à vouloir ce que je hais, à désirer quelqu'un qui me méprise, même si lui aussi a envie de moi. Mon seul réconfort, c'est qu'il ne sait pas ce que je ressens.

Peu importe les débauches que Locke a prévues, je dois rester pour trouver le représentant de la cour des Termites. Plus vite je me serai débarrassée du service que je dois rendre au seigneur Roiben, plus vite j'aurai une dette à rayer de ma liste. De plus, ils peuvent difficilement m'offenser plus qu'ils ne l'ont déjà fait.

Cardan retourne sur le trône au moment où Nicasia arrive avec Grimsen, sa cape retenue par une broche papillon de nuit.

Grimsen se lance dans un discours sans doute flatteur et extirpe quelque chose de sa poche. On dirait une boucle d'oreille en forme de goutte. Cardan la soulève dans la lumière et l'admire. Je suppose que le forgeron vient de fabriquer son premier objet magique en tant que serviteur de Domelfe.

Dans les arbres sur leur gauche, je repère Gueule-de-loup, la chouette à face de lutin, qui les observe de son perchoir en clignant des yeux. Même si je ne les vois pas, je sais que le Fantôme et une poignée d'autres espions sont dans les parages, à surveiller la fête, prêts à intervenir en cas de besoin.

Un musicien à l'allure de centaure et au corps de chevreuil s'avance. Il porte une lyre sculptée en forme de pixie dont les ailes forment la courbure supérieure de l'instrument. Ses cordes ressemblent à des fils multicolores. Le musicien se met à jouer, la sculpture à chanter.

Nicasia se dirige d'un pas nonchalant vers l'endroit où Grimsen est assis. Elle est vêtue d'une robe violette qui, dans la lumière, vire au bleu paon. Ses cheveux sont tressés en une natte qui entoure sa tête et son front est ceint d'une chaîne à laquelle pendent des dizaines de perles étincelantes violettes, bleues et ambrées.

Quand Grimsen se tourne vers elle, le visage du petit Fæ s'illumine. Je suis aussitôt en alerte.

Les bateleurs se mettent à jongler avec toutes sortes d'objets, y compris des rats vivants et des épées polies. On fait passer du vin et des gâteaux au miel.

Je finis par repérer Dulcamara de la cour des Termites, ses cheveux rouge coquelicot relevés en torsades et son épée à deux mains fixée dans son dos. Sa robe argentée se soulève autour d'elle. Je marche dans sa direction en affichant une assurance que je n'éprouve pas.

– Bienvenue, dis-je. À quoi devons-nous l'honneur de votre visite ? Votre roi a-t-il trouvé quelque chose que je pourrais...

Elle m'interrompt tout en jetant un coup d'œil à Cardan.

– Le seigneur Roiben veut que vous sachiez que, même dans les cours inférieures, on entend des choses.

Aussitôt, je me mets à faire l'inventaire de tout ce dont Dulcamara aurait pu avoir vent, puis je me souviens que le Peuple a fait courir la rumeur que Cardan avait tiré sur une de ses amantes rien que pour s'amuser. La cour des Termites est l'une des rares à compter en son sein des membres seelie et unseelie. Je ne sais pas si c'est la blessure de la courtisane qui les dérange ou l'éventualité d'avoir un roi lunatique.

– Même sans menteurs, les mensonges existent, dis-je avec prudence. Quelles que soient les rumeurs qui circulent, je peux vous expliquer ce qui s'est réellement passé.

– Parce que je suis censée vous croire ? Je ne pense pas.

Elle sourit et ajoute :

– Nous pouvons réclamer notre faveur quand cela nous chante, jeune mortelle. Qui sait ? Le seigneur Roiben m'a peut-être envoyée pour être votre garde personnelle, par exemple...

Je grimace. Par « garde », il faut forcément comprendre « espionne ».

– Ou peut-être que nous emprunterons votre forgeron, Grimsen. Il pourrait fabriquer pour le seigneur Roiben une épée qui tranche net les serments...

– Je sais que j'ai une dette envers le seigneur Roiben. J'espérais d'ailleurs que vous me laisseriez la rembourser aujourd'hui, dis-je me redressant de toute mon autorité. Mais il ne doit pas oublier que...

Elle m'interrompt d'un grognement.

– Tâchez plutôt de ne pas oublier, *vous*.

Sur ces mots, elle s'éloigne d'un pas raide, me laissant réfléchir à toutes les répliques plus intelligentes que j'aurais pu sortir. J'en suis toujours au même point. Je n'ai pas soldé ma dette envers la cour des Termites et je n'ai pas non plus trouvé le moyen de prolonger la durée de mon emprise sur Cardan. De même, j'ignore encore qui pourrait m'avoir trahie et quoi faire à propos de Nicasia.

Au moins, malgré les vantardises de Locke, cette fête ne me paraît pas particulièrement pire qu'une autre. Je me demande si, en fin de compte, il ne me serait pas possible d'accéder à la requête de Taryn et de faire renvoyer Locke en tant que maître des fêtes au simple motif qu'il est ennuyeux.

Comme si Locke avait pu lire dans mes pensées, il frappe dans ses mains et fait taire la foule. La musique s'arrête et avec elle les danses, les jongleries et même les rires.

– J'ai une autre distraction à vous proposer, annonce-t-il. Ce soir, il est temps de couronner un monarque : la reine de la Liesse !

L'un des luthistes se lance dans une joyeuse improvisation. Des rires fusent dans le public.

Un frisson me traverse. J'ai entendu parler de ce jeu, même si je n'y ai jamais assisté. Il est relativement simple : enlevez une fille mortelle, grisez-la de vin fæ, de flatteries fæs et de baisers fæs, puis persuadez-la qu'on l'honore d'un couronnement... alors qu'en réalité, pendant tout ce temps, les insultes fusent autour d'elle sans qu'elle se rende compte de rien.

Si Locke a amené une fille mortelle ici pour se moquer d'elle à ses dépens, il aura affaire à moi. Je l'attacherai aux rochers noirs d'Insweal pour que les sirènes le dévorent.

Tandis que je suis toujours plongée dans mes réflexions, Locke enchaîne :

– Mais évidemment, seul un roi peut couronner une reine !

Cardan se lève de son trône et descend les marches de pierre pour rejoindre Locke. Sa longue cape de plumes glisse derrière lui.

– Eh bien, où est-elle ? s'enquiert le Grand Roi, les sourcils haussés.

Il n'a pas l'air amusé, et j'espère qu'il mettra un terme à cette folie avant que le jeu commence. Quelle satisfaction pourrait-il en tirer ?

– Allons, tu ne devines pas ? Il n'y a qu'une seule mortelle parmi nous, ce soir, observe Locke. Notre reine de la Liesse n'est autre que Jude Duarte !

Soudain, j'ai la tête complètement vide. Je ne pense plus à rien. Puis je vois l'air satisfait de Locke et les visages hilares du Peuple de la cour. Toutes mes émotions virent à la terreur.

– Acclamons-la donc ! s'exclame Locke d'une voix retentissante.

Ils crient de leurs voix inhumaines. Moi, je dois ravalier ma panique. Quand mon regard se porte sur Cardan, je vois ses yeux briller d'un éclat dangereux. Ce n'est pas auprès de lui que je trouverai du soutien.

Nicasia affiche un sourire triomphant. À côté d'elle, il est clair que Grimsen le forgeron s'amuse. Dulcamara, en lisière des bois, m'observe en guettant ma réaction.

Je suppose que Locke a enfin fait les choses correctement. Il avait promis des plaisirs au Grand Roi et je ne doute pas que cette surprise en procure beaucoup à Cardan.

Je pourrais lui ordonner d'empêcher ce qui va suivre, même si j'ignore ce qui m'attend. Il en a conscience. Autrement dit, il suppose que ce qu'il s'apprête à faire ne va pas me plaire, mais pas au point que je lui ordonne d'arrêter devant tout le monde.

Évidemment, je pourrais endurer beaucoup de choses avant d'en arriver là.

Tu le regretteras. Je ne prononce pas ces mots à haute voix mais, quand je regarde Cardan, je les pense avec une telle détermination que c'est comme si je les criais.

Sur un signe de Locke, un groupe de lutins s'avance avec une robe en lambeaux affreuse, ainsi qu'une couronne de fines branches auxquelles sont fixés d'infâmes petits champignons, du genre à relâcher des spores qui sentent le pourri.

Je jure discrètement.

– Une nouvelle toilette pour notre nouvelle reine, raille Locke.

Quelques rires et hoquets de surprise fusent dans la foule. C'est un jeu cruel dont les victimes sont censées être de jeunes mortelles ensorcelées de sorte qu'elles ne réalisent pas être l'objet de moqueries. C'est ça qui est drôle : leur stupidité. Elles s'extasient devant des robes qui leur paraissent le comble du raffinement. Elles exultent, pleines d'avidité, en voyant des couronnes qu'elles pensent serties de bijoux. Elles se pâment face à la promesse d'un amour véritable.

Grâce au geis du prince Dain, je suis immunisée contre les ensorcellements fæs mais, même si ça n'était pas le cas, tous les membres de la cour sont persuadés que la sénéchale du Grand Roi porte un charme protecteur : un collier de baies de sorbier ; un petit paquet de chêne, cendres

et brindilles épineuses. Tout le monde sait que je ne suis pas dupe de ce que Locke m'offre en réalité.

Les courtisans m'observent en retenant leur souffle. Je suis certaine qu'ils n'avaient encore jamais vu de reine de la Liesse consciente des moqueries. Ce jeu-là est d'un nouveau genre.

– Dis-nous ce que tu penses de notre dame, exulte Locke à l'intention de Cardan, un étrange sourire aux lèvres.

L'expression du Grand Roi se durcit puis se détend en une seconde, lorsqu'il se tourne vers la cour.

– Mon sommeil est trop souvent troublé par les rêves que je fais de Jude, proclame-t-il d'une voix qui porte. Son visage apparaît bien en évidence dans mes cauchemars les plus fréquents !

Les courtisans éclatent de rire. La chaleur me monte aux joues. Il leur a dévoilé un secret et s'en est servi pour se moquer de moi.

Quand Eldred était souverain, ses fêtes étaient sages, mais un nouveau Grand Roi n'est pas uniquement synonyme de renouveau de la terre. C'est aussi un renouvellement de ses courtisans. Je sais qu'il les régale de ses caprices et de son penchant pour la cruauté. Je suis stupide d'avoir eu envie de croire qu'il n'était plus ce qu'il a toujours été.

– Certains d'entre nous trouvent que les mortels ne sont pas beaux, reprend-il. Certains d'entre vous jureraient même que Jude est dépourvue de charme.

Un instant, je me demande s'il veut me provoquer pour que je lui ordonne d'arrêter et ainsi révéler notre accord à la cour. Mais non. C'est juste qu'avec mon cœur qui martèle mon crâne j'arrive à peine à réfléchir.

– Cependant, poursuit Cardan, pour ma part, je trouve que sa beauté est... unique.

Il s'interrompt pour permettre à la foule de rire encore et me huer davantage.

– Insoutenable. Inquiétante. *Bouleversante*.

– Peut-être faut-il qu'elle passe sa nouvelle tenue pour souligner ses attraits véritables, renchérit Locke. Plus de raffinements pour quelqu'un de si raffiné !

Les lutins s'approchent pour passer la robe en loques par-dessus la toilette que je porte, au plus grand plaisir du public.

Encore des rires. J'ai chaud partout. Une partie de moi aimerait prendre la fuite, mais je suis prisonnière de mon envie de leur montrer que je ne suis

pas du genre à me laisser intimider.

– Attendez, dis-je d’une voix suffisamment forte pour être entendue de tous.

Les lutins hésitent. L’expression de Cardan est impénétrable.

Je me baisse, attrape l’ourlet de ma robe et la fais passer au-dessus de ma tête. La manœuvre est simple (pas de corset ni d’attaches) et je l’ôte facilement. Je me tiens au milieu de la fête en sous-vêtements, les mettant tous au défi de dire quoi que ce soit. Mettant Cardan au défi de prendre la parole.

– Voilà, dis-je. *Maintenant*, je suis prête à mettre ma nouvelle robe.

Quelques encouragements fusent, comme si ceux qui les lançaient ne comprenaient pas que le jeu, c’est de m’humilier.

Étonnamment, Locke semble ravi.

Cardan s’approche de moi. Il me dévore des yeux. Je ne sais pas si je supporterai qu’il me rabaisse de nouveau. Heureusement, on dirait qu’il reste sans voix.

Avant qu’il retrouve la parole, je lui souffle :

– Je te hais.

Il lève mon menton vers lui.

– Répète, dit-il tandis que les lutins me coiffent de l’horrible couronne puante.

Il parle tout bas. Ce mot m’est réservé.

Je me dégage de sa prise, mais j’ai le temps de voir son visage. Il a le même air que lorsque je l’avais contraint à répondre à mes questions et qu’il avait dû admettre qu’il me désirait. À le voir, on dirait qu’il passe aux aveux.

Je me sens rougir, ce qui est déroutant, car je suis à la fois furieuse et honteuse. Je détourne la tête.

– Reine de la Liesse, c’est l’heure de votre première danse ! lance Locke en me poussant vers la foule.

Des doigts griffus se referment sur mes bras. Des rires inhumains résonnent dans mes oreilles tandis que la musique commence. On m’entraîne dans la danse. Mes pieds battent le sol terreux en rythme avec les percussions ; mon cœur s’affole sur les trilles d’une flûte. On me fait tourner sur moi-même, on me passe de main en main à travers la foule. On me pousse, on me bouscule, on me pince et on me frappe.

J’essaie de me libérer de l’attrait qu’exerce la musique sur moi. J’essaie de me libérer de la danse, en vain. Quand je tente de traîner des pieds, des

mains me portent jusqu'à ce que la musique me rattrape. Tout s'agrège en une nuée de bruits et d'étoffes qui volent, d'yeux noirs et luisants comme de l'encre et de dents trop pointues.

Je perds la tête, je ne me contrôle plus, comme si j'étais de nouveau une enfant, comme si je n'avais jamais passé de marché avec Dain, comme si je ne m'étais jamais empoisonnée ni emparée du trône. Personne ne m'a jeté de sort. Je ne peux pas m'empêcher de danser ni retenir mon corps de bouger alors même que ma terreur s'accroît. Je ne m'arrêterai pas. Je danserai jusqu'à trouser les semelles de mes souliers ; jusqu'à avoir les pieds en sang ; jusqu'à ce que je m'effondre.

J'élève la voix autant que possible, je suis à deux doigts de hurler de panique :

– Arrêtez la musique ! En tant que reine de la Liesse, en tant que sénéchale du Grand Roi, laissez-moi le choix de la danse !

Les musiciens s'arrêtent. Les pas des danseurs ralentissent. Ce n'est peut-être qu'un répit, mais je n'étais même pas sûre de l'obtenir. Je tremble de tous mes membres à cause de la fureur, de la peur et de l'effort d'avoir dû lutter contre mon propre corps.

Je me redresse et fais semblant de croire que je suis parée de beaux atours, comme les courtisans, au lieu d'être couverte de haillons.

– Dansons un reel, dis-je en tâchant de me rappeler comment Oriana, ma belle-mère, aurait prononcé cette phrase.

Pour une fois, ma voix est telle que je la désire : froide et autoritaire.

– Et je danserai avec mon roi – lui qui, ce soir, m'a couverte de présents et de compliments.

Les courtisans me scrutent de leurs yeux luisants et humides. C'est le genre de propos qu'ils attendent d'une reine de la Liesse et qui ont déjà été formulés, j'en suis sûre, par un nombre incalculable de mortelles dans des circonstances différentes.

J'espère qu'ils sont troublés de savoir que je mens.

Après tout, si l'insulte consiste à me faire remarquer que je suis mortelle, alors voici ma riposte : moi aussi, je vis ici, et je connais les règles. Je les connais peut-être même mieux que vous qui êtes nés avec elles, tandis que j'ai dû, moi, les intégrer. Je les connais peut-être mieux que vous qui avez davantage de moyens pour les enfreindre.

Je salue Cardan d'une révérence et lui demande d'une voix acerbe :

– Acceptes-tu de danser avec moi ? Car je te trouve aussi beau que tu me trouves belle.

Un sifflement traverse la foule. Je viens de marquer un point et la cour ne sait pas trop comment réagir. Elle aime ce qui sort de l'ordinaire, les surprises, mais elle se demande si celle-ci va lui plaire.

Malgré tout, elle semble captivée par mon petit spectacle.

Le sourire de Cardan est indéchiffrable.

– J'en serais ravi, répond-il alors que la musique reprend.

Il m'enlève entre ses bras.

Nous avons déjà dansé ensemble une fois, au couronnement du prince Dain. Avant les meurtres. Avant que je le fasse prisonnier et le menace de mon couteau. Je me demande s'il y songe quand il me fait tourner au cœur des bois Lactés.

Il n'est peut-être pas particulièrement rompu au maniement de l'épée, mais comme il l'avait promis à la fille de la harpie, c'est un excellent danseur. Je le laisse me guider dans des enchaînements que, seule, j'aurais pratiqués maladroitement. Mon cœur bat la chamade et un film de sueur recouvre ma peau.

Des papillons de nuit aux ailes fines comme de la soie volettent en cercle au-dessus de nos têtes, comme attirés par la lumière des étoiles.

– Quoi que tu m'infliges, dis-je, trop en colère pour garder le silence, je peux faire pire.

– Oh, réagit-il en resserrant ses doigts sur les miens. Ne va pas croire que je l'oublie une seconde.

– Dans ce cas, *pourquoi* ?

– Tu crois que j'avais prévu cette humiliation ? Moi ?

Il rit avant de poursuivre :

– Ça aurait trop ressemblé à du travail.

– Je me fiche que tu en sois responsable ou non, dis-je, la fureur m'empêchant de mettre de l'ordre dans mes émotions. Ce qui m'importe, c'est que tu l'aies appréciée.

– Et pourquoi ne devrais-je pas apprécier que tu ne saches plus où te mettre, alors que tu m'as tendu un piège ? demande Cardan. Tu m'as pris pour un imbécile, et maintenant me voilà Roi des Imbéciles.

Je rectifie d'un ton méprisant :

– *Grand* Roi des Imbéciles.

Nos regards se croisent. Soudain, nous réalisons chacun que nos corps sont trop serrés l'un contre l'autre. J'ai conscience de ma peau, de la sueur qui perle sur ma lèvre, de mes cuisses qui s'effleurent. J'ai conscience de la chaleur qui se dégage de son cou sous mes doigts ; de ses cheveux qui les caressent et de mon envie d'y plonger les mains. Je respire son odeur : mousse, bois de chêne et cuir. Je contemple sa bouche traîtresse et l'imagine contre la mienne.

Rien ne va dans tout ça. Autour de nous, la fête reprend. Quelques courtisans regardent dans notre direction, car quelques courtisans regardent toujours le Grand Roi, mais le jeu de Locke touche à sa fin.

Retourne au palais, m'avait dit Cardan. Et moi, j'ai ignoré sa mise en garde.

Je repense à l'expression de Locke quand Cardan parlait ; à l'impatience qui se lisait sur son visage. Ce n'était pas moi que Locke observait. Pour la première fois, je me demande si je ne suis pas qu'un dommage collatéral – l'appât à son hameçon.

Dis-nous ce que tu penses de ta dame.

À mon grand soulagement, le reel terminé, les musiciens marquent une nouvelle pause et attendent les consignes du Grand Roi.

Je m'écarte de lui.

– Je suis épuisée, Votre Majesté. Accordez-moi la permission de me retirer.

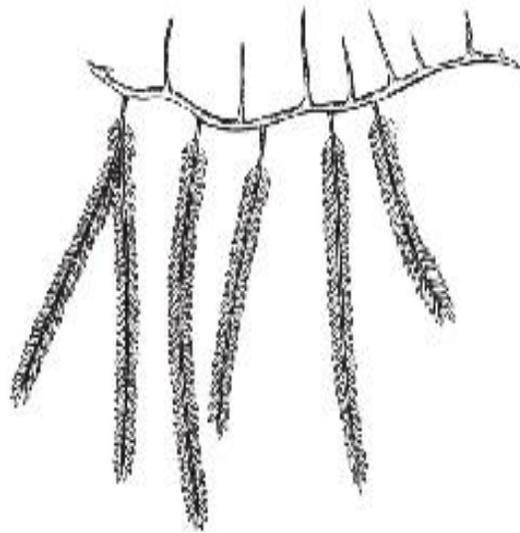
Je me demande ce que je ferais si Cardan me la refusait. Je lui ai donné de nombreux ordres, mais aucun pour qu'il ménage mes sentiments.

– Tu es libre de partir ou de rester, à ta guise, réplique Cardan, magnanime. La reine de la Liesse est la bienvenue où qu'elle aille.

Je me détourne de lui et quitte la fête d'un pas chancelant pour aller m'appuyer contre un arbre et respirer la fraîcheur de l'air marin. J'ai chaud aux joues ; mon visage me brûle.

À l'orée des bois Lactés, je contemple les vagues qui se fracassent sur les rochers noirs. Au bout d'un moment, je remarque des silhouettes sur le sable, comme si des ombres avançaient toutes seules. Je bats des paupières. Ce ne sont pas des ombres. Ce sont des selkies qui sortent de l'eau. Ils sont une vingtaine, au moins. Après s'être défaits de leur peau de phoque, ils brandissent des lames argentées.

Les Fonds marins s'invitent à la fête de la Lune du Chasseur.



Chapitre 12

Je m'empresse de rebrousser chemin, les épines et les ronces déchirant ma longue robe dans ma hâte. Je me présente directement au garde le plus proche. Il a l'air surpris de me voir courir, essoufflée, toujours vêtue des haillons de la reine de la Liesse.

Je parviens à articuler :

– Les Fonds marins ! Les selkies. Ils arrivent. Protégez le roi !

Sans hésiter, sans mettre ma parole en doute, il rassemble ses chevaliers et va se poster à côté du trône. Cardan les observe, perplexe, puis une brève lueur de panique illumine son regard. Il se souvient certainement de Madoc donnant ses ordres aux gardes qui entouraient le dais, à la cérémonie du couronnement du prince Dain, juste avant que Balekin se mette à assassiner sa famille.

Avant que je puisse lui expliquer quoi que ce soit, les selkies émergent des bois Lactés, leurs corps lisses nus à l'exception de longues bandes d'algues et des perles qui ornent leur gorge. Les instruments de musique se taisent. Les rires s'éteignent.

Je baisse la main vers ma cuisse pour prendre le grand couteau glissé dans son étui.

Cardan se lève.

– Que se passe-t-il ? demande-t-il d'un ton autoritaire.

Une selkie s'incline et s'écarte. Derrière ses compagnons et elle apparaissent les nobles des Fonds marins. Marchant sur des jambes qu'ils ne possédaient peut-être pas il y a une heure, ils s'avancent dans le petit bois vêtus de leurs robes, pourpoints et collants dégoulinants, sans manifester le moindre embarras. Même parés de leurs beaux habits, ils ont l'air féroces.

Je scrute la foule à la recherche de Nicasia, mais elle a disparu, ainsi que le forgeron. Locke est assis sur l'un des accoudoirs du trône. À le regarder, on dirait qu'il tient pour acquis que, si Cardan a réussi à devenir Grand Roi, ce titre n'a rien de si exceptionnel.

– Votre Majesté, commence un homme au teint gris dont le manteau semble fait en peau de requin.

Sa voix est étrangement rauque, comme s'il n'avait pas parlé depuis longtemps.

– Orlagh, reine des Fonds marins, nous envoie porter un message au Grand Roi. Permettez-nous de le transmettre.

Cardan ne répond pas immédiatement. Au lieu de quoi, il se rassied.

– Les Fonds marins sont les bienvenus à la fête de la Lune du Chasseur. Dansez. Buvez. Qu’il ne soit pas dit que nous ne sommes pas des hôtes généreux, même envers des invités inopportuns.

L’homme s’agenouille. Toutefois, rien dans son expression ne reflète l’humilité.

– Votre magnanimité est grande. Pourtant, nous ne pouvons participer aux réjouissances tant que nous n’aurons pas délivré le message de notre dame. Vous devez nous entendre.

– Je le dois, vraiment ? l’interroge le Grand Roi après quelques instants.

Il esquisse un geste vague et ajoute :

– Qu’a-t-elle à dire ?

L’homme à la peau grise fait venir une fille en robe bleue, ses cheveux tressés remontés sur la tête. Lorsqu’elle ouvre la bouche, je remarque qu’elle a de petites dents pointues, bizarrement translucides. Elle entonne le message d’une voix chantante :

*La Mer a besoin d’un marié,
La Terre a besoin d’une mariée.
Unissez-les de crainte
De voir la mer monter.
Rejetez la Mer une fois,
Et votre sang vous sera arraché.
Rejetez la Mer deux fois,
Et votre argile sera volée.
Rejetez la Mer trois fois,
Et votre couronne sera emportée.*

À ces mots, le peuple de la terre, les courtisans, les solliciteurs, les domestiques et la noblesse rassemblés ouvrent de grands yeux.

– Est-ce une demande en mariage ? s’enquiert Locke.

Je pense que sa question n’était destinée qu’aux oreilles de Cardan mais, dans le silence, sa voix a porté.

– Plutôt une menace, j’en ai peur, réplique Cardan.

Il lance un regard noir à la fille, à l’homme à la peau grise, à tous.

– Vous avez délivré votre message. Je n’ai pas de vers de mirliton à vous transmettre en retour. C’est ma faute, puisque j’ai choisi une sénéchale qui,

hélas, n'est pas poète de la cour. Mais quand ils seront prêts, je veillerai à chiffonner la feuille sur laquelle je les aurais notés et à la jeter à l'eau.

Un instant, personne ne bouge, chacun restant exactement à sa place.

Cardan frappe dans ses mains, ce qui surprend le peuple des Fonds marins.

– Eh bien ? hurle-t-il. Dansez ! Amusez-vous ! N'est-ce pas pour cette raison que vous êtes venus ?

L'autorité résonne dans sa voix. Il n'a plus seulement l'allure du Grand Roi de Domelfe, il en a aussi le ton.

Un frisson prémonitoire me remonte dans le dos.

Les courtisans des Fonds marins, dans leurs habits trempés et leurs perles luisantes, l'observent de leurs yeux pâles et froids, le visage si inexpressif que je ne saurais dire si la réaction de Cardan les a déstabilisés. Mais, quand la musique reprend, ils se prennent par leurs mains palmées et se joignent à la fête, bondissant et cavalant comme si c'était un plaisir auquel eux aussi s'adonnaient sous les flots.

Mes espions se sont cachés le temps de la rencontre. Locke s'éloigne du trône pour aller tourbillonner avec deux selkies quasiment nues. Nicasia reste invisible et, quand je me mets à la recherche de Dulcamara, je ne la trouve pas non plus. Vêtue comme je le suis, je ne supporte pas l'idée d'avoir une conversation officielle avec qui que ce soit. J'arrache la couronne puante de ma tête et la jette dans l'herbe.

Je songe à me tortiller pour m'extraire de ma robe en loques mais, avant que je me décide à le faire pour de bon, Cardan me fait signe depuis le trône.

Je ne m'incline pas. Après tout, je suis une dirigeante, moi aussi : la reine de la Liesse, qui n'a pas envie de rire.

– Je croyais que tu voulais partir, fait-il remarquer d'un ton sec.

Je crache à mon tour :

– Et je croyais que la reine de la Liesse était la bienvenue où qu'elle aille.

– Convoque le Conseil Vivant dans mes appartements, au palais, exige-t-il d'une voix froide, distante et royale. Je vous rejoindrai dès que je pourrai m'éclipser.

J'acquiesce et je suis déjà bien engagée dans la foule quand je réalise deux choses. Premièrement, il m'a donné un ordre, et deuxièmement, je lui ai obéi.

Une fois au palais, j'envoie des pages convoquer le Conseil. Je confie un message à Gueule-de-loup, à l'intention de mes espions, dans lequel je leur demande de trouver Nicasia. J'aurais cru qu'elle se serait rendue disponible pour connaître la réponse de Cardan, mais étant donné qu'elle doutait des sentiments qu'elle lui inspirait jusqu'à tirer sur une rivale, peut-être qu'elle craignait de l'entendre.

Et, même si elle avait cru qu'il la préférerait à la guerre, il n'y aurait pas eu de quoi pavoiser.

Arrivée dans mes appartements, je me déshabille en vitesse et me lave. Je veux me débarrasser de la puanteur des champignons, de l'odeur de fumée et de l'humiliation. Avoir mes anciens vêtements à portée de main me semble une bénédiction. J'enfile une robe d'un marron terne, trop simple pour le poste que j'occupe, mais confortable avant tout. Je coiffe mes cheveux en arrière avec une sévérité impitoyable.

Tombenloc n'est plus dans les parages, mais il ne fait aucun doute qu'elle est venue : tout est en ordre, mes toilettes sont repassées et suspendues.

Sur mon bureau, je trouve une enveloppe qui m'est adressée : *De la part du grand général des armées du Grand Roi à la sénéchale de Sa Majesté.*

Je la déchire pour lire ce qu'elle contient. Le message est plus court que ce qui est écrit sur l'enveloppe :

Rends-toi immédiatement en salle des stratèges. N'attends pas le Conseil.

Mon cœur se met à battre sourdement. Je songe à prétexter n'avoir pas reçu le message et à ne pas y aller, tout simplement, mais ce serait lâche.

Si Madoc espère encore faire monter Chêne sur le trône, il ne peut pas laisser un mariage avec les Fonds marins se faire. Il n'a aucune raison de savoir que, pour cette partie-là du moins, je suis complètement dans son camp. C'est une bonne occasion de le contraindre à me dévoiler ses intentions.

C'est donc à contrecœur que je rejoins la salle des stratèges. L'endroit m'est familier : j'y jouais quand j'étais petite, sous une grande table en bois recouverte d'une carte de Terrafæ sur laquelle étaient posées de petites figurines sculptées représentant les cours et les armées. Les « poupées » de Madoc, comme les appelait Vivi.

Lorsque j'entre, la pièce est faiblement éclairée. Des bougies déjà bien fondues brûlent sur un bureau, près de quelques chaises inconfortables.

Je me souviens d'avoir lu blottie sur l'une de ces chaises, pendant qu'à côté de moi se fomentaient de violents complots.

Assis sur cette même chaise, Madoc se lève en me voyant arriver et, d'un geste, m'invite à prendre place en face de lui, comme si j'étais son égale. La prudence dont il fait preuve à mon égard a quelque chose d'intéressant.

Seules quelques figurines se trouvent sur le plateau stratégique : Orlagh, Cardan, Madoc et une personne que je ne reconnais qu'après l'avoir inspectée avec attention. C'est moi que j'observe, sculptée dans le bois. La sénéchale. L'espionne en chef. La faiseuse de rois.

Brusquement, je suis terrifiée par ce que j'ai accompli pour avoir mérité ma place sur ce plateau.

– J'ai eu ton message, dis-je à Madoc en m'asseyant.

– Après ce qui s'est passé ce soir, je me suis dit que tu voulais peut-être revenir sur certains de tes choix, réplique-t-il.

Alors que je m'apprête à répondre, il lève une main griffue pour m'arrêter.

– Si j'étais toi, poursuit-il, ma fierté me conduirait peut-être à prétendre le contraire. Comme tu le sais, nous, les gens du Peuple, sommes incapables de mentir – pas sans l'intermédiaire d'un mortel. Mais nous pouvons tromper. Et nous leurrer nous-mêmes aussi bien que les mortels.

Je suis vexée qu'il sache qu'on m'a couronnée reine de la Liesse et que j'ai été la risée de la cour.

– Tu crois que je ne sais pas ce que je fais ?

– Eh bien, enchaîne-t-il avec précaution, je n'en suis pas certain. Ce que je vois, c'est toi qui t'humilies en compagnie du plus jeune et du plus stupide des princes. T'a-t-il promis quelque chose ?

Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas le rembarrer. Peu importe que je sois déjà descendue bien bas. S'il me prend pour une idiote, autant aller dans son sens.

– Ne suis-je pas la sénéchale du Grand Roi ?

C'est dur de simuler alors que les rires des courtisans résonnent encore à mes oreilles. Alors que j'ai encore l'odeur nauséabonde des champignons dans les cheveux et les propos odieux de Cardan dans la tête.

Insoutenable. Inquiétante. Bouleversante.

Madoc soupire et écarte ses mains devant lui.

– Sais-tu pourquoi Eldred ne s'intéressait pas à son fils cadet ? Baphen avait vu une funeste destinée dans les étoiles, dès sa naissance. Pourtant, tant que Cardan portera la Couronne de Sang, j'ai juré de le servir comme j'ai

servi son père, et comme j'aurais servi Dain, voire Balekin. J'ai raté l'occasion qui s'est présentée au couronnement – l'occasion de changer le cours du destin.

Il marque une pause. Peu importe comment il le formulera, le fond ne changera pas : il a raté cette occasion parce que je la lui ai ravie. C'est à cause de moi que Chêne n'est pas Grand Roi et que Madoc ne peut user de son influence pour modeler Domelfe à son image.

– Mais toi, reprend-il, toi qui n'es pas liée par ta parole. Toi, dont les promesses peuvent être rompues...

Je pense à ce qu'il m'a dit après la dernière réunion du Conseil Vivant, alors que nous marchions : *Toi, aucun serment ne te lie. Si tu regrettes ton choix, fais-en un autre. La partie n'est pas terminée.* Je vois qu'il a bien choisi son moment pour développer cette idée.

– Tu veux trahir Cardan, dis-je pour clarifier les choses.

Il se lève et me fait signe de le suivre à la table de stratégie.

– J'ignore quelles informations tu as obtenues sur Orlagh grâce à sa fille, mais il fut une époque où les Fonds marins et la terre n'étaient pas si différents. Le royaume comptait de nombreux fiefs et de nombreux dirigeants parmi les selkies et le peuple de la mer. Quand Orlagh a accédé au pouvoir, elle a traqué les gouvernants jusqu'au plus infime et les a presque tous assassinés afin que les Fonds marins soient entièrement sous sa coupe. Il reste une poignée de dirigeants des mers qu'elle ne contrôle pas encore – certains trop puissants, d'autres trop éloignés. Mais, si Cardan épouse sa fille, tu peux être sûre qu'elle incitera Nicasia à adopter la même stratégie sur terre.

Je demande :

– C'est-à-dire assassiner les dirigeants de toutes les cours inférieures ?

Il sourit.

– De toutes les cours, point. Au début, ça passera sans doute pour une série d'accidents ou d'ordres malheureux. Mais il y aura peut-être aussi un autre bain de sang.

J'examine Madoc avec attention. Après tout, le dernier massacre en date était partiellement de son fait.

Je l'interroge :

– Et tu désapprouves la philosophie d'Orlagh ? N'aurais-tu pas agi peu ou prou de la même façon si tu avais été le régent de Chêne ?

– Je ne l’aurais pas fait pour le compte de la mer, répond-il. Orlagh veut avoir la terre pour vassal.

Il prend sur la table une petite figurine, celle qui représente la reine Orlagh.

– Elle croit en la paix imposée par le biais du règne absolu, ajoute-t-il.

Je regarde le plateau.

– Tu voulais m’impressionner, poursuit Madoc. Tu supposais, à juste titre, que je ne prendrais pas conscience de ton vrai potentiel tant que tu ne m’aurais pas vaincu. Considère que je suis impressionné, Jude. Mais il vaudrait mieux pour nous deux que nous cessions de lutter l’un contre l’autre afin de nous concentrer sur notre intérêt commun : le pouvoir.

Ses propos restent en suspens dans l’air, inquiétants. Un compliment déguisé en menace. Il reprend :

– Il est temps que tu reviennes à mes côtés. Avant que je sois ton adversaire le plus sérieux.

Je m’enquiers :

– Si je reviens, qu’est-ce qui m’attend ?

Il me jauge, comme s’il prenait garde à ne pas trop en dire.

– J’ai un plan. Quand l’heure viendra, tu pourras m’aider à le mettre en œuvre.

– Un plan que je ne t’ai pas aidé à concevoir et dont tu ne me diras pratiquement rien ? Et si le pouvoir que je possède déjà m’intéresse davantage ?

Il sourit, dévoilant ses dents.

– Dans ce cas, j’imagine que j’ai mal jugé ma fille. Car la Jude que je connais arracherait le cœur de ce garçon pour l’affront qu’il lui a fait subir ce soir.

Honteuse qu’il me renvoie à la figure ce que j’ai vécu à la fête, je rétorque sèchement :

– Tu as laissé les autres m’humilier à Terrafæ depuis mon enfance. Tu as laissé les gens du Peuple me blesser, se moquer de moi et me mutiler.

Je lui montre mon doigt à la phalange manquante, que l’un de ses propres gardes a arrachée avec ses dents. Sur cette même main, j’ai une autre cicatrice, là où Dain m’a forcée à me transpercer la paume avec une dague.

– J’ai été ensorcelée et contrainte à participer à une fête, seule et en larmes. Autant que je sache, l’unique différence entre ce soir et les autres

soirs où j'ai enduré ces ignominies sans me plaindre, c'est que les précédentes t'étaient bénéfiques à toi, tandis que celle-là l'a été pour moi.

Madoc a l'air secoué.

– Je ne savais pas.

Je nuance :

– Tu ne voulais pas savoir.

Il contemple le plateau et les figurines posées dessus, dont la petite à mon effigie, puis déclare :

– Tes arguments me touchent au cœur, mais je ne suis pas sûr qu'ils soient aussi efficaces qu'une riposte. Ce garçon est indigne de...

Il aurait continué à parler si la porte ne s'était pas ouverte sur Randalin, vêtu de sa tenue d'apparat visiblement enfilée à la hâte.

– Oh, vous êtes là, tous les deux. Très bien. Nous allons commencer. Dépêchez-vous !

Alors que je m'apprête à le suivre, Madoc me retient par le bras et me confie à voix basse :

– Tu as essayé de nous avertir que cela arriverait. La seule chose que je te demande, ce soir, c'est de faire usage de ton pouvoir en tant que sénéchale pour bloquer toute alliance avec les Fonds marins.

– Oui, dis-je en pensant à Nicasia, à Chêne et à tous mes plans. Ça, je te le garantis.



Le Conseil Vivant se rassemble dans l'une des immenses salles des appartements du Grand Roi, autour d'une table marquetée du symbole de la lignée des Ronceverte : des fleurs et des épines, des racines qui s'enroulent.

Nihuar, Randalin, Baphen et Mikkel sont assis tandis que Fala, debout au milieu de la pièce, chante une petite chanson :

Petits poissons. Petits poissons qui mettent des pieds.

Épousez un poisson et vous aurez la belle vie.

Ôtez ses arêtes et à la poêle il sera frit.

Le sang de poisson sur un trône, c'est glacé.

Cardan se laisse tomber sur un canapé avec une élégance dramatique, dédaignant toute la tablée.

– Tout ceci est ridicule, peste-t-il. Où est Nicasia ?

– Nous devons discuter de cette offre, insiste Randalin.

– Vous appelez ça une offre ? raille Madoc en s'asseyant. Vu la façon dont le message a été transmis, je ne vois pas comment le Grand Roi pourrait épouser la fille sans qu'on pense que la terre craint la mer et a cédé à ses exigences.

– C'était peut-être un tantinet autoritaire, concède Nihuar.

– Il est temps que nous nous préparions, déclare Madoc. Si elle veut la guerre, elle va l'avoir. J'aurai ôté à la mer tout son sel avant de laisser Domelfe trembler devant le courroux d'Orlagh.

La guerre. J'avais justement peur que Madoc nous y pousse, et voilà qu'elle se profile sans qu'il en soit l'instigateur.

– Bon, dit Cardan en fermant les yeux, comme s'il allait faire un somme ici même. Dans ce cas, vous n'avez pas besoin de moi.

Un rictus se forme sur les lèvres de Madoc. Randalin a l'air légèrement incommodé. Il a longtemps souhaité que Cardan assiste aux réunions du Conseil Vivant, mais maintenant que le Grand Roi l'a honoré de sa présence, il ne sait pas trop quoi en faire.

– Et si vous preniez Nicasia comme compagne plutôt que comme épouse ? propose Randalin. Et obteniez d'elle un héritier qui pourra régner sur la terre et la mer ?

– Je ne vais plus devoir me marier sur ordre d'Orlagh ? Seulement me reproduire ? demande Cardan sèchement.

– J’aimerais entendre l’avis de Jude, intervient Madoc – ce qui me prend au dépourvu.

Tous les membres du Conseil se tournent vers moi. Ils semblent totalement déconcertés par la demande de Madoc. Dans les réunions, je n’avais de valeur qu’en tant qu’émissaire entre le Grand Roi et eux. Maintenant que Cardan est là pour parler en son nom, je pourrais aussi bien être une figurine de bois sur un plateau de stratégie : personne ne s’attendait à ce que je m’exprime.

– Pourquoi ça ? veut savoir Randalin.

– Parce que nous n’avons pas tenu compte de ses mises en garde la dernière fois. Elle nous a prévenus que la reine des Fonds marins allait s’opposer à la terre. Si nous l’avions écoutée, nous n’aurions peut-être pas besoin d’établir une stratégie à la hâte.

Randalin fait la grimace.

– C’est assez vrai, admet Nihuar comme si elle cherchait une explication à cette preuve troublante de mes compétences.

– Elle nous en dira peut-être plus sur ce qu’elle sait, espère Madoc.

Mikkel hausse les sourcils.

– Y a-t-il autre chose ? s’enquiert Baphen.

– Jude ? m’encourage Madoc.

Je pèse mes mots pour répondre.

– Comme je vous l’ai dit, Orlagh est en contact avec Balekin. J’ignore la teneur de leurs échanges, mais la mer envoie des membres de son peuple avec des présents et des messages à son intention.

Cardan affiche un air surpris et visiblement mécontent. Je me rends compte que j’ai négligé de lui parler de Balekin et des Fonds marins alors que j’en ai informé le Conseil.

– Et étais-tu également au courant pour Nicasia ? m’interroge-t-il.

Je balbutie :

– Je... Euh...

– Jude aime garder les choses pour elle plutôt que d’en aviser le Conseil, critique Baphen, sournois.

Comme si c’était ma faute si personne ne m’écoute.

Randalin me lance un regard noir.

– Tu ne nous as jamais expliqué comment tu avais obtenu ces informations.

Je lui rappelle :

– Vous me demandez si j’ai des secrets ? Je pourrais facilement vous retourner la question. Auparavant, ça ne vous intéressait pas.

– Prince de la terre, prince de sous les flots, proclame Fala. Prince des prisons, prince des fripons !

– Balekin n’a rien d’un stratège, tranche Madoc – ce qui revient quasiment à avouer que c’est lui qui a fomenté l’exécution d’Eldred. Toutefois, il est ambitieux. Et orgueilleux.

– « Rejetez la Mer une fois, et votre sang sera versé », récite Cardan. Ils parlaient de Chêne, je suppose.

Madoc et moi échangeons un coup d’œil. La seule chose sur laquelle nous nous sommes mis d’accord, c’est la sécurité de Chêne. Je me félicite qu’il soit loin d’ici, dans les terres, sous la protection d’espions et de chevaliers. Mais, si Cardan a bien interprété le vers, ne devrions-nous pas renforcer cette protection ?

– Si les Fonds marins projettent d’enlever Chêne, ils ont peut-être promis la couronne à Balekin, suggère Mikkel. Il vaut mieux qu’il reste deux descendants de la lignée, puisque l’un a besoin de l’autre pour être couronné. Trois, c’est superflu. Trois, c’est dangereux.

Autrement dit, il faudrait éliminer Balekin avant qu’il tente d’assassiner Cardan.

Je ne regretterais pas Balekin, moi non plus, mais Cardan se refuse catégoriquement à faire exécuter son frère. Je songe à ce qu’il m’avait dit, à la cour des Ombres : *Je suis peut-être pourri, mais j’ai une vertu : je ne suis pas un tueur.*

– Je tiendrai compte de vos remarques, conseillers, dit Cardan. Maintenant, je voudrais parler à Nicasia.

– Mais nous n’avons pas encore décidé... commence Randalin avant de s’interrompre devant le regard incendiaire que lui jette Cardan.

– Jude, va la chercher, dit le Grand Roi de Domelfe.

Encore un ordre.

Je me lève, serre les dents et me dirige vers la porte. Le Fantôme m’attend.

Je demande :

– Où est Nicasia ?

Il s’avère qu’on l’a mise chez moi, en compagnie du Cafard. Sa robe gris tourterelle est arrangée sur le divan comme si elle posait pour un tableau.

S'est-elle empressée de partir pour avoir le temps de se changer avant cette audience ?

– Voyez ce que le vent nous apporte, déclare-t-elle en me voyant.

– Le Grand Roi requiert ta présence, dis-je.

Elle m'adresse un sourire énigmatique et se lève.

– Si seulement c'était vrai.

Nous empruntons le couloir. Des chevaliers la regardent passer. Elle a l'air à la fois pitoyable et majestueuse et, quand s'ouvrent les immenses portes des appartements de Cardan, elle entre la tête haute.

En mon absence, un serviteur a apporté du thé. Le breuvage infuse dans une théière posée au milieu d'une table basse. Cardan en tient une tasse fumante entre ses doigts fins.

– Nicasia, dit-il d'une voix traînante. Ta mère nous a envoyé un message à tous les deux.

Elle fronce les sourcils, prenant conscience de la présence des conseillers, de l'absence d'invitation à s'asseoir et à se faire servir du thé.

– C'était son idée, pas la mienne, se défend-elle.

Cardan se penche en avant. Toute trace de fatigue et d'ennui envolée, il est désormais l'incarnation d'un seigneur fæ terrifiant, au regard vide et au pouvoir incalculable.

– Peut-être, mais je parie que tu étais au courant. Ne cherche pas à me piéger. On se connaît trop bien pour ça.

Nicasia baisse les yeux. Ses cils effleurent ses joues.

– Elle souhaite un autre genre d'alliance, dit-elle.

Peut-être que le Conseil la voit comme quelqu'un d'humble et de docile mais, pour ma part, je ne suis pas dupe.

Cardan se lève et lance contre le mur sa tasse qui vole en éclats.

– Dis à la reine des Fonds marins que, si elle s'avise de me menacer à nouveau, je ferai de sa fille ma prisonnière au lieu de mon épouse.

Nicasia semble sous le choc.

Randalin finit par retrouver sa langue.

– Ce n'est pas correct, de jeter des objets sur la fille de la reine des Fonds marins.

– Petit poisson, scande Fala, retire tes jambes et rentre à la nage.

Mikkel éclate de rire.

– Évitions de nous précipiter, tempère Randalin, impuissant. Princesse, accordez au Grand Roi un peu plus de temps pour réfléchir.

Je craignais que Cardan soit amusé, flatté ou tenté par la proposition d'Orlagh. Au lieu de quoi, il est clairement furieux.

– Laissez-moi m'entretenir avec ma mère, négocie Nicasia.

Elle scrute la pièce autour d'elle, les conseillers, moi, et décide de ne pas demander à Cardan de nous renvoyer. Elle opte pour la deuxième meilleure solution : se concentrer uniquement sur Cardan et parler comme si nous n'étions pas là.

– La mer est rude, tout comme les méthodes de la reine. Elle exige au lieu de demander poliment, mais ça n'exclut pas qu'il y ait du bon sens dans ses désirs.

– Veux-tu m'épouser, dans ce cas ? Rattacher la mer et la terre et nous lier dans le malheur ?

Cardan l'observe avec le mépris qu'il me réservait naguère. C'est le monde à l'envers.

Toutefois, Nicasia ne cède pas. Au contraire, elle s'avance d'un pas.

– Nous serions des légendes, susurre-t-elle. Des légendes qui n'auraient pas à se soucier de quelque chose d'aussi insignifiant que le bonheur.

Puis, sans attendre d'être congédiée, elle tourne les talons et s'en va. Sans en avoir reçu l'ordre, les gardes s'écartent pour la laisser passer.

– Eh bien, commente Madoc. En voilà une qui se comporte comme si elle était déjà sur le trône !

– Dehors, gronde Cardan.

Voyant que personne ne réagit, il balaie l'air d'un grand geste.

– Dehors ! Dehors ! Je suis sûr que vous souhaitez poursuivre cette discussion comme si je n'étais pas là, alors allez le faire ailleurs, là où je ne suis pas. Partez, et qu'on ne me dérange plus !

– Veuillez nous excuser, se désole Randalin. Nous voulions seulement...

– Dehors ! répète Cardan.

À ce stade, même Fala se dirige vers la porte.

– Sauf Jude, lance Cardan. Toi, reste encore un peu.

Toi. Je me tourne vers lui, sentant toujours la brûlure de l'humiliation de la soirée. Je pense à tous mes plans et mes secrets ; aux conséquences si nous entrons en guerre contre les Fonds marins, aux risques que j'ai pris et à ce qui est perdu à jamais.

J'attends que le dernier membre du Conseil ait quitté la salle.

– Donne-moi encore un ordre, dis-je, et je te montrerai ce que c'est que d'avoir vraiment honte. Les jeux de Locke ne seront rien comparés à ce que

je t'obligerai à faire.

Sur ces mots, je suis les autres dans le couloir.

Une fois à la cour des Ombres, j'envisage les options possibles.

Assassiner Balekin. Mikkel n'a pas tort : les Fonds marins auraient alors plus de mal à arracher la couronne du front de Cardan.

Inciter Cardan à prendre une autre épouse. Pensant à la mère Moelle, je regrette presque d'être intervenue. Si Cardan avait épousé la fille de la harpie, peut-être qu'Orlagh n'aurait pas exigé ce mariage sous peine de nous déclarer la guerre.

Évidemment, j'aurais eu d'autres problèmes.

Je sens un mal de crâne pointer derrière mes yeux. Du bout des doigts, je me masse l'arête du nez.

La date du mariage de Taryn approche et Chêne sera parmi nous dans quelques jours. Cette perspective ne me plaît pas, avec la menace d'Orlagh qui pèse sur Domelfe. Mon petit frère est un pion d'une trop grande valeur sur le plateau stratégique : trop nécessaire pour Balekin, trop dangereux pour Cardan.

Je me remémore ma dernière entrevue avec Balekin, son influence sur le géôlier, son comportement semblable à celui d'un roi exilé. Tous les rapports de Vulciber indiquent que rien n'a changé ou presque : Balekin continue à exiger des produits de luxe et reçoit toujours des visiteurs de la mer qui laissent des flaques d'eau et des perles derrière eux. Je me demande ce qu'ils lui ont dit, quelles promesses ils lui ont faites. D'après Nicasia, Balekin n'a pas d'importance ; malgré tout, lui doit penser exactement le contraire.

Puis un autre souvenir me revient : la prisonnière qui voulait me parler de ma mère. Elle est là-bas depuis longtemps. Si elle est disposée à vendre une information en échange de sa liberté, peut-être qu'elle acceptera d'en vendre une autre.

Alors que je passe en revue les renseignements que j'aimerais obtenir, je me demande soudain dans quelle mesure il serait plus judicieux de faire parvenir des informations à Balekin plutôt que de les lui soutirer.

Si je fais croire à cette femme que je la libère temporairement pour qu'elle me parle de ma mère, je pourrais lui glisser à l'oreille une ou deux informations. À propos de Chêne, de l'endroit où il se trouve ou de sa vulnérabilité. Elle ne mentirait pas en les transmettant puisqu'elle serait convaincue d'avoir entendu et dit la vérité.

Poursuivant mon raisonnement, je réalise que ce plan est prématuré. Pour le moment, il faut que je transmette à la prisonnière des informations plus simples qu'elle pourra à son tour divulguer. Des informations que je serai en mesure de contrôler et de vérifier, afin de m'assurer qu'elle est fiable.

Balekin voulait envoyer un message à Cardan. Je trouverai le moyen de le laisser faire.

La cour des Ombres a commencé à constituer des archives sur les habitants de Domelfe, mais, à part Balekin, les rouleaux ne mentionnent aucun prisonnier de la tour. Je passe par le couloir pour rejoindre le bureau de la Bombe, récemment aménagé.

Elle est occupée à lancer des dagues sur un tableau représentant un coucher de soleil.

Désignant la toile, je demande :

– Il ne te plaisait pas ?

– Je le trouvais pas mal, répond-elle. Mais je le préfère maintenant.

– J'aurais besoin de quelqu'un qui est enfermé à la Tour de l'Oubli. Avons-nous assez d'uniformes pour grimer quelques-unes de nos nouvelles recrues ? Les chevaliers en faction sur place m'ont déjà vue. Vulciber peut nous faciliter les choses, mais je préfère limiter les risques. Mieux vaut fabriquer de faux papiers et faire sortir la prisonnière sans qu'on nous pose trop de questions.

Concentrée, la Bombe fronce les sourcils.

– Qui t'intéresse ?

Je prends un bout de papier et y esquisse du mieux possible un plan du rez-de-chaussée.

– Une femme, dont la cellule est en haut de l'escalier, dis-je. Juste là. Elle y est seule.

– Tu peux me la décrire ?

Je hausse les épaules.

– Visage maigre, avec des cornes. Jolie, j'imagine. Comme vous tous.

– Quel genre de cornes a-t-elle ? s'enquiert la Bombe en inclinant la tête de côté, pensive. Droites ? Torsadées ?

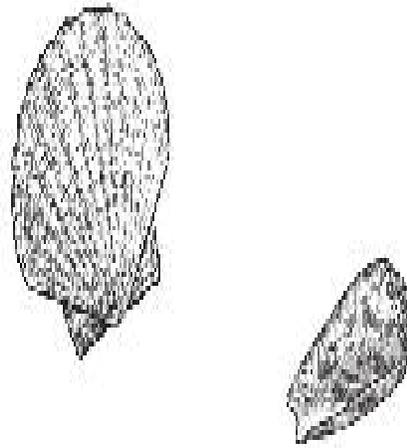
Je désigne le haut de mon crâne, là où elles se trouvaient dans mon souvenir.

– Petites. Un peu comme celles d'une chèvre. Et elle avait une queue.

– Les gens du Peuple sont rares dans la tour, explique la Bombe. Cette femme que tu décris...

– Tu la connais ?

– Je ne lui ai jamais parlé, nuance la Bombe. Mais je sais qui c'est – ou qui c'était : l'une des amantes d'Eldred, qui lui a donné un fils. C'est la mère de Cardan.



Chapitre 14

Mes doigts pianotent sur le vieux bureau de Dain tandis que le Cafard fait entrer la prisonnière.

– Elle s'appelle Asha. Dame Asha, précise-t-il.

Asha est maigre et si pâle qu'on dirait qu'elle a le teint grisâtre. Elle n'a plus grand-chose en commun avec la femme hilare que j'ai vue dans la boule de cristal.

Elle observe les lieux avec un ravissement mêlé de perplexité. Sa joie d'être sortie de la Tour de l'Oubli ne fait aucun doute. D'un regard avide, elle examine chaque détail même si la décoration de la pièce n'a rien d'exceptionnel, loin de là.

Feignant l'ignorance, je demande :

– Quel crime a-t-elle commis ?

J'espère ainsi qu'elle se prêtera au jeu et se dévoilera davantage.

Le Cafard me suit dans la danse et grogne :

– C'était la compagne d'Eldred. Quand il en a eu assez d'elle, il l'a jetée dans la tour.

Ce n'est pas la seule raison, j'en suis sûre. Tout ce que j'ai découvert, c'est qu'elle est impliquée dans la mort d'une autre maîtresse du Grand Roi et que, d'une manière ou d'une autre, cela a lien avec Cardan.

– Pas de chance. Asseyez-vous, dis-je en montrant la chaise devant mon bureau.

Celle à laquelle, cinq mois auparavant, Cardan était ligoté.

Je retrouve le visage de Cardan dans celui de sa mère. Ils ont les mêmes pommettes ridicules, les mêmes lèvres pleines.

Elle s'assoit et pose sur moi un regard perçant.

– J'ai grand-soif.

– Ah oui ? s'étonne le Cafard en passant sa langue noire sur la commissure de ses lèvres. Peut-être qu'un peu de vin l'étancherait.

– Et j'ai froid, aussi, lui dit-elle. Je suis glacée jusqu'aux os. Glacée comme la mer.

Le Cafard et moi nous regardons.

– Tenez donc compagnie à notre reine des Ombres. Je m'occupe du reste.

J'ignore ce que j'ai fait pour mériter un titre aussi ronflant et je crains qu'il m'ait été attribué comme on surnommerait un énorme troll « Minus », mais la femme semble impressionnée.

Un instant, je suis le Cafard du regard, songeant au secret de la Bombe. Puis il s'éclipse, nous laissant seules. Je me tourne vers dame Asha.

– Vous disiez avoir connu ma mère.

J'espère que cette piqûre de rappel l'amènera à se confier, en attendant que j'aie trouvé le moyen de lui faire dire ce que je dois absolument savoir.

Elle affiche un air légèrement surpris, comme si son environnement la distrayait au point de lui faire oublier la raison de sa présence ici.

– Vous lui ressemblez beaucoup, dit-elle.

Je l'incite à poursuivre :

– Vous avez affirmé connaître des secrets sur elle.

Enfin, elle sourit.

– Eva trouvait lassant de devoir renoncer à tout ce qu'elle avait connu dans son ancienne vie. Oh, être à Terrafæ l'amusait. C'est toujours comme ça – au début. Et puis les mortels finissent par avoir le mal du pays. On avait l'habitude de traverser discrètement la mer pour aller dans son monde récupérer les petites choses qui lui manquaient. Des barres chocolatées. Du parfum. Des collants. Ça, c'était avant Justin, bien sûr.

Justin et Eva. Eva et Justin. Ma mère et mon père. Mon ventre se noue à l'idée qu'Asha les a mieux connus que moi.

Je répète quand même :

– Bien sûr.

Elle se penche sur le bureau.

– Vous lui ressemblez. Vous leur ressemblez à tous les deux.

Et votre fils vous ressemble, me dis-je.

– Vous êtes au courant de l'affaire, je parie, reprend Asha. Que l'un de vos parents, voire les deux, a tué une femme et brûlé son corps pour cacher à Madoc la disparition de votre mère. Je pourrais vous en parler. Vous raconter comment c'est arrivé.

Je confirme :

– Si je vous ai fait venir ici, c'est précisément pour ça. Pour que vous me disiez tout ce que vous savez.

– Et pour me renvoyer ensuite dans la Tour de l'Oubli ? Non. Mes informations ont un prix.

Avant que je puisse répondre, la porte s'ouvre et le Cafard entre avec un plateau chargé de fromage, de pain noir et d'un gobelet fumant de vin épicé. Une cape est drapée sur ses épaules. Après s'être délesté de la nourriture, il dépose le vêtement sur Asha comme une couverture.

– Autre chose ? s’enquiert-il.

Je rétorque :

– Elle allait y venir.

– La liberté, répond-elle. Je souhaite quitter la Tour de l’Oubli et pouvoir traverser en toute sécurité Insmoor, Insweal et Insmire. De plus, je veux que vous me promettiez que le Grand Roi de Domelfe n’apprendra jamais ma libération.

Je la rassure :

– Eldred est mort. Vous n’avez pas d’inquiétude à avoir.

– Je sais qui est le Grand Roi, réplique-t-elle sèchement. Et je ne veux pas qu’il me trouve lorsque je serai libre.

Le Cafard hausse les sourcils.

Dans le silence qui suit, Asha avale une grande gorgée de vin et mord dans un morceau de fromage.

Il me vient à l’esprit que Cardan ne peut ignorer où sa mère a été envoyée. S’il n’a rien fait pour la tirer de là, s’il ne lui a même pas rendu visite depuis son accession au trône, c’est un choix de sa part. Je repense au petit garçon de la boule de cristal ; au regard plein d’adoration qu’il portait sur sa mère. Qu’est-ce qui a changé ? Je me souviens à peine de la mienne, mais je serais prête à sacrifier beaucoup pour la revoir, même brièvement.

– Dites-moi quelque chose qui ait de la valeur, dis-je, et j’y réfléchirai.

– Je ne vais donc rien obtenir aujourd’hui ? demande-t-elle.

– Nous vous avons nourrie et vêtue de nos propres habits, non ? De plus, vous avez l’autorisation de vous promener dans les jardins avant de retourner dans la tour. Profitez du parfum des fleurs, sentez l’herbe sous vos pieds. Que je sois claire : je ne suis pas du genre à supplier qu’on me raconte des souvenirs réconfortants ou des histoires d’amour. Si vous avez mieux à offrir, alors peut-être trouverai-je quelque chose à vous proposer. Mais n’allez pas croire que vous m’êtes indispensable.

Elle fait la moue et réplique :

– Très bien. Une harpie est venue sur la propriété de Madoc lorsque votre mère était enceinte de Vivienne. La harpie, versée dans les prophéties, lisait l’avenir dans les coquilles d’œufs. Savez-vous ce qu’elle a prédit ? Que l’enfant d’Eva était destiné à devenir une arme plus redoutable que toutes celles que Justin pourrait jamais forger.

Je demande :

– Vivi ?

– Son enfant, insiste Asha. Elle a dû penser à celui qu'elle attendait à ce moment-là. C'est peut-être pour cette raison qu'Eva est partie : pour protéger son enfant de sa destinée. Mais personne n'échappe à son destin.

Je ne dis rien et pince les lèvres. La mère de Cardan boit une autre gorgée de vin.

Je ne laisserai rien paraître de mon trouble.

– C'est toujours insuffisant, dis-je en restant concentrée sur l'espoir que ces informations remonteront jusqu'à Balekin, sur l'espoir d'avoir trouvé comment lui damer le pion. Si vous avez mieux, vous pouvez m'envoyer un message. Nos espions surveillent les billets qui entrent et sortent de la Tour de l'Oubli, en général au moment où ils arrivent au palais. Quel que soit celui que vous envoyiez, quel que soit son destinataire, s'il quitte les mains du geôlier, nous en prendrons connaissance. Ce sera facile de me faire savoir si vous vous êtes souvenue de quelque chose de plus précieux.

Sur ces mots, je me lève et quitte la pièce. Le Cafard me suit dans le couloir et pose une main sur mon bras.

Un long moment, je reste là, muette, tentant de rassembler mes pensées.

Il secoue la tête.

– Je lui ai posé quelques questions en venant. Apparemment, à l'époque, elle était fascinée par la vie au palais, éblouie par les faveurs du Grand Roi, folle de joie de pouvoir danser, chanter et boire du vin. Cardan a été nourri par une petite chatte noire dont la portée était mort-née.

Je m'exclame :

– Il a survécu grâce à du lait de chatte ?

Le Cafard me regarde comme si je n'avais retenu qu'un détail insignifiant de son récit.

– Après l'incarcération d'Asha à la tour, Cardan a atterri chez Balekin, m'informe-t-il.

Je songe de nouveau au cristal que j'ai examiné dans le bureau d'Eldred ; à Cardan vêtu de haillons, cherchant l'approbation maternelle, celle-ci ne se manifestant que lorsqu'il se comportait de façon horrible. Un prince abandonné, nourri au lait de chatte et à la cruauté, qu'on laissait errer dans le palais comme un petit fantôme. Je me revois, moi, cachée dans une tour du Manoir Creux, regardant Balekin contraindre un mortel ensorcelé à rosser son petit frère pour le punir de ses piètres qualités de combattant à l'épée.

– Ramène-la à la tour, dis-je au Cafard.

Il hausse les sourcils.

– Tu ne veux pas en apprendre davantage sur tes parents ?

– Elle a trop de plaisir à s'épancher. Je pense pouvoir lui soutirer ce que je veux savoir sans qu'elle exige trop de contreparties.

Et puis, j'ai planté une graine plus précieuse. Il ne reste plus qu'à attendre de voir si elle germe.

Le Cafard m'adresse un demi-sourire.

– Ça te plaît, hein ? De jouer avec nous ? D'actionner nos ficelles pour voir comment on danse ?

– Avec le Peuple, tu veux dire ?

– J'imagine que ça te plairait tout autant avec des mortels, mais c'est avec nous que tu as de l'entraînement.

Je ne pense pas que ce soit un reproche, mais j'ai quand même l'impression d'avoir été démasquée.

– Et peut-être que certains d'entre nous ont une saveur particulière, ajoute-t-il.

Les yeux baissés sur son nez crochu, il m'observe jusqu'à ce que je demande :

– C'est censé être un compliment ?

Là-dessus, son sourire s'élargit.

– En tout cas, ce n'est pas une insulte.



Chapitre 15

Le lendemain, des robes arrivent par caisses entières, avec des manteaux, de jolies petites vestes, des pantalons de velours et des bottes hautes. Tous ces articles ont l'air d'appartenir à quelqu'un d'invincible ; quelqu'un qui serait à la fois meilleur et pire que moi.

Je m'habille. Avant que j'aie terminé, Tombenloc entre. Elle insiste pour coiffer mes cheveux en arrière, les retenant avec un nouveau peigne sculpté en forme de crapaud, dont l'œil est un chrysobéryl.

Vêtue d'un manteau de velours noir bordé d'argent, j'observe mon reflet en songeant au soin avec lequel Taryn a choisi ce vêtement. C'est à ça que je veux penser et à rien d'autre.

Un jour, elle m'a confié qu'il lui arrivait de me détester pour avoir assisté à des humiliations que lui avaient fait subir les nobles. Je me demande si c'est pour cette raison que j'ai tant de mal à oublier ce qui s'est passé avec Locke : parce que ma sœur en a été témoin et que, dès que je la vois, je me rappelle ce que ça fait d'être tournée en ridicule.

Mais, tandis que j'admire mes nouveaux vêtements, je songe à tous les bienfaits qui peuvent venir de quelqu'un qui vous connaît assez pour comprendre vos espoirs et vos peurs. Je n'ai peut-être pas confessé à Taryn les actes horribles que j'ai commis et les talents terribles que j'ai acquis, mais elle m'a habillée comme si je l'avais fait.

Dans ma nouvelle tenue, je me rends à une réunion du Conseil décidée à la hâte et j'écoute ses membres débattre : Nicasia a-t-elle transmis à Orlagh le message plein de colère de Cardan ? Les poissons savent-ils voler ? (Ça, c'est Fala.)

– Peu importe qu'elle l'ait fait ou non, déclare Madoc. Le Grand Roi a été clair. S'il refuse de se marier, nous devons partir du principe qu'Orlagh mettra ses menaces à exécution. Ce qui veut dire qu'elle va chercher à le saigner.

– Vous allez un peu trop vite, objecte Randalin. Ne devrions-nous pas considérer que le traité tient toujours ?

– Quel est l'intérêt ? demande Mikkell en jetant un regard en biais à Nihuar. La cour des Unseelie ne survit pas grâce à des vœux pieux.

La représentante des Seelie pince sa petite bouche d'insecte.

– D'après les astres, nous traversons une période de grande agitation, souligne Baphen. J'ai vu l'arrivée d'un autre monarque, mais que ce soit un

signe de la destitution de Cardan, du renversement d'Orlagh ou du couronnement de Nicasia, je ne saurais le dire.

– J'ai un plan, annonce Madoc. Chêne sera bientôt à Domelfe. Quand Orlagh lancera son attaque contre lui, j'ai bien l'intention de la prendre sur le fait.

– Non, dis-je.

Sous l'effet de la surprise, tous les regards se tournent vers moi.

– Hors de question que tu te serves de Chêne comme appât.

Madoc ne semble pas particulièrement offensé par mon opposition.

– Je comprends que tu l'interprètes de cette manière... commence-t-il.

– Parce que c'est exactement ça.

Je l'observe d'un œil noir. Toutes les raisons pour lesquelles, dès le début, je ne voulais pas que Chêne soit Grand Roi avec Madoc pour le régenter, me reviennent.

– Si Orlagh prévoit de s'en prendre à Chêne, alors mieux vaut savoir quand elle va frapper plutôt que d'attendre qu'elle passe à l'action. Et le meilleur moyen de le savoir, c'est de lui offrir une occasion de le faire.

Je demande :

– Que dirais-tu de faire en sorte qu'il n'y ait *pas* d'occasion ?

Madoc nie d'un mouvement de tête.

– Autant compter sur les vœux pieux contre lesquels Mikkel nous a mis en garde à l'instant. J'ai déjà écrit à Vivienne. Leur arrivée est prévue dans la semaine.

J'insiste :

– Chêne ne doit pas venir ici. C'était déjà dangereux avant, ça l'est encore plus maintenant.

– Tu penses que le monde des mortels ne l'est pas ? raille Madoc. Tu penses que les Fonds marins ne peuvent pas lui nuire là-bas ? Chêne est mon fils, je suis le grand général de Domelfe et je sais ce que je fais. Mets en place toutes les protections que tu veux, mais laisse-moi gérer le reste. Ce n'est pas le moment de nous faire une crise de nerfs.

Je crisper la mâchoire.

– Une crise de nerfs ?

Il me regarde fixement et assène :

– C'est facile de mettre sa propre vie en péril, n'est-ce pas ? De ne plus craindre le danger. Mais un bon stratège doit parfois mettre en jeu la vie des autres, même celle de ceux et celles qui lui sont chers.

Il me jette un regard lourd de sous-entendus, peut-être pour me rappeler que je l'ai empoisonné, un jour.

– Pour le bien de Domelfe, conclut-il.

Je me mords la langue pour m'empêcher de répondre. Cette conversation ne me mènera nulle part devant le Conseil au grand complet. Surtout que je ne suis pas certaine d'avoir raison.

Il faut que j'en sache plus sur ce que fomentent les Fonds marins, et vite. S'il existe un moyen d'éviter de faire prendre des risques à Chêne, je compte bien le trouver.

Randalin a d'autres questions sur la garde personnelle du Grand Roi. Madoc veut que les cours inférieures mettent à sa disposition plus de soldats qu'en temps normal. Nihuar et Mikkel objectent tous les deux. Laisant leurs propos glisser sur moi, j'essaie de réfléchir.

À la fin de la réunion, un page vient me voir avec deux messages, dont l'un de Vivi, envoyé au palais. Elle me demande de venir les chercher, Chêne, Heather et elle, pour les emmener à Domelfe demain, en vue du mariage de Taryn. Le délai est plus court que celui annoncé par Madoc. L'autre mot est de Cardan : il me convoque dans la salle du trône.

Jurant à voix basse, je m'apprête à prendre congé. Randalin me retient par la manche.

– Jude, dit-il. Permits-moi de te donner un conseil.

Je me demande s'il va me réprimander.

– En tant que sénéchale, tu n'es pas seulement la voix du roi, glisse-t-il. Tu es aussi ses mains. Si travailler avec le général Madoc ne te convient pas, trouve-lui un remplaçant. Quelqu'un qui ne soit pas coupable de trahison.

Je savais que Randalin était souvent en désaccord avec Madoc lors des réunions du Conseil, mais j'ignorais totalement qu'il souhaitait se débarrasser de lui. Pourtant, je n'ai pas plus confiance en Randalin qu'en Madoc.

– Intéressant, dis-je, espérant n'avoir rien montré de ma surprise, avant de m'échapper.

Lorsque j'entre dans la salle, Cardan se prélassait sur le trône, une de ses longues jambes passées par-dessus l'un des accoudoirs.

Des noceurs fatigués festoient encore dans le grand hall, autour de tables chargées de délices. L'air est chargé d'une odeur de terre fraîchement retournée et de vin récemment renversé. Tandis que je me fraie un chemin

vers le dais, je remarque Taryn endormie sur un tapis. Un garçon pixie que je ne connais pas sommeille à côté d'elle. Ses grandes ailes de libellule tressaillent de temps à autre, comme s'il rêvait qu'il volait.

Locke est tout à fait éveillé. Assis au bord de l'estrade, il hurle après des musiciens.

Agacé, Cardan laisse retomber ses jambes au sol.

– Quel est le problème, exactement ?

Une créature mi-garçon mi-chevreuil s'avance. Je le reconnais : il a joué à la fête de la Lune du Chasseur. Il prend la parole d'une voix tremblante.

– Je vous prie de m'excuser, Votre Majesté, mais ma lyre a été volée.

– Alors de quoi débattons-nous ? s'enquiert Cardan. La lyre est ici ou elle n'est pas ici, non ? Si elle a disparu, qu'un violoniste prenne le relais.

– C'est lui qui l'a volée.

Le garçon désigne un autre musicien. Celui-ci a des cheveux semblables à de l'herbe.

Cardan se tourne vers le voleur avec un froncement de sourcils.

– Les cordes de ma lyre à moi sont faites de cheveux de jeunes et beaux mortels hélas décédés, bredouille le Fæ accusé. J'ai mis des dizaines d'années à les assembler et ça n'a pas été facile de les entretenir. Les voix mortelles chantaient tristement quand je jouais. En les entendant, vous auriez pu pleurer et supplier pour obtenir leur pardon.

Cardan a un geste d'impatience.

– Quand tu auras fini de te vanter, pourras-tu en venir au fait ? Je ne t'ai pas interrogé sur ton instrument, mais sur le sien.

On dirait que le Fæ aux cheveux d'herbe rougit : son teint vert prend une nuance plus foncée. Je suppose que c'est la couleur de son sang plutôt que celle de sa chair.

– Il me l'a empruntée hier soir, dit-il en montrant le garçon-chevreuil. Après ça, il n'a plus voulu la lâcher et a fini par la détruire. Je n'ai pris sa lyre qu'en dédommagement. Même si elle est d'une qualité inférieure, il faut bien que je joue sur quelque chose.

– Tu devrais les punir tous les deux, suggère Locke. Pour avoir dérangé le Grand Roi au sujet d'un problème aussi futile.

– Eh bien ?

Cardan se tourne de nouveau vers le plaignant.

– Dois-je rendre mon verdict ?

– Attendez, pas tout de suite, je vous en supplie, répond le garçon-chevreuil, si nerveux que ses oreilles tressaillent. Quand j’ai joué de sa lyre, les voix des défunts dont les cheveux ont servi à faire les cordes m’ont parlé. C’étaient eux, les véritables propriétaires de l’instrument. Quand je l’ai détruit, je les ai sauvés. Ils étaient piégés, vous comprenez ?

Ennuyé, Cardan se laisse choir sur son trône et renverse la tête en arrière. Sa couronne tombe de travers sur son front.

– Ça suffit, ordonne-t-il. Vous êtes tous les deux des voleurs, aussi peu doués l’un que l’autre.

– Mais vous ne comprenez pas la souffrance, les hurlements…

Soudain, le garçon-chevreuil plaque une main sur sa bouche. Il s’est souvenu à qui il s’adressait.

– N’as-tu jamais entendu dire que la vertu est une récompense en soi ? demande Cardan d’un ton affable. Parce qu’elle n’offre aucun autre avantage.

Le garçon gratte le sol avec un sabot.

– Tu as volé une lyre et on t’a volé la tienne, explique Cardan doucement. C’est un juste retour des choses.

Se tournant vers le musicien aux cheveux d’herbe, il reprend :

– Quant à toi, tu as géré seul cette affaire. Je suppose donc que tu es satisfait. Mais, l’un comme l’autre, vous m’avez agacé. Donne-moi cet instrument.

Les deux garçons semblent contrariés. Toutefois, le musicien aux cheveux d’herbe s’avance pour donner la lyre à un garde.

– Vous aurez l’occasion d’en jouer chacun votre tour. Le meilleur d’entre vous pourra la conserver. Car l’art surpasse le vice et la vertu.

Quand le garçon-chevreuil commence à jouer, je grimpe les marches d’un pas prudent. Je ne m’attendais pas à ce que Cardan s’abaisse à écouter les doléances des musiciens. Je n’arrive pas à décider si le jugement qu’il a rendu est génial ou si c’est juste un abruti. Une fois de plus, je crains de voir dans ses actions la vérité qui me plairait.

La musique envoûtante vibre contre ma peau, jusque dans mes os.

– Votre Majesté, dis-je. Vous m’avez fait appeler ?

– Ah, oui.

Ses cheveux noir corbeau lui tombent sur un œil.

– Alors, sommes-nous en guerre ? m’interroge-t-il.

Un instant, je crois qu’il parle de nous.

Je réponds :

– Non. Du moins pas avant la prochaine pleine lune.

– On ne peut pas se battre contre la mer, commente Locke avec philosophie.

Cardan émet un petit rire.

– On peut se battre contre tout. Gagner, en revanche, c'est une autre histoire. N'est-ce pas, Jude ?

– Jude est une vraie gagnante, affirme Locke avec un sourire.

Puis il regarde les musiciens et frappe dans ses mains.

– Assez. À l'autre.

Puisque Cardan ne donne pas de contre-ordre au maître des fêtes, le garçon-chevreuil passe la lyre à son concurrent. Une nouvelle mélodie s'envole à travers la colline, si sauvage qu'elle affole mon cœur.

– Tu allais partir, dis-je à Locke.

Il sourit.

– Je me trouve très bien là où je suis, rétorque-t-il. Je suis sûr que ce que tu as à dire au roi n'a rien de si personnel ou privé.

– Tu ne le sauras jamais, dommage pour toi. Va-t'en. Tout de suite.

Je songe aux conseils de Randalin, qui m'a rappelé l'étendue de mon pouvoir. Celui-ci est peut-être grand, mais en attendant, me voilà incapable de me débarrasser d'un maître des fêtes même une demi-heure. Alors ne parlons pas d'un grand général qui est aussi mon père adoptif.

– Pars, ordonne Cardan à Locke. Si je l'ai convoquée, ce n'est pas pour *ton* plaisir.

– Tu manques de générosité. Ça prouve que tu ne m'aimes pas vraiment, déplore Locke en sautant de l'estrade.

Je lui lance :

– Ramène Taryn à la maison.

C'est pour l'épargner *elle* que je me retiens de coller mon poing dans la figure de Locke.

– C'est comme ça qu'il te préfère, je pense, dit Cardan. Furieuse et les joues rouges.

Je crache :

– Je me fiche de ce qui lui plaît.

– On dirait que tu te fiches de pas mal de choses.

Il a dit ça sèchement. Quand je le regarde, son visage reste de marbre.

Je demande :

– Pourquoi tu m’as fait venir ?

Il ôte ses jambes de l’accoudoir et se met debout.

– Toi, dit-il en désignant le garçon-chevreuil. Aujourd’hui est ton jour de chance. Prends la lyre. Et veillez à ce que ni l’un ni l’autre n’attirez plus mon attention.

Tandis que le garçon-chevreuil le salue en s’inclinant et que le musicien aux cheveux d’herbe prend une mine boudeuse, Cardan se tourne vers moi.

– Viens.

J’ai du mal à ignorer ses manières cavalières. Malgré tout, je le suis derrière le trône, vers une porte insérée dans le mur de pierre, à demi cachée par une plante grimpante. C’est la première fois que je la remarque.

Cardan écarte la plante et nous franchissons la porte.

Elle donne sur une pièce de taille modeste clairement destinée aux réunions intimes. Les murs sont couverts d’une mousse parsemée de petits champignons phosphorescents qui nous éclairent d’une lueur blanche. L’endroit est meublé d’un canapé bas sur lequel on peut s’asseoir ou s’allonger, selon ce qu’exige la situation.

Nous sommes seuls. Ce n’était pas arrivé depuis longtemps. Quand Cardan fait un pas vers moi, j’ai l’impression que mon cœur s’arrête de battre.

Il hausse les sourcils.

– Mon frère m’a envoyé un message.

Il l’extirpe de sa poche.

Si tu veux sauver ta peau, viens me rendre visite. Et tiens ta sénéchale en laisse.

– Bon, dit-il en me montrant le billet. Peut-on savoir ce que tu as trafiqué ?

Je soupire de soulagement. Dame Asha n’a pas tardé à transmettre à Balekin les informations que je lui ai données. Et Balekin n’a pas tardé à réagir. Un point pour moi.

J’avoue :

– J’ai intercepté des messages qui t’étaient destinés.

– Et tu as décidé de ne pas m’en parler.

Il m’observe sans rancœur particulière, mais sans avoir l’air ravi non plus.

– De la même manière, tu as estimé qu’il n’était pas nécessaire de me dire que Balekin et Orlagh étaient en contact, enchaîne-t-il, ni quels étaient les

projets de Nicasia.

– Écoute, évidemment que Balekin veut te voir, dis-je, tentant de dévier la conversation vers un autre sujet que la liste tristement incomplète de ce que je lui ai caché. C'est ton frère, il t'a recueilli. Tu es la seule personne qui a le pouvoir de le libérer et qui pourrait éventuellement se décider à le faire. J'ai pensé que, si tu étais d'humeur clémente, tu irais lui parler n'importe quand, selon ton envie. Tu n'avais pas besoin de ses exhortations.

– Et qu'est-ce qui a changé ? demande-t-il en agitant le papier sous mon nez.

À présent, il semble fâché.

– Pourquoi ai-je été autorisé à recevoir ce message ?

– Je lui ai offert une source d'informations, dis-je. Une source avec laquelle je peux transiger.

– Et suis-je censé répondre à ce petit mot ? m'interroge-t-il.

– Convoque-le en tant que prisonnier.

Je lui prends le message des doigts et le glisse dans ma poche.

– Je serais curieuse de savoir ce qu'il pense obtenir de toi avec une petite conversation, dis-je. Surtout qu'il ignore que tu connais ses liens avec les Fonds marins.

Cardan plisse les yeux. Le pire, c'est que je suis encore en train de le duper – par omission. Je lui cache que ma source d'informations, celle avec qui je peux désormais négocier, n'est autre que sa mère.

J'aimerais lui dire : *Je croyais que tu voulais que je me débrouille seule. Je croyais que j'étais censée régner, que tu étais censé être insouciant et que c'était censé en rester là.*

– J'imagine que Balekin essaiera de m'aboyer dessus jusqu'à ce que je lui donne ce qu'il veut, suppose Cardan. Il est possible de le provoquer en espérant qu'il nous lâche quelque chose. Possible, mais peu probable.

Je hoche la tête. La partie de mon cerveau dédiée aux complots, affûtée par les jeux de stratégie, me souffle une idée.

– Nicasia en sait plus qu'elle le dit. Oblige-la à avouer le reste et sers-t'en contre Balekin.

– Oui, eh bien, je doute que faire subir l'écrase-doigts à une princesse des mers soit une manœuvre politique efficace.

Je le regarde de nouveau ; sa bouche charnue, ses pommettes hautes, sa beauté cruelle.

– Je ne parle pas d'écrase-doigts, mais de toi. *Toi*, vas voir Nicasia et séduis-la.

Il hausse les sourcils.

– Oh, je t'en prie ! dis-je.

Le plan prend forme dans ma tête pendant que je parle – un plan que je déteste aussi sûrement que je suis convaincue de son efficacité.

Je poursuis :

– Chaque fois que je te vois, tu es pratiquement couvert de courtisanes.

– Je suis le roi, se justifie-t-il.

– C'était déjà le cas avant.

Ça me fait mal de devoir le lui préciser. Il a forcément conscience de l'effet qu'il a sur le Peuple.

Il esquisse un geste d'impatience.

– Tu veux parler de l'époque où je n'étais que le prince ?

– Utilise la ruse ! dis-je, à la fois gênée et exaspérée. Je ne doute pas que tu en as en réserve. Nicasia te veut. Ça ne devrait pas être sorcier !

Je ne l'aurais pas cru possible, mais il hausse encore davantage les sourcils.

– Tu me suggères vraiment de faire ça.

Je respire un bon coup, comprenant que je vais devoir le convaincre que ça marchera. Et je sais avec quel argument y parvenir.

– C'est Nicasia qui a emprunté le passage secret et tiré sur la fille que tu embrassais.

– Tu veux dire qu'elle a tenté de me tuer ? demande-t-il. Franchement, Jude, combien de secrets as-tu encore ?

Je songe à sa mère et me mords la langue. Il y en a trop.

– Elle visait la fille, pas toi. Elle t'a trouvé au lit avec quelqu'un, a fait une crise de jalousie et a tiré deux fois. Malheureusement pour ta réputation, mais heureusement pour tout le monde, elle ne sait pas se servir d'une arbalète. Maintenant, tu me crois quand je te dis qu'elle te veut ?

– Je ne sais pas ce que je dois croire, répond-il, à l'évidence fâché – contre elle peut-être, ou contre moi.

Probablement contre nous deux.

– Elle pensait te surprendre dans ton lit. Donne-lui ce qu'elle veut et soutire-lui les informations dont nous avons besoin pour éviter une guerre.

Il s'avance vers moi, si près que je sens son haleine dans mes cheveux.

– C'est un ordre, que tu me donnes ?

– Non, dis-je, déstabilisée et incapable de le regarder en face. Bien sûr que non.

D'un doigt, il relève mon menton pour que je regarde ses yeux noirs et la rage qui s'y consume comme des braises.

– Mais tu penses que je dois le faire. Que je peux le faire. Que je serais doué. Très bien, Jude. Dis-moi comment je dois m'y prendre. Crois-tu que ça lui plairait si je m'approchais d'elle ainsi et que je la regardais au fond des yeux ?

Tout mon corps est en alerte, animé d'un désir inopportun si intense que c'en est gênant.

Et il le sait. Je sais qu'il le sait.

– Sûrement, dis-je d'une voix légèrement tremblante. Fais comme d'habitude.

– Oh, allons ! s'emporte-t-il, contenant à peine sa fureur. Si tu veux que je joue les filles de joie, fais-moi au moins profiter de tes conseils !

De ses doigts ornés de bagues, il trace une ligne sur ma joue, suit la courbe de ma lèvre et descend le long de ma gorge. Je suis si bouleversée que j'en ai le tournis.

– Est-ce ainsi que je devrais la toucher ? demande-t-il, les cils baissés.

Les ombres sculptent son visage et font ressortir ses pommettes.

– Je ne sais pas, dis-je.

Mais ma voix me trahit. Elle est trop aiguë et j'ai le souffle court.

Il presse sa bouche contre mon oreille et l'embrasse. Ses mains effleurent mes épaules et me font frissonner.

– Et ensuite ? Est-ce ainsi que je dois la séduire ?

Je sens ses lèvres souffler ces mots contre ma peau.

– Crois-tu que ça marcherait ? ajoute-t-il.

J'enfonce mes ongles dans ma paume pour me retenir de me plaquer contre lui. Tout mon corps tremble, tendu comme un arc.

– Oui.

Puis sa bouche est contre la mienne. Ma bouche s'entrouvre. Je ferme les yeux pour ne pas voir ce que je m'appête à faire. J'emmêle mes doigts dans ses boucles noires. Il ne m'embrasse pas comme s'il était en colère : son baiser est tendre, ardent.

Tout est ralenti ; tout se liquéfie et devient brûlant. J'arrive à peine à réfléchir.

C'est ce que je désirais, ce que je redoutais, et voilà que ça se produit. Je ne sais pas comment je pourrai jamais désirer autre chose.

Nous reculons en chancelant jusqu'au canapé. Il m'allonge sur les coussins et je l'attire contre moi. Son expression reflète la mienne : la surprise mêlée d'horreur.

– Répète-moi ce que tu m'as dit à la fête, souffle-t-il en s'allongeant sur moi, son corps plaqué contre le mien.

– Quoi ?

Je n'ai plus les idées claires.

– Que tu me hais, dit-il d'une voix rauque. Dis-moi que tu me hais.

Il m'embrasse plus fougueusement. Dans sa bouche, je souffle :

– Je te hais. Je te hais tant que, parfois, je ne pense à rien d'autre.

Sur ces mots, il émet un son dur, grave.

Il fait glisser une main sur mon ventre, le caresse. Il m'embrasse de nouveau, et c'est comme si je tombais d'une falaise. Comme une avalanche en montagne, qui prend de l'élan à chaque étape, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que la destruction à l'arrivée.

Jamais je n'ai ressenti ça.

Il se met à déboutonner mon pourpoint. J'essaie de ne pas me pétrifier, de ne pas lui montrer mon inexpérience. Je ne veux pas qu'il s'arrête.

On dirait un geis. Il y a le même plaisir obscur que lorsqu'on quitte la maison en cachette ; la même ignoble satisfaction que lorsqu'on commet un vol. Ça me rappelle l'instant qui a précédé celui où je me suis enfoncé une dague dans la main, stupéfaite de ma capacité à me trahir moi-même.

Il se redresse pour ôter sa veste tandis que je me débats pour me libérer de la mienne. En me regardant, il bat des paupières, comme s'il était dans le brouillard.

– C'est vraiment une très mauvaise idée, déclare-t-il.

Il y a une sorte d'étonnement dans sa voix.

Je confirme en me débarrassant de mes bottes d'un coup de pied :

– Effectivement.

Je porte un collant. À mon sens, il n'existe pas de manière élégante de les retirer. En tout cas, je ne la connais pas. Emmêlée dans le tissu, me sentant bête, je me rends compte que je pourrais immédiatement mettre un terme à cette folie. Rassembler mes affaires et m'en aller. Pourtant, je ne le fais pas.

En un geste élégant, Cardan fait passer sa chemise blanche par-dessus sa tête, dévoilant sa peau nue et ses cicatrices. Mes mains tremblent. Il les saisit

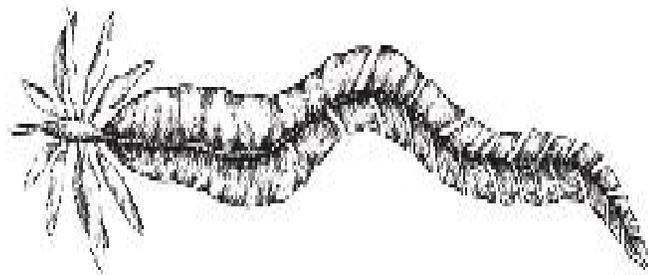
et embrasse les articulations de mes doigts avec une certaine révérence.

– Il y a tant de mensonges que j’aimerais pouvoir te dire, chuchote-t-il.

Je frissonne. Mon cœur bat la chamade quand ses mains effleurent ma peau et que l’une d’elles se faufile entre mes cuisses. Je l’imite, cherchant à ouvrir à tâtons les boutons de ses hauts-de-chausses. Il m’aide à les enlever. La queue qu’il a dans le bas du dos se courbe contre sa jambe avant de s’enrouler autour de la mienne, douce comme un murmure. Je fais glisser ma main sur son ventre plat. Je m’oblige à ne pas hésiter, mais mon manque d’expérience est manifeste. Sa peau est brûlante sous ma paume, contre mes cals. Ses doigts à lui sont bien trop habiles.

C’est comme si je me noyais dans les sensations.

Il garde les yeux ouverts, contemple mon visage en feu, écoute ma respiration saccadée. J’essaie de me retenir d’émettre des bruits embarrassants. Le regard qu’il fixe sur moi est encore plus intime que ses caresses. Je déteste qu’il sache ce qu’il fait et pas moi. Je déteste être ainsi vulnérable. Je me déteste quand je rejette la tête en arrière pour dégager ma gorge. Je déteste la façon dont je m’agrippe à lui, mes ongles enfoncés dans son dos, mes pensées volant en éclats, avec une seule chose en tête : jamais quelqu’un ne m’a fait cet effet-là, et de tout ce qu’il m’a fait subir, me faire cet effet-là est de loin le pire.



Chapitre 16

L'une des choses les plus difficiles à supporter, qu'on soit espion, stratège ou simple individu, c'est l'attente. Je me souviens des leçons du Fantôme durant lesquelles il m'obligeait à rester assise pendant des heures, profondément concentrée, une arbalète à la main, attendant le moment parfait pour tirer.

La victoire est en grande partie imputable à l'attente.

Mais, pour le reste, il faut savoir tirer au bon moment. Relâcher toute cette pression.

De retour dans mes appartements, je tâche de garder cette idée en tête. Demain, je dois aller chercher Vivi et Chêne dans le monde des mortels. Il faut que j'échafaude un plan meilleur que celui de Madoc – ou que j'incite Madoc à en trouver un moins risqué pour Chêne.

Je réfléchis à ce que je vais dire à Vivi, pour éviter de songer à Cardan. Je ne veux pas penser à ce qui s'est passé entre nous. Je ne veux pas penser aux mouvements de ses muscles, à sa peau soyeuse, à ses soupirs quand sa bouche glissait sur la mienne.

Et je ne veux surtout pas penser à la force avec laquelle je me suis mordu la lèvre pour m'empêcher de gémir. Ni au fait qu'à l'évidence je n'avais encore aucune expérience de ce que nous avons fait – et de ce que nous n'avons pas fait.

Chaque fois que ces souvenirs me reviennent, je les chasse aussitôt, comme je chasse l'immense vulnérabilité qui les accompagne ; l'impression d'être exposée jusqu'à la moelle de mes os. J'ignore comment, dorénavant, je vais pouvoir affronter Cardan sans me comporter comme une idiote.

À défaut de pouvoir m'attaquer au problème des Fonds marins ou à celui que pose Cardan, je peux peut-être en régler un autre.

C'est un soulagement pour moi d'enfiler un ensemble sombre et de hautes bottes en cuir ; de glisser des couteaux dans les étuis fixés à mes poignets et à mes mollets. Un soulagement de me dépenser en traversant les bois à pied pour rejoindre furtivement une certaine maison que je sais mal surveillée. Lorsqu'un de ses résidents arrive, mon couteau se retrouve pointé sur sa gorge sans qu'il ait eu le temps de prononcer un mot.

– Locke, dis-je d'une voix douce. Es-tu surpris ?

Il se tourne vers moi. Son sourire éblouissant vacille.

– Ma petite fleur. Que se passe-t-il ?

Stupéfaite, je me rends compte qu'il me prend pour Taryn. Est-il réellement incapable de nous différencier ?

À cette idée, le gouffre amer que j'ai à la place du cœur s'emplit de satisfaction.

Reculant d'un pas, je réplique :

– Si tu crois que ma sœur pourrait t'égorger, tu devrais peut-être reporter votre mariage.

De la pointe de ma lame, je lui montre une chaise.

– Assieds-toi donc.

Au moment où Locke s'exécute, j'envoie basculer la chaise d'un coup de pied, l'entraînant ainsi dans sa chute. Il tombe sur le côté et, indigné, me jette un regard noir.

– Voilà qui n'est guère courtois !

Il n'en dit pas davantage, mais je décèle sur son visage quelque chose de nouveau.

La peur.

Pendant cinq mois, j'ai essayé autant que possible d'opter pour la retenue, attitude que j'ai adoptée toute ma vie en m'efforçant de faire profil bas. J'ai tâché de me comporter comme si je n'avais guère plus de pouvoir qu'un serviteur gradé, tout en gardant à l'esprit que c'est moi qui détenais les clés. Un exercice d'équilibriste qui me rappelle la leçon de jonglage de Val Moren.

Et j'ai laissé le problème que pose Locke m'échapper.

Je pose un pied sur son torse en y mettant un peu de pression pour lui rappeler que, si je le voulais, je pulvériserais ses os.

– Fini les politesses. Nous n'allons pas nous lancer dans des joutes verbales ni inventer des énigmes. Humilier le Grand Roi est une mauvaise idée. M'humilier *moi* est une idée épouvantable. Et tromper ma sœur, c'est simplement idiot. Peut-être me croyais-tu trop occupée pour songer à me venger ? Eh bien, Locke, sache que, pour toi, je trouverai toujours le temps.

Son visage blêmit. À l'évidence, il ne sait pas sur quel pied danser. Il n'a pas oublié qu'un jour j'ai blessé Valerian en le poignardant, mais il ignore que j'ai fini par lui régler son compte et que j'ai encore tué après ça. Il ne se doute pas une seconde que je suis devenue espionne puis chef des espions. Même mon duel à l'épée avec Taryn n'est qu'une anecdote dont il a entendu parler.

– Te couronner reine de la Liesse n'était qu'une plaisanterie, se défend-il.

Il me regarde depuis le sol avec une sorte de tendresse dans ses yeux de renard. Un petit sourire se dessine au coin de sa bouche, comme s'il voulait que je sourie à mon tour.

– Allez, Jude, laisse-moi me relever. Dois-je réellement croire que tu es prête à me faire du mal ?

– Un jour, tu m'as accusée de jouer au grand jeu, dis-je d'une voix empreinte d'une douceur feinte. Ce que tu appelais le jeu des rois et des princes, des reines et des couronnes. Mais, pour y jouer correctement, je dois me montrer impitoyable.

Il s'apprête à se lever. Je renforce la pression de mon pied et resserre ma prise sur mon couteau. Il s'immobilise.

Je lui rappelle :

– Tu as toujours été friand d'histoires. Tu disais aimer avoir de la matière pour les créer. Que dirais-tu de l'histoire de la fille qui assassine le fiancé de sa jumelle ? Plutôt pas mal, non ?

Il ferme les yeux et écarte les mains.

– Faisons la paix, Jude. J'ai peut-être exagéré. Mais je ne peux pas croire que tu veuilles me tuer à cause de ça. Ta sœur serait anéantie !

Je rétorque :

– Je préfère qu'elle ne soit jamais une jeune mariée plutôt qu'elle finisse veuve.

Toutefois, j'ôte mon pied de son torse. Locke se relève lentement avant de s'épousseter. Une fois debout, il regarde autour de lui comme s'il ne reconnaissait pas tout à fait son propre manoir après l'avoir vu depuis le sol.

Je poursuis :

– Tu as raison. Je ne veux pas te faire de mal. Tu feras bientôt partie de la famille. Tu seras mon frère et je serai ta sœur. Faisons la paix. Mais, pour cela, je veux que tu prennes des engagements.

» D'abord, cesse de me mettre dans des positions délicates. Cesse d'essayer de faire de moi le personnage d'une de tes fictions. Choisis une autre cible autour de laquelle tisser tes histoires.

» Ensuite, quel que soit ton problème avec Cardan, la raison qui te pousse à jouer avec lui de la sorte, ce que tu as trouvé drôle lorsque tu lui as volé son amante avant de la larguer pour une fille mortelle – comme si tu voulais qu'il sache que ce qui lui était le plus cher ne valait rien à tes yeux –, laisse tomber. Quel que soit ce qui t'a poussé à me couronner reine de la Liesse

pour malmener les sentiments qu'il éprouve selon toi, arrête. C'est le Grand Roi, et c'est trop dangereux.

– Dangereux, répète-t-il, mais amusant.

Je ne souris pas.

– Humilie le roi devant la cour, et les courtisans lanceront des rumeurs. Ses sujets oublieront de le craindre. Bientôt, les cours inférieures penseront pouvoir se rebeller contre lui.

Locke essaie de redresser la chaise cassée et la cale contre une table lorsqu'il comprend qu'elle ne tiendra plus debout.

– Oui, j'ai compris, tu es en colère contre moi. Mais réfléchis. Tu as beau être la sénéchale de Cardan, et tes hanches, tes lèvres et ta peau chaude de mortelle ont beau exercer sur lui une fascination évidente, je sais qu'au fond de toi, peu importe ce qu'il t'a promis, tu continues à le haïr. Tu adorerais le voir humilié devant sa cour. D'ailleurs, si tu n'avais pas été vêtue de haillons ni fait l'objet de moqueries, tu m'aurais sûrement pardonné le tort que je t'ai causé pour avoir orchestré ce jeu.

– Tu te trompes, dis-je.

Il sourit.

– Menteuse.

– Même si ça ne m'a pas déplu de le voir humilié, il faut que ça cesse.

Il semble se demander à quel point je suis sérieuse et de quoi je suis capable. Je suis certaine qu'il pense avoir affaire à la fille qu'il a ramenée chez lui ; celle qu'il a embrassée et prise dans ses filets. Il doit se demander (et pas pour la première fois) comment j'ai eu la chance d'avoir été nommée sénéchale ; comment j'ai réussi à mettre la main sur la couronne de Domelfe et à manipuler mon petit frère pour qu'il la pose sur la tête de Cardan.

J'ajoute :

– Une dernière chose. Tu seras loyal envers Taryn. Dès que tu l'auras épousée, si tu veux prendre des maîtresses, tu as intérêt à les voir en sa présence et à l'inclure dans vos jeux. Si ce n'est pas amusant pour tout le monde, alors tu y renonceras.

Il me fixe d'un air ahuri.

– Tu m'accuses de ne pas aimer ta sœur ? m'interroge-t-il.

– Si j'étais convaincue que tu n'aimais pas Taryn, nous n'aurions pas cette conversation.

Il pousse un long soupir.

– Parce que tu m'aurais tué ?

– Si tu joues avec Taryn, c’est Madoc qui te tuera. Il ne me laissera même pas l’occasion de m’en charger.

Je rengaine mon couteau et me dirige vers la porte.

– Toi et ta famille ridicule seriez surprises d’apprendre que tout ne se résout pas grâce au meurtre ! lance Locke derrière moi.

Je réplique :

– Ce serait une sacrée surprise, en effet.



Chapitre 17



Vivi et Chêne sont partis il y a cinq mois. Depuis, je n'ai fait que deux incursions dans le monde des mortels. La première fois, c'était pour les aider à s'installer. La deuxième, pour participer à une dégustation de vin qu'Heather avait organisée pour l'anniversaire de Vivi. Ce jour-là, Taryn et moi étions restées assises au bord d'un canapé, l'air gêné, à manger du fromage et des olives grasses. Les étudiantes présentes nous avaient autorisées à ne boire que de petites gorgées de Shiraz, car nous n'avions pas « l'âge légal pour consommer de l'alcool ». J'avais passé une soirée stressante, me demandant dans quels pétrins ma grande sœur et sa copine se fourraient en mon absence.

Madoc avait envoyé un cadeau à Vivi, que Taryn avait fidèlement transporté par-delà la mer : un plat doré rempli de sel qui ne se vidait jamais. Il suffisait de le retourner pour qu'il se remplisse de nouveau. J'avais trouvé ce présent angoissant, mais Heather s'était contentée de rire, comme si ce n'était qu'un nouveau gadget avec un fond trafiqué.

Elle ne croit pas en la magie.

Personne ne savait comment Heather réagirait au mariage de Taryn. Nous espérions tous que Vivienne l'avait avertie, au moins en partie, de ce qui allait se passer. Sinon, elle apprendrait en même temps que non seulement les sirènes existaient, mais qu'en plus elles nous voulaient du mal. À mon avis, « tout d'un coup » n'était pas la méthode idéale pour la mettre au courant.

Après minuit, le Cafard et moi traversons la mer sur un bateau formé de souffles et de courants de rivière. Nous transportons une cargaison de mortels qui ont creusé de nouvelles pièces dans la cour des Ombres. Enlevés dans leurs lits juste après le crépuscule, ils y retourneront juste avant l'aube. À leur réveil, ils trouveront des pièces d'or dispersées sur leurs draps et glissées dans leurs poches. Pas de l'or fæ, aussi éphémère que les graines de pissenlits, mais de l'or véritable – l'équivalent d'un mois de salaire pour une petite nuit volée.

Je suis peut-être cruelle d'accepter qu'on les exploite à leur insu, et plus encore d'être celle qui l'ordonne. Mais les mortels ont conclu un marché, même s'ils n'ont pas compris avec qui. En plus de l'or, ils se trouveront au matin dans un état de grande fatigue. Ils auront tout oublié de leur seul et unique voyage à Domelfe.

Durant la traversée, ils restent assis dans le bateau, silencieux, perdus dans leurs rêveries, tandis que la houle et le vent nous propulsent en avant. Au-dessus de nous, Gueule-de-loup vole à la même allure, à l'affût d'une menace éventuelle. Contemplant les flots, je pense à Nicasia. J'imagine ses mains palmées plaquées sur les flancs du vaisseau, les créatures du peuple de la mer essayant de grimper à bord avec leurs doigts griffus.

On ne peut pas se battre contre la mer, a dit Locke. J'espère qu'il se trompe.

Je débarque près du rivage. L'eau glacée m'enserme les mollets puis je sens sous mes pieds les rochers noirs sur lesquels je grimpe. L'embarcation se délite quand le Cafard lève son sortilège. Gueule-de-loup part en éclaireur vers l'est, à la recherche de notre future main-d'œuvre.

Le Cafard et moi remettons chaque mortel au lit, parfois à côté d'un compagnon ou d'une compagne endormie que nous prenons soin de ne pas réveiller lorsque nous les couvrons d'or. En me fauilant dans les maisons, j'ai l'impression d'être la fée d'un conte, autorisée à boire la crème du lait ou à faire des nœuds dans les cheveux des enfants.

– C'est une mission que j'ai l'habitude d'accomplir en solitaire, commente le Cafard quand nous avons terminé. Ta compagnie était un plaisir. Nous avons encore plusieurs heures devant nous entre l'aube et l'heure du réveil. Viens donc souper avec moi.

C'est vrai qu'il est trop tôt pour aller chercher Vivi, Heather et Chêne. Et mon ventre crie famine. Ces jours-ci, j'ai tendance à sauter les repas jusqu'à mourir de faim. Je me fais un peu l'effet d'un serpent : soit j'ai l'estomac vide, soit j'avale toute une souris.

– D'accord, dis-je.

Le Cafard propose d'aller dans un diner. Je me garde d'avouer que je n'ai jamais mis les pieds dans ce genre d'endroit. Après que je l'ai suivi à travers les bois, nous émergeons près d'une autoroute. De l'autre côté de la chaussée se trouve un bâtiment vivement éclairé, orné de chromes scintillants. Une pancarte indique que l'établissement est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. L'immense parking accueille déjà plusieurs camions. À cette heure, la circulation est rare et nous traversons les voies sans problème.

À l'intérieur, je me glisse dans le box choisi par le Cafard. Il claque des doigts. La petite boîte à côté de notre table se met à diffuser de la musique. Surprise, je tressaille, et il rit.

Une serveuse s'approche de notre table, un stylo au capuchon entièrement mâchouillé calé sur l'oreille, comme dans les films.

– Qu'est-ce que vous buvez ? demande-t-elle en mangeant ses mots, ce qui fait que je ne comprends pas immédiatement sa question.

– Un café, répond le Cafard. Noir comme les iris du Grand Roi de Domelfe.

La serveuse se contente de le regarder longuement en clignant des yeux. Puis elle griffonne quelque chose sur son bloc-notes et se tourne vers moi.

Ne sachant pas ce qu'ils proposent, je réplique :

– La même chose.

Lorsque la serveuse s'éloigne, j'ouvre le menu et observe les photos. Il se trouve qu'ils ont *tout*. Des tonnes de nourriture. Des ailes de poulet à la peau dorée et luisante, servies avec des petits pots d'une sauce blanche. Des monticules de pommes de terre coupées en dés, cuites à point et sautées à la poêle, couronnés de saucisses grillées et d'œufs au plat. Des gâteaux de blé dont les parts sont plus grosses que ma main grande ouverte, tartinés de beurre et nappés de sirop brillant.

– Savais-tu qu'autrefois, s'enquiert le Cafard, les humains croyaient que le Peuple volait ce qu'il y a de meilleur dans la nourriture des mortels ?

Je demande en souriant :

– Ah bon ?

Il hausse les épaules.

– Certains tours de passe-passe se sont peut-être perdus avec le temps. Mais je dois admettre que la nourriture des mortels a de quoi sustenter.

La serveuse nous apporte les cafés. Je me réchauffe les mains avec ma tasse tandis que le Cafard commande des cornichons frits et des ailes de poulet à la mode de Buffalo, un hamburger et un milk-shake. Pour ma part, je commande une omelette aux champignons et du fromage au poivre.

Nous restons un moment assis sans rien dire. Je regarde le Cafard déchirer des sachets de sucre en poudre et les verser dans son café. Je n'ajoute rien dans le mien. J'avais l'habitude que Vivi m'apporte des boissons recouvertes de crème fouettée, mais il y a quelque chose de tonifiant à boire le café tel quel, chaud et amer.

Noir comme les iris du Grand Roi de Domelfe.

– Alors, commence le Cafard, quand comptes-tu dire au roi que tu es en contact avec sa mère ?

– Elle ne veut pas que je le mette au courant.

Il fronçe les sourcils.

– Tu as apporté des améliorations à la cour des Ombres. Tu es jeune, mais tu es ambitieuse. Comme seuls les jeunes peuvent l'être, sans doute. Je ne te jugerai que sur trois critères : ta loyauté envers nous, tes compétences et tes objectifs pour le monde.

Au moment où la serveuse revient avec nos plats, je demande :

– Quel rapport avec dame Asha ? Je sens qu'il y en a un. Ce n'est pas un hasard si tu as commencé par cette question.

Mon omelette, énorme, a dû être préparée avec les œufs d'un poulailler entier. Mes champignons sont tous de forme identique, comme si quelqu'un avait broyé de véritables champignons avant de les verser dans des moules. Avec la commande du Cafard bientôt posée de l'autre côté, notre table est si chargée qu'elle pourrait plier sous tout ce poids.

Après avoir mordu dans une aile de poulet, il passe sa langue noire sur ses lèvres.

– Cardan fait partie de la cour des Ombres, affirme-t-il. Nous dupons peut-être le monde, mais nous ne nous dupons pas les uns les autres. Cacher des messages en provenance de Balekin est une chose. Sa mère... Sait-il qu'elle est toujours vivante, au moins ?

– Il n'y a pas de quoi en faire un drame, dis-je. Rien n'indique qu'il ne le sache pas. Et il ne fait pas partie de notre équipe. Il n'est pas espion.

Le Cafard avale les derniers morceaux de cartilage de ses os de poulet, qu'il fait craquer entre ses dents. Son assiette vidée, il la repousse et s'attaque aux cornichons.

– Tu avais passé un accord avec moi pour que je le forme, et je l'ai pris sous mon aile. Je lui ai enseigné les tours de passe-passe. L'art du vol. Un peu de magie. Il est doué.

Je pense à la pièce de monnaie avec laquelle Cardan jouait entre ses longs doigts lorsqu'il était affalé dans les décombres calcinés de ses appartements. Je jette un regard noir au Cafard.

Celui-ci se contente de rire.

– Ne me regarde pas comme ça ! C'est toi qui as passé ce marché.

Je m'en souviens à peine. J'étais trop accaparée par le fait que Cardan accepte de se mettre à mon service pour un an et un jour. Tant qu'il me prêtait allégeance, je pouvais le faire monter sur le trône. Je lui aurais promis bien davantage qu'une formation en espionnage.

Mais, quand je songe à la nuit où on lui a tiré dessus, la nuit où il a fait ses tours avec la pièce, je ne peux m'empêcher de me souvenir du regard qu'il posait sur moi depuis mon lit, enivré, et étrangement enivrant.

Embrasse-moi jusqu'à ce que j'en sois malade.

– Pourtant, il joue un rôle, non ? poursuit le Cafard. Car s'il est le Grand Roi de Domelfe, auquel nous devons nous soumettre jusqu'à la fin des temps, alors nous nous sommes montrés un peu irrespectueux en dirigeant le royaume à sa place. En revanche, s'il joue un rôle, on peut à coup sûr le qualifier d'espion – plus habile que la plupart d'entre nous. Ce qui fait de lui un membre à part entière de la cour des Ombres.

J'avale mon café et me brûle la langue.

– Nous ne pouvons pas parler de ça.

– Chez nous, non, nuance le Cafard en clignant de l'œil. C'est pourquoi on est ici.

J'ai demandé à Cardan de séduire Nicasia. Oui, je me suis montrée « un peu irrespectueuse » envers le Grand Roi de Domelfe. Et le Cafard a raison : Cardan ne s'est pas comporté comme si son rang lui interdisait d'accéder à ma requête. Ce n'est pas pour cette raison qu'il était outré.

– Très bien, dis-je, vaincue. Je trouverai comment aborder le sujet avec lui.

Le Cafard sourit.

– On mange bien, ici, tu ne trouves pas ? Parfois, le monde des mortels me manque. Mais, pour le pire ou le meilleur, mon travail à Domelfe n'est pas encore terminé.

– Pour le meilleur, j'espère, dis-je avant de mordre dans la galette de pommes de terre râpées servie avec mon omelette.

Le Cafard ricane. Il est passé au milk-shake, ses assiettes vides empilées à côté de lui. Il porte un toast avec sa coupe.

– Au triomphe du bien, mais pas avant qu'on ait triomphé nous-mêmes.

– J'aimerais te poser une question, dis-je en choquant ma tasse contre sa coupe. À propos de la Bombe.

– Laisse-la en dehors de ça, rétorque-t-il en m'observant avec attention. Et, si tu peux, ne l'inclus pas dans tes complots contre les Fonds marins. Je sais que tu n'hésites jamais à risquer ta vie comme si ça te faisait plaisir, mais si une tête doit être posée sur le billot à côté de la tienne, choisis-en une moins jolie.

– La tienne, par exemple ?

– Ce serait beaucoup mieux, concède-t-il.

Je demande :

– Parce que tu es amoureux d'elle ?

Le Cafard me fixe, les sourcils froncés.

– Et si je te disais que oui ? Me mentirais-tu sur mes chances ?

– Non..

Mais il m'interrompt.

– J'adore les bons mensonges, déclare-t-il en se levant et en empilant des pièces d'argent sur la table. J'aime encore mieux les bons menteurs, ce qui est un avantage pour toi. Toutefois, certains mensonges ne valent pas le coup d'être dits.

Je me mords la lèvre, incapable d'ajouter quoi que ce soit sans révéler le secret de la Bombe.

Après avoir quitté le diner, nous partons chacun de notre côté, des tiges de séneçon dans les poches. Je le regarde s'éloigner, songeant à ce qu'il a dit à propos de Cardan. Je me suis tellement évertuée à ne pas le voir comme l'héritier légitime du Grand Roi de Domelfe que j'ai complètement omis de me demander si lui-même ne se prenait pas pour le Grand Roi. Et, si la réponse est non, si cela voulait dire qu'il se considérait plutôt comme l'un de mes espions.

Je prends la direction de chez ma sœur. Même si je me suis déjà promenée dans le centre commercial habillée comme une mortelle et que je m'efforçais de me comporter normalement pour éviter d'attirer l'attention, il s'avère qu'arriver dans le Maine vêtue d'un pourpoint et chaussée de bottes de cavalier n'est pas très discret – sans pour autant qu'on me soupçonne de venir d'un autre monde.

Je fais peut-être partie d'un festival médiéval, suggère une fille quand je passe à côté d'elle. Elle y est allée il y a quelques années et avait beaucoup aimé les joutes. Elle avait mangé une grosse cuisse de dinde et bu de l'hydromel pour la première fois.

– Ça monte à la tête, dis-je.

Elle est d'accord avec moi.

Un homme âgé, un journal à la main, suppose que je dois répéter du Shakespeare dans le parc. Quelques balourds assis sur des marches me rappellent qu'Halloween, c'est en octobre.

Ça fait bien longtemps que le Peuple a retenu la leçon : il n'est pas nécessaire de berner les humains. Ils y arrivent très bien tout seuls.

C'est en gardant cette vérité à l'esprit que je traverse une pelouse parsemée de pissenlits, grimpe les marches du perron et frappe à la porte de ma sœur.

C'est Heather qui m'ouvre. Elle vient de refaire sa teinture rose pour le mariage. Un instant, elle a l'air déconcertée (à cause de ma tenue, sans doute) puis elle sourit et ouvre grand la porte.

– Salut ! Merci d'avoir accepté de prendre le volant. Nos bagages sont presque prêts. Est-ce qu'il y aura assez de place dans ta voiture ?

Je mens :

– Pas de souci.

Mue par une sorte de désespoir, je fouille la cuisine du regard, à la recherche de Vivi. Ma grande sœur pense-t-elle réellement que tout va bien se passer si elle n'a absolument rien expliqué à Heather ? Si sa copine pense qu'on va faire le trajet en voiture alors que ce sera sur des tiges de sénéçon ?

– Jude ! piaille Chêne en sortant de table d'un bond.

Il jette ses bras autour de moi.

– On peut y aller ? enchaîne-t-il. On y va ? J'ai fabriqué des cadeaux pour tout le monde, à l'école !

Je réponds :

– Voyons où en est Vivi.

Puis je le serre dans mes bras. Il est plus dense que dans mon souvenir. Même ses cornes semblent avoir poussé. Pourtant, il ne peut pas avoir autant grandi en quelques mois.

Heather met en marche la cafetière, qui se met à crachoter. Chêne grimpe sur une chaise et verse dans un bol des céréales aux couleurs acidulées qu'il mange sans lait.

Je me faufile pour gagner la pièce voisine. Le bureau de Heather est jonché de dessins, feutres et peintures. Des impressions de ses œuvres sont scotchées sur le mur.

En plus d'être autrice de bandes dessinées, Heather travaille à temps partiel dans un magasin de reprographie, histoire de payer les factures. Elle pense que Vivi travaille aussi, ce qui pourrait être vrai. Il existe bel et bien des métiers pour les gens du Peuple dans le monde des mortels, mais ce n'est pas le genre d'activité dont on parle à sa petite amie humaine.

Surtout quand on n'a jamais pris la peine de mentionner qu'on n'était *pas* humaine.

Leur logement est aménagé avec des meubles de récup, trouvés en vide-greniers ou ramassés au bord de la route. Les murs sont ornés d'assiettes anciennes représentant des animaux avec de grands yeux, de tableaux avec des phrases menaçantes écrites au point de croix, de souvenirs disco collectionnés par Heather, d'autres œuvres d'elle et de dessins au crayon gras réalisés par Chêne.

Sur l'un d'eux, Vivi, Heather et Chêne sont représentés tels qu'il les voit : Heather a la peau marron et les cheveux roses, Vivi a le teint clair et des yeux de chat, Chêne a des cornes. Je parie que Heather trouve ça adorable que Chêne les ait transformés, sa sœur et lui, en monstres. Elle doit penser que c'est signe de créativité.

Ça va être terrible. Je m'attends à ce que Heather fasse passer un sale quart d'heure à ma sœur. Vivi le mériterait amplement. Mais je ne voudrais pas que Heather fasse de la peine à Chêne.

Je trouve Vivi dans sa chambre, encore occupée à préparer son sac. Comparée aux intérieurs où nous avons grandi, la pièce est exiguë et bien moins ordonnée que le reste de l'appartement. Ses vêtements sont semés dans tous les coins. La tête de lit est drapée de foulards, des bracelets s'entremêlent sur les poteaux du lit, et des chaussures dépassent de sous le sommier.

Je m'assois sur le matelas.

– Où Heather croit-elle aller, aujourd'hui ?

Vivi me gratifie d'un grand sourire.

– Tu as eu mon message ! Finalement, on dirait bien qu'il est possible d'ensorceler les oiseaux pour qu'ils fassent des trucs utiles.

– En revanche, moi, je ne te suis pas utile, dis-je. Tu es parfaitement capable de faire apparaître tous les étalons-séneçons qu'il te faut – un talent que je n'ai pas.

– Heather croit que nous allons au mariage de ma sœur Taryn, ce qui est la vérité, sur une île au large du Maine, ce qui est également la vérité. Tu vois ? Je n'ai pas menti une seule fois !

Je comprends pourquoi on m'a embrigadée là-dedans. Je rétorque :

– Et quand elle a proposé de vous y conduire, tu as dit que ta sœur viendrait vous chercher.

– En fait, elle supposait qu'on prendrait le ferry. Je pouvais difficilement la contredire, se justifie Vivi avec cette honnêteté désinvolte que j'adore autant qu'elle m'exaspère.

– Sauf que, maintenant, on va devoir lui annoncer la vérité vraie, dis-je. Sinon... J'ai une autre proposition. Ne fais rien. Continue à repousser ce moment. Ne venez pas au mariage.

– Madoc m'avait prévenue que tu dirais ça, maugrée Vivi, les sourcils froncés.

– C'est trop dangereux... pour un tas de raisons compliquées dont je sais que tu te fiches. La reine des Fonds marins veut que sa fille épouse Cardan. Elle s'est alliée à Balekin, qui complotte dans son coin. Elle se joue sûrement de lui, mais comme elle est encore pire que lui, ça n'augure rien de bon.

– Tu as raison, réplique Vivi. Je m'en fiche. La politique, ça m'ennuie.

J'insiste :

– Chêne est en danger. Madoc veut se servir de lui comme appât.

– Il y a toujours du danger, soupire Vivi en jetant une paire de bottes sur quelques robes froissées. Terrafæ n'est qu'une gigantesque tapette à souris. Mais, si je m'interdis de revenir à cause de ça, comment pourrais-je regarder en face mon auguste père ? Sans parler de mon auguste sœur, qui va nous protéger pendant que Père foment ses complots. Du moins, c'est son idée.

Je grogne. C'est typique de Madoc de m'avoir confié ce rôle que je ne peux refuser et qui sert ses desseins. Et c'est typique de Vivi d'ignorer mes mises en garde et de croire qu'elle sait mieux que moi ce qu'il convient de faire.

Quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.

S'il y a une personne en qui j'ai confiance, c'est bien Vivi. Je lui ai confié la vie de Chêne, la vérité, ainsi que mon plan. Si je l'ai fait, c'est parce qu'elle est ma grande sœur, parce qu'elle se fiche de Terrafæ. Mais je me rends compte que, si elle me trahissait, je serais terrassée.

J'aimerais qu'elle cesse de me rappeler à tout bout de champ qu'elle s'est entretenue longuement avec Madoc.

– Et tu fais confiance à papa ? C'est nouveau.

– Il y a plein de choses pour lesquelles il n'est pas doué, mais il s'y connaît en complots, s'obstine Vivi, ce qui ne me rassure pas vraiment. Allez, parle-moi de Taryn. Est-ce qu'elle est impatiente ?

Que lui répondre ?

– Locke s’est débrouillé pour être nommé maître des fêtes, dis-je. Ce nouveau titre et son comportement ne la réjouissent pas franchement. J’ai l’impression que, s’il couche à droite à gauche, c’est surtout pour l’énerver.

– Ça, ça m’intéresse, commente Vivi. Continue.

Heather entre dans la chambre avec deux tasses de café. Nous interrompons notre conversation lorsqu’elle en tend une à Vivi et l’autre à moi.

– Je ne savais pas comment tu prenais le tien, dit-elle. Alors je l’ai fait comme celui de Vee.

J’en bois une gorgée. Il est très sucré. J’ai déjà eu ma dose de caféine ce matin, mais je le bois quand même.

Noir comme les iris du Grand Roi de Domelfe.

Heather s’appuie contre la porte.

– Tes bagages sont prêts ?

– Presque.

Vivi observe sa valise et y fourre une paire de bottes en caoutchouc. Puis son regard fait le tour de la chambre comme si elle se demandait ce qu’elle allait bien pouvoir y caser encore.

Heather fronce les sourcils.

– Tu as besoin de tout ça pour une semaine ?

– Les vêtements sont seulement sur le dessus, se justifie Vivi. En dessous, il y a surtout des trucs pour Taryn qu’on a du mal à trouver... sur l’île.

– Tu crois que la tenue que j’ai prévu de porter conviendra ?

Je comprends l’inquiétude de Heather étant donné qu’elle n’a jamais rencontré ma famille. Elle pense que notre père est sévère. Elle n’a pas idée.

– Bien sûr, la rassure Vivi avant de me regarder. Elle va mettre une robe argentée hyper sexy.

– Prends ce que tu veux, je t’assure, dis-je à Heather en songeant qu’à Terrafæ tout est acceptable, que ce soient les robes, les hardes ou la nudité.

Les problèmes qu’elle s’apprête à rencontrer sont d’un tout autre ordre.

– Dépêche-toi. Il ne faudrait pas qu’on se retrouve coincés dans les bouchons, dit Heather avant de ressortir.

Dans l’autre pièce, je l’entends parler à Chêne : elle lui demande s’il veut du lait.

– Bon, dit Vivi. Tu disais ?

Je soupire longuement et désigne la porte avec ma tasse de café, lui faisant les gros yeux.

Vivi secoue la tête.

– Allez ! Tu ne pourras plus rien me dire une fois qu'on sera là-bas.

– Tu sais déjà tout. Avec Locke, Taryn sera malheureuse. Mais elle refuse de l'entendre – surtout de ma bouche.

– C'est vrai que vous vous êtes déjà battues en duel à cause de lui, fait remarquer Vivi.

– Exactement. Je ne suis pas objective. Du moins, pas à première vue.

– Tu sais ce qui me laisse perplexe, cela dit ? me questionne-t-elle en fermant sa valise et en s'asseyant dessus pour la tasser.

Elle lève vers moi ses yeux de chat, pareils à ceux de Madoc.

– Tu as manipulé le Grand Roi de Terrafæ pour qu'il t'obéisse, mais tu ne sais pas comment manipuler un abruti pour qu'il fasse le bonheur de notre sœur ?

Ce n'est pas juste, ai-je envie de répondre. La dernière chose ou presque que j'ai faite avant de venir ici, c'est menacer Locke en lui ordonnant de ne pas faire souffrir Taryn lorsqu'ils seraient mariés. Malgré tout, ses propos m'énervent.

– Ce n'est pas aussi simple, dis-je.

Elle soupire.

– Je suppose que rien n'est jamais simple.



Chapitre 18

Chêne me tient la main pendant que je porte sa petite valise pour descendre les marches du perron, avant de rejoindre le parking désert.

Je jette un coup d'œil à Heather : elle traîne derrière elle un sac et des tendeurs, au cas où on devrait attacher une des valises sur la galerie. Je ne lui ai pas encore avoué qu'il n'y avait pas de voiture.

– Bon, dis-je en regardant Vivi.

Ma sœur sourit et tend une main vers moi. J'extirpe les tiges de séneçon de ma poche et les lui donne.

Je ne peux me résoudre à regarder Heather en face. Je me tourne vers Chêne. Il ramasse dans l'herbe des trèfles à quatre feuilles qu'il n'a aucun mal à repérer, pour en faire un bouquet.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? demande Heather, perplexe.

– On n'y va pas en voiture, mais par la voie des airs, répond Vivi.

– Quoi, on va prendre l'avion ?

Vivi rit.

– Tu vas adorer ! Étalon, lève-toi et conduis-nous où je l'ordonne.

J'entends un hoquet de stupeur derrière moi. Puis Heather se met à hurler. Malgré moi, je me retourne.

Les étalons-séneçons sont là, devant l'immeuble : des poneys efflanqués de couleur jaune, à la crinière de dentelle et aux yeux émeraude, comme des hippocampes de terre. Les brins d'herbe sont devenus des créatures vivantes qui s'ébrouent. Heather plaque ses mains sur sa bouche.

– Surprise ! s'exclame Vivi en continuant de se comporter comme si tout ça était anecdotique.

Chêne, qui manifestement attendait ce moment avec impatience, en profite pour lever son propre ensorcellement et révéler ses cornes.

– Tu vois, Heather ! pépie-t-il. On est magiques ! Elle est bien, notre surprise ?

Heather regarde Chêne, puis les monstrueux étalons-séneçons, avant de s'effondrer sur sa valise.

– OK, craque-t-elle. Ça doit être un canular ou je ne sais quelle grosse blague, mais l'un de vous va devoir me dire ce qui se passe, sinon je retourne à l'intérieur et hors de question que je vous laisse entrer !

Chêne a l'air déçu. Il s'attendait à ce qu'elle soit folle de joie. Je passe un bras autour de lui et lui caresse l'épaule.

– Viens, mon poussin, dis-je. On va charger les bagages, et les filles nous rejoindront. Maman et papa meurent d’impatience de te voir.

– Ils me manquent, me confie-t-il. Et toi aussi, tu me manques.

Je dépose un baiser sur sa joue soyeuse et le hisse sur le dos d’une des montures. Il observe Heather par-dessus mon épaule.

Derrière moi, j’entends Vivi se lancer dans un début d’explications.

– Le monde des fées existe bel et bien. La magie existe. Tu vois ? Je ne suis pas humaine, et mon frère non plus. On va t’emmener sur une île magique appelée Terrafæ et on y restera toute la semaine. Tu n’as rien à craindre. Nous, on ne fait pas partie de ceux qui font peur.

Je parviens à prendre les tendeurs des mains crispées de Heather pendant que Vivi lui montre ses oreilles pointues, ses yeux de chat, et tente de justifier le fait de ne pas lui en avoir parlé avant.

Ma sœur se trompe. Bien sûr qu’on fait partie de ceux qui font peur.

Quelques heures plus tard, nous voilà dans le petit salon d’Oriana. Toujours aussi déroutée et bouleversée, Heather en fait le tour et observe les œuvres étranges sur les murs, les tentures aux motifs sinistres de scarabées et d’épines.

Assis sur les genoux d’Oriana, Chêne se laisse bercer comme s’il était redevenu un tout petit enfant. Elle passe ses doigts pâles dans ses cheveux (qu’elle juge trop courts) en l’écouter raconter des anecdotes décousues sur l’école, les étoiles qui ne sont pas les mêmes dans le monde des mortels et le goût du beurre de cacahuète.

C’est un peu douloureux à regarder. Oriana n’a pas donné naissance à Chêne, pas plus qu’elle ne nous a enfantées, Taryn et moi, mais avec Chêne elle agit en tout point comme une mère alors qu’elle a toujours catégoriquement refusé d’être la nôtre.

Vivi sort des cadeaux de sa valise. Des sacs de café en grains, des boucles d’oreilles en verre en forme de petites feuilles, de la confiture de lait.

Heather s’avance vers moi.

– Tout ça est vrai.

Je confirme :

– Oui, parfaitement vrai.

– Et c’est vrai que ces gens sont des elfes, que Vee est une elfe, comme dans les contes ?

De nouveau, Heather embrasse prudemment la pièce du regard, comme si elle s'attendait à ce qu'une licorne arc-en-ciel jaillisse du mur.

– Ouaip, dis-je.

Elle a l'air complètement paniquée, sans toutefois montrer du ressentiment envers Vivi – ce qui est déjà positif. Peut-être que la nouvelle est trop énorme pour provoquer sa colère, à moins que celle-ci ne vienne plus tard.

Ou peut-être que Heather est vraiment contente. Peut-être que Vivi avait raison sur la manière de lui présenter les choses et que le plaisir met seulement un peu de temps à apparaître. Qu'est-ce que j'y connais, à l'amour ?

– Et ici, c'est...

Heather s'interrompt avant de reprendre :

– Chêne est une sorte de prince ? Il a des cornes. Et Vee a des yeux spéciaux.

– Des yeux de chat, comme son père, dis-je. Ça fait beaucoup, j'imagine.

– Il a l'air terrifiant, enchaîne Heather. Votre père. Pardon. Je veux dire le père de Vee. D'après elle, ce n'est pas vraiment le tien.

Je tressaille, même si je suis sûre que Vivi ne voulait pas que ce soit blessant pour nous. Elle ne l'a peut-être même pas formulé ainsi au départ.

– Parce que toi, tu es humaine, tente de clarifier Heather. Tu es bien humaine, hein ?

J'acquiesce. Son soulagement est évident. Elle émet un petit rire.

Je l'avertis :

– Ce n'est pas facile d'être humain à Terrafæ. Viens marcher avec moi. J'aimerais te parler de certains trucs.

Elle essaie de capter le regard de Vivi, mais ma sœur est toujours sur le tapis, à fouiller dans sa valise. J'aperçois d'autres babioles : sachets de réglisses, rubans pour les cheveux... et un gros paquet emballé dans du papier blanc, orné d'un nœud doré, avec le mot *Félicitations* répété sur toute sa longueur.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, Heather accepte de me suivre. Vivi ne semble pas le remarquer.

C'est bizarre d'être de retour dans la maison où j'ai grandi. Et tentant de monter l'escalier en courant et d'ouvrir les portes de mon ancienne chambre pour voir s'il y reste une trace de moi. Tout comme il est tentant, pour

l'espionne que je suis devenue, d'aller dans le bureau de Madoc et de mettre le nez dans ses papiers.

Au lieu de quoi, je sors sur la pelouse et me dirige vers les écuries. Heather prend une profonde inspiration. Son regard est attiré par les tours visibles au-dessus de la cime des arbres.

Je demande tandis que nous marchons :

– Est-ce que Vee t'a parlé des précautions à prendre ?

Perplexe, Heather nie d'un geste de la tête.

– Quelles précautions ?

Vivi m'a soutenue de nombreuses fois et, souvent, elle était même la seule à le faire. Je sais donc que je compte pour elle. Malgré tout, on dirait qu'elle a délibérément fermé les yeux sur les épreuves que Taryn et moi subissons en tant que mortelles, sur la prudence dont nous devons faire preuve. Et sur la prudence dont Heather devra faire preuve pendant son séjour ici.

– Elle a dit que je devais rester avec elle, poursuit Heather.

Voyant la frustration sur mon visage, elle ajoute pour défendre Vivi :

– Je ne suis pas censée m'éloigner sans être accompagnée par un membre de sa famille.

Je secoue la tête.

– Ça ne suffit pas. Écoute, le Peuple peut ensorceler les choses pour que tu les voies autrement. Il peut t'embrouiller l'esprit, t'envoûter, te convaincre de faire des choses que tu ne ferais jamais de ton propre chef. Il y a aussi la pomme d'éternité, le fruit de Terrafæ. Si tu y goûtes, tu n'auras plus qu'une idée en tête : en manger davantage.

Je me mets à parler comme Oriana.

Heather me fixe d'un air horrifié – et peut-être incrédule. Suis-je allée trop loin ? Je fais une nouvelle tentative, m'exprimant plus posément.

– En tant que mortels, nous ne sommes pas leurs égaux. Le Peuple est sans âge, immortel et magique. Et tous n'apprécient pas les humains. Alors reste toujours vigilante, ne passe aucun marché et garde sur toi en permanence des talismans comme des baies de sorbier et du sel.

– OK, articule-t-elle.

Au loin sur la pelouse, les palefreniers s'occupent des deux crapauds géants de Madoc.

– Tu prends les choses plutôt bien, dis-je.

– J'ai deux questions.

Une inflexion dans sa voix m'indique que c'est peut-être plus dur pour elle que ça en a l'air.

– D'abord, c'est quoi, des baies de sorbier ? Et ensuite, si Terrafæ est aussi terrible que ça, pourquoi tu vis ici ?

J'ouvre la bouche avant de la refermer.

– C'est chez moi, dis-je enfin.

– Rien ne t'oblige à rester, objecte-t-elle. Si Vee est partie, toi aussi, tu le peux. Tu l'as dit toi-même : tu n'es pas comme eux.

– Allons aux cuisines.

Je la ramène vers la maison. Une fois sur place, Heather reste pétrifiée devant le chaudron, si énorme qu'on pourrait s'y baigner toutes les deux. Puis elle fixe les perdrix plumées posées sur le plan de travail, à côté de la pâte étalée pour préparer une tourte.

Je me dirige vers des bocaux en verre remplis de plantes aromatiques et j'en sors quelques baies de sorbier. Puis, avec de l'étamine et du fil épais servant à coudre la farce dans les volailles, je fabrique une petite pochette.

– Glisse ça dans ta poche ou ton soutien-gorge, dis-je. Garde-le sur toi pendant tout ton séjour ici.

– Et ça me protégera ? s'enquiert-elle.

– C'est une sécurité, dis-je en cousant un petit sac de sel pour elle. Saupoudre ça sur tout ce que tu manges. Tâche de ne pas l'oublier.

– Merci.

Elle me prend le bras et le serre brièvement.

– C'est que... tout ça a l'air irréel. Je sais que tu dois me trouver ridicule. Je suis là, devant toi. Je sens l'odeur d'herbes et de sang qui vient de ces drôles de petits oiseaux. Si tu me piquais avec cette aiguille, j'aurais mal. Malgré tout, je n'arrive pas à y croire... même si ça explique toutes les fois où Vee restait évasive à propos de trucs normaux comme le lycée qu'elle a fréquenté. Mais ça veut dire aussi que mon monde est tout chamboulé.

Quand je suis allée chez les mortels (au centre commercial, puis à l'appartement de Heather), les différences entre eux et nous me paraissaient si énormes que je n'imagine pas comment Heather pourra les surmonter.

Je la rassure :

– Rien de ce que tu diras ne me semblera ridicule.

Elle observe le bastion et inspire une bouffée d'air de cette fin d'après-midi. Je décèle dans son regard de l'intérêt mêlé d'espoir. Je garde un mauvais souvenir d'une fille aux poches pleines de cailloux. Mon

soulagement est immense quand je vois que Heather est prête à accepter le bouleversement de ses repères.

Lorsque nous revenons dans le petit salon, Vivi nous sourit.

– Jude t’a fait visiter les lieux ?

– Je lui ai fabriqué un talisman, dis-je.

Mon ton indique clairement que c’est elle qui aurait dû s’en charger.

– Super ! s’exclame-t-elle joyeusement.

Il en faut beaucoup plus qu’un ton légèrement sentencieux pour l’énervé quand les choses lui conviennent.

– Oriana m’a dit qu’ils ne t’avaient pas beaucoup vue ces derniers temps, poursuit-elle. Apparemment, ta querelle avec papa, c’est du sérieux.

– Tu sais ce que ça lui a coûté, dis-je.

– Reste dîner.

Oriana se lève, pâle comme un fantôme, et m’observe de ses yeux rubis.

– Madoc apprécierait. Moi aussi.

– Je ne peux pas, dis-je en le regrettant sincèrement. Je me suis attardée plus que je n’aurais dû. Mais on se verra tous au mariage.

– Ici, on en fait toujours des caisses, commente Vivi à l’intention de Heather. C’est énorme. Tout le monde se comporte comme s’il sortait d’une ballade qui raconte des horreurs.

Heather regarde Vivi comme si elle aussi, peut-être, sortait d’une ballade qui raconte des horreurs.

– Oh, dit Vivi en se remettant à fouiller dans sa valise.

Elle en sort un autre paquet tout écrasé, entouré d’un nœud noir.

– Tu pourras donner ça à Cardan ? C’est un cadeau pour le féliciter d’être devenu roi.

– C’est le Grand Roi de Domelfe, s’offusque Oriana. Que vous ayez joué ensemble ne te permet pas de l’appeler comme tu le faisais à l’époque où vous étiez enfants !

Un long moment, je reste bêtement figée, sans prendre le paquet. Je savais que Vivi et Cardan s’entendaient bien. Après tout, c’est elle qui a dit à Taryn qu’il avait une queue en bas du dos. Elle l’avait vue un jour où ils étaient allés nager avec une des sœurs de Cardan.

Je l’avais juste oublié.

– Jude ? m’interpelle Vivi.

– Je crois que tu ferais mieux de le lui offrir toi-même, dis-je.

Sur ces mots, je m'échappe de mon ancien chez-moi, avant que Madoc rentre et que la nostalgie me submerge.

Je passe devant la salle du trône où Cardan est assis à l'une des tables basses, la tête inclinée vers Nicasia. Je ne distingue pas son visage, mais je vois clairement celui de Nicasia lorsqu'elle rejette la tête en arrière en riant, dégageant sa longue gorge. Elle est si joyeuse qu'elle en est rayonnante. L'attention que Cardan lui porte est comme une lumière qui met sa beauté particulièrement en valeur.

Je réalise, mal à l'aise : *Elle est amoureuse de lui*. Elle l'aime ; elle l'a trahi avec Locke et elle est terrifiée à l'idée que Cardan ne l'aime plus jamais.

Il laisse glisser ses doigts le long du bras de Nicasia, jusqu'à son poignet. Je me rappelle parfaitement la sensation de ces mains sur moi. À ce souvenir, j'ai la peau en feu. La rougeur naît sur ma gorge et se propage sur mon corps.

Embrasse-moi jusqu'à ce que j'en sois malade, a-t-il dit. À présent, il est repu de mes baisers. À présent, c'est sûr, il en est malade.

Je déteste le voir avec Nicasia. Je déteste l'idée qu'il la caresse. Je déteste que ce soit mon idée et que je ne doive m'en prendre qu'à moi-même.

Je suis une idiote.

La souffrance te rendra plus forte, m'a dit un jour Madoc lorsqu'il m'obligeait à soulever une épée, encore et encore. *Habitue-toi à son poids*.

Je m'oblige à détourner le regard et pars retrouver Vulciber pour organiser la venue de Balekin au palais et son audience avec Cardan.

Ensuite, je descends dans la cour des Ombres. J'entends quelques informations sur les courtisans, des rumeurs disant que Madoc rassemble ses armées comme s'il préparait une guerre que j'espère toujours éviter. J'envoie deux espions dans les cours inférieures comptant le plus grand nombre de changelins non inféodés, pour voir ce qu'on peut en tirer. Je parle avec la Bombe de Grimsen, qui a fabriqué pour Nicasia une broche incrustée de pierres précieuses lui permettant de faire apparaître des ailes diaphanes dans son dos et de s'envoler.

Je lui demande :

– Que veut-il, à ton avis ?

– Des éloges, des flatteries, répond la Bombe. Trouver un nouveau mécène, peut-être. Il ne serait pas contre un baiser, probablement.

– Selon toi, son intérêt pour Nicasia est lié directement à Orlagh ou pas ?
La Bombe hausse les épaules.

– La beauté de Nicasia l'intéresse, ainsi que le pouvoir d'Orlagh. Grimsen a été exilé avec le premier roi des Aulnes. Je pense que, la prochaine fois qu'il prêtera serment, il voudra être tout à fait sûr du monarque qu'il promet de servir.

– Ou peut-être qu'il ne voudra plus jamais prêter serment, dis-je, bien décidée à lui rendre visite.

Grimsen a choisi de vivre et de travailler dans l'ancienne forge que Cardan lui a attribuée, même si les rosiers l'ont envahie et qu'elle n'est pas en très bon état.

Lorsque j'arrive, un mince panache de fumée monte en spirale de la cheminée. Après avoir frappé trois légers coups à la porte, j'attends.

Une minute plus tard, il ouvre le battant, dégageant une bouffée d'air si brûlant que je recule d'un pas.

– Je te connais, déclare-t-il.

– Je suis la reine de la Liesse, dis-je pour couper court au débat.

Il rit et secoue la tête.

– Je connaissais ton père mortel. Il a forgé un couteau pour moi, autrefois, et a fait le trajet jusqu'à Solclair pour me demander ce que j'en pensais.

– Et alors ? Qu'en as-tu pensé ?

Je me demande si c'était avant l'arrivée de Justin à Domelfe. Avant ma mère.

– Il avait un réel talent. Je lui ai dit qu'au bout de cinquante ans de pratique il forgerait peut-être la meilleure lame jamais créée par un mortel. Je lui ai dit aussi qu'au bout de *cent ans* de pratique il forgerait peut-être les meilleures lames jamais créées par quiconque. Rien de cela ne l'a satisfait. Alors, je lui ai dit que je lui confierais l'un de mes secrets. Il pourrait apprendre l'équivalent de cent ans de pratique en une seule journée, à condition qu'il accepte de conclure un marché avec moi. À condition qu'il se sépare d'une chose à laquelle il tenait.

Je demande :

– Et a-t-il accepté ?

Grimsen affiche un air ravi.

– Oh, tu aimerais le savoir, n'est-ce pas ? Entre.

Je m'exécute avec un soupir. À l'intérieur, la chaleur est presque insupportable et la puanteur du métal me submerge. Dans la forge faiblement éclairée, je vois surtout des flammes. Ma main se porte sur le couteau caché dans ma manche.

Heureusement, nous traversons la forge pour nous rendre dans la partie habitable de la maison. L'endroit est en désordre. Chaque surface est couverte de trésors magnifiques : pierres précieuses, bijoux, armes blanches et autres objets décoratifs. Grimsen tire une chaise en bois pour moi avant de s'asseoir sur un banc.

Son visage parcheminé est érodé et ses cheveux argentés se dressent sur sa tête comme s'il avait tiré dessus en travaillant. Aujourd'hui, il ne porte pas de veste sertie de gemmes, mais un tablier de cuir sur une chemise grise tachée de cendre. À ses grandes oreilles pointues pendent sept lourds anneaux d'or.

– Qu'est-ce qui t'amène à ma forge ? m'interroge-t-il.

– J'espérais trouver un cadeau pour ma sœur. Elle se marie dans quelques jours.

– Quelque chose de spécial, alors.

– Je sais que tu es un forgeron légendaire, dis-je, mais tes œuvres ne sont peut-être plus à vendre...

– Peu importe ma renommée, je reste un commerçant, précise-t-il, la main sur le cœur.

Apparemment, il aime être flatté.

– Cela dit, reprend-il, il est vrai que je n'exige plus d'être payé en argent. Je ne fais que du troc.

J'aurais dû me douter qu'il y avait un loup. Malgré tout, je le regarde en clignant des yeux, feignant l'innocence.

– Que pourrais-je te donner que tu n'as pas déjà ?

– C'est ce que nous allons découvrir, réplique-t-il. Parle-moi de ta sœur. Est-ce un mariage d'amour ?

– Je suppose, dis-je en réfléchissant. Cette union ne sert aucun intérêt.

Il hausse les sourcils.

– Je vois. Et ta sœur, te ressemble-t-elle ?

– Nous sommes jumelles.

– Des pierres bleues, dans ce cas. Ça ira avec la couleur de tes cheveux et de tes yeux, propose-t-il. Peut-être un collier de larmes qui pleurera à sa place ? Une épingle faite de dents pour mordre les maris ennuyés ? Non.

Il se met à arpenter la pièce exiguë et brandit une bague.

– Pour faire venir un enfant ?

Voyant ma tête, il me montre une paire de boucles d'oreilles : l'une a la forme d'un croissant de lune, l'autre d'une étoile.

– Ah. Tiens, voilà ce que tu cherches.

– Quelle est leur particularité ?

Il rit.

– Elles sont belles ! Cela n'est-il pas suffisant ?

Je le considère d'un œil sceptique et rétorque :

– Je reconnais qu'elles sont magnifiques, mais je parie qu'il y a autre chose.

Il apprécie ma remarque.

– Tu es futée. Non seulement elles sont belles, mais en plus elles accentuent la beauté. Elles rendent celle qui les porte plus charmante encore qu'elle ne l'est déjà. Terriblement charmante. Son mari restera à ses côtés un bon bout de temps.

Je vois à son expression qu'il me met au défi. Il me croit trop vaniteuse pour offrir un tel cadeau à ma sœur.

Il connaît bien l'égoïsme du cœur humain. Taryn fera une mariée splendide. Dans quelle mesure accepterai-je, moi, sa jumelle, qu'elle me fasse de l'ombre ? À quel point supporterai-je l'intensité de son charme ?

Pourtant, il n'y a pas de cadeau plus précieux pour une jeune humaine qui s'apprête à épouser la beauté du Peuple.

– Que demandes-tu en échange de ces boucles ?

– Oh, un certain nombre de petites choses. Une année de ta vie. Le lustre de tes cheveux. La mélodie de ton rire.

– Mon rire n'est pas particulièrement mélodieux.

– Certes, mais je parie qu'il est rare, argumente-t-il.

Comment le sait-il ?

Je suggère :

– Que dirais-tu de mes larmes ? Tu pourrais fabriquer un autre collier.

Il m'observe attentivement, comme s'il estimait la fréquence de mes chagrins.

– Je te prendrai une seule larme, tranche-t-il enfin. Et tu transmettras une proposition au Grand Roi de ma part.

– Quel genre de proposition ?

– On sait que les Fonds marins menacent la terre. Dis à ton roi que, s’il leur déclare la guerre, je lui forgerai une armure de glace qui fera voler en éclats toute lame qui la frappera, et qui rendra son cœur trop froid pour qu’il éprouve de la pitié. Dis-lui que je lui forgerai trois épées qui, utilisées au cours d’une même bataille, combattront avec la puissance de trente soldats.

Je suis impressionnée.

– Je le lui dirai. Mais toi, qu’as-tu à y gagner ?

Il grimace et sort un chiffon pour lustrer les boucles d’oreilles.

– J’ai une réputation à rebâtir, ma dame, et pas seulement en tant que fabricant de breloques. Jadis, des rois et des reines venaient me supplier. Jadis, je forgeais des couronnes et des épées qui changeaient la face du monde. Le Grand Roi a entre ses mains le pouvoir de restaurer ma renommée. Moi, j’ai le pouvoir de renforcer le sien.

– Et que se passera-t-il, si le monde lui plaît tel qu’il est ? S’il ne veut pas le changer ?

Grimsen émet un petit rire.

– Alors, je te fabriquerai un petit sablier dans lequel suspendre le temps.

Il prélève une larme au coin de mon œil avec un long siphon. Puis je m’en vais avec les boucles d’oreilles de Taryn et une foule de nouvelles questions.

De retour chez moi, je tiens les boucles contre mes oreilles. Même dans le miroir, elles illuminent mon regard. Ma bouche paraît plus rouge, mon teint plus éclatant, comme si je sortais d’un bain.

Je les emballe avant de changer d’avis.



Chapitre 19

Je passe le reste de la nuit à la cour des Ombres, à organiser la sécurité de Chêne. S'il est attiré par les vagues dans lesquelles il aimait jouer naguère, des gardiens ailés pourront l'emmener dans les airs. Un espion grimé en nourrice l'escortera en permanence, le dorlotera et goûtera tout avant qu'il porte quoi que ce soit à sa bouche. Des archers seront perchés dans les arbres et prendront pour cible quiconque s'approchera trop près de mon frère.

Alors que j'anticipe les plans d'Orlagh et songe aux moyens d'en être avertie au plus tôt, on frappe à ma porte.

Je lance :

– Oui ?

Cardan entre.

Surprise, je me lève d'un bond. Je ne m'attendais pas à sa visite ; pourtant, le voilà, débraillé malgré sa tenue raffinée. Il a les lèvres légèrement gonflées, les cheveux en bataille. On dirait qu'il sort d'un lit – et pas du sien.

Il jette un rouleau sur mon bureau.

– Eh bien ? dis-je d'une voix aussi froide que je l'avais espérée.

– Tu avais raison.

Sa réponse ressemble à une accusation.

– À propos de quoi ?

Il s'appuie contre le montant de la porte.

– Nicasia a révélé ses secrets. Et, pour ça, il a suffi d'un peu de gentillesse et de quelques baisers.

Nous nous regardons dans les yeux. Si je détourne la tête, il saura que je suis gênée. Je crains qu'il ne le sache tout de même. Mes joues s'enflamment. Pourrai-je un jour le regarder de nouveau sans me souvenir de la sensation de mes mains sur sa peau ?

– Orlagh frappera pendant le mariage de Locke et de ta sœur.

Je me rassois dans mon fauteuil, les yeux posés sur les notes griffonnées devant moi.

– Tu en es sûr ?

Il acquiesce.

– D'après Nicasia, à mesure que le pouvoir des mortels se renforce, il faut que la terre et la mer s'unissent. Et elles s'uniront, que ce soit de la manière dont Orlagh l'espère ou de la manière que moi, je redoute.

– Ça n'augure rien de bon.

– On dirait que j'ai un faible pour les femmes qui me menacent.

Comme je ne sais pas quoi répondre, je lui parle de la proposition de Grimsen, prêt à lui forger une armure et des épées qui le mèneront à la victoire.

– À condition que tu sois disposé à te battre contre les Fonds marins.

– Il veut que je déclare une guerre pour restaurer sa gloire passée ? s'étonne Cardan.

– En gros, oui, dis-je.

– C'est ce que j'appelle être ambitieux. Il ne restera peut-être plus qu'une plaine inondée et quelques pins encore en feu, mais les trois ou quatre derniers survivants du Peuple blottis dans une caverne humide auront entendu parler de Grimsen. On ne peut être qu'admiratif face à un tel égocentrisme. J'imagine que tu ne lui as pas dit que la déclaration de guerre ne dépendait pas de moi, mais de toi ?

S'il est le Grand Roi de Domelfe, auquel nous devons nous soumettre jusqu'à la fin des temps, alors nous nous sommes montrés un peu irrespectueux en dirigeant le royaume à sa place. En revanche, s'il joue un rôle, on peut à coup sûr le qualifier d'espion – plus habile que la plupart d'entre nous.

– Bien sûr que non.

Le silence s'installe entre nous.

Puis Cardan s'avance vers moi.

– L'autre nuit ..

Je l'interromps.

– Je l'ai fait pour les mêmes raisons que toi. Pour passer à autre chose.

– Et alors ? demande-t-il. Ça a marché ?

Je le regarde dans les yeux et mens :

– Oui.

S'il me touche, s'il fait ne serait-ce qu'un pas de plus vers moi, il me démasquera. Je ne pense pas être capable de rester de marbre très longtemps. Mais, à mon grand soulagement, il pince ses lèvres, hoche la tête et s'en va.

Dans la pièce voisine, j'entends le Cafard qui l'appelle. Il lui propose de lui apprendre à faire léviter une carte à jouer. J'entends Cardan rire.

Il me vient à l'idée que l'excès est peut-être nuisible au désir. Ça ne doit pas être si différent du mithridatisme : j'ai sans doute pris une dose létale alors que j'aurais dû m'empoisonner lentement, baiser par baiser.

Je ne m'étonne pas de trouver Madoc dans sa salle des stratèges, au palais. En revanche, lui est surpris de me voir. Il n'est pas habitué à mon pas de loup.

– Père, dis-je.

– Autrefois, je pensais vouloir que tu m'appelles ainsi, réplique-t-il. Finalement, quand tu le fais, ça n'augure rien de bon.

J'objecte :

– Pas du tout. Je suis venue te dire que tu avais raison. L'idée que Chêne soit en danger m'est insupportable mais, si nous nous tenons prêts quand les Fonds marins frapperont, les risques pour lui seront moindres.

– Tu as organisé une opération de surveillance le temps de son séjour ici.

Il sourit, dévoilant ses dents pointues, et poursuit :

– Difficile de parer à toute éventualité.

– Tu veux dire impossible.

Je soupire et pénètre davantage dans la salle.

– Du coup, j'ai décidé de suivre ton idée. Laisse-moi contribuer à leurrer les Fonds marins. J'ai des sources d'informations.

Ça fait longtemps que Madoc est général. Il a organisé l'assassinat de Dain et en est sorti impuni. Il est meilleur que moi dans ce domaine.

– Et si ton seul objectif était de contrecarrer mes plans ? demande-t-il. Tu peux difficilement attendre de moi que je te croie sur parole dès que tu dis être sincère.

Même s'il a toutes les raisons de se méfier de moi, ça fait mal. Je me demande comment les choses se seraient passées s'il m'avait révélé son projet de mettre Chêne sur le trône avant que j'assiste au bain de sang du couronnement. S'il m'avait fait confiance et mise dans la confiance, mes doutes auraient-ils été balayés ? L'idée que ça aurait pu être le cas ne me plaît pas, mais je crains que la réponse soit oui.

– Je ne mettrais pas mon frère en danger, dis-je en réponse à sa question – et à la mienne.

– Ah oui ? s'enquiert-il. Même pas pour le sauver de mes griffes ?

Je suppose que je l'ai mérité.

– Tu disais vouloir que je revienne dans ton camp. Voilà l'occasion de me montrer ce que ça serait de travailler avec toi. Convaincs-moi.

Tant que je contrôlerai la couronne, Madoc et moi ne pourrons pas être entièrement partenaires, mais sans doute serait-il possible d'œuvrer ensemble. Il arrivera peut-être à canaliser son ambition en gagnant contre les

Fonds marins et en oubliant le trône – le temps que Chêne soit assez grand. Alors les choses seront pour le moins différentes.

Il désigne sur une table une carte des îles et ses figurines sculptées.

– Orlagh a une semaine pour frapper, à moins qu'elle ait l'intention de tendre ses filets dans le monde des mortels en l'absence de Chêne. Tu as posté des gardes chez Vivienne, que tu as recrutés hors de la sphère militaire et qui ne ressemblent pas à des chevaliers. C'est malin. Toutefois, rien ni personne n'est infaillible. Selon moi, le meilleur endroit pour les inciter à passer à l'attaque...

– Les Fonds marins ont prévu de nous attaquer lors du mariage de Taryn.

– Quoi ?

Il me jauge, les yeux plissés.

– Comment le sais-tu ?

– Par Nicasia, dis-je. Et je pense pouvoir en apprendre plus si nous travaillons vite. Je peux faire passer des informations à Balekin – des informations crédibles pour lui.

Madoc hausse les sourcils.

Je hoche la tête.

– Une prisonnière. J'ai déjà réussi à faire transiter des informations par son intermédiaire.

Il me tourne le dos et se sert un doigt d'un liquide sombre avant de reprendre place sur son fauteuil de cuir.

– C'est ça, les « sources » dont tu parlais ?

– Je ne viens pas te voir les mains vides. Ça ne te plaît pas un tout petit peu d'avoir décidé de me faire confiance ?

– Je pourrais affirmer que c'est toi qui as enfin décidé de me faire confiance. Maintenant, reste à voir si nous formerons une bonne équipe. Il y a bien d'autres projets sur lesquels nous pourrions collaborer.

Comme s'emparer du trône.

Je refroidis ses ardeurs :

– Un problème à la fois.

– Est-il au courant ? demande Madoc avec un sourire paternel mais aussi légèrement terrifiant. Notre Grand Roi réalise-t-il à quel point tu es douée pour diriger le royaume à sa place ?

– Espérons que non, dis-je en m'efforçant d'afficher une désinvolture que je ne ressens pas dès qu'on fait allusion à l'arrangement que j'ai passé avec Cardan.

Madoc rit.

– Oh, je l’espère, ma fille – tout comme j’espère que tu comprendras qu’il serait cent fois mieux que tu diriges le royaume pour le profit de ta propre famille.

L’audience de Balekin avec Cardan a lieu le lendemain. Mes espions m’informent que le Grand Roi a passé la nuit seul : pas de fête, pas de beuveries, pas de concours de lyres. Je ne sais pas ce que je dois en penser.

Balekin est introduit dans la salle du trône. Malgré ses poignets enchaînés, il marche la tête haute, vêtu d’une tenue bien trop raffinée pour la tour. Il étale ses capacités à se fournir en objets luxueux. Il étale son arrogance, sûr d’intimider Cardan, sans imaginer que celui-ci puisse s’en agacer.

Cardan est particulièrement impressionnant dans son rôle de Grand Roi. Il porte un manteau de velours couleur de mousse, entièrement brodé d’or brillant. La boucle d’oreille offerte par Grimsen pend à son lobe et reflète la lumière lorsqu’il tourne la tête. Malgré l’absence de courtisans, la salle n’est pas déserte. Randalin et Nihuar se tiennent non loin du dais, à proximité de trois gardes. Je suis de l’autre côté, près d’une zone d’ombre. Des domestiques s’attardent dans la salle, prêts à servir du vin ou à jouer de la harpe, comme il siéra au plaisir du Grand Roi.

Je me suis arrangée avec Vulciber pour faire remettre un message à dame Asha juste au moment où Balekin montait l’escalier sous escorte, quittant la tour pour se rendre à cette audience.

Le mot disait :

J’ai réfléchi à votre requête et je souhaite négocier. Il y a un moyen de vous faire quitter l’île, tout de suite après le mariage de ma sœur. Pour sa sécurité, et parce qu’il a le mal de l’air, mon petit frère rentrera en bateau. Vous pourrez en profiter vous aussi, sans que le Grand Roi le sache étant donné que ce voyage sera, par nécessité, tenu secret. Si mon offre vous convient, faites-le-moi savoir et nous nous reverrons pour parler de mon passé et de votre avenir.

-J

Il y a un risque que dame Asha ne dise rien à Balekin lorsqu’il réintégrera sa cellule mais, comme elle l’a déjà informé et qu’il a forcément vu la remise du message, je doute qu’il tolère d’entendre que c’était sans importance –

surtout qu'en tant que Fæ, dame Asha serait obligée de rester évasive, faute de pouvoir mentir ouvertement.

– Petit frère, déclare Balekin sans attendre qu'on lui adresse la parole.

Il porte ses menottes comme si c'étaient des bracelets ; comme si elles amélioreraient son statut au lieu d'indiquer sa condition de prisonnier.

– Tu as demandé une audience avec la couronne, dit Cardan.

– Non, mon frère, c'est à toi que j'ai demandé à m'adresser, pas à l'ornement que tu portes sur la tête.

Le manque de respect affiché par ce sournois de Balekin me pousse à me demander pourquoi, en premier lieu, il tenait à cette audience.

Je songe à Madoc et au fait qu'en sa présence je me sens toujours comme une enfant. Ce n'est pas rien de juger la personne qui vous a élevée, quoi qu'elle ait fait d'autre. Cette confrontation concerne moins la situation présente que leur passé, leurs vieilles rancœurs et les alliances qui existent entre eux.

– Qu'est-ce que tu veux ? demande Cardan.

Sa voix douce est dénuée de l'autorité blasée qu'elle exprime habituellement.

– Que veut tout prisonnier ? demande à son tour Balekin. Fais-moi sortir de la tour. Si tu as l'intention de réussir ton règne, tu as besoin de mon aide.

– Si tu es venu me voir uniquement pour me dire ça, tes efforts sont vains. Non, je ne te libérerai pas. Non, je n'ai pas besoin de toi, tranche Cardan avec assurance.

Balekin sourit.

– C'est parce que tu as peur de moi que tu m'as fait enfermer. Après tout, tu haïssais Eldred plus que je ne le haïssais, moi. Tu méprisais Dain. Comment peux-tu me punir pour des morts que tu ne regrettes pas ?

Incrédule, Cardan observe son frère. À demi dressé sur le trône, il serre les poings. Je comprends en le voyant qu'il a oublié où il se trouve.

– Et Elowyn ? Et Caelia ? Et Rhyia ? s'offusque-t-il. Si je ne me souciais que de mes sentiments, leur mort justifierait amplement que je me venge de toi. C'étaient nos sœurs, et elles auraient fait de meilleures dirigeantes que toi ou moi.

J'aurais cru que Balekin serait touché par cet argument, mais il n'en est rien. Au lieu de quoi, un sourire insidieux se dessine sur ses lèvres.

– Ont-elles plaidé en ta faveur ? Est-ce qu'une seule de tes chères sœurs a accepté de te recueillir ? Comment peux-tu croire qu'elles t'aimaient alors

qu'elles ne t'ont jamais défendu auprès de Père ?

Un instant, je me demande si Cardan ne va pas le frapper. Je porte une main à la poignée de mon épée. Je m'interposerai. Je me battrai contre Balekin avec plaisir.

Mais Cardan se laisse de nouveau choir sur le trône. Sur ses traits, la fureur s'estompe. Il parle comme s'il n'avait pas entendu la dernière phrase de son frère.

– Si tu es enfermé, ce n'est ni parce que je te crains ni pour me venger. Ta punition ne m'a pas réjoui. Tu es dans la tour parce que c'est juste.

– Tu ne peux pas régner seul, insiste Balekin en balayant la salle du regard. Tu n'as jamais aimé travailler ; tu n'as jamais aimé flatter les diplomates, ni accomplir ton devoir, tu as toujours préféré céder à tes plaisirs. Laisse-moi gérer les tâches difficiles, au lieu de les confier à une fille mortelle envers qui tu te sens redevable et qui ne fera que te décevoir.

Les regards de Nihuar, Randalin et quelques gardes se posent sur moi, mais Cardan continue à fixer son frère. Au bout d'un long moment, il reprend la parole.

– Tu serais mon régent, même si je suis en âge de régner ? Tu te présentes à moi non pas en pénitent, mais comme si j'étais un chien errant que tu voulais mater.

Balekin a l'air enfin déstabilisé.

– Même si j'ai parfois été dur envers toi, c'est parce que je voulais te rendre meilleur. Tu crois pouvoir être indolent, complaisant, et réussir malgré tout en tant que souverain ? Sans moi, tu ne serais rien. Sans moi, tu ne *seras* rien !

L'idée que Balekin puisse prononcer ces mots et être persuadé qu'il ne ment pas me choque.

De son côté, Cardan affiche un léger sourire. Quand il réplique, c'est d'une voix légère.

– Tu me menaces, tu t'encenses. Tu m'as révélé tes vrais désirs. Même si j'avais voulu réfléchir à ton offre, après ce petit discours, j'aurais veillé à ce que tu ne sois jamais nommé diplomate.

Furieux, Balekin se dirige vers le trône. Aussitôt, les gardes s'interposent. Je réalise que Balekin a un besoin physique de punir Cardan.

– Tu joues à être roi, crache-t-il. Et si tu ne le sais pas, tu es bien le seul. Renvoie-moi en prison, refuse l'aide que je te propose, et tu perdras le royaume.

– Voilà, rétorque Cardan. C’est cette option que je préfère. Celle où tu n’as pas d’importance.

Il se tourne vers Vulciber et ajoute :

– L’audience est terminée.

Tandis que le geôlier et une poignée de gardes s’avancent pour raccompagner Balekin dans la Tour de l’Oubli, le regard du prisonnier s’arrête sur moi. Je décèle dans ses yeux un puits de haine si profond que je crains qu’à défaut d’y prendre garde tout Domelfe s’y noie.

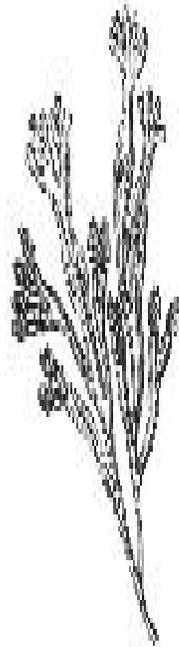
Deux nuits avant le mariage de ma sœur, dans mes appartements, je dégaine lentement Crépuscule devant le miroir en pied. J’enchaîne les postures, celles que Madoc m’a enseignées, celles que j’ai apprises à la cour des Ombres.

Puis je lève ma lame pour la présenter à mon adversaire. Je la salue dans le miroir.

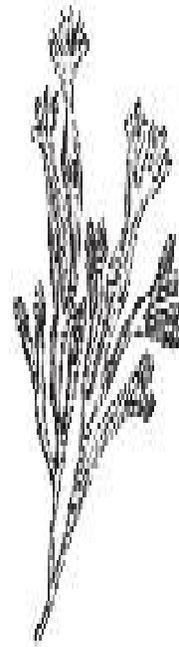
Avant, arrière. Je danse sur le sol, je la combats. Je frappe et pare, je pare et frappe. Je feins. J’esquive. Je regarde la sueur perler sur son front. Je me bats jusqu’à ce que la transpiration tache sa chemise ; jusqu’à ce qu’elle tremble d’épuisement.

Ça ne suffit toujours pas.

Jamais je ne la vaincrai.



Chapitre 20



Les pièges tendus pour Orlagh sont prêts. Madoc et moi avons passé la journée à en peaufiner les détails. Nous avons défini trois lieux et trois moments où les Fonds marins sont susceptibles d'attaquer.

Le bateau est une évidence. Il transportera la doublure de Chêne : un lutin blotti sous une cape. L'embarcation elle-même sera ensorcelée pour pouvoir voler.

Avant ça, au cours de la réception de Taryn, il est prévu que Chêne se rende seul dans le labyrinthe végétal. Une partie de la haie sera remplacée par des membres du peuple des arbres, qui resteront invisibles jusqu'à ce qu'il soit nécessaire d'intervenir.

Et encore avant, lorsque nous arriverons en carrosse sur la propriété de Locke pour le mariage, Chêne donnera l'impression d'en descendre à découvert, sur un terrain visible depuis la mer. Là aussi, nous aurons recours à la doublure. De mon côté, j'attendrai dans le carrosse avec le véritable Chêne pendant que le reste de la famille descendra et que (je l'espère) la mer frappera. Alors le carrosse fera demi-tour et nous sortirons par une fenêtre. Les arbres près du rivage grouilleront de sprites chargés de guetter l'arrivée des habitants des Fonds marins. Un filet a été enfoui dans le sable pour les prendre au piège.

Trois occasions de surprendre les Fonds marins dans leur tentative de nuire à Chêne. Trois occasions qui leur feront regretter d'avoir essayé.

Nous ne négligeons pas non plus la protection de Cardan. Sa garde personnelle est en alerte maximale. Il dispose de sa propre clique d'archers qui le suivront comme son ombre. Et, bien sûr, nos espions seront là pour lui.

Comme Taryn souhaite passer la dernière nuit avant son mariage en compagnie de ses sœurs, je fourre une robe et ses boucles d'oreilles dans un sac que j'attache sur le dos de mon cheval – le même que celui que j'avais monté pour aller à Insweal. Je fixe Crépuscule à la sacoche de selle. Puis je l'enfourche et me dirige vers la propriété de Madoc.

La nuit est belle. La brise qui souffle dans les arbres charrie un parfum d'aiguilles de pin et de pomme d'éternité. Au loin, j'entends un martèlement de sabots. Les renards s'appellent en poussant leurs étranges glapissements. Des notes de flûte me parviennent, de même que les chants aigus, sans paroles, des sirènes sur les rochers.

Soudain, le martèlement des sabots n'est plus si lointain. Des cavaliers apparaissent dans les bois. Ils sont sept, montés sur des chevaux émaciés aux

yeux d'un blanc nacré. Le visage caché, ils ont revêtu une armure éclaboussée de peinture blanche. Je les entends rire lorsqu'ils se séparent pour venir vers moi de différents côtés. Un instant, je me dis qu'ils doivent se méprendre.

L'un d'eux extirpe une hache qui brille à la lueur du premier quartier de lune. À la vue de l'arme, mon sang se fige. Non, il n'y a pas de méprise. C'est pour me tuer qu'ils sont venus.

Mon expérience du combat à cheval est limitée. J'avais prévu de devenir un chevalier de Domelfe avec pour mission de défendre le corps et l'honneur d'un membre de la royauté, et pas d'accompagner Madoc et ses cavaliers dans leurs batailles.

Alors que leur cercle se referme sur moi, je me demande qui savait que je serais particulièrement vulnérable. Madoc, c'est certain. C'est peut-être sa manière à lui de me faire payer ma trahison. Peut-être que sa confiance n'était qu'une ruse. Après tout, il savait que j'allais chez lui ce soir. Et nous avons passé l'après-midi à planifier ce genre de piège, précisément.

Les mises en garde du Cafard, hélas, me reviennent en mémoire : *La prochaine fois, fais-toi accompagner par un membre de la garde royale. Par l'un de nous. Par un nuage de sprites ou un spriggan ivre. N'importe qui, mais quelqu'un.*

Mais il n'y a que moi. Seule.

Je force l'allure de ma jument. Si je parviens à sortir des bois et à me rapprocher suffisamment du bastion de Madoc, alors je serai sauvée. Il y a des gardes, là-bas. Que Madoc ou quelqu'un d'autre ait organisé cette embuscade, il ne laisserait jamais un invité – encore moins sa pupille – se faire massacrer sur sa propriété.

Ce serait une faute de goût impardonnable.

Tout ce que j'ai à faire, c'est y arriver.

Le martèlement des montures résonne derrière moi tandis que nous zigzaguons entre les arbres. Je jette un coup d'œil en arrière, le vent dans la figure, les cheveux dans la bouche. Mes assaillants chevauchent à distance les uns des autres, essayant de me devancer suffisamment pour me faire dévier de ma trajectoire et m'orienter de force vers la côte, où il n'y a nulle part où se cacher.

Ils gagnent du terrain, encore et toujours. Je les entends s'interpeller. Les mots se perdent dans le vent. Ma jument est rapide, mais leurs montures le

sont encore plus. Quand je me retourne, je remarque que l'un d'entre eux a sorti un arc et des flèches à l'empennage noir.

Tirant mon cheval d'un côté, je me retrouve face à un autre cavalier qui me barre le passage.

Eux sont en armure et tous munis d'une arme. Moi, je ne dispose que de quelques couteaux, de Crépuscule attachée à mes sacoches de selle et d'une petite arbalète dans mon sac. J'ai traversé ces bois à pied des centaines de fois durant mon enfance. Jamais je n'aurais imaginé avoir besoin, ici, d'être équipée comme si j'allais à la guerre.

Une flèche me frôle en sifflant tandis qu'un autre cavalier se rapproche, brandissant une lame.

Je ne pourrai jamais les semer.

Je me lève dans mes étriers sans savoir si mon idée réussira. J'attrape la première branche robuste que je vois. L'un des étalons aux yeux blancs retrousse ses lèvres et mord le flanc de ma monture. Mon pauvre cheval hennit et rue. Dans le clair de lune, je crois distinguer des yeux couleur d'ambre au moment où un cavalier fend l'air de sa longue épée.

Je quitte ma jument d'un bond et me hisse sur la branche. J'y reste accrochée quelques secondes, hors d'haleine, alors que les cavaliers passent en dessous. Ils font tourner bride à leur monture. L'un d'eux boit une gorgée de sa flasque. Sa bouche est tachée de jaune.

– Il y a un petit chat perché dans un arbre ! raille un autre. Descends donc voir les renards !

Je me mets debout et cours le long de la branche, gardant à l'esprit les conseils du Fantôme. Trois cavaliers encerclent l'arbre. Une lueur brille dans l'air quand la hache vole dans ma direction. Je me baisse, tâchant de ne pas glisser. L'arme passe en tournoyant à côté de moi et se fiche dans le tronc.

– Bien essayé !

Par mon ton désinvolte, j'espère leur faire croire qu'ils ne me font pas peur. Je dois leur échapper, grimper plus haut. Et ensuite ? Je ne peux pas me battre contre les sept. Même si je voulais tenter le coup, mon épée est toujours fixée à mon cheval. Je n'ai sur moi que mes couteaux.

– Descends, jeune humaine ! ordonne un cavalier aux yeux argentés.

– On a entendu parler de ta brutalité. Et de ta férocité, lance un autre d'une voix grave et mélodieuse qui pourrait être celle d'une femme. Ne nous déçois pas.

Un troisième encoche une flèche.

– Si vous me prenez pour un chat, attendez-vous à être griffés, dis-je en dégainant deux couteaux en forme de feuille avant de les lancer sur mes adversaires, traçant deux arcs brillants.

L'un rate sa cible, l'autre ne frappe qu'une armure. Cependant, j'espère que cela les distraira suffisamment pour me laisser le temps de récupérer la hache fichée dans le tronc d'arbre. Je m'élance. Je saute de branche en branche sous une pluie de flèches, remerciant en pensée le Fantôme de tous ses enseignements.

Soudain, une flèche se plante dans ma cuisse.

Je ne peux retenir un cri de douleur. Je me remets en mouvement, essayant de surmonter le choc, mais je perds en vitesse. La flèche suivante frôle mon flanc de si près que c'est vraiment la chance qui me sauve.

Ils y voient trop bien, même dans le noir. Leur vue est bien meilleure que la mienne.

Les cavaliers ont tous les avantages. De mon côté, perchée dans l'arbre, sans la possibilité de me cacher, je présente une cible un peu moins facile, mais distrayante. Et plus je fatiguerai, plus je saignerai, plus j'aurai mal, plus je ralentirai. Si je ne change pas de jeu, je vais perdre la partie.

Je dois tenter le tout pour le tout. Les prendre par surprise. Si je n'y vois rien, il faut que je compte sur mes autres sens.

J'inspire à fond et m'efforce d'ignorer la douleur qui irradie de ma jambe où la flèche est restée plantée. La hache à la main, je cours et saute de la branche en poussant un hurlement.

Les cavaliers essaient d'écarter leurs chevaux pour m'éviter.

Je surprends l'un d'eux par un coup de hache sur le torse. Son armure s'enfonce sous le choc. C'est un sacré coup – ou ça l'aurait été si je n'avais pas aussitôt perdu l'équilibre. Dans ma chute, l'arme m'échappe des mains. J'atterris lourdement au sol, le souffle coupé. Je roule immédiatement sur le côté pour ne pas finir piétinée. Lorsque je me relève, j'ai la tête qui bourdonne et les jambes en feu. La tige de la flèche plantée dans ma cuisse s'est brisée, mais la pointe s'est enfoncée plus profondément.

Le cavalier que j'ai attaqué pend sur sa selle, inerte. Un sang bouillonnant sort de sa bouche.

Un de ses complices s'écarte tandis qu'un troisième se rue vers moi. Je dégage un couteau pendant que l'adversaire qui me fonce dessus essaie de troquer son arc contre son épée.

Six contre un, c'est déjà mieux, surtout lorsque quatre de mes ennemis restent en retrait. Apparemment, il ne leur était pas venu à l'esprit qu'ils pourraient être blessés, eux aussi.

Je leur crie :

– Suis-je assez féroce pour vous ?

Le cavalier aux yeux argentés me charge. Je lance mon couteau. Celui-ci rate sa cible mais frappe le flanc du cheval. L'animal se cabre. Tandis que le cavalier tente de reprendre le contrôle de sa monture, un autre se précipite sur moi. Je récupère la hache, inspire profondément et me concentre.

Le cheval squelettique m'observe de ses yeux blancs sans pupille. Il a l'air affamé.

Je m'en voudrais terriblement de mourir ici, dans ces bois, par manque de préparation, parce que j'ai été trop distraite pour prendre la peine de fixer ma stupide épée sur moi.

Je me tiens prête face au cavalier qui fond dans ma direction, mais serai-je capable de supporter son assaut ? J'essaie désespérément de trouver une autre option.

Quand le cheval est tout près, je me laisse tomber à terre, luttant contre mon instinct de survie qui me hurle de fuir l'énorme bête. Celle-ci me fonce dessus ; je soulève la hache et donne un coup vers le haut. Du sang gicle sur mon visage.

La créature galope sur quelques mètres encore, avant de s'effondrer dans un râle furieux, coinçant la jambe de son cavalier sous son flanc.

Je me relève et m'essuie la figure juste à temps pour voir le cavalier aux yeux argentés se préparer à l'assaut. Je brandis la hache ensanglantée et lui souris.

Le cavalier aux yeux ambrés se dirige vers son camarade tombé à terre et appelle les autres. L'entendant, le cavalier aux yeux argentés fait demi-tour et rejoint ses compagnons. Celui qui est pris au piège se débat tandis que deux de ses camarades le tirent pour le libérer avant de le hisser sur une autre monture. Puis les six s'éloignent dans la nuit. Aucun rire ne résonne dans leur sillage.

J'attends. J'ai peur qu'ils rebroussent chemin, que quelque chose de pire soit prêt à jaillir de l'ombre. Les minutes s'écoulent. Ce que j'entends le plus, c'est mon souffle saccadé et le sang qui bat à mes oreilles.

Tremblante, percluse de douleurs, je marche dans les bois et trouve ma jument gisant dans l'herbe, dévorée par la monture du cavalier mort. J'agite

ma hache pour faire fuir l'horrible bête. Mais mon pauvre cheval ne ressuscite pas pour autant.

Le sac qui contenait mes vêtements et mon arbalète n'est plus sur son dos. Il a dû tomber dans ma fuite. Mes couteaux ont également disparu. Ils sont perdus dans les buissons après que je les ai lancés. Au moins, Crépuscule est toujours là, attachée à la selle. Je la récupère, les doigts crispés.

M'en servant comme d'une canne, je me traîne sur le reste du chemin jusqu'au bastion de Madoc et nettoie le sang à la pompe à eau, dehors.

À l'intérieur, je trouve Oriana assise près de la fenêtre. Elle brode sur un tambour. Elle me regarde de ses yeux roses et ne prend pas la peine de me sourire pour me mettre à l'aise, comme le ferait un être humain.

– Taryn est en haut avec Vivienne et son amante. Chêne dort et Madoc complète.

Elle remarque mon allure.

– Tu es tombée dans un lac ?

Je hoche la tête.

– Oui. C'est bête, hein ?

Elle reprend son ouvrage. Je me dirige vers l'escalier, mais Oriana m'interpelle avant que j'aie posé le pied sur la première marche.

– Serait-ce si terrible si Chêne restait avec moi à Terrafæ ?

Puis, après une longue pause, elle murmure :

– Je ne souhaite pas perdre son amour.

Je déteste qu'elle m'oblige à répéter ce qu'elle sait déjà.

– Ici, les courtisans n'auraient de cesse de vouloir lui verser du poison dans l'oreille ; ils lui feraient miroiter quel roi il serait s'il se débarrassait de Cardan – et en retour, cela rendrait les partisans de Cardan désireux de se débarrasser de Chêne. Je ne parle même pas des menaces plus sérieuses. Tant que Balekin vivra, Chêne ne sera en sécurité que loin de Terrafæ. Et n'oublions pas Orlagh.

Oriana acquiesce d'un air lugubre et se tourne de nouveau vers la fenêtre.

Elle a peut-être besoin de quelqu'un pour incarner le méchant ; quelqu'un qu'elle pourra juger responsable de leur séparation. Une chance qu'elle ne m'ait jamais vraiment aimé.

Même si Oriana ne déborde pas d'affection à mon égard, ça ne m'empêche pas d'éprouver de la nostalgie pour le lieu où j'ai grandi et les gens qui m'ont élevée.

Je la rassure en m'exprimant aussi doucement qu'elle :

– Son amour t’est acquis pour toujours.

Je sais qu’elle m’entend. Mais elle me présente toujours son dos.

Sur ces mots, je monte l’escalier, la jambe douloureuse. J’ai atteint le palier quand Madoc sort de son bureau et pose son regard sur moi. Il hume l’air. Perçoit-il l’odeur du sang qui coule le long de ma cuisse ? Celle de terre, de sueur et de l’eau froide du puits ?

Un frisson me glace les os.

Une fois dans mon ancienne chambre, je ferme la porte. Je glisse une main derrière ma tête de lit et me réjouis d’y trouver l’un de mes anciens couteaux, rangé dans son étui et un peu poussiéreux. Légèrement rassurée, je le remets à sa place.

Je boite jusqu’à la baignoire, mordant l’intérieur de ma joue pour lutter contre la douleur, et m’assois sur le rebord. Je découpe ensuite mon pantalon et examine la demi-flèche fichée dans ma jambe. La tige en saule est tachée de cendres. D’après ce que je vois, la pointe dentelée est en bois de cerf.

Mes mains se mettent à trembler. Je me rends compte que j’ai des palpitations. Je suis prise de vertige.

Les blessures de flèche sont vicieuses, car chaque mouvement aggrave la plaie. Le corps ne peut pas guérir avec une pointe qui entaille continuellement les tissus et, plus elle y restera, plus l’extraire s’avérera difficile.

Après avoir inspiré à fond, je prends la tête de la flèche entre mes doigts et exerce une légère pression. J’ai tellement mal qu’un hoquet de douleur m’échappe et que j’en suis étourdie. Mais, apparemment, l’os n’est pas touché.

Prête à souffrir, je saisis un couteau et pratique une incision sur un peu plus de deux centimètres. C’est horriblement douloureux. Ma respiration devient superficielle lorsque j’enfonce mes doigts dans ma peau pour déloger la tête. Je saigne si abondamment que c’en est effrayant. Je plaque ma main contre ma blessure pour tenter de réduire l’hémorragie.

Un moment, j’ai trop le tournis pour faire autre chose que rester assise.

– Jude ?

C’est Vivi. Elle ouvre la porte. Elle me regarde, moi, puis voit la baignoire. Elle écarquille ses yeux de chat.

Je secoue la tête.

– Ne dis rien à personne.

– Tu saignes, constate-t-elle.

– Va me chercher...

Je m'interromps : je réalise que je vais devoir recoudre ma blessure. Je n'y avais pas pensé. Peut-être que je ne vais pas si bien que ça. Ça doit être le contrecoup.

– Il va me falloir une aiguille et du fil pas trop fin. Du fil à broder. Et un chiffon pour continuer à compresser la plaie.

Elle fronce les sourcils en voyant le couteau que j'ai dans la main et la fraîcheur de la blessure.

– Tu t'es fait ça toute seule ?

Cette question m'arrache brièvement à ma torpeur.

– Bien sûr, je me suis moi-même tiré une flèche dans la jambe !

– OK, OK.

Elle me tend un chemisier posé sur le lit et quitte la pièce. Je presse le tissu sur la plaie en espérant ralentir les saignements.

Vivi revient avec une aiguille et du fil blanc. Il ne restera pas blanc longtemps.

Je soupire, essayant de me concentrer :

– Bon. Tu veux compresser ou coudre ?

– Compresser, répond-elle en m'observant comme si elle regrettait qu'il n'y ait pas un troisième choix. Tu ne crois pas que je devrais appeler Taryn ?

– La veille de son mariage ? Certainement pas.

Je cherche à passer le fil dans le chas de l'aiguille, mais mes mains tremblent si fort que c'est laborieux.

– OK, dis-je. Maintenant, resserre les bords de la plaie.

Vivi s'agenouille et s'exécute avec une grimace. Je crie et tâche de ne pas m'évanouir. Pour m'encourager, je me rassure : *Plus que quelques minutes et je pourrai me poser.* Plus que quelques minutes et ce sera comme si rien ne s'était passé.

Je fais mes points. Ça fait mal, ça fait mal, ça fait mal. Ma couture achevée, je lave ma jambe à l'eau claire et déchire la partie la moins sale du chemisier pour bander la plaie.

Vivi se rapproche.

– Tu arrives à te mettre debout ?

– Dans une minute.

Je secoue la tête.

– Et Madoc ? demande-t-elle. On pourrait lui dire...

J'insiste :

– On ne dit rien à personne.

Je m’agrippe à la baignoire et passe une jambe par-dessus le rebord, réprimant un cri.

Vivi ouvre les robinets. L’eau m’éclabousse et nettoie le sang de la baignoire.

– Tes vêtements sont imbibés, fait-elle remarquer, les sourcils froncés.

– Passe-moi une des robes qui sont là-bas, dis-je. Choisis quelque chose d’ample.

Je me force à claudiquer jusqu’à une chaise et m’y laisse tomber. Puis j’ôte ma veste et le chemisier que je porte en dessous. Nue jusqu’à la taille, je ne peux aller plus loin, empêchée par la douleur.

Vivi me présente une robe (si vieille que Taryn n’a pas daigné me l’apporter) et la retrousse afin que je puisse l’enfiler par la tête. Elle guide ensuite mes mains à travers les trous des manches, comme si j’étais une enfant. Doucement, elle retire mes bottes et mon pantalon en lambeaux.

– Et si tu t’allongerais ? propose-t-elle. Repose-toi. Heather et moi pouvons nous occuper de Taryn.

– Ça va aller, je réponds.

– Tout ce que je dis, c’est que rien ne t’oblige à faire quoi que ce soit d’autre.

Vivi semble soudain envisager d’un autre œil mes mises en garde sur leur venue ici.

– Qui t’a fait ça ? s’enquiert-elle.

– Sept cavaliers... Des chevaliers, peut-être. Mais qui est réellement derrière cette attaque ? Ça, je n’en sais rien.

Vivi pousse un long soupir.

– Jude, reviens dans le monde des humains avec moi. Il ne faut pas que tu trouves ça normal. Car ça ne l’est pas.

Je me lève de la chaise. Je préfère marcher sur ma jambe blessée qu’en entendre davantage.

– Comment tu te serais débrouillée si je n’étais pas venue te voir ? m’interroge-t-elle.

Maintenant que je suis debout, je dois rester sur ma lancée ou perdre mon élan. Je me dirige vers la porte.

J’admets :

– Je ne sais pas. En revanche, je sais une chose : le danger rôde aussi dans le monde des mortels. En restant *ici*, je m’assure que Chêne et toi ayez des

gardes qui vous surveillent *là-bas*. Écoute, j'ai compris que tu trouves que ce que je fais est idiot. Quand bien même, ne fais pas comme si ça ne servait à rien.

– Ce n'était pas mon intention, réplique-t-elle.

Mais je suis déjà dans le couloir.

J'ouvre brusquement la porte de la chambre de Taryn et la trouve en train de rire avec Heather. Elles s'arrêtent quand nous entrons.

– Jude ? dit Taryn.

– Je suis tombée de cheval.

Vivi ne me contredit pas. Je poursuis :

– De quoi vous parliez ?

Nerveuse, Taryn erre dans la pièce. Elle va toucher la robe diaphane qu'elle portera demain et brandit son diadème. Il est orné de plantes, toujours aussi fraîches que lorsqu'elles ont été cueillies dans le jardin d'un gobelin.

Je réalise que les boucles d'oreilles que je prévoyais de lui offrir ont disparu. Je les ai perdues avec le reste de mes affaires. Éparpillées parmi les feuilles mortes, dans les taillis.

Des serviteurs apportent du vin et des gâteaux. Je lèche le glaçage et laisse la conversation couler sur moi. La douleur m'accapare, et plus encore le souvenir des cavaliers, hilares, encerclant l'arbre. Le souvenir d'avoir été blessée, terrorisée et complètement seule.

Le jour du mariage de Taryn, je me réveille en fin de matinée dans le lit de mon enfance. J'ai l'impression d'émerger d'un rêve profond. Brièvement, ce n'est pas que je ne sais plus où je suis ; je ne sais plus *qui* je suis. Durant cet instant de flottement où je cligne des yeux dans la lumière, je suis la loyale fille de Madoc qui aspire à devenir chevalier à la cour. Puis les six derniers mois me reviennent comme le goût du poison désormais familier me revient dans la bouche.

Comme les picotements douloureux d'une plaie mal suturée.

Je me redresse et déroule le bandage pour observer ma cuisse. La plaie enflée n'est pas belle à voir et mes travaux d'aiguille sont plutôt médiocres. J'ai également la jambe raide.

Os-Nouveaux, un gigantesque serviteur pourvu de longues oreilles et d'une queue, entre dans ma chambre en frappant après coup. Il apporte mon petit déjeuner sur un plateau. Je m'empresse de rabattre les couvertures sur moi.

Sans un mot, il pose le plateau sur le lit puis se dirige vers le coin salle de bains. J'entends l'eau couler et hume un parfum d'herbes écrasées. Je reste assise dans mon lit, crispée, attendant qu'il s'en aille.

Je pourrais lui dire que je suis blessée. Ça serait facile. Si je lui demandais d'aller chercher le chirurgien des armées, il le ferait. Il avertirait Oriana et Madoc, évidemment. Au moins, ma plaie serait correctement recousue et le risque d'infection évité.

Même si c'est Madoc qui a envoyé les cavaliers, je crois qu'il prendrait soin de moi. Par courtoisie. Toutefois, à ses yeux, ce serait une concession : je reconnaîtrais que j'ai besoin de lui. Qu'il a gagné. Que je suis rentrée à la maison pour de bon.

Pourtant, dans la lumière matinale, je suis quasiment sûre que Madoc n'est pas le commanditaire, bien que ce soit le type de guet-apens qu'il préfère. Des assassins œuvrant pour son compte ne se seraient jamais mis en retrait ni enfuis alors qu'ils avaient encore l'avantage du nombre.

Une fois Os-Nouveux parti, je me jette sur le café avant de me traîner jusqu'à la baignoire, remplie d'une eau laiteuse et parfumée.

Alors seulement, une fois entièrement immergée, je m'autorise à pleurer. Une fois entièrement immergée, je peux admettre que j'ai failli mourir ; que j'étais terrorisée et que je regrette de n'avoir personne à qui me confier. Je retiens ma respiration jusqu'à manquer d'air.

Sortie du bain, je m'enveloppe dans une vieille robe et retourne vers mon lit. Alors que je me demande si ça vaut le coup d'envoyer un domestique me chercher au palais une autre toilette ou si je peux me contenter d'en emprunter une à Taryn, Oriana entre dans ma chambre, une étoffe argentée dans les mains.

– Les domestiques m'ont informée que tu n'avais apporté aucun bagage, déclare-t-elle. J'ai supposé que tu avais oublié que le mariage de ta sœur nécessiterait une nouvelle robe. Ou une robe tout court.

– Il y aura au moins une personne dans l'assistance qui sera toute nue, dis-je. Tu sais que c'est vrai. À toutes les fêtes de Terrafæ auxquelles j'ai participé, il n'y en a pas eu une seule où tout le monde était habillé.

– Eh bien soit, si c'est ce que tu as prévu, réplique-t-elle en tournant les talons. Dans ce cas, tu auras juste besoin d'un joli collier.

Je l'interpelle :

– Attends ! Tu as raison. Je n'ai pas de robe et il m'en faut une. S'il te plaît, ne t'en va pas.

Oriana se retourne, un léger sourire aux lèvres.

– Ça ne te ressemble pas de dire ce que tu penses vraiment, et en plus d'une manière qui ne soit pas hostile.

Je me demande comment elle vit le fait d'habiter chez Madoc, d'être son épouse docile et d'avoir contribué à l'échec de son plan. Elle est plus subtile que je l'aurais cru.

Et elle m'a apporté une robe.

Je prends ça pour une marque de gentillesse jusqu'à ce qu'elle l'étale sur mon lit.

– Elle est à moi, explique-t-elle. Je pense qu'elle sera à ta taille.

La robe argentée n'est pas sans rappeler une cote de mailles. Elle est magnifique avec ses manches trompette fendues sur la longueur. Cependant, avec un décolleté si plongeant, je n'aurai pas du tout la même allure qu'Oriana.

– C'est un peu... euh... osé pour un mariage, tu ne trouves pas ?

Impossible de porter ça avec un soutien-gorge.

Oriana se contente de regarder la robe d'un air perplexe, ses yeux presque semblables à ceux d'un insecte. Me souvenant que je viens de dire pour plaisanter que je comptais y aller nue, je me ravise :

– Je peux quand même l'essayer.

La pudeur n'étant guère importante à Terrafæ, Oriana n'esquisse pas un geste pour sortir. Je me retourne pour me déshabiller, espérant que ça suffira pour qu'elle ne remarque pas ma jambe. Puis j'enfile la robe par la tête et la laisse glisser sur mes hanches. Elle scintille magnifiquement mais, comme je m'y attendais, elle dévoile beaucoup ma poitrine. *Vraiment* beaucoup.

Satisfaite, Oriana hoche la tête.

– Je t'envoie quelqu'un pour te coiffer.

Peu de temps après, une jeune pixie élancée a tressé mes cheveux en cornes de bélier et noué les pointes avec un ruban argenté – couleur dont elle peint également mes paupières et mes lèvres.

Une fois habillée, je descends rejoindre le reste de la famille dans le petit salon d'Oriana, comme si ces derniers mois n'avaient jamais existé.

Oriana porte une robe mauve avec un col de pétales frais qui monte jusqu'à son menton poudré. Vivi et Heather sont toutes les deux en tenues de mortelle : Vivi dans une toilette vaporeuse avec des motifs d'yeux ; Heather dans une courte robe rose brodée de petits sequins argentés sur toute la surface. Ses cheveux sont maintenus en arrière par des barrettes roses à

paillettes. Madoc porte une tunique lie-de-vin ; celle de Chêne est dans les mêmes tons.

– Hé ! me lance Heather. On est toutes les deux en argenté.

Taryn n'est pas encore là. Nous nous asseyons dans le petit salon, buvons du thé et mangeons des pains bannock.

– Vous croyez vraiment qu'elle va aller jusqu'au bout ? demande Vivi.

Heather la regarde d'un air outré et lui donne une tape sur la cuisse.

Madoc soupire.

– On dit qu'on apprend plus de ses échecs que de ses réussites.

Là-dessus, il regarde fixement dans ma direction.

Enfin, Taryn fait son entrée. Elle a pris un bain de rosée de lilas et porte une robe faite de couches de tissus superposées d'une finesse incroyable, des herbes et des fleurs prisonnières entre chacune d'elles, comme un bouquet vivant. L'ensemble, de toute beauté, lui donne un air éthéré.

Ses cheveux sont tressés en couronne et piqués de nombreuses fleurs vertes.

Elle est magnifique et terriblement humaine. Dans ces tons clairs, elle ressemble à une jeune fille promise au sacrifice plutôt qu'à une jeune mariée. Elle nous regarde en souriant, timide et rayonnante de joie.

Nous nous levons tous pour lui dire à quel point elle est superbe. Madoc lui prend les mains et les embrasse. Il la contemple avec une fierté toute paternelle – même s'il pense qu'elle se trompe.

Nous grimpons dans le carrosse, accompagnés du lutin qui sera la doublure de Chêne. Une fois dans le véhicule, mon frère et lui échangent leurs vestes, puis le lutin s'assoit dans un coin, l'air soucieux.

Pendant le trajet vers la propriété de Locke, Taryn se penche en avant et m'attrape les mains.

– Lorsque je serai mariée, les choses changeront.

Sans trop savoir de quoi elle parle, je nuance :

– *Certaines* choses.

– Papa a juré de le maintenir dans le droit chemin, souffle-t-elle.

Je me souviens qu'elle m'a supplié de retirer à Locke son titre de maître des fêtes. Brider l'assouvissement des désirs de Locke, voilà une tâche de longue haleine pour Madoc – et cela me paraît plutôt une bonne chose.

– Es-tu heureuse pour moi ? s'enquiert Taryn. Sincèrement ?

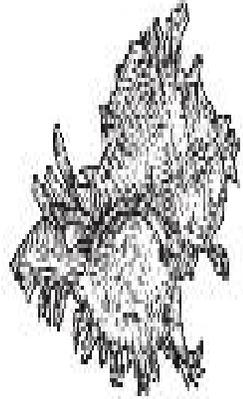
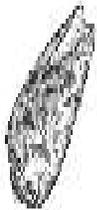
Ma sœur est la personne la plus proche de moi au monde. Durant presque toute ma vie, elle a connu les fluctuations de mes émotions, mes blessures

petites et profondes. Ce serait idiot de laisser quoi que ce soit gâcher cela.

– Je veux que toi, tu sois heureuse, dis-je. Aujourd’hui et pour toujours.

Elle m’adresse un sourire nerveux et resserre ses doigts sur les miens.

Je lui tiens toujours la main quand le labyrinthe végétal apparaît. Je remarque trois jeunes pixies en robes transparentes qui rient de concert en survolant les haies. Derrière elles, les gens du Peuple commencent déjà à affluer. En tant que maître des fêtes, Locke a organisé un mariage digne de son titre.



Chapitre 21

Le premier piège n'a pas été déclenché. La doublure descend avec ma famille pendant que Chêne et moi restons cachés dans le carrosse. Au début, mon petit frère me sourit. Nous nous blottissons dans l'espace entre les banquettes rembourrées puis, rapidement, le sourire de Chêne s'efface, remplacé par un air inquiet.

Je lui prends la main et la serre brièvement.

– Prêt à passer par la fenêtre ?

Il retrouve son air joyeux.

– Pour sortir du carrosse ?

– Oui, dis-je.

J'attends que le cocher exécute son demi-tour. Lorsque c'est fait, des coups résonnent. Je jette un coup d'œil dehors et vois la Bombe. Elle me fait un clin d'œil. Je soulève Chêne et le fais passer, sabots en premier, de la fenêtre du carrosse aux bras de la Bombe.

Je sors après lui, d'une manière peu élégante. Ma robe cache si peu ma poitrine que c'en est ridicule et ma jambe raide est toujours aussi douloureuse quand je m'étale sur le sol de pierre.

Les yeux levés vers la Bombe, je demande :

– Du nouveau ?

Elle nie de la tête et me tend la main.

– C'était peu probable. Moi, je mise plutôt sur le labyrinthe.

Chêne fronce les sourcils. Je lui caresse les épaules.

– Tu n'es pas obligé de faire ça, lui dis-je – même si j'ignore comment on s'en sortira s'il refuse.

– Ça va, réplique-t-il sans me regarder dans les yeux. Où est maman ?

– Viens, ma brindille, allons la chercher, propose la Bombe en passant un bras sur son épaule menue pour le guider.

Dans l'encadrement de la porte, elle me jette un regard et extirpe quelque chose de sa poche.

– On dirait que tu es blessée. Heureusement que je ne suis pas qu'experte en explosifs.

Là-dessus, elle me lance l'objet. Je l'attrape et le retourne entre mes mains. C'est un pot de baume. Quand je lève les yeux pour la remercier, elle a déjà disparu.

Je dévisse le couvercle. La pommade dégage un puissant parfum d'herbe. Dès que je l'étale, le baume apaise ma peau brûlante, signe probable d'une

infection imminente, et la douleur s'atténue. J'ai toujours mal, mais le soulagement est immédiat.

– Ma sénéchale, dit Cardan.

Manquant de lâcher le pot, je tire sur ma robe et me retourne.

– Es-tu prête à accueillir Locke dans ta famille ? demande-t-il.

La dernière fois que nous étions sur cette propriété, dans le labyrinthe végétal, la bouche de Cardan était maculée de jamais-plus doré, et il m'observait embrassant Locke avec, dans le regard, une intensité extrême que j'avais prise pour de la haine.

Le regard qu'il pose sur moi maintenant n'est pas très différent. Je n'ai qu'une envie : aller vers lui pour qu'il me prenne dans ses bras. J'aimerais noyer mes soucis dans son étreinte. J'aimerais qu'il dise quelque chose qu'il ne dirait sans doute jamais, comme « tout ira bien ».

– Jolie robe, commente-t-il à la place.

Je sais que la cour doit déjà me croire follement éprise du Grand Roi pour que je continue à le servir après avoir subi l'affront d'être couronnée reine de la Liesse. Tout le monde, y compris Madoc, doit penser que je suis sa chose. Même après cette humiliation de la part de Cardan, je suis revenue en rampant.

Et si j'étais réellement en train de m'éprendre de lui ?

En amour, Cardan a plus d'expérience que moi. Il pourrait s'en servir contre moi, comme je lui ai demandé de s'en servir contre Nicasia. Après tout, peut-être a-t-il trouvé le moyen de prendre sa revanche.

Tue-le, me souffle une partie de moi, une partie qui n'a pas oublié la nuit où j'ai fait de Cardan mon prisonnier. *Tue-le avant qu'il te fasse succomber.*

– Tu ne devrais pas rester seul, dis-je. Si les Fonds marins s'apprêtent à frapper, nous ne devons pas leur offrir une cible facile. Pas ce soir.

Cardan sourit.

– Ce n'était pas mon intention.

Avec désinvolture, il sous-entend qu'il est rarement seul la nuit. Cela me contrarie, et je déteste avoir cette réaction.

– Tant mieux, dis-je en ravalant mes émotions, même si le goût en est amer. Cela dit, si tu prévoyais de te mettre au lit avec quelqu'un, voire plusieurs personnes, choisis-les parmi les gardes. Et faites-vous surveiller par d'autres gardes encore.

– Une véritable orgie.

L'idée semble le ravir.

Je n'arrête pas de penser à son regard fixé sur moi quand nous étions tous les deux nus, avant qu'il remette sa chemise et boutonne ses élégantes manchettes. *On aurait dû conclure une trêve*, avait-il dit en recoiffant d'un geste impatient ses cheveux noirs comme de l'encre. *On aurait dû en conclure une depuis longtemps*.

Mais ni lui ni moi ne l'avons plus jamais évoquée, ni à ce moment-là ni plus tard.

Jude, avait-il demandé en laissant sa main remonter sur mon mollet, *est-ce que je te fais peur ?*

Je me racle la gorge et m'oblige à chasser ces souvenirs.

– Je t'interdis de rester seul ce soir, du coucher au lever du soleil demain matin. C'est un ordre.

Il a un mouvement de recul, comme si je venais de le mordre. Il ne s'attendait pas à ce que je continue à le commander avec autant d'autorité, comme si je ne lui faisais pas confiance.

Le Grand Roi de Domelfe s'incline légèrement.

– Vos désirs – non, je recommence – vos *ordres* sont des ordres, déclare-t-il.

Je n'ai pas la force de le regarder s'éloigner. Je suis lâche. C'est peut-être ma jambe douloureuse ; c'est peut-être l'inquiétude que je ressens pour mon frère, mais une partie de moi aimerait le faire revenir, aimerait s'excuser. Enfin, lorsque je suis certaine qu'il n'est plus là, je me dirige vers la fête. En quelques pas, je suis dans le vestibule.

Madoc est appuyé contre un mur. Les bras croisés, il secoue la tête à mon intention.

– Je ne comprenais pas la logique. Jusqu'à maintenant.

Je m'immobilise.

– Comment ça ?

– Je venais chercher Chêne quand je t'ai entendue parler avec le Grand Roi. Pardonne-moi d'avoir été indiscret.

Le bourdonnement qui emplît mes oreilles bloque mes pensées.

– Ce n'est pas ce que tu cr...

– Dans ce cas, tu ne pourrais pas imaginer ce que je crois, objecte Madoc. Très astucieux, ma fille. Pas étonnant qu'aucune de mes offres ne t'ait tentée. J'ai dit que je ne te sous-estimerai plus, et pourtant, je l'ai encore fait. Je t'ai sous-estimée, de même que j'ai sous-estimé ton ambition et ton arrogance.

– Non, dis-je. Tu ne comprends pas...

– Oh, si, je pense avoir parfaitement compris, me coupe-t-il sans attendre que je lui explique que Chêne n'est pas prêt à monter sur le trône, que je veux absolument éviter toute effusion de sang, que je ne sais même pas si je peux tenir pour acquis plus d'un an et un jour ce que j'ai.

Il est trop fâché contre moi pour m'écouter.

– Enfin, tout s'éclaire, reprend-il. Nous vaincrons ensemble Orlagh et les Fonds marins. Mais, lorsque ce sera fait, toi et moi serons comme les adversaires d'une partie d'échecs. Et, quand je te battrai, je m'assurerai que ma victoire soit aussi totale que sur n'importe quel adversaire m'ayant prouvé qu'il était mon égal.

Avant que je trouve quoi répondre à cette menace, il m'empoigne par le bras et m'entraîne vers la pelouse.

– Viens, dit-il. Nous avons chacun notre rôle à jouer.

Dehors, battant des paupières à cause du soleil de fin d'après-midi, Madoc me laisse pour aller s'entretenir avec quelques chevaliers rassemblés près d'un bassin d'ornement. Lorsqu'il s'éloigne, il me salue d'un signe de tête comme il saluerait un rival.

Un frisson me parcourt. Lors de notre face à face au Manoir Creux, après que j'ai empoisonné son vin, je pensais que, de mon fait, nous étions devenus ennemis. Mais c'est bien pire. Il sait que c'est moi qui l'empêche d'accéder à la couronne, et peu importe qu'il m'aime ou me haïsse : il fera le nécessaire pour m'arracher le pouvoir que je détiens.

N'ayant pas d'autre choix, je me dirige vers le labyrinthe et la fête qui bat en son cœur.

Après avoir tourné trois fois, j'ai l'impression de ne jamais réussir à me rapprocher des convives. Les bruits sont comme étouffés et les chapelets de rires que j'entends au loin semblent venir de toutes parts. Le buis est si haut qu'il y a de quoi être désorienté.

Après sept changements de direction, je suis bel et bien perdue. Je rebrousse chemin, mais je réalise que le labyrinthe s'est modifié. Les allées ne sont plus à la même place.

Bien sûr. Ça ne peut pas être un labyrinthe ordinaire. Il doit se mettre en quatre pour m'attraper.

Je me souviens que parmi les haies se cachent des membres du peuple des arbres, chargés de veiller à la sécurité de Chêne. J'ignore si ce sont eux qui s'amuse avec moi, mais au moins je suis sûre qu'on m'écoute quand je prends la parole.

– Je me frayerai un chemin à travers vous à coups d'épée s'il le faut ! dis-je aux murs de végétaux. Et si on respectait les règles ?

Des branches frémissent derrière moi. Quand je me retourne, je découvre une nouvelle voie.

M'y engageant, je grommelle :

– Il vaudrait mieux que ce soit le chemin qui mène à la fête !

J'espère qu'il ne conduit pas aux oubliettes secrètes réservées aux gens qui ont menacé le labyrinthe.

Après un autre virage, j'arrive sur un tapis de petites fleurs blanches, devant une tour de pierre miniature. À l'intérieur résonne un bruit étrange, entre le grondement et les pleurs.

Je dégaine Crépuscule. Rares sont les créatures qui pleurent à Terrafæ. Et celles qui pleurent et qu'on trouve le plus souvent ici, comme les banshees, sont extrêmement dangereuses.

Je demande :

– Qui est là ? Sortez, sinon c'est moi qui entre !

Soudain, je suis surprise de voir Heather apparaître. Ses oreilles sont poilues et pointues comme celles d'un chat. Son nez a également changé de forme ; des vibrisses naissantes ont poussé au-dessus de ses sourcils et sur ses joues.

Pire : puisque je ne peux pas voir au travers, ce n'est pas un simple ensorcellement. C'est un véritable sort. Apparemment, sa métamorphose n'est pas achevée : sous mes yeux, ses bras se couvrent d'un léger pelage dont les couleurs rappellent celles d'une chatte écaille de tortue.

Je balbutie :

– Que... qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle ouvre la bouche. En guise de réponse, il n'en sort qu'un pitoyable miaulement.

Malgré moi, je me mets à rire. Non parce que c'est drôle, mais parce que je suis décontenancée. Puis je me sens affreuse – surtout quand elle feule contre moi.

Je m'accroupis, grimaçant à cause de mes points.

– Ne panique pas. Je suis désolée. J'ai été surprise. C'est pour ça que je t'ai dit que tu devais toujours garder un talisman sur toi.

Elle crache de nouveau.

– Oui, dis-je en soupirant. Personne n'aime entendre se dire « Je t'avais prévenue ». Ne t'en fais pas. L'abruti qui a cru que ce serait une farce

amusante va s'en mordre les doigts. Viens.

Elle me suit, frissonnante. Quand je tente de passer un bras sur ses épaules, elle tressaille et s'écarte avec un autre feulement. Au moins, elle ne marche pas à quatre pattes. Au moins, elle est encore assez humaine pour rester avec moi et ne pas s'enfuir.

Nous plongeons dans les haies. Cette fois, le labyrinthe nous laisse tranquilles. Après trois changements de direction, nous voilà enfin parmi les invités. Une fontaine coule doucement, ses glouglous se mêlant aux conversations.

Je regarde autour de moi, à la recherche d'un visage connu.

Taryn et Locke ne sont pas là. Ils sont très probablement sous une charmille pour prononcer leurs vœux dans la plus stricte intimité – leur véritable mariage fæ, mystérieux et sans témoins. Sur une terre où les mensonges n'existent pas, les promesses n'ont pas besoin d'être publiques pour engager ceux qui les font.

Vivi se précipite vers nous et prend Heather par la main. Elle a les doigts enroulés, comme une patte.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? m'interroge Oriana.

– Heather ? dit Chêne.

Elle le regarde avec des yeux qui ressemblent à ceux de ma sœur. Je me demande si ce n'était pas ça, la blague, au fond : une chatte pour une fille aux yeux de chat.

– Fais quelque chose, dit Vivi à Oriana.

– Je ne suis pas habile avec les sorts, réplique-t-elle. Les lever n'a jamais été ma spécialité.

– Qui sont les responsables ? Eux pourront le lever.

Le grondement dans ma voix rappelle celle de Madoc. Vivi me regarde avec une drôle d'expression sur le visage.

– Jude, m'avertit Oriana d'un ton prudent.

Mais Heather pointe un doigt recourbé.

Près d'un trio de faunes jouant de la flûte, il y a un garçon avec des oreilles de chat. Je m'avance vers lui d'un pas décidé, la main posée sur la poignée de mon épée : la frustration que je ressens vis-à-vis de tout ce qui échappe à mon contrôle se focalise sur la réparation de cet affront.

De ma main libre, je renverse la coupe de vin vert qu'il tient. Le liquide se répand sur le trèfle avant d'imprégner la terre sous nos pieds.

– Que se passe-t-il ? demande-t-il d'un ton autoritaire.

– Tu as jeté un sort à cette fille, là-bas, dis-je. Répare ça immédiatement.

– Elle a admiré mes oreilles, se défend le garçon. Je n’ai fait que lui donner ce qu’elle désirait. Une faveur pour la fête.

– C’est ce que je dirai quand je t’aurai étripé et que je mettrai tes entrailles en bannière, dis-je. « Je n’ai fait que lui donner ce qu’il désirait. Après tout, s’il n’avait pas envie d’être éviscéré, il aurait honoré cette requête tout à fait justifiée. »

Jetant des regards courroucés à la ronde, il traverse la pelouse et prononce quelques mots. Le sort se dissipe peu à peu. Mais Heather se remet à pleurer à mesure qu’elle retrouve son humanité. De gros sanglots la secouent.

– Je veux partir, finit-elle par hoqueter d’une voix chevrotante et pleine de larmes. Je veux rentrer chez moi tout de suite et ne jamais revenir !

Vivi aurait dû mieux la préparer. Elle aurait dû s’assurer qu’elle portait un talisman en permanence, voire mieux : deux talismans. Elle n’aurait jamais dû la laisser seule.

Je redoute, dans une certaine mesure, d’y être pour quelque chose. Taryn et moi avons caché à Vivi les pires épreuves que nous avons traversées en tant qu’humaines à Terrafæ. Je pense que Vivi croyait que, comme tout allait bien pour ses sœurs, il en irait de même pour Heather. Mais non, tout n’allait pas bien pour nous.

– Ça va bien se passer, la rassure Vivi en lui caressant le dos pour la reconforter. Tout va bien. C’est juste un peu bizarre. Plus tard, quand tu y repenseras, tu trouveras ça marrant.

J’objecte :

– Elle ne trouvera pas ça « marrant », non.

Vivi me jette un regard noir.

Les sanglots de Heather ne tarissent pas. Vivi finit par mettre un doigt sous son menton pour lever son visage vers le sien.

– Tout va bien, répète-t-elle.

J’entends à sa voix qu’elle l’ensorcelle. Grâce à sa magie, le corps entier de Heather se détend.

– Tu oublieras cette dernière demi-heure, poursuit Vivi. Tu passais un très bon moment au mariage, puis tu es tombée. Tu pleures parce que tu t’es fait mal au genou. C’est bête, hein ?

Gênée, Heather regarde autour d’elle avant d’essuyer ses yeux.

– Je me sens un peu ridicule, dit-elle en gloussant. J’ai été surprise, je suppose.

Je siffle entre mes dents :

– Vivi...

– Je sais ce que tu vas dire, marmonne Vivi. Mais c'était juste pour cette fois. Et, avant que tu me poses la question, je ne l'avais encore jamais fait. Inutile qu'elle se souvienne de tout ça.

Je proteste :

– Bien sûr qu'elle doit s'en souvenir ! Sinon, elle sera tout aussi imprudente la prochaine fois !

Je suis si fâchée que je peux à peine parler. Il faut que Vivi comprenne : mieux vaut conserver d'horribles souvenirs qu'avoir d'étranges trous de mémoire ou une sensation de vide dont le sens nous échappe.

Avant que je puisse le lui expliquer, le Fantôme apparaît à mes côtés. Vulciber est derrière lui. Tous deux portent l'uniforme.

– Viens avec nous, m'ordonne le Fantôme d'un ton direct qui ne lui ressemble pas.

– Pour quoi faire ? dis-je d'une voix tranchante, toujours préoccupée par Vivi et Heather.

Le Fantôme affiche un air sinistre que je ne lui en avais encore jamais vu.

– Les Fonds marins ont frappé.

Je me retourne, à la recherche de Chêne, mais il est là où je l'ai laissé il y a quelques minutes, avec Oriana. Il écoute Heather assurer qu'elle va bien. Une petite ride d'inquiétude se dessine entre ses sourcils. À part ça, il semble à l'abri de tout – excepté d'une mauvaise influence.

Quant à Cardan, il se trouve de l'autre côté de la pelouse, près de Taryn et Locke tout juste revenus de leur échange de vœux. Les joues de Taryn sont roses et elle paraît intimidée. Le Peuple se précipite sur elle pour l'embrasser : gobelins et grigs, dames de la cour, harpies. Le ciel est clair ; la brise charrie un parfum de fleurs.

– La Tour de l'Oubli. Vulciber insiste pour que tu ailles voir, m'informe la Bombe.

Je n'avais même pas remarqué qu'elle nous avait rejoints. Elle est entièrement vêtue de noir, ses cheveux noués en un chignon serré.

– Jude ? m'appelle-t-elle.

Je me tourne de nouveau vers mes espions.

– Je ne comprends pas.

– On t'expliquera en chemin, dit Vulciber. Tu es prête ?

– Une seconde.

Je devrais féliciter Taryn avant de m'en aller. L'embrasser sur les joues et lui souffler un mot gentil. Ainsi, elle saura que j'étais là avant que je sois contrainte de partir. Mais, quand je lève les yeux dans sa direction, estimant le temps que ça me prendra, mon regard s'attarde sur ses boucles d'oreilles.

À ses lobes pendent une lune et une étoile. Les mêmes que celles que j'ai troquées chez Grimsen. Celles que j'ai perdues dans les bois. Taryn ne les portait pas pendant le trajet en carrosse. Elle a donc dû les recevoir...

À côté d'elle, Locke affiche son sourire de renard et, dans sa démarche, je remarque un léger boitement.

Une seconde, je me contente de les fixer, mon esprit refusant de croire ce que mes yeux voient. Locke. Locke était parmi les cavaliers ; Locke et ses amis, la veille de son mariage. Un enterrement de vie de garçon, en quelque sorte. Je suppose qu'il a voulu se venger de moi après mes menaces. Ou bien, sachant qu'il ne pourrait jamais être loyal envers ma sœur, il a décidé de me régler mon compte avant que je ne lui règle le sien.

J'observe le couple une dernière fois et réalise que je ne peux rien faire pour l'instant.

– Informe le grand général de l'attaque des Fonds marins, dis-je à la Bombe. Et assure-toi que...

– Je veillerai sur ton frère, me rassure-t-elle. Et sur le Grand Roi.

Tournant le dos à la fête, je suis Vulciber et le Fantôme. Des montures jaunes à la longue crinière nous attendent non loin, déjà sellées et bridées. Nous les montons et chevauchons vers la prison.

De l'extérieur, un seul indice signale un éventuel problème : je n'ai jamais vu les vagues se fracasser aussi violemment. Des flaques d'eau se sont formées sur les dalles irrégulières.

À l'intérieur de la tour, je tombe sur des cadavres. Des chevaliers, blêmes et inertes. Ceux qui sont sur le dos ont de l'eau plein la bouche, comme si leurs lèvres étaient les bords d'un gobelet. D'autres gisent sur le côté. Tous ont des perles à la place des yeux.

Tous ont péri noyés sur la terre ferme.

Je me précipite dans l'escalier, terrifiée à l'idée qu'il soit arrivé quelque chose à la mère de Cardan. Mais elle est là, vivante. Elle m'observe dans la pénombre en battant des paupières. Je reste plantée devant sa cellule, soulagée, une main sur la poitrine.

Puis je dégaine Crépuscule et, d'un coup, je tranche le verrou et le loquet. Des étincelles jaillissent ; la porte s'ouvre. Asha me regarde d'un air suspicieux.

– Partez, dis-je. Oubliez notre marché. Oubliez tout. Sortez d'ici.

– Pourquoi fais-tu cela ? m'interroge-t-elle.

– Pour Cardan, dis-je.

Je ne mentionne pas la suite : *Parce que sa mère est encore en vie, contrairement à la mienne. Parce que, même s'il vous hait, il devrait au moins avoir l'occasion de vous le dire.*

L'air abasourdi, elle commence à monter les marches.

Je dois vérifier que Balekin est toujours dans sa cellule, toujours vivant. Je continue à descendre, me repérant dans le noir en posant ma main sur le mur, l'autre tenant ma lame.

Le Fantôme m'appelle. Il doit être surpris de voir dame Asha sortie, mais rien ne me détournera de mon objectif. J'accélère l'allure et descends l'escalier en spirale d'un pas plus sûr.

Je trouve la cellule de Balekin vide, les barreaux tordus et cassés, ses tapis opulents trempés et couverts de sable.

Orlagh est venue le chercher. Elle a enlevé un prince de Terrafæ juste sous mon nez.

Je me maudis d'avoir été aussi aveugle. Je savais qu'ils se retrouvaient ; je savais qu'ils complotaient ensemble, mais j'étais certaine, à cause de Nicasia, qu'Orlagh souhaitait sincèrement que Cardan soit l'époux de la mer. Je n'ai même pas envisagé qu'Orlagh passerait à l'offensive avant d'entendre notre réponse. Et je ne me doutais pas, quand elle a menacé « d'arracher le sang de Cardan », qu'elle parlait d'enlever Balekin.

Balekin. Ce serait difficile de poser la couronne de Terrafæ sur sa tête sans le concours de Chêne. Mais, si Cardan devait abdiquer, cela engendrerait une période d'instabilité, un autre couronnement, une nouvelle occasion pour Balekin de s'emparer du pouvoir.

Je songe à mon petit frère qui n'est pas prêt pour tout ça. Je songe à Cardan, que je dois convaincre de me prêter serment une fois de plus, et surtout dans un moment pareil.

Je peste encore quand j'entends une vague frapper les rochers, dans un fracas si épouvantable qu'il résonne à travers toute la tour. Le Fantôme m'appelle de nouveau. Il est plus près que je pensais.

Je me retourne et le vois apparaître à l'autre bout de la salle. À côté de lui se tiennent trois membres du peuple de la mer qui m'observent de leurs yeux pâles. Il me faut un moment pour assembler l'image ; pour réaliser que le Fantôme n'est ni entravé ni même menacé. Pour réaliser la trahison.

Mon visage s'empourpre. Je veux me mettre en colère. À la place, je sens enfler dans ma tête un rugissement qui prend le pas sur tout le reste.

La mer frappe de nouveau le rivage et se fracasse contre la tour. Je me félicite d'avoir déjà Crépuscule dans la main.

– Pourquoi ? dis-je.

J'entends les paroles de Nicasia battre dans mes oreilles en même temps que la houle : *Quelqu'un en qui tu as confiance t'a déjà trahie.*

– C'est le prince Dain que je servais, déclare le Fantôme. Pas toi.

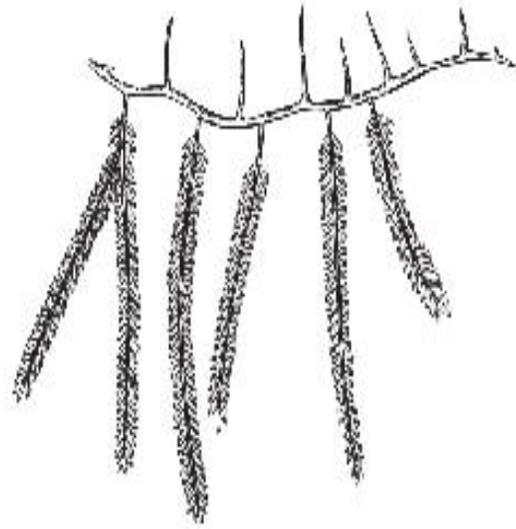
Je m'apprête à répondre quand j'entends un bruissement derrière moi. Je ressens alors une violente douleur à l'arrière du crâne. Et plus rien.

Livre second



*Elles avaient enlevé la petite Bridget
Depuis sept longues années.
Lorsqu'elle réapparut,
Tous ses amis avaient disparu.
Discrètement elles la ramenèrent,
Entre la nuit et le matin,
La croyant juste endormie.
Mais elle était morte de chagrin.
Elles l'ont gardée ainsi depuis,
Dans les profondeurs du lac
Sur un lit de feuilles d'iris.
Elles la contemplent et attendent son réveil.*

*William Allingham
« Les Fées »*



Chapitre 22

Je me réveille au fond de la mer.

Au début, je panique. J'ai de l'eau dans les poumons et je sens une pression terrible sur ma poitrine. J'ouvre la bouche pour crier. Il en sort un son, mais pas celui que j'attendais. La surprise me fait taire. Je réalise que je ne suis pas en train de me noyer.

Je suis vivante. Je respire de l'eau, lourdement, laborieusement, mais je la respire.

Sous moi, il y a un lit taillé dans un récif de corail et rembourré d'algues dont les longs filaments ondulent dans le courant. Je suis à l'intérieur d'une construction, également faite de corail. Des poissons filent devant les fenêtres.

Nicasia flotte au bout de mon lit, une longue queue de poisson à la place des jambes. C'est comme si je la voyais pour la première fois, avec ses cheveux bleu-vert en halo autour d'elle et un éclat métallique brillant dans ses yeux clairs. Elle était belle sur terre, mais ici, dans son élément, sa beauté est telle qu'elle en devient terrifiante.

– Ça, c'est pour Cardan, déclare-t-elle avant de m'assener un coup de poing dans le ventre.

Je n'aurais pas cru que, sous l'eau, on pourrait avoir assez de force pour frapper quelqu'un. Mais ici, nous sommes dans son monde, et elle n'a aucun mal à s'accommoder de ses lois physiques.

– Aïe.

J'essaie de mettre mes mains là où elle m'a frappée, mais mes poignets entravés par de lourdes menottes ne vont pas aussi loin. Je baisse la tête : des rochers m'ancrent au sol. La panique me submerge à nouveau, accompagnée d'une impression d'irréalité.

– J'ignore quel subterfuge tu as utilisé sur lui, mais je trouverai, menace-t-elle.

Le fait qu'elle soit si proche de la vérité me désarçonne. Toutefois, si elle cherche toujours, ça veut dire qu'elle ne sait rien.

Je m'oblige à me raccrocher à ce fait, à l'instant présent, à ce qui est en mon pouvoir et à l'élaboration d'un plan. C'est difficile tant ma colère est grande. Contre le Fantôme qui m'a trahie ; contre Nicasia ; contre moi-même avant tout, encore et toujours. Je m'en veux terriblement de me retrouver dans cette situation.

Je crache :

– Qu’est-ce qui est arrivé au Fantôme ? Il est où ?

Nicasia me regarde, les yeux plissés.

– Quoi ?

Tâchant de garder mon calme, je demande :

– Il a participé à mon enlèvement. Vous l’avez payé ?

Ce que je désire le plus savoir, c’est précisément ce que je ne peux pas demander : quels sont les projets du Fantôme concernant la cour des Ombres ? Nicasia est-elle dans la confiance ? Pour connaître la réponse et l’empêcher d’agir, je dois m’enfuir.

Nicasia pose une main sur ma joue et lisse mes cheveux en arrière.

– C’est pour toi qu’il faut t’inquiéter.

Peut-être qu’elle me retient ici par jalousie. Peut-être que je peux encore me tirer de là.

– Tu crois que j’ai eu recours à un subterfuge parce que Cardan me préfère à toi, dis-je. Je te rappelle que tu lui as tiré dessus avec une arbalète. Évidemment que j’ai ses faveurs !

Elle pâlit ; sous le coup de la surprise, sa bouche s’ouvre puis se tord de rage quand elle réalise ce que cela implique : que j’ai tout raconté à Cardan. Ce n’est peut-être pas la meilleure idée de déclencher ses foudres alors que je suis si vulnérable, mais j’espère que ça l’incitera à me dire pourquoi je suis ici. Et pour combien de temps.

Je suis restée longtemps sans connaissance. Sachant depuis peu quelle influence j’ai sur la couronne, Madoc est libre d’établir sa stratégie guerrière. Cardan, lui, est libre d’agir selon les désirs chaotiques de son cœur. Locke pourra se moquer de qui il veut et mêler qui il veut à ses histoires. Le Conseil sera peut-être tenté de se soumettre à la mer. Et il n’y a rien que je puisse faire pour empêcher tout ça.

Combien de temps vais-je devoir passer ici ? Combien de temps avant que mes cinq mois de travail soient réduits à néant ? Je pense à Val Moren et aux objets qu’il avait laissés tomber autour de lui après avoir jonglé avec. À son visage et à ses yeux humains dénués de compassion.

Nicasia semble avoir retrouvé son sang-froid. Seule sa longue queue de poisson s’agite.

– Eh bien, maintenant, tu es à nous, mortelle. Cardan regrettera le jour où il a décidé de te faire confiance.

Elle voudrait m’effrayer davantage ; pourtant, je me sens légèrement soulagée. Le peuple de la mer ne me croit pas dotée d’un pouvoir spécial. Il

me croit en position de faiblesse. Il croit pouvoir me contrôler comme il le ferait avec n'importe quel mortel.

Malgré tout, le soulagement est bien la dernière chose que je dois laisser paraître.

– Oui, c'est plutôt à toi que Cardan devrait faire confiance, dis-je. Tu as l'air d'être quelqu'un sur qui on peut vraiment compter. Ce n'est pas comme si tu étais en train de le trahir en ce moment même.

Nicasia porte la main à une bandoulière en travers de sa poitrine et dégage une arme en dent de requin. Elle m'observe fixement.

– Je pourrais te faire souffrir et tu n'en garderais aucun souvenir.

– Contrairement à toi, dis-je.

Elle sourit.

– Peut-être que moi, j'en garderais un souvenir agréable.

Mon cœur commence à s'affoler, mais je refuse de le montrer.

– Es-tu trop bête pour avoir peur ? s'enquiert-elle.

– Oh, j'ai peur, dis-je. Mais pas de toi. Ceux qui m'ont entraînée ici – ta mère et Balekin, je présume – veulent se servir de moi. Voilà ce qui me fait peur. Toi, non. Tu n'es qu'une tortionnaire inepte, ne présentant aucun danger pour les plans de personne.

Nicasia prononce un mot. Une douleur suffocante me compresse les poumons. Je ne peux plus respirer. Quand j'ouvre la bouche, la douleur, atroce, est décuplée.

Pourvu que ça ne dure pas, me dis-je. Hélas, ça dure. Trop longtemps.

Lorsque je me réveille de nouveau, je suis seule.

Je reste allongée là, complètement immergée, les poumons dégagés. Même si le lit est toujours sous moi, j'ai conscience de flotter au-dessus.

J'ai mal à la tête et l'estomac douloureux à cause de la faim et du coup que j'ai reçu. Le froid de l'eau me glace les veines et ralentit mon débit sanguin. J'ignore combien de temps je suis restée inconsciente ; combien de temps s'est écoulé depuis qu'on m'a enlevée dans la Tour de l'Oubli. Alors que les minutes s'égrènent et que les poissons viennent chatouiller mes pieds, mes cheveux et mes points de suture, ma colère s'estompe, peu à peu remplacée par le désespoir. Le désespoir et les regrets.

Je regrette de n'avoir pas embrassé la joue de Taryn avant mon départ. Je regrette de ne pas m'être assurée que Vivi comprenne que, si elle est amoureuse d'une mortelle, elle doit être particulièrement vigilante avec elle.

Je regrette de n'avoir pas dit à Madoc que mon intention a toujours été de faire monter Chêne sur le trône.

Je regrette de n'avoir pas prévu de plan B. De n'avoir pas laissé de consignes. D'avoir fait confiance au Fantôme.

J'espère que je manque à Cardan.

J'ignore combien de temps je flotte ainsi ; combien de fois je me laisse gagner par la panique et tire sur mes chaînes ; combien de fois le poids de l'eau m'opprime et m'étouffe. Un homme-sirène entre dans la pièce en nageant. Il se déplace avec une grâce infinie. Ses cheveux sont striés de vert. Les rayures se prolongent sur tout son corps. Ses grands yeux brillent dans la lumière.

Il agite les mains et émet des sons dont je ne comprends pas la signification. Puis, changeant de tactique, il reprend la parole :

– Je suis venu te préparer pour le dîner de la reine Orlagh. Si tu me poses le moindre problème, je peux facilement te faire perdre connaissance. C'est d'ailleurs inconsciente que j'espérais te trouver.

J'acquiesce.

– Entendu. J'obtempérerai.

D'autres créatures du peuple de la mer arrivent. Certaines ont une queue verte, d'autres jaune, d'autres encore bordée de noir. Elles nagent autour de moi et m'observent de leurs immenses yeux brillants.

L'une d'elles me détache du lit. Une autre m'aide à me redresser. Dans l'eau, je ne pèse quasiment rien. Mon corps va là où on le pousse. Lorsqu'on commence à me déshabiller, la panique me reprend – une sorte de réaction primaire. Je me tortille entre leurs bras, mais elles me tiennent fermement avant de me passer une robe diaphane par la tête. À la fois fine et courte, elle flotte autour de moi et ne cache pratiquement rien. J'évite de me regarder, de crainte de rougir.

Puis on me pare de rangs de perles ; on maintient mes cheveux en arrière avec une couronne de coquillages et un filet de varech. Ma blessure à la jambe est enveloppée d'un bandage d'algues. Enfin, on me guide à travers le vaste palais de corail parsemé de méduses fluorescentes, qui répandent un éclairage diffus.

On me mène à une salle de banquet sans plafond, de sorte que, lorsque je lève les yeux, je vois passer au-dessus de moi des bancs de poissons, et même un requin. Au-delà, j'aperçois la lumière chatoyante de ce qui doit être la surface.

Je suppose que c'est le jour.

La reine Orlagh trône en bout de table dans un énorme fauteuil incrusté de bernacles et de coquillages. Des crabes et de petites étoiles de mer le parcourent. Des anémones de mer colorées oscillent dans le courant.

Orlagh rayonne d'autorité. Lorsqu'elle me regarde de ses yeux noirs, je tressaille, sachant que j'ai en face de moi quelqu'un dont le règne a vu s'éteindre des générations de mortels.

Nicasia est assise à côté d'elle dans un fauteuil à peine moins impressionnant. À l'autre extrémité de la table siège Balekin, dans un fauteuil beaucoup plus modeste.

– Jude Duarte, déclare-t-il. Maintenant, tu sais ce que c'est, d'être prisonnière. C'est comment, de pourrir dans une cellule ? De penser que tu vas y mourir ?

– Je ne sais pas, dis-je. J'étais certaine que j'en sortirais.

Là-dessus, la reine Orlagh renverse la tête et éclate de rire.

– Je suppose que c'est le cas, d'une certaine façon. Approche.

J'entends à sa voix qu'elle m'ensorcelle et me rappelle ce que Nicasia a dit à propos de l'oubli de ce qu'elle m'a infligé. Honnêtement, je devrais m'estimer heureuse qu'elle n'ait pas fait pire.

On voit clairement sous ma robe transparente que je ne porte aucun talisman. Ils ne savent pas que Dain a placé un geis sur moi. Ils me croient entièrement soumise au pouvoir des sortilèges.

Je peux faire semblant. Ça, j'en suis capable.

Me composant un visage neutre, je m'approche à la nage. Orlagh regarde au fond de mes yeux. Il m'est extrêmement difficile de ne pas détourner la tête ; de maintenir une expression ouverte et sincère.

– Nous sommes tes amis, me rassure Orlagh en caressant ma joue de ses ongles longs. Tu nous aimes beaucoup, mais tu ne dois jamais l'avouer à quiconque en dehors de cette salle. Tu nous es fidèle et tu ferais absolument n'importe quoi pour nous. N'est-ce pas, Jude Duarte ?

– Oui, dis-je sans hésiter.

– Que ferais-tu pour moi, menu fretin ? demande-t-elle.

– N'importe quoi, ma reine.

Elle regarde Balekin, à l'autre bout de la table.

– Vous voyez ? Voilà comment on s'y prend.

Il affiche un air maussade. Lui qui a une si haute idée de lui-même déteste être rabaissé. En tant qu'aîné des enfants d'Eldred, il en voulait à son père de

ne l'avoir jamais considéré sérieusement comme son héritier. Je suis sûre qu'il déteste la façon dont Orlagh s'adresse à lui. S'il n'avait pas besoin de cette alliance, s'il n'était pas sur son territoire, je doute qu'il supporterait qu'on le traite ainsi.

Peut-être puis-je exploiter ce qui les divise.

C'est bientôt un défilé de plats sous des cloches remplies d'air. Ainsi, même sous l'eau, la nourriture reste au sec jusqu'au dernier moment.

Du poisson cru formant des roses et autres formes décoratives. Des huîtres parfumées au varech rôti. Des œufs de poisson d'un rouge et d'un noir luisant.

J'ignore si j'ai le droit de manger sans qu'on m'y autorise, mais j'ai si faim que je suis prête à prendre le risque d'être réprimandée.

Le poisson cru est tendre et mélangé avec des légumes verts poivrés. Je ne pensais pas que ça me plairait ; c'est pourtant le cas. Je m'empresse d'avaler trois bandes de thon rosé.

J'ai toujours mal à la tête, mais mon ventre commence à aller mieux.

Tandis que je mange, je me concentre sur ce que je dois faire : tendre l'oreille et agir comme si je leur faisais confiance, comme si j'étais loyale envers eux. Pour cela, je dois imaginer au moins l'embryon de ces sentiments.

En regardant Orlagh, j'imagine que c'est elle qui m'a élevée et non Madoc ; que je suis en quelque sorte la demi-sœur de Nicasia qui, malgré sa méchanceté, a fini par me prendre sous son aile. Pour Balekin, je bloque, mais j'essaie de le considérer comme un nouveau membre de la famille ; quelqu'un à qui j'ai fini par faire confiance parce que tous les autres l'ont fait. À tous, j'adresse un sourire ; un sourire généreux et presque sincère à mes yeux.

Orlagh m'observe.

– Parle-moi de toi, menu fretin.

Mon sourire menace de s'éteindre. Je me focalise sur mon ventre plein ; sur la beauté de ce paysage merveilleux.

Je réplique :

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Je suis une mortelle qui a grandi à Terrafæ. C'est ce qu'il y a de plus intéressant chez moi.

Nicasia fronce les sourcils.

– As-tu déjà embrassé Cardan ?

– Est-ce important ? intervient Balekin.

Il mange des huîtres, les empalant les unes derrière les autres sur une petite fourchette.

Orlagh ne réagit pas. Elle se contente d'adresser un signe de tête à sa fille. J'apprécie qu'elle la fasse passer avant Balekin. Ça m'aide de lui trouver une qualité ; quelque chose sur quoi me concentrer pour conserver une voix chaleureuse et convaincante.

– C'est important, si c'est la raison pour laquelle il a refusé de s'allier aux Fonds marins, rétorque Nicasia.

– J'ignore si je suis censée répondre, dis-je en feignant l'innocence. Mais oui, je l'ai embrassé.

Je vois le visage de Nicasia se chiffonner. Maintenant que je suis « ensorcelée », elle n'a plus besoin de jouer l'indifférence devant moi.

– Plus d'une fois ? insiste-t-elle. Est-il épris de toi ?

Je réalise à quel point elle espérait que je mente quand je lui ai dit que je l'avais embrassé.

– Plus d'une fois. Mais il ne m'aime pas. Ça n'a rien à voir.

Nicasia regarde sa mère et incline la tête, montrant qu'elle a obtenu les réponses qu'elle souhaitait.

– Ton père doit être furieux contre toi pour avoir fait échouer ses plans, déclare Orlagh, changeant de sujet.

– En effet, dis-je.

Court et efficace. Pas de mensonges superflus.

– Pourquoi le général n'a-t-il jamais parlé à Balekin des origines de Chêne ? reprend la reine. Cela n'aurait-il pas été plus facile que de passer ensuite Domelfe au peigne fin, à la recherche du prince Cardan, après s'être emparé de la couronne ?

– Je ne fais pas partie de ses confidents, dis-je. Encore moins maintenant qu'il y a quelques mois. Tout ce que je sais, c'est qu'il avait ses raisons.

– Sans aucun doute, maugrée Balekin. Il comptait me trahir.

Je me permets de dire, parce qu'ils sont déjà au courant :

– Si Chêne était Grand Roi, en réalité ce serait Madoc qui dirigerait Domelfe.

– Et tu ne voulais pas que ça arrive.

Un serviteur s'approche avec un petit mouchoir de soie rempli de poissons. D'un ongle, Orlagh en embroche un. Un mince ruban de sang serpente dans l'eau jusqu'à moi.

– Intéressant, ajoute-t-elle.

Comme ce n'est pas une question, je n'ai pas à répondre.

Des domestiques commencent à débarrasser les plats.

– Et nous guiderais-tu jusqu'à la porte de Chêne ? m'interroge Balekin. Nous conduirais-tu dans le monde des mortels et l'enlèverais-tu à ta sœur aînée pour nous le ramener ?

Je mens :

– Bien sûr.

Balekin jette un regard entendu à Orlagh. S'ils enlevaient Chêne, ils pourraient le retenir ici et le marier à Nicasia. Ils pourraient fonder leur propre lignée de Ronceverte, loyale envers les Fonds marins. Ils ne dépendraient plus de Balekin pour accéder au trône – ce qui ne peut que lui déplaire.

La partie sera longue, mais à Terrafæ, c'est une manière raisonnable de jouer.

– Et ce Grimsen, dit Orlagh à sa fille, tu penses vraiment qu'il peut forger une nouvelle couronne ?

Une seconde, j'ai l'impression que mon cœur cesse de battre. Je suis heureuse que personne ne me regarde, car je crois qu'à cet instant je n'aurais pas pu cacher l'horreur que je ressens.

– C'est lui qui a forgé la Couronne de Sang, dit Balekin. S'il a fait celle-là, il peut certainement en faire une autre.

Si la Couronne de Sang devient inutile, alors Chêne devient inutile. Ils n'ont pas besoin de l'accueillir ici. Ils n'ont pas besoin de lui pour placer la couronne sur le front de Balekin. Ils n'ont pas besoin qu'il soit vivant.

Orlagh réprimande Balekin du regard. Elle attend la réponse de Nicasia.

– C'est un forgeron, souligne celle-ci. Étant donné qu'il ne peut pas travailler sous la mer, il favorisera toujours la terre. Mais, maintenant que le roi des Aulnes n'est plus, il rêve de gloire. Il souhaite avoir un Grand Roi qui pourra l'en couvrir.

C'est ça, leur plan, me dis-je en m'efforçant d'étouffer la panique qui m'envahit. *Ça y est, je connais leur plan*. Si je parviens à m'échapper, je pourrai les empêcher d'agir.

Ce qu'il faudrait, c'est un bon coup de poignard dans le dos de Grimsen avant qu'il achève la couronne. Je doute parfois de mon efficacité en tant que sénéchale, mais jamais en tant que tueuse.

– Menu fretin, roucoule Orlagh en reportant son attention sur moi. Dis-moi ce que Cardan t'a promis en échange de ton aide.

– Mais elle... proteste Nicasia.

D'un regard, Orlagh la réduit au silence.

– Ma fille, tranche la reine des Fonds marins, tu ne vois pas ce qui est juste sous ton nez ! Cardan s'est emparé du trône grâce à cette mortelle. Cesse donc de chercher quel ascendant elle a sur lui et penche-toi donc sur l'ascendant que *lui* a pu avoir et a toujours sur elle.

Nicasia me lance un coup d'œil nerveux et demande à sa mère :

– Que veux-tu dire ?

– Tu as dit que Cardan faisait peu de cas d'elle, explique Orlagh. Pourtant, c'est grâce à elle qu'il est Grand Roi. Dis-toi qu'il a peut-être réalisé qu'elle était utile et qu'il entretient cet avantage par des baisers et des flatteries – comme tu as toi-même séduit le petit forgeron.

Nicasia a l'air perplexe, comme si sa vision du monde s'en trouvait bouleversée. Peut-être ne croyait-elle pas Cardan capable d'intriguer. Cependant, je vois qu'elle trouve une satisfaction dans ce raisonnement. Si Cardan m'a séduite pour me maintenir dans son camp, Nicasia n'a plus à s'inquiéter de l'affection qu'il me porterait, mais plutôt de ce en quoi je lui suis utile.

– Que t'a-t-il promis pour que tu lui donnes la couronne de Domelfe ? me demande Orlagh avec une douceur exquise.

– J'ai toujours voulu avoir une place à Terrafæ. Il m'a dit qu'il me nommerait sénéchale et ferait de moi son bras droit, comme Val Moren à la cour d'Eldred. Il veillerait à ce que je sois respectée et même crainte.

C'est un mensonge, évidemment. Il ne m'a jamais rien promis ; même Dain m'avait promis beaucoup moins que ça. J'avoue que, si quelqu'un l'avait fait (si Madoc l'avait fait), j'aurais eu bien du mal à refuser.

– Dois-je comprendre que tu as trahi ton père et placé cet imbécile sur le trône en échange d'un *travail* ? demande Balekin, incrédule.

Je nuance :

– Être Grand Roi de Domelfe est aussi un travail. Et regardez ce qu'il a fallu sacrifier pour en arriver là.

Je marque une pause, craignant d'avoir parlé trop sèchement pour qu'ils me croient toujours sous l'emprise d'un ensorcellement. Mais Orlagh se contente de sourire.

– C'est vrai, ma chère, admet-elle après un instant de réflexion. Et nous-mêmes, nous nous en remettons à Grimsen en échange d'une récompense assez similaire.

Balekin semble contrarié, mais il n'argumente pas. Il est beaucoup plus simple de se dire que Cardan est celui qui contrôle la jeune mortelle.

Je parviens à manger trois autres tranches de poisson et à boire un peu de thé aux algues et au riz frit grâce à une paille astucieuse qui évite que l'eau de mer s'y mélange. Puis des gardes du peuple de la mer m'escortent jusqu'à une grotte sous-marine. Nicasia les accompagne.

Ce n'est pas une chambre, mais une cellule. Une fois qu'on m'a poussée à l'intérieur, je découvre toutefois que, même si je suis encore mouillée, mon environnement est sec et empli d'un air que je suis soudain incapable de respirer.

Je suffoque, le corps secoué de spasmes. Toute l'eau ressort de mes poumons, avec quelques morceaux de poissons partiellement digérés.

Nicasia rit.

Puis, la voix chargée d'un ensorcellement puissant, elle ronronne :

– Cette pièce n'est-elle pas divine ?

En dehors du sol de pierre grossier, je ne vois aucun meuble. Il n'y a rien.

Nicasia enchaîne d'un ton rêveur :

– Tu vas adorer le lit à baldaquin quand tu seras blottie sous les couvertures. Et les petites tables de chevet avec ta théière personnelle, encore fumante. Le thé sera toujours parfaitement chaud et délicieux chaque fois que tu t'en serviras une tasse.

Elle pose un verre d'eau de mer par terre. Mon « thé », sans doute. Si je le bois, comme elle m'y invite, je serai rapidement déshydratée. Les mortels peuvent survivre quelques jours sans eau potable mais, comme j'ai respiré de l'eau de mer, les ennuis me guettent peut-être déjà.

– Tu sais, susurre-t-elle tandis que je prétends admirer les lieux, tournant sur moi-même d'un air béat, rien de ce que je te ferai ne sera aussi terrible que ce tu t'infligeras à toi-même.

Je me tourne vers elle, feignant la perplexité.

– Qu'importe, ajoute-t-elle.

Sur ces mots, elle me laisse. Je passe le reste de la soirée à me retourner sur le sol dur, essayant de faire comme s'il était d'un confort inégalable.



Je me réveille avec des vertiges et des crampes affreuses. Une sueur glacée perle sur mon front et je ne peux m'empêcher de trembler de tous mes membres.

Depuis bientôt un an, chaque jour, je m'empoisonne. Mon sang s'est accoutumé à des doses bien plus fortes que lorsque j'ai commencé. Je suis accro. Désormais, je ne peux plus m'en passer.

Je reste allongée sur le sol de pierre et tente de rassembler mes esprits. J'essaie de me souvenir des nombreuses campagnes auxquelles Madoc a participé sans jamais aucun confort. Parfois, il dormait à même le sol, avec en guise d'oreiller une touffe d'herbe et ses bras. Parfois, malgré ses blessures, il allait au combat. Et il n'est pas mort.

Moi non plus, je ne vais pas mourir.

C'est ce que je me répète en boucle. Hélas, je ne suis pas certaine d'y croire.

Pendant des jours, personne ne vient.

Je renonce et bois l'eau de mer.

Parfois, quand je suis étendue là, je pense à Cardan. Cardan, qui a grandi comme membre honoré de la famille royale ; puissant, mais sans personne pour l'aimer. Négligé et nourri au lait de chatte. Rossé de manière arbitraire par celui de ses frères qui lui ressemblait le plus et paraissait le seul à se soucier vraiment de lui.

J'imagine tous ces courtisans s'incliner devant lui, se laissant houspiller et gifler par lui. Quel que soit le nombre de ceux qu'il aura blessés ou humiliés, il saura toujours qu'eux ont été jugés dignes d'être aimés, alors que personne ne lui a jamais montré la moindre tendresse.

Même si j'ai grandi au sein du Peuple, je ne comprends pas toujours ce que les Fæs pensent ou ressentent. Ils sont plus proches des mortels qu'ils ne le croient, mais dès l'instant où j'oublie qu'ils ne sont pas humains, ils font quelque chose qui me le rappelle. Rien que pour ça, je serais idiote de penser connaître le cœur de Cardan parce que je connais son histoire. Ça ne m'empêche pas de m'interroger.

Par exemple, je me demande ce qui serait arrivé si je lui avais avoué qu'en réalité je pensais toujours à ce qui s'était passé entre nous.

Ils finissent par venir me chercher. Ils m'autorisent à boire un peu d'eau, à manger un peu de nourriture. À ce moment-là, je suis trop faible et trop

inquiète pour faire comme si j'étais ensorcelée.

Je leur raconte ce dont je me souviens sur la salle des stratèges de Madoc et ce qu'il pense être les intentions d'Orlagh. Je leur raconte par le détail le meurtre de mes parents. Je leur décris un anniversaire, leur jure fidélité, leur explique comment j'ai perdu mon doigt et les mensonges que j'ai tissés à ce propos.

Quand ils m'ordonnent de leur mentir, je m'exécute.

Puis, lorsqu'ils me demandent d'oublier, je fais semblant. Je feins de me sentir rassasiée quand ils me disent que j'ai eu droit à un festin, je feins d'être saoulée à un vin imaginaire alors que, tout ce qu'on m'a donné, c'est un gobelet d'eau.

Je dois les laisser me gifler.

Je n'ai pas le droit de pleurer.

Parfois, quand je suis allongée sur le sol de pierre, je me demande s'il y a une limite à ce que je les laisserai m'infliger ; s'il y a quelque chose qui m'incitera à me rebeller, même si ça cause ma perte.

S'il y a bien quelque chose, ça fait de moi une imbécile.

Mais, s'il n'y a rien, ça fait peut-être de moi un monstre.

– Jeune mortelle, me dit Balekin un après-midi où nous sommes seuls dans les salles pleines d'eau du palais.

Il n'aime pas prononcer mon prénom, peut-être parce qu'il n'aime pas avoir à s'en souvenir et qu'il ne me distingue pas de toutes les jeunes humaines qui sont passées par le Manoir Creux.

La déshydratation m'a affaiblie. On omet régulièrement de me donner de la nourriture et de l'eau fraîche et, quand je supplie qu'on m'apporte à manger, on me jette un sort censé me donner l'illusion que ma requête a été acceptée. J'ai des difficultés à me concentrer.

J'ai beau être seule avec Balekin dans cette salle de corail, des patrouilles de gardes apparaissent à des intervalles réguliers dont je ne peux m'empêcher de compter la durée. Malgré tout, je ne tente pas de combattre et de m'enfuir. Je n'ai pas d'arme et peu de forces. Même si je pouvais tuer Balekin, je ne suis pas assez bonne nageuse pour réussir à atteindre la surface avant qu'ils m'attrapent.

Mon plan est réduit à endurer, survivre d'heure en heure, me passer de la lumière du jour.

Je suis peut-être prémunie contre les ensorcellements, mais pas contre la destruction.

Aux dires de Nicasia, sa mère possède de nombreux palais dans les Fonds marins et celui-ci, bâti dans la roche d'Insweal au fond de l'eau, n'en est qu'un parmi d'autres. Mais, pour moi, c'est une torture permanente d'être si près de chez moi en étant à des lieues en dessous.

Des cages pendent un peu partout dans le palais. Certaines sont vides ; la plupart renferment des humains à la peau grise. On les croirait morts, mais leurs mouvements ponctuels le démentent. Les gardes les appellent parfois « les noyés ». Plus que tout, j'ai peur de devenir l'un d'eux. Je me souviens que, le jour du couronnement de Dain, j'avais cru apercevoir la servante mortelle que j'avais enlevée chez Balekin, celle qui s'était jetée dans la mer. La fille qui, sans aucun doute, s'était noyée. À présent, je sais que c'était bien elle ce jour-là.

– Dis-moi, reprend Balekin. Pourquoi mon frère m'a-t-il volé la couronne ? Orlagh pense avoir la réponse, parce qu'elle sait ce qu'est la soif de pouvoir, mais elle ne comprend pas Cardan. Il n'a jamais aimé travailler. Il aime charmer les gens. Il aime chercher les ennuis, mais l'effort véritable le désespère. Que Nicasia l'admette ou non, elle non plus ne le comprend pas. Le Cardan qu'elle connaît t'aurait peut-être manipulée, mais pas pour ça.

C'est un test, me dis-je d'une manière absurde. Un test pendant lequel je dois mentir, mais je crains de ne plus pouvoir donner le change.

– Je ne suis pas un oracle, dis-je en pensant à Val Moren et aux énigmes derrière lesquelles il se réfugie.

– Alors fais des suppositions, propose Balekin. Quand tu es venue parader devant ma cellule, dans la Tour de l'Oubli, tu as suggéré que c'était parce que je me suis montré dur avec lui. Mais, toi plus que n'importe qui, tu dois savoir que Cardan manquait de rigueur et que je cherchais à le discipliner.

Il évoque sûrement le tournoi où Cardan et moi avons combattu l'un contre l'autre, et la manière dont il m'a tourmentée. Je me perds dans les souvenirs et les mensonges, trop épuisée pour inventer des histoires.

– Un jour, dis-je, il a surgi ivre, perché sur un cheval, pendant le cours d'un professeur respecté. Il a essayé de me faire dévorer par les nixes et a agressé un garçon à une fête. Il ne me semblait pas être quelqu'un de discipliné. Il me semblait n'en faire qu'à sa tête, en toutes circonstances.

Balekin affiche un air surpris.

– Il cherchait à attirer l'attention d'Eldred, finit-il par dire. Que ce soit pour le meilleur ou pour le pire – surtout pour le pire.

– Et si son besoin de devenir Grand Roi avait un rapport avec Eldred ? Il voulait peut-être lui déplaire, même après sa mort.

Cette idée retient l'attention de Balekin. Même si ma suggestion avait pour but de l'empêcher de trop se pencher sur les mobiles de Cardan, lorsque les mots sortent de ma bouche, je me demande s'ils ne contiennent pas un peu de vérité.

Je poursuis :

– Ou peut-être qu'il était fâché que vous ayez tranché la tête d'Eldred. Ou que vous soyez responsable de la mort de vos frères et sœurs. Ou il avait peur que vous l'assassiniez, lui aussi.

Balekin tressaille.

– Tais-toi, m'ordonne-t-il.

J'obéis avec reconnaissance.

Au bout d'un moment, il baisse les yeux sur moi et reprend :

– Dis-moi qui, du prince Cardan ou de moi, est digne d'être Grand Roi ?

– Vous, dis-je avec aisance en posant sur lui un regard plein d'adoration feinte.

J'évite de lui faire remarquer que Cardan n'est plus prince.

– Et serais-tu capable de le lui dire en face ? s'enquiert-il.

– Je lui dirai tout ce que vous voudrez, dis-je avec autant de sincérité que possible.

– Irais-tu chez lui pour le poignarder encore et encore, jusqu'à ce qu'il se soit vidé de son sang ? m'interroge Balekin en se penchant davantage.

Il a parlé à voix basse, comme s'il s'adressait à une amante. Je ne parviens pas à réprimer le frisson qui me traverse. J'espère qu'il ne prendra pas ça pour ce que c'est : du dégoût.

Fermant les yeux pour me protéger de cette promiscuité, je réponds :

– Pour vous ? Pour Orlagh ? Ce serait un plaisir.

Il éclate de rire.

– Quelle sauvagerie !

J'acquiesce. J'essaie de refréner mon empressement à l'idée d'être envoyée en mission, loin de la mer, et d'avoir l'occasion de m'échapper.

– Orlagh s'est montrée très généreuse avec moi. Elle m'a traitée comme sa fille. Je veux la remercier. Malgré le confort de mon logement et les mets délicieux que l'on me sert, je ne suis pas faite pour l'inactivité.

– Joli discours. Regarde-moi, Jude.

J'ouvre les yeux et l'observe. Ses cheveux noirs flottent autour de son visage. Ici, sous l'eau, les épines qui recouvrent ses doigts et se hérissent sur ses bras sont visibles, comme les nageoires épineuses d'un poisson.

– Embrasse-moi, ordonne-t-il.

– Quoi ?

Ma surprise est sincère.

– N'en as-tu pas envie ?

Je me raisonne : *Ce n'est rien. Mieux vaut ça que d'être giflée.*

– Je croyais que vous étiez l'amant d'Orlagh. Ou de Nicasia. N'en seront-elles pas contrariées ?

La moindre hésitation de ma part lui paraîtra suspecte. Je m'avance donc vers lui et plaque mes lèvres sur les siennes. L'eau est froide, mais son baiser l'est encore plus.

Après ce que j'espère un temps suffisamment long, je m'écarte de lui. Il s'essuie la bouche du revers de la main, à l'évidence écœuré. Pourtant, quand il baisse son regard sur moi, j'y vois de l'avidité.

– Maintenant, embrasse-moi comme si j'étais Cardan.

Pour gagner un peu de temps, je plonge mes yeux dans les siens, semblables à ceux d'une chouette, et fais remonter mes mains le long de ses bras épineux. Il me met à l'épreuve, sans aucun doute. Il veut savoir jusqu'où va son contrôle. Mais je pense qu'il cherche aussi à savoir quelque chose. À propos de son frère.

Je m'oblige à me pencher de nouveau vers lui. Ils ont les mêmes cheveux noirs. Les mêmes fossettes. Il me suffit de faire semblant.

Le lendemain, on m'apporte un pichet d'eau fraîche de rivière, que j'engloutis avec reconnaissance. Le surlendemain, on commence à me préparer pour mon retour à la surface.

Le Grand Roi a passé un marché pour obtenir ma libération.

Je songe à la longue liste d'ordres que je lui ai donnés. Parmi eux, aucun n'exigeait spécifiquement le paiement d'une rançon en échange d'une libération. Cardan était débarrassé de moi et voilà qu'il est prêt à me voir revenir.

J'ignore ce que ça signifie. Peut-être que les affaires politiques l'ont exigé ; peut-être qu'assister aux réunions était vraiment trop pénible pour lui.

Tout ce que je sais, c'est que le soulagement me donne presque le tournis. Je suis également terrifiée à l'idée que ça ne soit qu'un jeu. Si finalement nous ne remontons pas à la surface, je crains d'être incapable de dissimuler ma déception.

Balekin « m'ensorcelle » de nouveau et me fait répéter mes promesses de loyauté à leur égard, mon amour pour lui, mes intentions meurtrières envers Cardan.

Balekin entre dans la caverne, où je fais les cent pas. Chaque frôlement de mes pieds nus sur la pierre résonne bruyamment dans mes oreilles. Je n'ai jamais été aussi seule et je n'ai jamais eu à donner le change aussi longtemps. Je me sens vidée, diminuée.

– Quand nous serons de retour à Domelfe, nous ne pourrons plus nous voir aussi souvent, déclare-t-il comme si nos tête-à-tête allaient me manquer.

Je suis tellement à fleur de peau que je n'ose rien dire.

– Tu viendras au Manoir Creux quand tu le pourras, ajoute-t-il.

Je me demande pourquoi il s'imagine qu'il va retourner vivre là-bas au lieu d'être renvoyé dans la tour. Je suppose que sa liberté fait partie du montant de la rançon, et je m'étonne de nouveau que Cardan ait accepté de le payer.

J'acquiesce en silence.

– Si j'ai besoin de toi, je te ferai signe, précise-t-il. Un tissu rouge sera lâché sur ton chemin. Dès que tu le verras, tu viendras immédiatement. Je suppose que tu seras capable de trouver un prétexte.

– Comptez sur moi, dis-je d'une voix trop forte à mes oreilles.

– Tu dois regagner la confiance du Grand Roi, faire en sorte de te retrouver seule avec lui et mettre au point un plan pour le tuer. Ne tente rien en présence d'autres personnes. Tu dois te montrer rusée, même s'il faut pour cela plus d'une entrevue. Et peut-être pourrais-tu aussi te renseigner pour en apprendre davantage sur les intrigues de ton père. Une fois que Cardan sera mort, il nous faudra agir vite pour neutraliser l'armée.

– Entendu, dis-je.

Je prends une inspiration, puis j'ose demander ce que je tiens réellement à savoir.

– Avez-vous la couronne ?

Il fronce les sourcils.

– Nous l'aurons très bientôt.

Je ne dis rien. Je laisse le silence se prolonger.

Balekin reprend la parole :

– Grimsen a besoin que tu achèves ta mission avant de pouvoir la forger. Il faut que mon frère soit mort.

– Ah, dis-je, l'esprit en ébullition.

Un jour, Balekin a risqué sa vie pour sauver celle de Cardan. Toutefois, maintenant que son petit frère se dresse entre la couronne et lui, il semble tout à fait prêt à le sacrifier. J'essaie de trouver la logique dans tout ça, mais je n'arrive pas à me concentrer. Mes pensées ne cessent de s'emmêler.

Balekin m'adresse un sourire carnassier.

– Un problème ?

Je suis presque à bout.

– Je me sens un peu faible. Je ne comprends pas pourquoi. Je me souviens d'avoir mangé. Du moins je crois m'en souvenir.

Après m'avoir jeté un coup d'œil inquiet, il appelle un serviteur. Un instant plus tard, on m'apporte une assiette de poisson cru, d'huîtres et d'œufs de poisson d'un noir d'encre. Dégoûté, Balekin me regarde la dévorer.

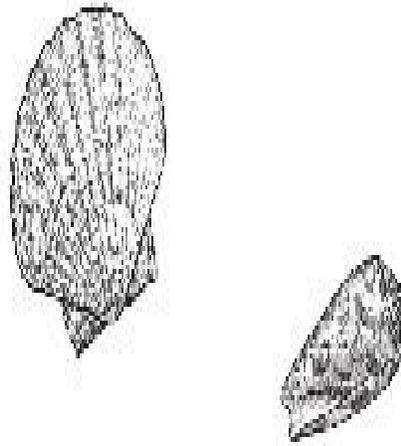
– Tu éviteras tout talisman, compris ? Pas de sorbier, pas de paquet de chêne, cendres et épines. Tu n'en porteras pas. Tu n'y toucheras même pas. Si on t'en donne un, tu le jetteras au feu dès que tu pourras le faire discrètement.

– Entendu, dis-je.

Le domestique m'apporte du vin à la place de l'eau fraîche. Je le bois avidement, sans me préoccuper de son étrange arrière-goût ni du fait qu'il me monte à la tête.

Balekin continue à me donner des ordres. Je m'efforce de l'écouter. Lorsqu'il s'en va, je suis grisée par le vin, épuisée et malade.

Je me roule en boule sur le sol froid de ma cellule. Brièvement, avant de fermer les yeux, j'arrive presque à imaginer que je suis dans la magnifique salle qu'ils auraient dû faire apparaître avec leurs sortilèges. Ce soir, la pierre est aussi confortable qu'un lit de plumes.



Chapitre 24

Le lendemain, des battements sourds me martèlent le crâne tandis qu'une fois de plus on m'habille et me tresse les cheveux. Le peuple de la mer me vêt de la robe argentée que je portais au mariage de Taryn, désormais passée à cause de son exposition au sel et effilochée par les grignotages des créatures marines. On me fixe même Crépuscule au côté malgré son fourreau rouillé. À voir l'état du cuir, on dirait que quelque chose l'a rongé.

Puis on m'emmène voir Balekin. Il porte les couleurs et le sigil des Fonds marins. Après m'avoir examinée de la tête aux pieds, il accroche à mes oreilles une nouvelle paire de boucles en perles.

La reine Orlagh a rassemblé un immense cortège formé par le peuple de la mer. Hommes-sirènes, cavaliers perchés sur des requins et des tortues géantes, selkies sous leur apparence de phoque. Tous fendent les flots. Ceux qui chevauchent les tortues brandissent de longues bannières rouges qui se déploient derrière eux.

On me fait asseoir sur une tortue, à côté d'une sirène dont la poitrine est barrée par deux bandoulières auxquelles sont fixés des couteaux. Elle m'empoigne fermement. Je ne résiste pas, même si j'ai du mal à rester tranquille. La peur est une émotion terrible ; mélangée à l'espoir, c'est encore pire. J'oscille entre les deux. Mon cœur bat si vite et ma respiration est si rapide que c'est comme si tous mes organes étaient contusionnés.

Lorsque nous amorçons notre ascension, une impression d'irréalité s'empare de moi.

Nous atteignons la surface dans l'étroit bras de mer qui sépare Insweal d'Insmire.

Une fois sur le rivage de l'île, je vois Cardan drapé d'une cape bordée de fourrure, majestueux sur le dos d'un étalon gris pommelé. Il est entouré de chevaliers en armure vert et or, flanqué d'un côté par Madoc sur un robuste rouan, et par Nihuar de l'autre. Les arbres foisonnent d'archers. Les feuilles de chêne en or martelé qui ornent la couronne de Cardan brillent dans la lumière du couchant.

Je tremble tellement que j'ai l'impression que je vais me disloquer.

Située au milieu du cortège, Orlagh prend la parole :

– Roi de Domelfe, comme nous l'avons convenu, maintenant que vous avez payé le prix que je demandais, j'ai organisé le retour de votre sénéchale. Je vous la présente escortée par Balekin, notre nouvel ambassadeur des Fonds marins. Balekin, votre frère, fils d'Eldred, de la

lignée des Ronceverte. Nous espérons que ce choix vous satisfera, puisqu'il connaît parfaitement les coutumes de la terre.

L'expression de Cardan est impénétrable. Il ne jette pas un regard à son frère. Au lieu de quoi, c'est moi qu'il observe. Tout dans son attitude est glacial.

Je me sens minuscule, diminuée, sans défense.

Je baisse les yeux. Sinon, je vais faire quelque chose de stupide. *Maintenant que vous avez payé le prix que je demandais*, a dit Orlagh. Qu'a-t-il bien pu céder en échange de ma libération ? J'essaie de me rappeler les ordres que je lui ai donnés. Lui ai-je forcé la main ?

– Vous m'aviez promis qu'elle serait saine et sauve, déclare Cardan.

– Et elle l'est, comme vous pouvez le constater, rétorque Orlagh. Ma fille Nicasia, princesse des Fonds marins, l'aidera de sa royale main à rejoindre la terre ferme.

– L'aidera ? répète Cardan. Elle ne devrait pas avoir besoin d'aide. Vous l'avez trop longtemps gardée dans le froid et l'humidité.

– Peut-être que vous ne voulez plus d'elle, suggère Orlagh. Aimerez-vous obtenir autre chose, roi de Domelfe ?

– Je vais la récupérer, dit-il d'un ton à la fois possessif et méprisant. Et mon frère sera votre ambassadeur. Nous respecterons les termes de notre accord.

Il fait un signe de tête à deux chevaliers, qui s'avancent dans l'eau vers moi. Ils m'aident à descendre de la tortue, puis à marcher. J'ai honte de mes jambes molles, de ma faiblesse, de mon apparence risible avec la robe d'Oriana complètement inappropriée pour une fête depuis longtemps terminée.

– Nous ne sommes pas encore en guerre, dit Orlagh. De même que nous ne sommes plus en paix. Réfléchissez bien à l'avenir, roi de la terre, maintenant que vous savez ce qu'il en coûte de me défier.

Les chevaliers me guident sur le rivage. Ni Cardan ni Madoc ne se tournent vers moi quand je passe à côté d'eux. Un carrosse attend, légèrement en retrait entre les arbres. On m'y installe.

L'un des chevaliers ôte son casque. C'est une femme que j'ai déjà vue, mais que je ne connais pas.

– Le général m'a ordonné de vous ramener chez vous, annonce-t-elle.

– Non, dis-je. Je dois me rendre au palais.

Elle ne me contredit pas, mais ne cède pas non plus.

– Les ordres sont les ordres.

Même si je sais que je devrais m’y opposer, qu’il fut un temps où je l’aurais fait, je m’abstiens. Je la laisse claquer la portière du carrosse. Je m’affale contre le dossier de la banquette et ferme les yeux.

À mon réveil, les chevaux de l’attelage soulèvent un nuage de poussière devant le bastion de Madoc. La femme chevalier m’ouvre la portière. Os-Noueux me prend à bras-le-corps et me fait descendre du véhicule aussi facilement que j’aurais soulevé Chêne, comme si je n’étais qu’un sac de brindilles et de feuilles mortes. Il me porte jusqu’à mon ancienne chambre.

Tombenloc nous attend. Elle défait mes tresses et m’ôte la robe avant d’emporter Crépuscule et de la glisser dans un fourreau. Un autre domestique pose un plateau avec du thé chaud et une assiette de venaison encore saignante sur du pain grillé. Assise sur le tapis, je mange, épongeant le jus de viande avec le pain beurré.

C’est également là que je m’endors. Je me réveille, secouée par Taryn.

Étourdie, je bats des paupières et me lève maladroitement.

– Je suis debout, dis-je. Combien de temps ai-je dormi là ?

Elle secoue la tête.

– D’après Tombenloc, ça fait un jour et une nuit que tu ne t’es pas réveillée ! Elle avait peur que tu aies une maladie humaine, c’est pour ça qu’elle m’a fait appeler. Viens te mettre au lit, au moins.

La mémoire me revient d’un coup.

– Tu es mariée, maintenant, dis-je.

Je me souviens aussi de Locke et des cavaliers ; des boucles d’oreilles que j’étais censée offrir à ma sœur. Tout ça me semble loin.

Taryn hoche la tête avant de poser son poignet contre mon front.

– Et toi, tu as une mine affreuse. Cela dit, je ne pense pas que tu aies de la fièvre.

Pour la rassurer, je mens automatiquement :

– Je vais bien.

Je dois voir Cardan et le prévenir, pour le Fantôme. Je dois voir la cour des Ombres.

– Ne fais pas la fière, me réprimande Taryn, les larmes aux yeux. Tu as disparu le soir de mon mariage, et je ne l’ai appris que le lendemain matin. J’ai eu tellement peur ! Quand les Fonds marins nous ont fait savoir qu’ils t’avaient enlevée, le Grand Roi et Madoc se sont accusés mutuellement. Je

ne savais pas ce qui allait se passer. Tous les matins, j'allais sur le rivage observer la mer, dans l'espoir de te voir. J'ai demandé aux sirènes si elles pouvaient au moins m'assurer que tu allais bien, mais elles ne m'ont jamais répondu.

J'essaie d'imaginer la panique qu'elle a dû ressentir, en vain.

– Apparemment, ils ont réussi à surmonter leurs différends, dis-je en revoyant Cardan et Madoc sur la plage.

– En quelque sorte.

Elle fait la grimace. J'essaie de sourire.

Elle m'aide à grimper sur mon lit et cale les oreillers dans mon dos. J'ai l'impression d'être couverte de bleus. J'ai mal, je me sens vieille et plus mortelle que jamais.

Je demande :

– Et Vivi ? Et Chêne ? Ils vont bien ?

– Oui, me rassure Taryn. Ils sont rentrés avec Heather, qui ne semble pas avoir été trop traumatisée par son séjour à Terrafæ.

– Elle a été ensorcelée, dis-je.

Je vois de la colère apparaître fugacement sur son visage. Une colère vraie et rare.

– Vivi ne devrait pas faire ça, critique-t-elle.

Je suis soulagée de ne pas être la seule à le penser.

– Mon absence a duré combien de temps ?

– Un peu plus d'un mois.

Ça me paraît incroyablement court. J'ai l'impression d'avoir vieilli de cent ans, sous la mer.

Pour ne rien arranger, me voilà maintenant à plus de la moitié du délai d'un an et un jour promis par Cardan. Je me laisse tomber contre les oreillers et ferme les yeux.

– Aide-moi à me lever, dis-je aussitôt.

Taryn nie de la tête.

– Les cuisiniers vont t'envoyer de la soupe.

Elle n'a pas de mal à me convaincre. En contrepartie, elle m'aide à revêtir une tenue qui me serrait trop naguère et dans laquelle je flotte désormais. Elle reste pour me faire boire le bouillon à la cuiller.

Avant de partir, elle remonte ses jupes et sort un long couteau de chasse d'un étui fixé à sa jarretière. À l'évidence, elle et moi avons grandi dans la même maison.

Elle pose l'arme sur la couverture à côté d'un talisman qu'elle a extirpé de sa poche.

– Tiens, dit-elle. Prends-les. Je sais qu'avec ça, tu seras rassurée. Mais tu dois te reposer. Promets-moi que tu ne commettras pas d'imprudence.

– Je tiens à peine sur mes jambes.

Elle me considère d'un œil sévère.

Je promets :

– Pas d'imprudence.

Elle m'étreint avant de s'en aller. Je m'accroche un peu trop longtemps à ses épaules, grisée par son odeur humaine de sueur et de peau. Pas de parfum d'océan, d'aiguilles de pin, de sang ou de fleurs qui s'épanouissent la nuit.

Je somnole, la main sur son couteau. Je ne sais pas exactement quand je me réveille ; en tout cas, c'est en entendant des éclats de voix.

– Quels que soient les ordres du grand général, je suis là pour voir la sénéchale du Grand Roi et je ne tolérerai d'être renvoyée sous aucun prétexte !

C'est une voix de femme qui ne m'est pas inconnue. Je roule hors du lit, un peu étourdie, et sors dans le couloir. Depuis le palier, je peux regarder en bas. Je vois Dulcamara de la cour des Termites. Elle lève les yeux vers moi. Une entaille fraîche lui barre le visage.

– Je vous demande pardon, lance-t-elle d'un ton qui montre qu'elle n'en pense pas un mot, mais vous devez m'accorder une audience. En fait, je suis venue pour vous rappeler vos obligations, y compris celle-là.

Je me souviens du seigneur Roiben, de ses cheveux blancs couleur de sel et de la promesse que je lui ai faite en échange de son soutien à Cardan, il y a six mois. Il a prêté serment à la couronne et au nouveau Grand Roi, mais à une condition.

Un jour, je demanderai une faveur à ton roi, avait-il dit.

Qu'avais-je répondu ? J'avais tenté de négocier : *Quelque chose d'une valeur égale. Et qui soit en notre pouvoir.*

Je suppose qu'il a envoyé Dulcamara pour que je m'acquitte de cette faveur, même si, dans mon état, je crains de n'être bonne à rien.

– Oriana est-elle dans son salon ? S'il est libre, faites-y entrer Dulcamara. Je vais l'y rejoindre, dis-je en agrippant le garde-corps pour ne pas tomber.

Les gardes de Madoc ont l'air contrariés, mais ils s'exécutent.

– Par ici, dit l'un des domestiques.

Après m'avoir jeté un regard hostile, Dulcamara le suit.

Cela me laisse le temps de descendre l'escalier d'un pas hésitant.

– Votre père a donné l'ordre de ne pas vous laisser sortir, m'avertit l'un des gardes, comme s'il parlait à une enfant qu'il faut surveiller et non à la sénéchale du Grand Roi à qui il devrait s'adresser avec plus de solennité. Il veut que vous vous reposiez.

– Autrement dit, il ne m'a pas interdit d'accorder des audiences ici. Parce qu'il n'y a pas pensé.

Le garde ne cherche pas à argumenter. Il se contente de froncer les sourcils.

– J'ai bien pris note de ses inquiétudes – et des vôtres, dis-je.

Je parviens à rejoindre le salon d'Oriana sans tomber. Et, bien que j'aie besoin de me tenir un peu trop longtemps à l'encadrement d'une fenêtre ou au bord d'une table, je pense tenir le coup.

– Apportez-nous du thé, s'il vous plaît, aussi chaud que possible, dis-je à un domestique qui m'observe d'un peu trop près.

Rassemblant mes forces, je lâche le mur et entre dans le salon. Après avoir salué Dulcamara d'un signe de tête, je me laisse choir dans un fauteuil, tandis que l'envoyée de Roiben reste debout, les mains croisées dans le dos.

– Maintenant, on sait à quoi ressemble votre loyauté envers le Grand Roi, vitupère-t-elle en avançant d'un pas vers moi, si agressive que je me demande si elle va me frapper.

Mon instinct me pousse à me relever.

– Que s'est-il passé ?

À ces mots, elle rit.

– Vous le savez très bien ! Votre roi a autorisé les Fonds marins à nous attaquer. Ils nous ont donné l'assaut il y a deux nuits, nous prenant par surprise. Bien des nôtres ont été massacrés avant que nous comprenions ce qui nous arrivait, et voilà que nous avons l'interdiction de riposter !

– L'interdiction de riposter ?

Je pense à Orlagh disant que nous n'étions pas encore en guerre. Mais comment la terre ne peut-elle l'être si la mer est déjà passée à l'offensive ? Sous la menace, en tant que Grand Roi, Cardan doit à ses sujets la puissance de ses armées – ou plutôt celles de Madoc. Cependant, je n'avais encore jamais entendu parler d'un refus d'autorisation de riposter.

Elle retrousse les lèvres.

– La compagne du seigneur Roiben a été blessée, précise-t-elle. Grièvement.

La pixie à la peau verte et aux yeux noirs qui parlait comme une mortelle. Celle à qui le terrifiant chef de la cour des Termites s'adressait avec respect ; celle avec qui il riait.

Je demande d'une voix adoucie :

– Va-t-elle survivre ?

– Il vaudrait mieux pour vous, mortelle, fustige Dulcamara. Sinon, le seigneur Roiben se fixera pour objectif d'anéantir votre jeune roi, malgré le serment qu'il a prêté.

– Nous vous enverrons des chevaliers. Laissez Domelfe réparer nos erreurs.

Elle crache par terre.

– Vous ne comprenez pas. C'est pour vous que votre Grand Roi a accepté ça. Ce sont les termes de l'accord conclu avec la reine Orlagh pour votre libération. Balekin a choisi de s'en prendre à la cour des Termites, les Fonds marins nous ont attaqués et votre Cardan les a laissé faire. Il n'y a pas d'erreur.

Je ferme les yeux et me pince l'arête du nez.

– Non, dis-je. C'est impossible.

– Ça fait longtemps que Balekin nous en veut, fille d'argile.

Je tressaille face à l'insulte, mais je ne la corrige pas. Qu'elle peste contre moi si ça la soulage. Si la Haute Cour a abandonné la cour des Termites, c'est à cause de moi.

– Nous n'aurions jamais dû nous allier à la Haute Cour, regrette Dulcamara. Ni prêter allégeance à votre imbécile de roi. C'est pour vous transmettre ce message que je suis venue. Mais ce n'est pas le seul : vous devez une faveur au seigneur Roiben, et vous avez intérêt à la lui accorder.

J'ai peur de ce qu'il va me demander. C'est dangereux de promettre une faveur sans préciser laquelle, même pour une mortelle qui ne peut pas être forcée à l'honorer.

– Nous disposons de nos propres espions, sénéchale. Ils nous ont informés que vous étiez une petite meurtrière douée. Voilà ce que nous réclamons : tuez le prince Balekin.

– Je ne peux pas faire ça, dis-je, trop stupéfaite pour peser mes mots.

Je ne me sens pas insultée par ses compliments sur mes talents de tueuse, mais m'assigner une tâche impossible n'est pas franchement un cadeau.

Je m'explique :

– C’est l’ambassadeur des Fonds marins. Si je le tue, nous entrerons en guerre.

– Eh bien, vous n’avez qu’à entrer en guerre.

Là-dessus, elle s’en va et me laisse seule dans le salon d’Oriana au moment où on apporte un plateau chargé de thé fumant.

Le thé une fois refroidi, je remonte dans ma chambre. Là, je prends le couteau de Taryn et un autre caché sous mon lit. J’entaille le fond de la poche de ma robe afin d’en fixer un à ma cuisse et de pouvoir le dégainer facilement. Le bastion de Madoc regorge d’armes, y compris mon épée Crépuscule, mais si je me mets à leur recherche et que je les accroche sur moi, les gardes ne manqueront pas de le remarquer. Il faut qu’ils pensent que je suis sagement retournée me coucher.

J’avance à pas feutrés vers le miroir pour vérifier que le couteau est bien caché sous ma robe. Un instant, je ne reconnais pas mon reflet. Je suis horrifiée par ce que je vois : ma peau est d’une pâleur malade ; j’ai tellement maigri que mes membres sont frêles comme des brindilles et que mon visage est émacié.

Je me détourne. Me regarder est insupportable.

Puis je sors sur le balcon. En temps normal, franchir le garde-corps et me laisser descendre le long du mur pour atteindre la pelouse n’est déjà pas facile. Cette fois, la balustrade à peine enjambée, je réalise à quel point mes bras et mes jambes ont perdu en force. Je ne crois pas être capable d’y arriver.

Alors j’opte pour une autre solution : je saute.



Chapitre 25

Je me relève, les genoux tachés d'herbe. Mes paumes salies me picotent. Je suis désorientée, comme si je m'attendais toujours à me déplacer avec le courant alors que je suis sur la terre ferme.

Après avoir respiré plusieurs fois profondément, je savoure la sensation du vent sur mon visage et le bruissement des feuilles dans les arbres. Je me laisse envelopper par les odeurs d'humus, de Terrafæ, de chez moi.

Je ne cesse de penser aux révélations de Dulcamara : Cardan a refusé de riposter pour assurer la sécurité de mon retour. Ses sujets ont forcément été contrariés par sa décision. Je ne suis même pas sûre que Madoc ait trouvé cette stratégie judicieuse. C'est pour cette raison que j'ai du mal à comprendre pourquoi Cardan a accepté ces conditions, surtout que, si j'étais restée prisonnière des Fonds marins, il aurait été débarrassé de mon emprise sur lui. Je n'aurais jamais cru qu'il m'aimait suffisamment pour me sauver la vie. Et je ne suis pas certaine que je continuerai à le croire, sauf s'il me le confirmait lui-même.

Cependant, quelle que soit la raison qui l'a poussé à me faire revenir, je dois le prévenir pour le Fantôme, Grimsen et la couronne, et l'avertir que Balekin m'a chargée de l'assassiner.

Je prends le chemin du palais à pied, persuadée qu'il faudra beaucoup plus de temps aux gardes pour réaliser que je me suis envolée qu'il n'en faudrait aux palefreniers pour se rendre compte qu'une monture a disparu. Je ne tarde pas à m'essouffler. À mi-chemin, contrainte de marquer une pause, je m'assois sur une souche d'arbre.

Tu vas bien, me dis-je. Allez, debout.

Il me faut un temps infini pour atteindre le palais. Alors que je m'avance vers les portes, je me redresse et m'efforce de ne pas laisser paraître mon immense fatigue.

– Sénéchale, me salue l'un des gardes à l'entrée. Je suis navré, mais vous n'êtes pas autorisée à pénétrer dans le palais.

Tu ne me refuseras jamais une audience et tu ne donneras jamais l'ordre de me tenir à l'écart. Dans un bref moment d'incertitude, je me demande si je suis restée sous l'eau plus longtemps que ce que Taryn m'a dit. Peut-être que le délai d'un an et un jour est arrivé à son terme. Mais c'est impossible. Je plisse les yeux.

– Par ordre de qui ?

– Mes excuses, ma dame, intervient un autre chevalier.

Il s'appelle Diarmad. Je sais qu'il est proche de Madoc et serait digne de sa confiance.

– De votre père, le général, répond-il.

– Je dois voir le Grand Roi ! dis-je, essayant de prendre un ton autoritaire.

Hélas, c'est plutôt la panique qui imprègne ma voix.

– Le grand général nous a dit d'appeler un carrosse au cas où vous vous présenteriez et, si nécessaire, de vous escorter. Pensez-vous avoir besoin d'être raccompagnée ?

Je reste là, furieuse et défaite.

– Non.

Cardan ne pouvait pas me refuser une audience ; en revanche, il pouvait charger quelqu'un de le faire pour lui. Tant que Madoc ne demande pas explicitement l'autorisation de Cardan, mes ordres ne sont pas contredits. Et ce ne serait pas si compliqué de deviner ce que j'ai exigé de Cardan. Après tout, c'est le genre d'instructions que, globalement, Madoc aurait lui-même données.

Je savais que Madoc voulait diriger Terrafæ de manière indirecte. Mais je n'avais pas pensé qu'il trouverait le moyen de se faire une place aux côtés de Cardan et de m'exclure.

Ils m'ont bernée. Qu'ils aient œuvré ensemble ou séparément, ils se sont joués de moi.

L'angoisse me noue le ventre.

La sensation d'avoir été dupée et la honte m'envahissent, m'embrouillant l'esprit.

Je revois Cardan perché sur son cheval gris pommelé, sur la plage, son visage impassible, sa cape de fourrure et sa couronne soulignant sa ressemblance avec Eldred. Je l'ai peut-être piégé pour qu'il endosse ce rôle, mais je n'ai pas pu faire de même avec la terre pour qu'elle l'accepte. Il détient un vrai pouvoir. Plus il restera sur le trône, plus ce pouvoir se renforcera.

Il est devenu Grand Roi, et ça s'est fait sans moi.

C'est exactement ce que je craignais quand j'ai mis au point ce plan idiot. Peut-être qu'au début Cardan ne voulait pas de ce pouvoir, mais maintenant qu'il l'a, il lui appartient.

Le pire, c'est qu'il me semble logique que Cardan se mette hors d'atteinte. Le fait que Diarmad et les autres chevaliers m'interdisent l'accès au palais est l'aboutissement d'une crainte que j'éprouve depuis que la couronne a été

posée sur la tête de Cardan. Même si c'est terrible, ça me semble plus sensé que ce dont j'ai essayé de me convaincre des mois durant : qu'en tant que sénéchale du Grand Roi de Terrafæ, je détenais un pouvoir réel. Que je pouvais mener le jeu.

Une question reste en suspens : pourquoi Cardan ne m'a-t-il pas laissée croupir au fond de l'eau ?

Tournant le dos au palais, je me dirige vers les arbres qui constituent une des entrées de la cour des Ombres. J'espère juste ne pas tomber sur le Fantôme. Dans ce cas, j'ignore ce qui se passera. Mais, si j'arrive à voir le Cafard et la Bombe, alors je pourrai peut-être rester un moment. Obtenir les informations dont j'ai besoin. Et envoyer quelqu'un trancher la gorge de Grimsen avant qu'il ait le temps d'achever la nouvelle couronne.

Une fois arrivée, je trouve l'entrée effondrée. Non, si je regarde plus attentivement, ce n'est pas tout à fait exact. Des indices prouvent que c'est le résultat d'une explosion. Et ce qui a détruit cet accès a provoqué d'autres dégâts.

J'en ai le souffle coupé.

Agenouillée sur les aiguilles de pin, j'essaie de comprendre ce que j'ai devant les yeux, car on dirait bien que la cour des Ombres a été *ensevelie*. Ce doit être l'œuvre du Fantôme ; une deuxième trahison qui s'ajoute à la première. J'espère simplement que le Cafard et la Bombe sont vivants.

Je vous en supplie, faites qu'ils le soient.

Sans moyens de les contacter, je suis plus coincée que jamais. Sonnée, je reprends la direction des jardins.

Un groupe d'enfants fæs est rassemblé autour de leur professeur. Un garçon du cercle des Alouettes cueille des roses bleues dans les parterres royaux tandis que Val Moren se promène à ses côtés en fumant une longue pipe, sa corneille mantelée perchée sur son épaule.

Il a les cheveux en bataille, plaqués par endroits ou tressés avec des bandes de tissus colorés et des clochettes. Des rides d'expression plissent les coins de sa bouche.

Je lui demande :

– Peux-tu me faire entrer dans le palais ?

C'est un peu risqué, mais je décide de ne plus prendre de gants. Si je réussis, je pourrai savoir ce qui est arrivé à la cour des Ombres. Et aller voir Cardan.

Val Moren hausse les sourcils.

– Sais-tu ce qu'ils sont ? m'interroge-t-il en désignant vaguement le garçon alors que celui-ci se retourne et nous lance à tous les deux un regard perçant.

Peut-être que Val Moren ne peut pas m'aider. Peut-être que Terrafæ est un lieu où un fou peut faire l'idiot et passer pour un prophète... alors qu'il est seulement fou.

Le garçon Alouette reprend sa cueillette en fredonnant.

Je réponds :

– Des Fæs... ?

– Oui, oui, s'agace Val Moren. Le Peuple de l'Air. Éthéré, incapable de s'en tenir à une seule forme. Comme les graines d'une fleur lancées dans le ciel.

La corneille croasse.

Val Moren tire longuement sur sa pipe.

– Quand j'ai rencontré Eldred, il était monté sur un étalon blanc comme le lait, et tout ce que j'avais imaginé dans ma vie est tombé en poussière.

– Tu l'aimais ?

– Bien sûr que oui, réplique-t-il.

On dirait pourtant qu'il parle d'un temps révolu, d'une histoire ancienne qu'il doit simplement raconter comme on la racontait autrefois.

– Le jour où je l'ai vu pour la première fois, tous les devoirs que je pensais avoir envers ma famille se sont délités comme un manteau élimé. Et sitôt que ses mains ont touché ma peau, je n'aurais pas hésité à incendier le moulin de mon père pour sentir à nouveau ses caresses.

Je lui demande :

– C'est ça, l'amour ?

– Si ce n'est pas de l'amour, ça y ressemble rudement.

Je pense à Eldred tel que je l'ai connu, vieux et courbé. Je me souviens toutefois de l'avoir vu rajeunir lorsqu'on lui a ôté la couronne. Je me demande jusqu'où il serait allé s'il n'avait pas été assassiné.

– S'il te plaît, dis-je. Aide-moi à entrer dans le palais.

– Quand Eldred est arrivé, monté sur son étalon blanc comme le lait, reprend Val Moren, il m'a fait une proposition. « Viens avec moi, m'a-t-il dit, dans le pays sous la colline, je te donnerai des pommes, de l'hydromel et de l'amour. Tu ne vieilliras jamais et tu pourras apprendre tout ce que tu as toujours voulu savoir. »

J'admets :

– C’était plutôt alléchant.

– Il ne faut jamais conclure de marché avec eux, tranche-t-il en me prenant la main. Que l’offre soit raisonnable, médiocre, idiote ou étrange, et encore plus si ça semble « plutôt alléchant ».

Je soupire.

– J’ai vécu presque toute ma vie ici. Je le sais !

Ma voix surprend la corneille. D’un bond, elle quitte l’épaule de Val Moren et s’envole dans le ciel.

– Alors sache ceci, enchaîne-t-il en me regardant. Je ne peux pas t’aider. C’est l’une des choses auxquelles j’ai dû renoncer. J’ai promis à Eldred qu’une fois à lui je renoncerais à toute trace d’humanité. Entre un mortel et un Fæ, jamais je ne choisirai le mortel.

J’insiste :

– Mais Eldred est mort !

– Malgré tout, ma promesse reste valable.

Il tend les mains devant lui en signe d’impuissance.

– Nous sommes humains, dis-je. Nous pouvons mentir. Nous pouvons rompre nos promesses.

Il pose sur moi un regard empreint de pitié, comme si c’était moi qui me fourvoyais.

Le voyant s’éloigner, je prends une décision. Il n’y a qu’une seule personne qui aurait une raison de m’aider. Une seule personne sur qui je peux compter.

Tu viendras au Manoir Creux quand tu le pourras, m’a dit Balekin. Pourquoi pas maintenant ?

Je m’oblige à marcher, même si le sentier qui traverse les bois Lactés n’est pas le chemin le plus direct et qu’il longe la mer d’un peu trop près à mon goût. Quand je contemple les flots, je me mets à frissonner. Ça ne va pas être facile pour moi de vivre sur une île si la simple vue des vagues me traumatise.

Je passe par le lac des Masques. Quand je regarde la surface, je vois trois pixies m’observer d’un air soucieux. Je plonge les mains dans l’eau fraîche et me rince le visage. Je bois même quelques gorgées, bien que cette eau soit magique et que j’ignore si c’est dangereux. L’accès à l’eau fraîche m’est trop précieux pour que je passe devant sans en profiter.

Une fois le Manoir Creux en vue, je m’arrête, à la fois pour reprendre mon souffle et m’armer de courage.

Je marche jusqu'à la porte avec autant d'assurance que possible. Le heurtoir sur le battant est un anneau qui perce le nez d'un sinistre visage sculpté. Quand je lève la main pour l'empoigner, les yeux de la sculpture s'ouvrent.

- Je me souviens de toi, affirme-t-elle. La dame de mon prince.
- Tu te trompes, dis-je.
- Ça m'arrive rarement.

Lorsque la porte s'ouvre, un léger grincement montre qu'elle ne sert pas souvent.

- Salut à toi, et bienvenue.

À l'intérieur, je ne trouve ni gardes ni domestiques. Il doit être difficile pour le prince Balekin de convaincre des gens du Peuple de travailler pour lui alors que tout le monde sait qu'il est à la solde des Fonds marins. De plus, avec les nouvelles règles instaurées par Cardan, Balekin ne peut plus faire des mortels ses serviteurs permanents. Après avoir traversé des pièces dont le vide résonne, j'arrive dans un salon où Balekin boit du vin, entouré d'une dizaine de grosses bougies. Des phalènes rouges dansent au-dessus de sa tête. Les papillons de nuit l'avaient délaissé pendant son séjour dans les Fonds marins mais, maintenant qu'il est de retour, ils volètent en cercle autour de lui, tel le halo d'une bougie.

- Est-ce qu'on t'a vue ? m'interroge-t-il.
- Je ne crois pas, dis-je avec une révérence.

Il se lève, va jusqu'à une table posée sur des tréteaux et prend une petite fiole en verre soufflé.

- Je suppose que tu n'as pas réussi à assassiner mon frère ?

– Madoc a ordonné de ne pas me laisser accéder au palais. Il doit craindre l'influence que j'exerce sur le Grand Roi, mais je ne pourrai pas approcher Cardan si je ne suis pas autorisée à le voir.

Balekin boit une autre gorgée de vin et s'approche de moi.

– Il doit y avoir un bal – un bal masqué, donné en l'honneur d'un des seigneurs des cours inférieures. Il aura lieu demain. Si tu arrives à échapper à la vigilance de Madoc, je trouverai un moyen de te faire entrer. Peux-tu te procurer un costume et un masque, ou faut-il également que je m'en charge ?

- Je me débrouillerai, dis-je.
- Bien.

Il brandit la fiole et poursuit :

– Le poignarder serait trop dramatique lors d’une telle représentation publique. L’empoisonner sera bien plus simple. Je veux que tu conserves cette fiole sur toi jusqu’à te retrouver seule avec lui. Alors, tu verseras discrètement le poison dans son vin.

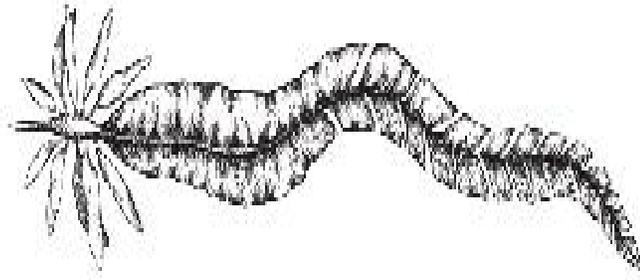
– Compris.

Prenant mon menton entre ses doigts, il murmure d’une voix envoûtante :

– Dis-moi que tu m’appartiens, Jude.

Il pose la fiole dans ma paume. Je referme les doigts dessus.

– Je suis votre chose, prince Balekin, dis-je en le regardant dans les yeux, mentant de tout mon cœur brisé. Faites de moi ce que vous désirez. Je suis à vous.



Chapitre 26

Alors que je m'apprête à quitter le Manoir Creux, je me sens soudain exténuée. Prise de vertige, je m'assois sur les marches pour me reprendre. Un plan se forme dans mon esprit. Pour le mettre en œuvre, j'ai besoin du couvert de la nuit, d'être reposée et bien équipée.

Je pourrais aller chez Taryn, mais Locke y serait, et il a déjà essayé de me tuer.

Je pourrais retourner chez Madoc, mais les serviteurs auront sûrement reçu la consigne de me mettre au lit et me maintenir captive jusqu'à la fin de mon emprise sur Cardan. Je n'aurais alors pas d'autre choix que de me soumettre à son grand général.

C'est horrible, mais je me demande si la meilleure solution n'est pas de rester ici. Il n'y a pas de domestiques et personne pour m'embêter en dehors de Balekin, qui a d'autres chats à fouetter. Je doute qu'il remarque ma présence dans cette immense bâtisse déserte.

Je dois faire ce qui est le plus sensé, même si mon instinct me pousse à fuir Balekin à tout prix. Mais je suis déjà épuisée.

M'étant introduite clandestinement au Manoir Creux plus d'une fois, je sais comment me rendre aux cuisines. Prise d'une soif intense, je m'abreuve à la pompe. Puis je monte l'escalier jusqu'à l'ancienne chambre de Cardan. Les murs sont aussi nus que dans mon souvenir. Le lit à baldaquin domine toujours la pièce, avec ses sculptures de filles félines dansant, poitrine nue.

Les livres et documents qui se trouvaient là n'y sont plus. En revanche, le placard déborde toujours des tenues extravagantes qu'il a laissées derrière lui. Elles ne doivent plus l'être assez pour son statut de Grand Roi. Plusieurs d'entre elles sont noires comme la nuit et je dégotte des collants faciles à enfiler. Je grimpe sur le lit de Cardan. Je craignais l'énervement dû au stress, mais je constate avec étonnement que je plonge très vite dans un sommeil profond et sans rêves.

À mon réveil, dans le clair de lune, je me dirige vers le placard pour enfiler les habits de Cardan les plus simples : un collant ordinaire et un pourpoint de velours dont j'arrache les perles qui ornent le col et les manchettes.

Je quitte la chambre, les jambes moins cotonneuses. Passant par les cuisines, je ne trouve pas grand-chose à me mettre sous la dent. Je déniche un quignon de pain rassis que je grignote en marchant dans le noir.

Le palais de Domelfe forme un imposant monticule dont les salles principales, y compris celle du trône, se trouvent sous terre. Au sommet se dresse un arbre dont les racines s'enfoncent si profondément que seule la magie rend ce phénomène possible. Cependant, exactement sous l'arbre se trouvent quelques pièces dotées de minces parois de cristal qui laissent passer la lumière. Elles sont démodées, comme la pièce où Cardan a mis le feu et celle où Nicasia s'est réfugiée après avoir tiré sur lui depuis le placard.

Cette pièce-ci est désormais condamnée ; les doubles portes sont barricadées et verrouillées de sorte que le passage menant aux appartements royaux n'est plus accessible. Personne ne pourrait s'y introduire en passant par l'intérieur du palais.

Pour ma part, je compte escalader la colline.

En silence, furtivement, je commence mon ascension, plantant mes deux couteaux dans la terre pour me hisser, calant mes pieds sur les racines et la roche avant de répéter la manœuvre. Je prends de la hauteur. Je me pétrifie lorsque je vois des chauves-souris voler en cercle au-dessus de moi. Je prie pour qu'elles ne soient pas là pour m'espionner. Une chouette ulule dans un arbre proche. Je réalise que bien des créatures pourraient me voir. Je ne peux qu'accélérer le rythme. J'ai presque atteint le premier ensemble de vitres quand mes forces m'abandonnent.

Les dents serrées, j'essaie d'ignorer le tremblement de mes mains et mon équilibre précaire. Je respire trop vite. Je n'ai qu'une envie : faire une pause. Mais je suis persuadée que, si je cède, mes muscles se raidiront et je ne pourrai plus repartir. Alors, malgré la douleur, je continue.

Je plante un couteau dans la terre et tente de hisser mon corps, mais mon bras est trop faible. Je n'y arrive pas. Je parcours des yeux la pente de la colline rocheuse, vers les lumières scintillantes qui entourent l'entrée du tertre. Ma vue se trouble brièvement. Je me demande ce qui se passerait si je lâchais.

Quelle idée stupide ! Ce qui se passerait, c'est que je dévalerais la colline, me cognerais la tête et finirais salement amochée.

Je m'accroche et atteins tant bien que mal les panneaux vitrés. J'ai si souvent observé les plans du palais qu'un simple coup d'œil à travers trois des panneaux me suffit pour identifier le bon. Au-delà, je ne vois que l'obscurité. Malgré tout, je me mets au travail et raye le cristal avec mon couteau.

Après avoir protégé mes mains dans les manches du pourpoint, je brise la vitre et me laisse tomber dans les appartements que Cardan occupait précédemment. Il y fait noir. Les lieux sentent encore la fumée et le vin aigre. À tâtons, je m'avance vers le placard.

De là, je n'ai aucun mal à ouvrir le passage secret. Je m'engage à pas feutrés dans la galerie puis je descends l'escalier en spirale qui mène aux appartements royaux.

Je me glisse dans la chambre de Cardan. L'aube n'est pas encore levée, mais la chance me sourit : il n'y a pas eu de fête et je ne trouve aucun courtisan sommeillant sur les coussins ou dans son lit. Je m'avance vers sa silhouette endormie et plaque une main sur sa bouche.

Il se réveille et se débat pour se libérer. J'exerce plus de pression, au point de sentir ses dents contre ma peau.

Il me saisit à la gorge. Un instant, j'ai peur de n'être pas assez forte, de manquer d'entraînement. Puis le corps de Cardan se détend complètement, comme s'il venait de réaliser qui je suis.

Il ne devrait pas baisser la garde ainsi. Je lui souffle à l'oreille :

– Il m'a envoyée pour te tuer.

Il frissonne et porte une main à ma taille. Au lieu de me repousser, il m'attire dans le lit, contre lui, puis me fait rouler sur les couvertures richement brodées.

Ma main glisse de sa bouche. Je suis troublée de me retrouver là, dans le nouveau lit du Grand Roi. Je suis encore trop humaine pour m'y allonger, qui plus est à côté de quelqu'un qui m'effraie davantage à mesure que mes sentiments pour lui se renforcent.

– Balekin et Orlagh se sont entendus pour t'assassiner, dis-je, nerveuse.

– Bien sûr, réplique-t-il, laconique. Dans ce cas, comment se fait-il que je me sois réveillé ?

Gênée, j'ai conscience de sa présence physique ; de l'instant où, dans un demi-sommeil, il m'a attirée contre lui.

Je réponds :

– Parce que je suis difficile à envoûter.

Ça le fait rire doucement. Il me caresse les cheveux, puis la joue.

– J'aurais pu le dire à mon frère, chuchote-t-il avec une douceur qui me surprend.

– Si tu n'avais pas laissé Madoc m'interdire de te voir, j'aurais pu te prévenir plus tôt. J'ai des informations urgentes à te transmettre.

Cardan secoue la tête.

– Je ne sais pas de quoi tu parles. Madoc m’a dit que tu te reposais et qu’il fallait te laisser le temps de te rétablir.

Je fronçe les sourcils.

– Je vois. Et pendant ce temps, il ne manquera pas de prendre ma relève en tant que conseiller, dis-je. Il a ordonné à tes gardes de m’interdire l’accès au palais.

– Je modifierai les ordres, dit Cardan.

Il s’assoit dans le lit, torse nu, sa peau parsemée de reflets argentés dans le halo des lumières magiques. Il continue à me regarder d’un air bizarre, comme s’il ne m’avait encore jamais vue – ou comme s’il pensait ne jamais me revoir.

– Cardan ?

Son nom a un goût bizarre sur ma langue. Je poursuis :

– Une représentante de la cour des Termites est venue me voir. Elle m’a dit quelque chose...

– Ce qu’ils ont demandé en échange de ta liberté, m’interrompt-il. Je sais d’avance ce que tu vas dire. Que c’était idiot d’accepter de payer ce prix-là. Que ça fragilise mon règne. Que c’était un moyen de trouver mes failles et qu’ils ont réussi. Même Madoc pense que j’ai trahi mes obligations, alors que ses alternatives n’avaient rien de diplomatique, elles non plus. Mais je connais mieux que toi Balekin et Nicasia. Je préfère qu’ils croient que tu comptes à mes yeux, et non qu’il n’y aura pas de conséquences au traitement qu’ils t’ont infligé.

Je songe au mal qu’ils m’ont fait, bien qu’ils pensaient que j’avais de la valeur, et ça me fait frissonner.

– J’ai longuement réfléchi en ton absence, reprend Cardan. Il y a quelque chose dont je voudrais te parler.

Il affiche un air sérieux ; une gravité qu’il s’autorise rarement.

– Quand mon père m’a rejeté, reprend-il, j’ai voulu lui prouver que je n’étais pas celui qu’il croyait. Ça n’a pas fonctionné, alors j’ai fait l’inverse en m’efforçant de correspondre à l’image qu’il se faisait de moi. S’il me prenait pour quelqu’un de mauvais, je serais pire. S’il me prenait pour quelqu’un de cruel, je serais horrible. Je mettrais un point d’honneur à ne pas le décevoir. À défaut d’obtenir ses faveurs, je voulais obtenir son courroux.

» Balekin ne savait pas quoi faire de moi. Il m’a fait participer à toutes ses débauches, m’a fait servir du vin et de la nourriture pour exhiber le petit

prince infernal qu'il avait su dompter. Quand j'ai grandi et que mon caractère s'est endurci, Balekin a découvert le plaisir d'avoir quelqu'un à corriger. Ses déceptions se traduisaient par des coups de fouet ; son manque de confiance en lui se reflétait dans mes défauts. Pourtant, il a été le premier à voir en moi quelque chose qui lui plaisait : lui-même. Il m'encourageait à être cruel. Il alimentait ma rage. Et moi, je devenais de plus en plus mauvais. Je n'ai pas été bon, Jude. Envers quantité de gens. Envers toi. Je ne savais pas si je te désirais ou si je voulais que tu disparaisses pour ne plus éprouver ce que je ressentais pour toi, ce qui me rendait plus cruel encore. Mais quand tu as disparu pour de bon, sous les flots, je me suis haï comme jamais auparavant.

Ses confidences me surprennent tant que je n'ai de cesse d'y chercher un piège. Impossible qu'il soit sincère.

– Je fais peut-être parfois des choses idiotes, mais je ne suis pas un imbécile. Quelque chose en moi te plaît, reprend-il, le visage éclairé par une malice qui rend ses traits plus familiers. Est-ce le défi que je représente ? Mes beaux yeux ? Peu importe, car il y a plus de choses en moi que tu n'aimes pas, et je le sais. Je ne peux pas te faire confiance. Malgré tout, en ton absence, j'ai dû prendre plusieurs grandes décisions. J'ai dû t'imaginer à mes côtés, Jude, me donnant des ordres ridicules auxquels j'obéissais néanmoins.

Les bras m'en tombent.

Il rit et pose une main chaude sur mon épaule.

– Soit tu es surprise, soit tu es aussi mal en point que Madoc le prétend !

Mais avant que je puisse prononcer un mot, avant même que je trouve quoi répondre, une arbalète est pointée sur moi. Le Cafard me tient en joue, la Bombe sur ses talons, une dague dans chaque main.

– Nous l'avons suivie, Votre Majesté, déclare la Bombe. Elle venait de chez votre frère et elle est là pour vous tuer. Veuillez quitter votre lit, s'il vous plaît.

Je proteste :

– C'est ridicule !

– Dans ce cas, montre-moi le talisman que tu portes, dit le Cafard. Du sorbier ? Y a-t-il aussi du sel dans tes poches ? Car la Jude que je connais ne se promènerait pas sans rien.

Mes poches sont vides, bien sûr, puisque dans le cas contraire Balekin les aurait fouillées. De plus, je n'ai pas besoin de talismans. Mais ça me laisse

peu d'options pour prouver ma bonne foi. Je pourrais leur parler du geis que Dain a placé sur moi, mais quelle raison auraient-ils de me croire ?

– Veuillez quitter votre lit, s'il vous plaît, Votre Majesté, répète la Bombe.

– C'est moi qui devrais sortir... Je ne suis pas chez moi, dis-je en m'avançant vers le pied du lit.

– Reste où tu es, Jude, m'ordonne le Cafard.

Cardan se glisse hors des draps. Il est nu, ce qui me choque brièvement. Sans aucune pudeur, il enfle une robe de chambre richement brodée. Seule la queue qu'il a en bas du dos et qui fouette l'air trahit son agacement.

– Elle m'a réveillé, dit-il. Si elle voulait m'assassiner, elle s'y serait prise autrement.

– Vide tes poches, Jude, insiste le Cafard. Montre-nous tes armes. Pose tout sur le lit.

Cardan s'assoit dans un fauteuil, sa robe de chambre l'enveloppant comme une tenue d'apparat.

Je n'ai pas grand-chose sur moi. Le quignon de pain à moitié grignoté. Deux couteaux tachés d'herbe et de terre. Et la fiole scellée d'un bouchon.

La Bombe la prend et me regarde en secouant la tête.

– Et voilà. D'où ça sort ?

– C'est Balekin qui me l'a donnée ! dis-je, exaspérée. Il a essayé de m'ensorceler pour que j'assassine Cardan. Il faut qu'il meure pour que Grismen accepte de lui forger une autre couronne. C'est ce que je suis venue dire au Grand Roi. Je vous aurais bien mis au courant les premiers, mais on m'a interdit l'accès à la cour des Ombres.

La Bombe et le Cafard échangent un regard incrédule. Je demande :

– Si j'avais été ensorcelée, me confierais-je de la sorte ?

– Sans doute que non, admet la Bombe. Mais ça serait malin de ta part de nous mener en bateau.

– Personne ne peut m'envoûter, dis-je. Ça fait partie du marché que j'ai passé avec le prince Dain en échange de mon engagement à espionner pour lui.

Le Cafard hausse les sourcils. Cardan me fixe du regard, comme s'il était persuadé que rien de bon ne pouvait venir de Dain. Ou peut-être est-il simplement étonné d'apprendre que je lui cachais un énième secret.

– Je me demande ce qu'il t'a accordé en contrepartie, pour que tu acceptes de te joindre à notre équipe de tire-au-flanc, raille la Bombe.

Je réplique :

– Un objectif, essentiellement. Mais aussi la capacité à résister aux enchantements.

– Qui dit que tu ne mens pas ? intervient le Cafard.

Il se tourne vers Cardan et ajoute d'un ton désinvolte :

– Mettez-la à l'épreuve.

– Pardon ? s'offusque Cardan en se levant.

Soudain, le Cafard semble se rappeler à qui il a affaire.

– Allons, ne prenez pas la mouche, Votre Majesté, dit-il avec un haussement d'épaules et un sourire. Je ne vous donne pas d'ordre. Je suggère simplement que vous ensorceliez Jude pour voir si elle est sincère.

Cardan soupire et s'avance vers moi. Je sais que c'est inutile. Je sais qu'il n'a pas l'intention de me faire du mal. Je sais qu'il ne peut pas m'envoûter. Pourtant, par réflexe, j'ai un mouvement de recul.

– Jude ? demande-t-il.

– Je suis prête, dis-je.

J'entends la magie imprégner sa voix... enivrante, séduisante et plus puissante que je le pensais.

– Rampe vers moi, m'ordonne-t-il, tout sourire.

Gênée, je sens mes joues s'empourprer. Je reste là où je suis et les regarde tour à tour.

– Vous êtes contents ?

– Tu n'es pas ensorcelée, confirme la Bombe.

– Maintenant, dites-moi pourquoi moi, je devrais vous faire confiance, dis-je aux deux espions. Le Fantôme et Vulciber m'ont conduite à la Tour de l'Oubli en insistant pour que je m'y rende seule. Ils m'ont menée droit dans la gueule du loup. J'ignore encore pourquoi. L'un de vous était-il de mèche avec lui ?

– Nous avons compris trop tard que le Fantôme nous trahissait, répond le Cafard.

Je hoche la tête.

– J'ai vu que l'accès à la cour des Ombres par la forêt avait été condamné.

– Le Fantôme a déclenché quelques-uns de nos explosifs, déplore le Cafard en regardant la Bombe.

– Une partie du palais a été ensevelie, indique Cardan, ainsi que le repaire de la cour des Ombres. Sans parler des anciennes catacombes où reposaient les ossements de Mab.

– Il préparait son coup depuis un moment, soutient la Bombe. J’ai pu limiter les dégâts. Quelques-uns d’entre nous s’en sont sortis indemnes. Gueule-de-loup va bien et t’a vue escalader la colline. Mais ils sont nombreux à avoir été blessés par l’explosion. Niniel, la sluagh, a été grièvement brûlée.

Je m’enquiers :

– Et le Fantôme ?

– Il s’est volatilisé, répond-elle. On ne sait pas où il est.

Heureusement que le Cafard et elle sont sains et saufs. Les choses auraient pu être bien pires.

– Maintenant que nous sommes tous en fâcheuse posture, déclare Cardan, nous devons discuter de la suite des événements.

– Si Balekin pense qu’il peut s’arranger pour que j’assiste au bal masqué, dis-je, laissons-le faire. Je jouerai le jeu.

Je m’interromps et me tourne vers Cardan :

– Sinon, je pourrais l’éliminer, tout simplement.

Le Cafard plaque ses mains sur sa nuque en riant :

– Tu t’en es bien sortie, petite, tu le sais, ça ? Tu es revenue de la mer encore plus dure que tu l’étais auparavant !

Je me surprends à baisser les yeux, car je me rends compte que c’est ce que je mourais d’envie d’entendre. Quand je les lève, je remarque que Cardan me fixe attentivement. Il a l’air dévasté.

Je secoue la tête pour l’empêcher de dire à quoi il pense. Mais il réplique, comme en écho aux propos que j’ai tenus à Dulcamara :

– Balekin est l’ambassadeur des Fonds marins.

Je suis contente qu’il change de sujet.

– Orlagh le protège, poursuit Cardan. Grimsen est de son côté, et elle désire plus que tout me mettre à l’épreuve. Si son ambassadeur trouvait la mort, elle en serait extrêmement contrariée.

Je lui rappelle :

– Orlagh a déjà attaqué la terre. Si elle s’est abstenue de nous déclarer la guerre, c’est pour essayer d’avoir tous les avantages de son côté. Mais elle le fera. Soyons les premiers à frapper.

Cardan refuse d’un signe de tête. Malgré tout, je me permets d’insister :

– Il veut que tu meures ! C’est l’une des conditions que Grimsen exige en échange de la couronne pour Balekin.

– Vous devriez priver le forgeron de ses mains, propose la Bombe. Tranchez-les-lui au niveau du poignet et le problème sera réglé.

Le Cafard acquiesce.

– J’irai le chercher ce soir.

– Tous les trois, vous n’avez qu’une seule manière de résoudre des problèmes : le meurtre. Mais ce n’est pas la réponse à tout, tempère Cardan en nous considérant d’un œil sévère, levant une main aux doigts fuselés, à laquelle brille encore mon rubis volé. Quelqu’un essaie de trahir le Grand Roi : *tuons-le*. Quelqu’un vous regarde de travers : *tuons-le*. Quelqu’un vous manque de respect : *tuons-le*. Quelqu’un gâche votre lessive : *tuons-le*. Plus je vous écoute et plus je me rends compte que ma nuit a été trop courte. Je vais demander du thé pour moi et une collation pour Jude, qui m’a l’air un peu pâle.

Cardan se lève et envoie un domestique chercher des gâteaux secs, du fromage et deux énormes théières. Cela dit, il ne laisse personne entrer dans la pièce. Il porte lui-même un grand plateau d’argent et de bois sculpté, de la porte à une table basse.

J’ai trop faim pour résister à l’envie de me préparer un sandwich avec les gâteaux et le fromage. Après en avoir avalé un deuxième, je fais passer le tout en buvant trois tasses de thé. Après quoi, je me sens effectivement plus solide.

– Le bal masqué en l’honneur du seigneur Roiben de la cour des Termites a lieu demain soir, enchaîne Cardan. Il aura parcouru un long chemin pour me réprimander, alors autant le laisser faire. Quant à Balekin, si son projet de meurtre continue à accaparer son attention jusque-là, tant mieux. Cafard, si tu pouvais discrètement emmener Grimsen là où il ne causera pas d’ennuis, cela nous serait très utile. Il est temps pour lui de choisir son camp et de prêter allégeance à l’un des adversaires de ce petit jeu. Mais je ne veux pas que Balekin meure.

Après avoir bu une gorgée de thé, le Cafard hausse ses sourcils broussailleux. La Bombe soupire ostensiblement.

Cardan se tourne vers moi.

– Depuis ton enlèvement, j’ai étudié tous les documents que j’ai trouvés sur l’histoire des relations entre la terre et la mer. Depuis le jour où la première Grande Reine, Mab, a fait surgir des profondeurs les îles de Domelfe, notre Peuple s’est parfois soulevé, mais si nous devons combattre pour de bon, il n’y aurait pas de vainqueur, cela ne fait aucun doute. Tu

disais qu'Orlagh attendait le moment propice pour déclarer la guerre. Moi, je crois qu'elle veut mettre en place un nouveau roi. Un roi qu'elle espère pouvoir manipuler ou remplacer par quelqu'un qui lui sera redevable. Me croyant jeune et bon à rien, elle cherche à voir de quoi je suis capable.

Je demande :

– Alors ? Allons-nous nous prêter à ses petits jeux, même s'ils sont mortels, ou nous engager dans une guerre qu'il nous est impossible de gagner ?

Cardan fait non de la tête avant de boire une autre tasse de thé.

– On lui montre qu'en tant que Grand Roi je ne suis pas un bon à rien.

Je m'enquiers :

– Et comment s'y prend-on ?

– Ça sera très difficile, répond-il. Car j'ai bien peur qu'elle ait raison.



Chapitre 27



Je n'aurais eu aucun mal à subtiliser l'une de mes robes dans mes appartements, mais je ne veux pas que Balekin sache que j'ai pénétré dans le palais. Je me rends donc au marché Mandrake, sur la côte d'Insmoor, afin de trouver une tenue adéquate pour le bal masqué.

Je suis allée au marché Mandrake à deux reprises, il y a longtemps, et chaque fois accompagnée par Madoc. C'est exactement le genre d'endroit contre lequel Oriana nous mettait en garde, Taryn et moi. Il grouille de gens du Peuple pressés de faire des affaires. Il n'est ouvert que dans la brume du matin, quand la plupart des habitants de Domelfe dorment encore. Si je n'y trouve pas une toilette et un masque, il faudra que je les vole dans la garde-robe d'une courtisane.

Je déambule entre les étals, un peu nauséuse à cause de l'odeur des huîtres fumantes posées sur un lit de varech qui me rappelle puissamment les Fonds marins. Je passe devant des plateaux d'animaux en sucre filé, de petits chapeaux de glands de chêne remplis de vin, d'imposantes cornes sculptées et devant un stand où une femme voûtée dessine des symboles magiques au pinceau sous les semelles des chaussures.

Au bout d'un moment, je finis par tomber sur une collection de masques en cuir habilement sculptés, exposés sur un mur. Ils représentent des gueules d'animaux étranges, des gobelins rieurs ou des visages grossiers de mortels, certains peints en doré, en vert, et dans toutes les teintes imaginables.

J'en trouve un imitant un visage humain qui ne sourit pas.

– Celui-ci, dis-je à la marchande, une femme de grande taille au dos cambré.

Elle me gratifie d'un sourire éblouissant.

– Sénéchale, me salue-t-elle, son regard s'illuminant lorsqu'elle me reconnaît. Permettez-moi de vous l'offrir.

– C'est très aimable à vous, dis-je, un peu déconfite.

Tous les cadeaux ont un prix et j'ai déjà du mal à m'acquitter de mes dettes. Je poursuis :

– Mais je préférerais...

Elle me fait un clin d'œil.

– Quand le Grand Roi vous complimentera sur votre masque, vous me laisserez lui en fabriquer un.

J'acquiesce, soulagée qu'elle m'annonce sans détour ce qu'elle veut. Elle prend le masque que j'ai choisi, le pose sur une table et sort un pot de

peinture, sous un bureau.

– Vous permettez que je le modifie légèrement ?

– Comment ça ?

Elle prend un pinceau.

– Pour qu’il vous ressemble davantage.

Après quelques coups de pinceau, le masque finit effectivement par me ressembler. Lorsque je l’observe, je vois Taryn.

– Je n’oublierai pas votre gentillesse, dis-je pendant qu’elle l’emballe.

Je m’éloigne et cherche le morceau d’étoffe battant au vent qui indiquerait un stand de robes. Au lieu de quoi, je tombe sur une dentellière et me perds dans un labyrinthe de préparateurs de potions et de diseuses de bonne aventure. Alors que je tente de revenir sur mes pas, je passe devant une harpie qui, assise sur un tabouret, remue le contenu d’une marmite sur un petit feu. Le récipient dégage une odeur de légumes bouillis.

Lorsqu’elle regarde dans ma direction, je la reconnais : c’est la mère Moelle.

– Veux-tu t’asseoir près de mon feu ? lance-t-elle.

J’hésite. La grossièreté est très mal vue à Terrafæ, où la courtoisie est érigée en loi suprême. Cependant, je suis pressée.

– Hélas, je crains de...

– Prends donc un peu de soupe, me coupe-t-elle en saisissant un bol qu’elle me tend brusquement. Il n’y a rien que des bonnes choses dedans.

– Alors pourquoi m’en proposer ?

Ravie, elle éclate d’un rire grêle.

– Dommage que, par ta faute, ma fille ait dû renoncer à ses rêves, sinon tu m’aurais plu. Assieds-toi. Mange. Alors, que cherches-tu au marché Mandrake ?

– Une robe, dis-je en m’avançant pour m’asseoir près du feu.

Je prends le bol, plein d’un liquide marron peu appétissant.

– Sachez que votre fille n’aurait pas aimé avoir une princesse de la mer pour rivale. Je lui ai au moins épargné ça.

Elle me jauge d’un regard.

– Toi aussi, tu aurais été une rivale.

– Certains verraient ça comme un avantage, dis-je.

La mère Moelle désigne la soupe. Ayant déjà mon compte d’ennemis, je ne peux que porter le bol à mes lèvres. La soupe me rappelle un souvenir que je ne parviens pas à identifier précisément. Les après-midi chauds ; les

éclaboussures dans la piscine ; les coups de pied dans les jouets en plastique éparpillés sur la pelouse en été. Aussitôt, les larmes me montent aux yeux.

Je veux recracher la soupe.

Je veux la boire jusqu'à la dernière goutte.

– Tu seras remise sur pied avec ça, assure la mère Moelle tandis que je bats des cils pour ravalier mes émotions et lui jette un regard noir. Bien, pour la robe, que me donnerais-tu en échange ?

J'ôte la paire de boucles d'oreilles des Fonds marins.

– Que direz-vous de ça ? Pour la robe et la soupe.

Elles valent plus que dix robes, mais je préfère limiter les négociations, surtout avec la mère Moelle.

Elle les prend et teste la nacre entre ses dents. Puis elle les glisse dans une poche.

– Ça me va.

D'une autre poche, elle sort une noix et me la tends.

Je hausse les sourcils.

– Tu me fais confiance, petite ? s'enquiert-elle.

– Pas franchement, dis-je.

Elle émet un autre caquètement de sorcière.

Malgré tout, cette noix doit contenir quelque chose. Une robe, sûrement, sans quoi la mère Moelle n'honorerait pas les termes de notre contrat. Et je refuse de jouer les mortelles naïves en lui demandant de m'expliquer comment m'en servir. Résolue, je me lève pour partir.

– Je ne t'aime pas beaucoup, admet la harpie – ce qui ne me surprend guère, même si c'est vexant. Mais j'aime encore moins le peuple de la mer.

Ainsi congédiée, je prends la noix et mon masque avant de rebrousser chemin vers Insmire et le Manoir Creux. Je contemple les flots qui m'entourent, la mer qui s'étend à perte de vue avec ses vagues constantes couronnées d'écume. Quand j'inspire, une odeur salée me prend à la gorge. Quand je marche, je dois éviter les mares résiduelles qui abritent de petits crabes.

Il me paraît vain de combattre quelque chose de si vaste, et ridicule de croire que nous avons une chance de gagner.

Arrivée au Manoir Creux, je trouve Balekin assis dans un fauteuil.

– Où as-tu passé la nuit ? me demande-t-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Je m'approche de lui et lui montre mon nouveau masque.

– Je cherchais mon costume.

Il hoche la tête, à nouveau mort d'ennui.

– Tu peux aller te préparer, dit-il en désignant vaguement l'escalier.

Je monte. Ignorant quelle pièce il veut que je m'attribue, je retourne dans l'ancienne chambre de Cardan. Là, je prends un bain. Ensuite, je m'assois sur le tapis devant l'âtre où ne brûle aucun feu et je craque la noix. De la mousseline abricot en sort en quantité, comme de l'écume. Je défroisse la toilette d'une secousse. C'est une robe empire ample dont les manches, assemblées juste au-dessus des coudes, laissent voir les épaules. La jupe plissée descend jusqu'au sol.

Une fois que je l'ai enfilée, je réalise que le tissu et la couleur siéent parfaitement à mon teint, même si rien n'enlèvera mon air famélique. La robe a beau être flatteuse, j'ai l'impression que ma peau ne me va plus. Cela dit, ça conviendra pour ce soir.

Tandis que je l'ajuste, je me rends compte qu'elle a plusieurs poches habilement dissimulées. Je glisse le poison dans l'une d'elles et mon plus petit couteau dans une autre.

Après quoi, j'essaie de me rendre présentable. Dans les affaires de Cardan, je trouve un peigne avec lequel je tente de remettre de l'ordre dans mes cheveux. Comme je n'ai rien pour les relever, je les laisse tomber librement sur mes épaules. Je me rince la bouche. Puis, après avoir essayé le masque, je retourne voir Balekin qui attend.

De près, ceux qui me connaissent bien me reconnaîtront probablement, mais à part ça, je pense pouvoir me mêler à la foule sans que personne ne me remarque.

À ma vue, Balekin ne laisse paraître que de l'impatience. Il se lève.

– Tu sais ce que tu as à faire ?

Parfois, mentir est un réel plaisir.

J'extirpe la fiole de ma poche.

– J'ai été espionne pour le prince Dain. J'ai fait partie de la cour des Ombres. Vous pouvez me faire confiance. Je tuerai votre frère.

À ces mots, le visage de Balekin se fend d'un sourire.

– En me jetant en prison, Cardan a montré qu'il n'était qu'un ingrat. Il aurait dû me faire une place à ses côtés. Il aurait dû me nommer sénéchal. En fait, il aurait dû me donner la couronne.

Je ne dis rien. Je songe au petit garçon que j'ai vu dans la boule de cristal. Ce petit garçon qui, aujourd'hui encore, espère être digne d'être aimé. Les confessions de Cardan sur ce qu'il est devenu me hantent : *S'il me prenait pour quelqu'un de mauvais, je serais pire.*

Comme je connais bien ce sentiment !

– Je pleurerai la mort de mon jeune frère, dit Balekin.

Cette perspective semble lui remonter le moral.

– Je n'ai peut-être pas pleuré les autres, poursuit-il, mais je ferai composer des odes en son honneur. Lui seul restera dans nos mémoires.

Je pense à Dulcamara qui a exigé que je tue le prince Balekin, affirmant que c'était lui qui avait ordonné l'assaut de la cour des Termites. C'est peut-être à cause de lui que le Fantôme a fait exploser la cour des Ombres. Je revois Balekin sous la mer, ivre de pouvoir. Je pense à tout ce qu'il a fait, à ce qu'il a l'intention de faire, et je me félicite de porter un masque.

– Viens, dit-il en quittant la pièce.

Je lui emboîte le pas.

Il n'y a que Locke pour faire un choix aussi grotesque qu'organiser un bal masqué pour une affaire d'État aussi sérieuse que la visite du seigneur Roiben après l'attaque de ses terres. Pourtant, le bal bat son plein lorsque j'entre dans le tertre au bras de Balekin. Gobelins, grigs, pixies et elfes s'ébattent et dansent des rondes sans fin. Un flot d'hydromel s'écoule des cornes ; les tables croulent sous les cerises, groseilles à maquereau, grenades et prunes mûres à point.

Je quitte Balekin, m'avance vers le dais désert et scrute la foule, à la recherche de Cardan. Il n'est visible nulle part. En revanche, je repère une tête aux cheveux blancs comme le sel. Je suis à mi-chemin de l'endroit où se trouve l'assemblée de la cour des Termites quand je croise Locke.

Je me tourne vers lui et souffle :

– Tu as tenté de me tuer.

Il sursaute. Il a peut-être oublié qu'il boitait le jour de son mariage, mais il savait que je ne manquerais pas de remarquer les boucles aux oreilles de Taryn. Le retour de bâton mettant du temps à venir, peut-être a-t-il cru qu'il ne viendrait jamais.

– Ça ne devait pas être sérieux, se défend-il en me prenant la main.

Un sourire ridicule pointe sur ses lèvres.

– Je voulais juste t'effrayer, ajoute-t-il, comme tu m'as toi-même fait peur.

D'un geste brusque, je libère ma main.

– Je n'ai pas de temps à te consacrer maintenant, mais j'en trouverai sous peu.

Taryn s'avance vers nous, vêtue d'une superbe robe de bal à paniers bleu-vert clair, brodée de roses délicates. Ses yeux sont cachés par un masque en dentelle.

– Trouver du temps pour Locke ? Pour quoi faire ? m'interroge-t-elle.

Locke hausse les sourcils avant de passer un bras autour des épaules de son épouse.

– Ta jumelle est fâchée contre moi. Elle avait prévu de t'offrir un cadeau, et c'est moi qui te l'ai donné à sa place.

Son explication est suffisamment proche de la vérité pour que je ne puisse le contredire – surtout quand Taryn me regarde d'un air aussi méfiant.

– Quel cadeau ? veut-elle savoir.

Je devrais lui parler des cavaliers ; de notre combat dans la forêt que je lui ai caché pour l'épargner, la veille de son mariage ; des boucles d'oreilles que j'ai perdues ; de l'assaillant que j'ai tué et de la dague que j'ai lancée sur son mari. Qu'il ait voulu ou non ma mort, il était prêt à me laisser mourir.

Mais, si je lui confie tout cela, me croira-t-elle ?

Alors que je réfléchis à ma réponse, le seigneur Roiben nous rejoint et pose sur moi ses yeux argentés et brillants.

Locke s'incline. Ma sœur exécute une jolie révérence. Je l'imiter du mieux que je peux.

– C'est un honneur, dit Taryn. J'ai entendu nombre de vos ballades.

– Ce ne sont pas vraiment les miennes, nuance-t-il. Et elles exagèrent amplement. Cela dit, le sang rebondit bel et bien sur la glace. Ce vers est parfaitement exact.

Un instant, ma sœur paraît déconcertée.

– Êtes-vous venu avec votre compagne ? s'enquiert-elle.

– Kaye, qui elle aussi apparaît dans la plupart de ces ballades ? Non, cette fois elle n'a pas pu venir, hélas. Notre dernier séjour à la Haute Cour ne s'est pas aussi bien passé que je le lui avais promis.

D'après Dulcamara, Kaye a été grièvement blessée, pourtant Roiben évite de le mentionner. Intéressant. Il n'a pas menti une seule fois et s'est contenté de détourner habilement notre attention.

– Le couronnement, dit Taryn.

– Oui, confirme-t-il. Pas franchement la petite escapade qu'on prévoyait.

Taryn esquisse un sourire. Roiben se tourne vers moi.

– Voulez-vous bien excuser Jude ? demande-t-il à ma sœur. Nous devons nous entretenir d'une affaire urgente.

– Bien sûr, répond ma jumelle.

Il me guide vers un coin plus sombre de la salle.

Je l'interroge :

– Comment va-t-elle ? Kaye ?

– Elle vivra, rétorque-t-il, laconique. Où est ton Grand Roi ?

J'observe de nouveau la salle, puis le dais et le trône vide.

– Je ne sais pas, mais il va venir. Hier soir encore, il exprimait ses regrets à propos de vos pertes et sa volonté d'en parler avec vous.

– Nous savons tous les deux qui est derrière cette attaque, affirme Roiben. Le prince Balekin me reproche d'avoir usé de mon influence pour vous aider, ton jeune prince et toi, à obtenir la couronne.

J'acquiesce, contente qu'il garde son sang-froid.

– Tu m'as fait une promesse, reprend-il. L'heure est venue de voir si la parole d'une mortelle a une valeur.

Je jure :

– Je vais remédier à la situation. Je trouverai une solution.

Le seigneur Roiben semble placide, mais ses yeux argentés montrent qu'il ne l'est pas. Je m'oblige à me souvenir que c'est en assassinant ses adversaires qu'il s'est frayé un chemin jusqu'à son trône.

– Je parlerai à ton Grand Roi mais, s'il ne me donne pas satisfaction, je me verrai contraint de réclamer mon dû.

Sur ces mots, il tourne les talons, sa longue cape virevoltant autour de lui.

La salle est pleine de courtisans qui exécutent des pas compliqués : une ronde qui tourne et se divise en trois avant de se reformer. Parmi les danseurs, je remarque Locke et Taryn, ensemble. Ma sœur connaît tous les pas.

Il faudra bien que je m'occupe de Locke, mais pas ce soir.

Madoc fait son entrée, Oriana à son bras. Lui est vêtu de noir, elle de blanc. On dirait des pièces d'échecs. Derrière eux arrivent Mikkel et Randalin. D'un coup d'œil rapide dans la salle, je repère Baphen s'entretenant avec une femme cornue. Je ne la reconnais pas tout de suite. Quand je réalise qui elle est, je suis frappée de stupeur.

Dame Asha. La mère de Cardan.

L'ayant vue dans la boule de cristal sur le bureau d'Eldred, je sais qu'elle était autrefois courtisane. Pourtant, c'est comme si je la voyais pour la première fois. Sa robe, dans une palette automnale, brodée de feuilles et de fleurs en tissu, dévoile ses chevilles. Ses chaussures habilement réalisées ressemblent à des feuilles. La pointe de ses cornes est peinte d'une nuance cuivrée. Le bandeau qui ceint son front évoque une couronne, même s'il n'en est pas une.

Cardan ne m'a rien dit à son sujet, mais ils ont dû se réconcilier. Il a dû lui pardonner. Tandis qu'un courtisan conduit Asha dans la danse, je me rends compte, mal à l'aise, qu'elle va sans doute acquérir rapidement pouvoir et influence. Et que rien de bon n'en découlera.

– Où est le Grand Roi ? me demande Nihuar, la représentante des Seelie.

Je sursaute : je n'avais pas remarqué sa présence jusqu'à ce qu'elle surgisse à côté de moi.

– Comment le saurais-je ? Ce n'est qu'aujourd'hui qu'on m'a autorisée à revenir au palais.

Juste à ce moment-là, Cardan apparaît enfin, précédé de deux membres de sa garde personnelle. Ceux-ci s'écartent de lui après l'avoir escorté à l'intérieur du tertre.

Une seconde plus tard, il s'étale par terre dans sa magnifique tenue d'apparat et se met à rire. Il rit à gorge déployée, sans pouvoir s'arrêter, comme si c'était le tour le plus incroyable qu'il ait jamais joué.

À l'évidence, il est saoul. Complètement, totalement saoul.

Je sens ma gorge se nouer. Je regarde Nihuar dont le visage est dénué d'expression. Même Locke, qui a vu la scène depuis la piste de danse, semble décontenancé.

Pendant ce temps, Cardan se redresse et arrache un luth des mains d'un gobelin musicien ébahi. Puis, d'un bond, il se juche sur une longue table de banquet.

S'accompagnant de l'instrument, il entonne une chanson si vulgaire que tous les convives cessent de danser pour l'écouter en gloussant. Puis, ensemble, ils se joignent à cette folie. Les courtisans de Terrafæ ne sont pas timides. Ils reprennent leur danse, cette fois en calant leurs pas sur la chanson du Grand Roi.

Je ne savais même pas qu'il était musicien.

La chanson terminée, Cardan tombe de la table et atterrit gauchement sur le flanc. Sa couronne glisse sur son œil. Ses gardes se précipitent pour l'aider

à se relever, mais il les repousse d'un geste de la main.

– Que dites-vous de ces présentations ? lance-t-il au seigneur Roiben alors qu'ils se sont déjà rencontrés. Qu'on ne m'accuse pas d'être un monarque barbant !

J'observe Balekin : il affiche un petit sourire satisfait. Le seigneur Roiben, lui, reste de marbre, insondable. Mes yeux s'arrêtent sur Madoc : il regarde avec dégoût Cardan redresser sa couronne.

L'air sinistre, Roiben annonce toutefois la raison de sa présence.

– Votre Majesté, je suis venu demander l'autorisation de venger mon peuple. Nous avons été attaqués et nous souhaitons riposter.

J'ai vu bien des gens incapables de faire preuve d'humilité. Le seigneur Roiben, lui, s'en tire avec une grande élégance.

Hélas, il me suffit d'un coup d'œil vers Cardan pour savoir que ça n'aura pas d'effet.

– Il paraît que vous êtes spécialiste en bains de sang, dit le Grand Roi. J'imagine que vous désirez nous faire une démonstration de votre talent.

Il agite un index en direction de Roiben.

À ces mots, le roi unseelie se crispe et je comprends qu'il aimerait lui prouver sur-le-champ de quoi il est capable. Cependant, il s'abstient de tout commentaire.

– Malheureusement, poursuit Cardan, vous devez y renoncer. Je crains que vous n'ayez fait tout ce chemin pour rien. Consolez-vous : il y a du vin.

Le seigneur Roiben pose son regard argenté sur moi, lourd de menaces.

Les choses ne se déroulent pas du tout comme je l'espérais.

Cardan désigne une table où est posée de la nourriture. La peau des fruits se rétracte sur la chair et quelques-uns éclatent, répandant des graines à la surprise des courtisans à proximité.

– Moi aussi, je me suis entraîné à exercer un de mes talents, déclare-t-il en riant.

Je m'avance vers lui pour tenter d'intervenir, mais Madoc m'attrape par la main. Il dévoile ses dents.

– Tout se passe comme tu le prévoyais ? me souffle-t-il. Sors-le d'ici.

– Je vais essayer, dis-je.

– Ça fait trop longtemps que je patiente, siffle Madoc, ses yeux de chat rivés sur moi. Exige que ton pantin abdique en faveur de ton frère ou tu en subiras les conséquences. Je ne te le demanderai pas deux fois. C'est maintenant ou jamais.

J'adopte le même ton que lui :

– Après m'avoir interdit l'accès au palais ?

– Tu étais souffrante, se justifie-t-il.

– Travailler avec toi, ce sera toujours travailler *pour* toi, dis-je. Alors n'y compte pas.

– Tu choisiras vraiment *ça* plutôt que ta famille ? demande-t-il en ricanant, son regard se posant sur Cardan avant de revenir à moi.

Je grimace. Peu importe qu'il ait raison, il a également tort.

– Crois-le ou non, je fais *ça* pour ma famille, dis-je.

Je pose alors une main sur l'épaule de Cardan afin de l'escorter hors de la salle avant qu'il cause un autre désastre.

– Oh ho, dit Cardan. Ma sénéchale adorée. Allons faire le tour de la salle !

Il m'attrape et m'entraîne vers les danseurs.

Il tient à peine debout. À trois reprises, il trébuche. À trois reprises, je dois le retenir.

La mâchoire crispée, je l'apostrophe :

– Cardan ! Ce n'est pas une attitude digne d'un Grand Roi !

Ça le fait rire. Je pense à son sérieux, hier soir, dans ses appartements. La personne que j'ai devant moi est quelqu'un d'autre.

Je fais une nouvelle tentative :

– Cardan, ressaisis-toi ! Je t'ordonne de te contrôler. Je t'ordonne de ne plus boire une goutte de liqueur et de rester sobre.

– Oui, ma douce friponne, ma déesse chérie. Je serai aussi sobre qu'une sculpture sur pierre – dès que je le pourrai.

Là-dessus, il m'embrasse sur la bouche.

Un torrent d'émotions contradictoires me submerge. Je suis furieuse contre lui ; furieuse et résignée à l'idée qu'il soit indigne de sa fonction ; qu'il soit aussi faible, corrompu et fantaisiste qu'Orlagh l'espérait. Sans compter le caractère public de ce baiser. S'exhiber ainsi devant la cour est tout aussi choquant. Jusqu'à présent, il ne tenait pas à exposer le désir que je lui inspire. Peut-être pourra-t-il le faire oublier ; en tout cas, pour le moment, tout le monde le sait.

Mais il n'est pas le seul à être faible, car ce baiser, j'en ai rêvé durant toute ma captivité dans les Fonds marins. Et, maintenant que ses lèvres sont sur les miennes, j'ai envie d'enfoncer mes ongles dans son dos.

De la langue, il m'effleure la lèvre inférieure. Je connais bien ce goût entêtant.

La baie-du-spectre.

Cardan n'est pas saoul : il a été empoisonné.

Je m'écarte de lui et le regarde dans les yeux. Ces yeux familiers, noirs et cernés d'or. Ses pupilles sont dilatées.

– Ma Jude chérie, susurre-t-il. Tu es la punition que je préfère.

Il s'éloigne de moi en dansant, tombe de nouveau puis rit aux éclats, écartant les bras comme s'il voulait embrasser la salle.

J'assiste à la scène, à la fois horrifiée et stupéfaite.

On a empoisonné le Grand Roi ! Il va rire et danser jusqu'à ce que mort s'ensuive devant toute la cour, qui oscillera entre dégoût et ravissement. Quand son cœur cessera de battre, ils ne le trouveront que ridicule.

J'essaie de me concentrer. Un antidote. Il doit bien y en avoir un ! De l'eau, sûrement, pour purifier son corps. De l'argile. La Bombe en saura plus, probablement. Je la cherche des yeux, mais je ne vois qu'un vertigineux éventail de courtisans.

Alors, je me tourne vers l'un des gardes.

– Allez chercher un seau, des couvertures, deux pichets d'eau et portez tout ça dans mes appartements. Compris ?

– À votre service, répond-il en faisant passer l'ordre aux autres chevaliers.

Je reviens vers Cardan qui, c'était à prévoir, se dirige là où il ne faut surtout pas qu'il aille. Il marche droit vers les conseillers Baphen et Randalin, qui sont en compagnie du seigneur Roiben et de Dulcamara. Ils tentent certainement d'arranger les choses.

Je vois le visage des courtisans ; l'éclat qui brille dans leurs yeux lorsqu'ils posent sur Cardan un regard avide, empreint de mépris.

Ils le regardent soulever une carafe d'eau en riant et la verser dans sa bouche jusqu'à ce qu'il s'étouffe.

– Veuillez nous excuser, dis-je en passant mon bras au creux du sien.

Dulcamara accueille mon intervention avec dédain.

– Nous avons parcouru ce long chemin pour obtenir une audience avec le Grand Roi, déclare-t-elle. Il peut sans doute faire l'effort de rester un peu plus longtemps.

Il a été empoisonné. Je suis sur le point de le révéler quand j'entends Balekin me devancer :

– Je crains que le Grand Roi ne soit pas dans son état normal. À mon avis, il a été empoisonné.

Soudain, trop tard, je comprends son plan.

– Toi, me dit-il. Retourne tes poches. Tu es la seule ici à ne pas être liée par serment.

Si j'avais été réellement ensorcelée, j'aurais présenté la fiole. Dès que la cour l'aurait vue et découvert qu'elle contient de la baie-du-spectre, mes protestations auraient été inutiles. Après tout, les mortels sont menteurs.

– Il est ivre, dis-je en me réjouissant de l'air interloqué de Balekin. Dites-moi, aucun serment ne vous lie non plus, ambassadeur. Du moins à la terre, devrais-je préciser.

– Ai-je abusé de la boisson ? demande Cardan. Je n'ai bu qu'un verre de poison au petit déjeuner et un autre au dîner.

J'essaie de le faire taire d'un regard, mais il n'en dit pas davantage. Je l'aide à traverser la salle tandis qu'il marche d'un pas vacillant.

– Où l'emmenez-vous ? me demande l'un des gardes. Votre Majesté, souhaitez-vous prendre congé ?

– Nous dansons tous aux ordres de Jude, répond Cardan avant de se remettre à rire.

– Évidemment qu'il ne veut pas prendre congé ! s'impatiente Balekin. Acquitte-toi de tes autres tâches, sénéchale, et laisse-moi m'occuper de mon frère. Lui aussi a des devoirs à accomplir ce soir.

– On vous fera chercher si nécessaire, dis-je en m'efforçant d'ignorer mon cœur affolé.

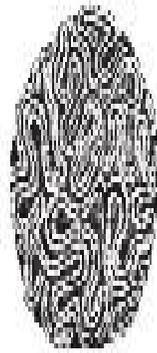
S'il fallait prendre parti, je ne suis pas sûre que je trouverais un soutien quelconque.

– Jude Duarte, tu vas laisser le Grand Roi tranquille, ordonne Balekin.

Là-dessus, Cardan plisse les yeux. Je le vois qui lutte pour se concentrer.

– Elle reste avec moi, tranche-t-il.

Puisque personne ne le contredit, et malgré son état, je peux enfin l'escorter hors de la salle. Je soutiens son corps lourd et nous nous engouffrons dans les couloirs du palais.



Chapitre 28

La garde personnelle du Grand Roi nous suit à distance. Les questions se bousculent dans ma tête : comment a-t-il été empoisonné ? Qui lui a mis dans la main le verre qu'il a bu ? À quel moment ?

J'attrape un domestique dans le hall et l'envoie chercher la Bombe. À défaut, qu'on me ramène un alchimiste.

– Ça va aller, dis-je à Cardan.

– Tu sais, réplique-t-il en s'accrochant à moi, cette petite phrase est censée rassurer. Mais, dans la bouche des mortels, ça ne veut pas dire la même chose que dans celle du Peuple. Pour vous, c'est comme une incantation. L'espoir mêlé à la magie. Tu dis que ça va aller parce que tu redoutes le contraire, justement.

Un instant, je reste muette.

– Tu as été empoisonné, dis-je enfin. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Il ne bronche pas.

– Ah, déclare-t-il. Balekin.

Sans répondre, je l'installe devant le feu qui brûle dans l'âtre, dans mes appartements, son dos appuyé contre le canapé. Sa présence offre un contraste saisissant dans ce décor : ses vêtements magnifiques tranchent avec le tapis tout simple. Ses joues rouges soulignent la pâleur de son teint.

Il attrape une de mes mains et la pose sur son visage.

– C'est drôle, non, comme je me suis moqué de toi et de ta finitude alors que tu vas vivre plus longtemps que moi.

J'insiste :

– Tu ne vas pas mourir.

– Oh, tu n'imagines pas combien de fois j'ai regretté que tu saches mentir ! Maintenant plus que jamais.

Il penche sur le côté. J'empoigne un pichet d'eau et lui sers un verre que je porte à ses lèvres.

– Cardan ? Bois autant que tu le peux.

Il ne réagit pas et semble sur le point de s'endormir.

– Non, dis-je.

Je lui tapote la joue de plus en plus fort, jusqu'à pratiquement le gifler.

– Je vais juste dormir un peu, marmonne-t-il.

– Si tu ne veux pas finir comme Severin de Solclair, inerte dans un cercueil de verre pendant des siècles, avec des mortels qui faisaient la queue pour se prendre en photo avec lui, tu vas rester conscient.

Il tente de se redresser.

– Très bien, concède-t-il. Parle-moi.

Je lui confie :

– J’ai aperçu ta mère, ce soir. Tout apprêtée. La dernière fois que je l’ai vue, c’était dans la Tour de l’Oubli.

– Et tu te demandes si je l’ai oubliée ? s’enquiert-il d’un ton léger.

Je suis soulagée de voir qu’il est suffisamment attentif pour délivrer un de ses bons mots.

– Ravie de voir que tu arrives encore à te moquer de moi.

– J’espère bien avoir ce talent jusqu’au bout. Allons, parle-moi de ma mère.

J’essaie de trouver quelque chose qui ne soit pas trop négatif. Par prudence, j’opte pour la neutralité :

– La première fois que je l’ai rencontrée, j’ignorais qui elle était. Elle voulait me donner des informations en échange de sa liberté. Et elle avait peur de toi.

– Tant mieux, commente-t-il.

Je hausse les sourcils.

– Alors comment a-t-elle atterri à la cour ?

– J’imagine que je nourris encore une certaine tendresse à son égard, avoue-t-il.

Je lui verse un autre verre d’eau, qu’il boit plus lentement que je le voudrais. Dès que possible, je remplis son verre.

J’admets :

– Il y a tant de questions que j’aurais aimé pouvoir poser à ma mère.

– Comme quoi, par exemple ?

Il mange ses mots mais, ce qui compte, c’est qu’il arrive à parler.

– Pourquoi elle a épousé Madoc, dis-je en lui présentant le verre, qu’il porte docilement à sa bouche. Si elle l’aimait, pourquoi elle l’a quitté et si elle était heureuse dans le monde des mortels. Si elle a vraiment tué quelqu’un et caché le corps dans les ruines calcinées du bastion que Madoc possédait à l’époque.

Il affiche un air surpris.

– J’oublie toujours cet épisode.

Je décide qu’il est temps de changer de sujet.

– Et toi, y a-t-il quelque chose que tu aurais voulu demander à ton père ?

– Pourquoi je suis comme je suis ?

À son ton, je comprends qu'il pose une question que j'aurais pu poser moi-même, mais qu'il n'y a pas vraiment réfléchi.

– Il n'y a pas de vraies réponses, Jude, reprend-il. Pourquoi ai-je été cruel envers le Peuple ? Et horrible avec toi ? Parce que j'en avais le pouvoir. Parce que ça me plaisait. Parce que, dans les moments où je choisissais la pire des attitudes, je me sentais puissant, alors que la plupart du temps, je me sentais insignifiant, malgré mon statut de prince et de fils du Grand Roi de Terrafæ.

– C'en est une, de réponse, dis-je.

– Ah bon ?

Puis, au bout d'un moment, il ajoute :

– Tu devrais t'en aller.

Agacée, je demande :

– Pourquoi ça ?

D'une part, nous sommes chez moi et, d'autre part, j'essaie de le maintenir en vie.

Il pose sur moi un regard solennel.

– Parce que je vais vomir.

J'attrape le seau. Il me le prend des mains ; aussitôt, son corps entier est secoué d'un spasme violent. Dans le contenu de son estomac, je distingue des feuilles en paquets. Je frissonne : j'ignorais que la baie-du-spectre avait cet effet-là.

On frappe à la porte. Je vais ouvrir. La Bombe est là, hors d'haleine. Je la laisse entrer. Elle passe devant moi et va directement vers Cardan.

– Tenez, dit-elle en sortant une petite fiole. C'est de l'argile. Ça contribuera peut-être à éliminer les toxines.

Cardan hoche la tête et prend la fiole. Il en avale le contenu avec une grimace.

– Ça a un goût de terre.

– Normal, c'est de la terre, l'informe-t-elle. Et il y a autre chose. Deux choses, en fait. Grimsen n'était déjà plus dans sa forge quand on a voulu le capturer. Il faut se préparer au pire : il doit être avec Orlagh. Et aussi, on m'a donné ça.

Elle extirpe un message de sa poche.

– Ça vient de Balekin, précise-t-elle. C'est habilement tourné, mais en résumé il te propose l'antidote, Jude, en échange de la couronne.

– La couronne ?

Cardan ouvre les yeux. Je réalise qu'il les avait fermés sans que je le remarque.

– Il veut que tu la lui apportes aux jardins, près des rosiers, indique la Bombe.

Je demande :

– Et que se passera-t-il si Cardan ne prend pas l'antidote ?

La Bombe pose le dos de sa main sur la joue de Cardan.

– C'est le Grand Roi de Domelfe. Il peut puiser ses forces dans la terre. Mais il est déjà très affaibli. De plus, je ne crois pas qu'il sache comment s'y prendre. Votre Majesté ?

Il l'observe avec une bienveillance mêlée d'incompréhension.

– Que veux-tu dire ? s'enquiert-il. Je viens juste de manger de la terre sur ton ordre.

Je pense à ce que vient de dire la Bombe et à ce que je connais des pouvoirs du Grand Roi.

Tu as sûrement remarqué que, depuis le début de son règne, les îles sont différentes. Les tempêtes arrivent plus vite. Les couleurs sont un peu plus vives, les odeurs plus prononcées.

Il a fait tout ça sans même y penser. Je parie qu'il n'a pas remarqué que la terre s'était modifiée pour s'adapter à lui.

Regarde-les tous. Tes sujets. Dommage que pas un seul d'entre eux ne sache qui est leur véritable souverain.

Si Cardan ne se considère pas comme le véritable Grand Roi de Domelfe, s'il ne s'autorise pas à accéder à ses propres pouvoirs, c'est ma faute. Si la baie-du-spectre le tue, ce sera à cause de moi.

– Je vais récupérer cet antidote, dis-je.

Cardan ôte la couronne de sa tête et la contemple, comme s'il avait oublié comment elle était arrivée entre ses mains.

– Si tu la perds, Chêne ne pourra pas en hériter, marmonne-t-il. Cela dit, si je meurs, je reconnais que la succession posera un problème.

– Je te l'ai déjà dit : tu ne vas pas mourir. Et garde cette couronne.

Je me retire dans le fond de la pièce pour changer le contenu de mes poches. Je mets une cape munie d'une grande capuche et un nouveau masque. Ma fureur est telle que mes mains tremblent. La baie-du-spectre, à laquelle je n'étais plus sensible grâce au mithridatisme. Si j'avais pu continuer à ingérer ma dose quotidienne, j'aurais peut-être pu duper Balekin comme j'ai naguère dupé Madoc. Mais, après être restée prisonnière des

Fonds marins, j'ai perdu un avantage et je me retrouve face à des enjeux encore plus importants. Je ne suis plus immunisée. Je suis aussi sensible au poison que Cardan l'est.

Je demande à la Bombe :

– Tu restes avec lui ?

Elle acquiesce en silence.

– Non, proteste Cardan. Elle t'accompagne.

Je refuse de la tête.

– La Bombe s'y connaît en potions. Et en magie. Elle veillera à ce que ton état ne se dégrade pas.

Il m'ignore et prend sa main.

– Liliver, en tant que roi, je te l'ordonne, déclare-t-il avec une grande dignité pour quelqu'un qui est assis par terre à côté du seau dans lequel il vient de vomir. Pars avec Jude.

Je me tourne vers la Bombe, mais je vois sur son visage qu'elle lui obéira. Elle a prêté serment et lui a même confié son nom. C'est son roi.

Sans savoir à qui je m'adresse – peut-être à tous les deux – je chuchote :

– Et merde !

Je jure de récupérer l'antidote au plus vite, mais mon départ n'en est pas facilité pour autant : je sais que le cœur de Cardan peut s'arrêter de battre à cause des effets de la baie-du-spectre. Son regard brûlant aux pupilles dilatées nous suit jusqu'à ce que nous franchissions la porte. Il serre encore la couronne entre ses mains.

Comme Balekin l'a promis, il est aux jardins, près d'un rosier aux fleurs bleu et argent. Une fois sur place, je remarque des silhouettes non loin. Des courtisans qui se promènent dans la nuit. Autrement dit, Balekin ne peut pas m'attaquer, mais moi non plus.

Du moins pas sans être vus.

– Tu me déçois énormément, me reproche-t-il.

Surprise, je me mets à rire.

– Oh, parce que votre ensorcellement n'a pas marché sur moi ? Je comprends que cela vous chagrine.

Il me jette un regard noir, mais il n'a plus Vulciber à ses côtés pour me menacer. Peut-être qu'en tant qu'ambassadeur des Fonds marins, il se croit invulnérable.

Les seules pensées qui m’habitent, c’est qu’il a empoisonné Cardan, qu’il m’a torturée et a poussé Orlagh à attaquer la terre. Je tremble de colère, mais j’essaie de ravalier ma fureur pour être en mesure d’accomplir ce qui doit être fait.

– M’as-tu apporté la couronne ? m’interroge-t-il.

Je mens :

– Elle n’est pas loin. Avant de vous la remettre, je veux voir l’antidote.

Il prend une fiole dans son manteau, presque identique à celle qu’il m’a donnée et que je sors de ma poche.

– On m’aurait exécutée si on avait trouvé ce poison sur moi, dis-je en agitant le flacon. C’était votre intention, n’est-ce pas ?

– Ton exécution n’est pas encore exclue, rétorque-t-il.

– Voilà ce que nous allons faire.

J’ôte le bouchon de la fiole et poursuis :

– Je vais boire le poison, puis vous me donnerez l’antidote. Si ça fonctionne sur moi, je vous apporterai la couronne en échange de la bouteille. Sinon, je mourrai, mais la couronne sera perdue à jamais. Que Cardan s’en sorte ou pas, elle est suffisamment bien cachée pour que vous ne la trouviez jamais.

– Grimsen pourra m’en forger une autre, réplique-t-il.

– Dans ce cas, pourquoi sommes-nous ici ?

Balekin fait la moue. J’envisage la possibilité que le petit forgeron ne soit finalement pas avec Orlagh. Il s’est peut-être volatilisé après avoir tout mis en œuvre pour que nous nous écharpions mutuellement.

– Cette couronne me revenait et tu l’as volée, insiste Balekin.

– C’est vrai. Et je vous la rendrai – mais pas sans contrepartie.

– Je ne peux pas mentir, mortelle. Je te donnerai l’antidote. Promis. Ma parole doit te suffire.

Je le gratifie de mon plus bel air renfrogné.

– Chacun sait qu’il faut redoubler de vigilance quand on passe un marché avec le Peuple. Vous êtes la duperie incarnée. Si vous possédez réellement l’antidote, je ne vois pas en quoi ça vous gêne que je m’empoisonne moi-même. Au contraire, j’aurais cru que cela vous ferait plaisir.

Il me scrute, contrarié. Il a dû s’empressement de réfléchir à un autre plan quand j’ai escorté Cardan hors de la salle du trône. Avait-il cet antidote dès le départ ? Pensait-il pouvoir persuader Cardan de le couronner ? A-t-il eu l’outrecuidance de croire que le Conseil l’aurait laissé faire ?

– Soit, concède-t-il. Une dose de l'antidote pour toi, et le reste pour Cardan.

Je débouche la fiole qu'il m'a confiée et en verse le contenu dans ma bouche avec une grimace de circonstance. Je sens ma colère monter en pensant à la torture que je me suis infligée avec mes minuscules doses de poison, tout ça pour rien.

– Sens-tu les effets de la baie-du-spectre dans ton sang ? s'enquiert Balekin. Elle agira bien plus vite sur toi que sur l'un des nôtres. En plus, tu en as pris une énorme dose.

Il m'observe avec une expression si féroce que je sais qu'il aimerait me laisser mourir. S'il pouvait avoir une bonne raison de me planter là, il le ferait. Je me demande s'il ne va pas le faire.

Finalement, il s'avance vers moi et débouche sa fiole.

– Ne va surtout pas croire que je vais te la donner, prévient-il. Ouvre la bouche comme un petit oiseau et je t'en verserai une dose. Ensuite, je récupérerai la couronne.

Docile, j'ouvre la bouche et le laisse déposer sur ma langue le liquide épais, amer, semblable à du miel. Je m'écarte pour me mettre à bonne distance de lui et me rapprocher un peu de l'entrée du palais.

– Satisfaite ? me demande-t-il.

Je recrache l'antidote dans ma fiole vide – celle qu'il m'a donnée ; celle qui, à l'origine, était pleine de baie-du-spectre mais qui, un instant plus tôt, ne contenait que de l'eau.

– Que fais-tu ? m'interroge-t-il.

Je rebouche le flacon et le lance à la Bombe. Elle l'attrape facilement. En un clin d'œil, elle a disparu. Balekin me regarde, bouche bée.

– Qu'as-tu fait ? m'interroge-t-il d'un ton impérieux.

– Je vous ai dupé, dis-je. Je vous ai induit en erreur. J'ai remplacé votre poison par de l'eau. Vous n'avez de cesse de l'oublier, mais j'ai grandi ici, et il faut aussi se méfier de moi quand il s'agit de conclure un marché. De plus, vous l'avez constaté, je peux mentir. Et, comme vous me l'avez rappelé il y a un moment déjà, je n'ai plus beaucoup de temps.

Il dégaine son épée. Une lame fine et longue. Je ne pense pas que ce soit celle avec laquelle il se battait contre Cardan chez lui, dans la tour du Manoir Creux, mais c'est possible.

Je l'avertis :

– Nous sommes en public. Et je suis toujours sénéchale du Grand Roi.

Regardant autour de lui, Balekin note la présence de courtisans à proximité.

– Partez ! leur crie-t-il.

Un ordre auquel je ne pensais pas qu'ils obéiraient, mais Balekin est prince. Il a l'habitude qu'on se soumette à sa volonté.

En effet, les courtisans se retirent dans l'ombre et quittent les lieux pour nous laisser nous battre en duel, ce que je dois pourtant à tout prix éviter. Je glisse la main dans ma poche et touche le manche de mon couteau. Sa portée n'a rien à voir avec celle d'une épée. Comme Madoc me l'a expliqué plus d'une fois : *L'épée est une arme de guerre. La dague est une arme de meurtre.* Un couteau, c'est mieux que rien, mais je regrette beaucoup de ne pas avoir Crépuscule.

Je demande :

– Me proposez-vous un duel, à moi qui suis si mal armée ? Vous ne voudriez pas que votre nom soit entaché.

– Parce que, selon toi, je pense que tu es digne d'honneur ?

Hélas, sa question est légitime.

– Tu es lâche, ajoute-t-il. Lâche comme celui qui t'a élevée.

Il s'avance, prêt à abattre son épée sur moi, que je sois armée ou pas.

– Madoc ? dis-je en sortant mon couteau.

Celui-ci n'est pas petit, mais sa lame mesure à peine la moitié de celle avec laquelle Balekin me menace.

– C'était lui qui avait prévu de frapper pendant le couronnement, rétorque-t-il. C'était son plan d'écarter Dain pour qu'Eldred n'ait pas d'autre choix que de poser la couronne sur ma tête. Il avait tout planifié. Mais lui est resté grand général tandis qu'on m'a envoyé croupir dans la Tour de l'Oubli. A-t-il levé le petit doigt pour m'aider ? Jamais ! Il s'est incliné devant mon frère, qu'il méprise. Et toi, tu es exactement comme lui, prête à supplier et à te rabaisser devant n'importe qui, tant que cela te confère un pouvoir.

Je doute qu'il ait été dans les intentions de Madoc de faire monter Balekin sur le trône, même s'il l'a laissé le croire. Ces propos me sont néanmoins désagréables. J'ai passé toute ma vie à faire profil bas dans l'espoir d'obtenir une position acceptable à Domelfe, puis lorsqu'enfin j'ai réalisé le plus grand coup d'État qu'on puisse imaginer, j'ai dû plus que jamais continuer à ne rien montrer de mes talents.

– Non, dis-je, c'est faux.

Il affiche un air surpris. Même quand il était prisonnier dans la Tour de l'Oubli, j'ai laissé Vulciber me frapper. Dans les Fonds marins, j'ai fait semblant d'avoir renoncé à toute dignité. Pourquoi devrait-il penser que je me vois autrement qu'il me voie lui ?

Je reprends :

– C'est vous qui avez choisi de vous incliner devant Orlagh plutôt que devant votre propre frère. C'est vous, le lâche. Et le traître. Vous qui avez assassiné votre famille. Mais pire encore : vous êtes un imbécile.

Il se rapproche, ses lèvres retroussées dévoilant ses dents. J'ai beau avoir toujours pris soin de simuler l'asservissement, j'ai le don dangereux de mettre le Peuple hors de lui.

– Vas-y, m'enjoint-il. Fuis comme l'être lâche que tu es.

Je recule d'un pas.

Tue le prince Balekin. Les mots de Dulcamara me reviennent, mais ce n'est pas sa voix que j'entends. C'est la mienne, rendue rauque par l'eau de mer, terrifiée, froide et seule.

Ce que Madoc avait dit il y a longtemps me revient aussi : *Qu'est-ce que le combat, si ce n'est un jeu de stratégie en accéléré ?*

L'intérêt de se battre n'est pas de le faire bien. C'est de vaincre.

Contre une épée, je n'ai pas l'avantage. Et de loin. De plus, je ne suis pas encore remise de mon séjour dans les Fonds marins. Balekin peut rester en retrait en prenant son temps alors que je ne peux échapper à sa lame. Il m'aura à l'usure, entaille après entaille. Le plus sûr pour moi est de réduire rapidement la distance qui nous sépare. Je dois franchir sa garde sans prendre le temps de le jauger. Je vais devoir le forcer à la précipitation.

Je n'aurai droit qu'à un seul essai.

Les battements de mon cœur m'assourdissent.

Balekin plonge sur moi. De la main droite, je plaque mon couteau contre la base de son épée puis j'empoigne son avant-bras de la main gauche et le tords, comme pour le désarmer. Il cherche à se libérer de ma prise. Je porte mon couteau à son cou.

– Attends ! s'écrie Balekin. Je me r...

Le sang de son artère jaillit sur mon bras, éclabousse l'herbe. Il brille sur mon couteau. Balekin s'effondre.

Tout est arrivé si vite.

Tout est arrivé trop vite.

Je voudrais ressentir quelque chose. Je voudrais trembler, avoir la nausée. Être celle qui craque et pleure. Je voudrais être n'importe qui sauf celle que je suis ; celle qui vérifie qu'il n'y a pas eu de témoin ; celle qui essuie son couteau dans la terre, ses mains sur les vêtements du cadavre, et quitte les lieux avant l'arrivée des gardes.

Vous êtes une petite meurtrière douée, a dit Dulcamara.

Quand je regarde en arrière, les yeux de Balekin sont encore ouverts, à contempler le vide.

Cardan est assis sur le canapé. Le seau a disparu, la Bombe aussi.

Il me regarde avec un sourire paresseux.

– Tu as remis ta robe, à ce que je vois.

Je l'observe sans comprendre : j'ai du mal à penser à autre chose qu'à l'acte que je viens de commettre, et à la nécessité d'en informer Cardan. Mais je n'ai pas changé de robe. Je porte toujours celle que renfermait la noix de la mère Moelle. Certes, l'une des manches est tachée de sang, mais c'est la seule différence.

Je lui demande :

– Est-il arrivé quelque chose ?

– Je ne sais pas, répond-il, hésitant. À toi de me le dire... J'ai accepté ta requête. Ton père est-il à l'abri ?

Ma requête ?

Mon père ?

Madoc. Bien sûr. Madoc m'a menacée. Il était ulcéré par Cardan. Mais qu'a-t-il fait, et quel est le rapport avec les robes ?

– Cardan, dis-je en m'efforçant de rester aussi posée que possible.

Je vais m'asseoir dans le canapé. Celui-ci est assez grand, mais les longues jambes de Cardan y reposent déjà, calées avec des coussins et enveloppées d'une couverture. Même si je prends soin de ne pas m'installer tout près de lui, ce sera toujours trop près pour moi.

J'enchaîne :

– Tu dois me dire ce qui s'est passé. J'étais absente au cours de l'heure passée.

Il a l'air perturbé.

– La Bombe est revenue avec l'antidote, explique-t-il. Elle a dit que tu allais arriver. J'étais encore complètement groggy. Un garde est venu nous

avertir qu'il se passait quelque chose. La Bombe est allée voir. Puis tu es entrée, comme la Bombe l'avait promis. Tu as dit que tu avais un plan...

Il me fixe comme s'il attendait que je lui raconte la suite, l'histoire dont je me souviens. Mais, évidemment, je ne la connais pas.

Au bout d'un moment, il ferme les yeux et secoue la tête.

– Taryn.

– Je ne comprends pas, dis-je, car je ne veux pas comprendre.

– Le plan, c'était que ton père s'empare de la moitié de l'armée, mais pour qu'il puisse fonctionner indépendamment de la couronne, il devait se libérer de son serment. Tu portais l'un de tes pourpoints, celui que tu mets toujours. Et d'étranges boucles d'oreilles. Une lune et une étoile.

De nouveau, il secoue la tête.

Un frisson glacé me parcourt.

Petites, dans le monde des mortels, Taryn et moi échangeons nos identités pour tromper notre mère. Même à Terrafæ, il nous arrivait de prétendre être l'autre pour voir si ça fonctionnait. Un professeur serait-il capable de nous différencier ? Et Oriana ? Madoc ? Chêne ? Et qu'en serait-il du grand et puissant prince Cardan ?

D'un ton pressant, je demande :

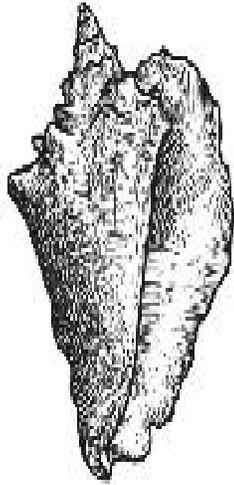
– Mais comment a-t-elle réussi à te faire accepter son offre ? Elle n'a aucun pouvoir. Elle a pu se faire passer pour moi, mais de là à t'obliger à...

Il plonge la tête entre ses mains aux doigts fuselés.

– Elle n'a pas eu besoin de me donner d'ordres, Jude. Ni d'avoir recours à la magie. J'ai confiance en toi. J'avais confiance en toi.

Et moi, j'avais confiance en Taryn.

Pendant que je tuais Balekin, pendant que Cardan luttait contre le poison, Madoc a agi contre la couronne. Contre moi. Et il l'a fait avec la complicité de sa fille Taryn.



Chapitre 29

Le Grand Roi est reconduit dans ses appartements afin qu'il puisse se reposer. Je jette au feu ma robe maculée de sang et, après avoir enfilé un peignoir, je réfléchis. Si grâce à ma cape aucun des courtisans n'a vu mon visage avant que Balekin les congédie, il y a des chances que personne ne m'ait reconnue. Et, bien sûr, je sais mentir. Cela dit, ne pas être accusée du meurtre de l'ambassadeur des Fonds marins me paraît dérisoire à côté de ce que je dois entreprendre pour faire obstacle à Madoc.

Maintenant que la moitié de l'armée a disparu avec lui, si Orlagh décide de donner l'assaut, je ne vois pas comment la repousser. Cardan va devoir nommer un autre grand général, et vite.

Il devra également informer les cours inférieures de la trahison de Madoc pour s'assurer que celui-ci ne s'exprime pas au nom du Grand Roi. Il doit bien y avoir un moyen d'inciter Madoc à revenir à la Haute Cour. Il a sa fierté, mais il est réaliste. Et si la solution était en lien avec Chêne ? Peut-être devrais-je exprimer plus clairement mes espoirs de voir mon petit frère diriger le royaume. Je suis plongée dans ces pensées quand on frappe à ma porte.

C'est une jeune messagère à la peau lilas, vêtue de la livrée royale.

– Le Grand Roi requiert votre présence. Je dois vous conduire auprès de lui.

Je prends une inspiration tremblante. Même si personne ne m'a vue, Cardan va forcément l'apprendre. Il sait qui je suis allée retrouver et le temps que j'ai mis à revenir de cette entrevue. Il a vu le sang sur ma manche. *C'est toi qui donnes des ordres au Grand Roi, pas l'inverse*, me dis-je pour me rassurer. Mais ce rappel me paraît vide de sens.

– Laisse-moi le temps de me changer, dis-je.

La messagère refuse d'un signe de la tête.

– Le roi exige que vous veniez immédiatement.

À mon arrivée dans les appartements royaux, je trouve Cardan seul, vêtu simplement, assis sur un fauteuil semblable à un trône. Il a le teint pâle et ses yeux sont encore trop brillants, comme s'il restait des traces de poison dans son sang.

– Je t'en prie, dit-il. Assieds-toi.

Je m'exécute avec circonspection.

– Un jour, tu m'as fait une proposition, poursuit-il. Aujourd'hui, c'est moi qui vais t'en faire une. Cesse de me contraindre. Rends-moi ma liberté.

Je retiens mon souffle, surprise alors que je ne devrais pas l'être. Personne n'aime être sous l'emprise de quelqu'un – même si le pouvoir n'a eu de cesse, selon moi et malgré le serment de Cardan, de basculer de mon côté puis du sien, dans un mouvement de balancier. Mon contrôle sur lui ressemble à un couteau posé en équilibre sur sa pointe : improbable et sûrement dangereux. Malgré tout, mettre un terme à cette emprise reviendrait à abandonner tout semblant de pouvoir. Pour moi, ce serait renoncer à tout. Absolument tout.

– Tu sais que je ne peux pas l'accepter.

Mon refus ne semble pas l'ébranler.

– Écoute-moi, insiste-t-il. Ce que tu veux, c'est que je t'obéisse pendant plus d'un an et un jour. La moitié de ce délai s'est déjà écoulée. Es-tu prête à placer Chêne sur le trône ?

Je garde le silence un moment, espérant que sa question n'attende pas de réponse. Quand il devient évident qu'elle n'est pas lancée en l'air, je nie en secouant la tête.

Il reprend :

– Donc tu pensais prolonger mon serment. Et comment comptais-tu t'y prendre, au juste ?

Une fois de plus, je n'ai pas de réponse. Du moins aucune qui soit satisfaisante.

Il sourit.

– Tu croyais que je n'avais rien à offrir, dit-il.

J'ai eu le tort de le sous-estimer par le passé. Je crains d'avoir réitéré mon erreur.

– Quel marché peux-tu bien me proposer ? Quand moi, je souhaite que tu renouvelles ton serment pour au moins un an, si ce n'est une décennie, et que toi, tu veux que j'y renonce complètement ?

– Ton père et ta sœur m'ont dupé, argumente Cardan. Si Taryn m'avait donné un ordre, j'aurais compris que ce n'était pas toi. Mais j'étais malade, fatigué, et je ne voulais pas te dire non. Je n'ai même pas demandé d'explications, Jude. Je voulais te montrer que tu pouvais me faire confiance, que me donner des ordres était à présent inutile. Je voulais te montrer que je pensais que tu savais où tu allais. Toutefois, ce n'est pas ainsi qu'un roi doit gouverner. Et peut-on vraiment parler de confiance, lorsque l'un a de l'autorité sur l'autre ?

» Terrafæ a souffert de nos querelles. Tu as tenté de me faire faire ce que tu pensais nécessaire, et si nous n'étions pas d'accord, la seule solution était de nous manipuler mutuellement. Ça n'a pas marché, mais abandonner n'est pas une solution. On ne peut pas continuer ainsi. Ce qui s'est passé ce soir en est la preuve. Je dois être en mesure de faire mes propres choix.

– Pourtant, tu disais que ça ne t'ennuyait pas tant que ça, de m'obéir.

C'est une piètre tentative de plaisanterie, d'ailleurs ça ne le fait pas sourire.

Il détourne les yeux, comme s'il n'avait pas la force de me regarder en face.

– Raison de plus pour ne pas m'autoriser ce luxe. C'est grâce à toi que je suis devenu Grand Roi, Jude. Laisse-moi *être* le Grand Roi.

Dans un geste défensif, je croise les bras sur ma poitrine.

– Et moi, que serai-je ? Ta servante ?

Ça me hérisse que sa requête soit logique, car je ne peux en aucun cas y accéder. Je ne peux pas me retirer – pas avec Madoc renégat ; pas quand tant de menaces pèsent. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser à la Bombe et à ce qu'elle m'a dit sur Cardan : qu'il ne savait pas comment invoquer son lien avec la terre. Ou à ce que le Cafard m'a dit : que Cardan se voit plutôt comme un espion qui prétend être un monarque.

– Épouse-moi, déclare-t-il. Deviens reine de Domelfe.

Une sensation de choc glacé me paralyse, comme si on venait de me faire une plaisanterie particulièrement cruelle. Comme si on avait fouillé mon cœur et qu'on y avait trouvé mon désir le plus ridicule, le plus puéril, pour s'en servir contre moi.

– Mais c'est impossible !

– Si, c'est possible. Certes, en général, les rois et les reines se marient pour s'allier politiquement, mais prends cette proposition comme une autre version de cet arrangement. De plus, si tu étais reine, tu n'aurais plus besoin que je t'obéisse. Tu pourrais établir tes propres règles. Quant à moi, je serais libre.

Je ne peux m'empêcher de songer à la lutte que je menais il y a quelques mois à peine pour gagner ma place à la cour, quand je souhaitais de tout cœur devenir chevalier et qu'on ne m'avait même pas permis de l'être.

Le plus choquant (et le plus ironique), c'est que ce soit Cardan, lui qui ne cessait de me répéter que je n'avais pas ma place à Terrafæ, qui me fasse une telle proposition.

Il reprend :

– De plus, ce n'est pas comme si nous allions rester mariés pour l'éternité. Les unions entre rois et reines doivent durer aussi longtemps que leur règne mais, dans notre cas, ça ne serait pas long. Jusqu'à ce que Chêne soit en âge de gouverner – en supposant que c'est ce qu'il souhaite. Tu pourrais obtenir tout ce que tu désires. Pour cela, il te suffit de me libérer de mon serment d'obéissance.

Mon cœur bat si fort que j'ai peur qu'il lâche.

Je parviens à articuler :

– Tu es sérieux ?

– Évidemment. Et sincère.

Je cherche l'entourloupe, car ce serait bien un de ces marchés fæs qui semblent être une chose et qui, finalement, se révèlent tout à fait différents.

– Laisse-moi deviner : tu veux que je te libère de ton serment et, en échange, tu promets de m'épouser ? Puis le mariage aura lieu au mois de jamais, quand la lune se lèvera à l'ouest et que les marées s'inverseront.

Il secoue la tête en riant.

– Si tu acceptes, je t'épouserai ce soir, promet-il. Tout de suite. Ici. Nous échangerons nos vœux et ce sera fait. Ce n'est pas comme chez les mortels ; nul besoin que quelqu'un préside la cérémonie ou soit témoin de notre union. Je ne peux pas mentir. Je ne peux pas te répudier.

– Il te reste peu de temps à attendre avant l'expiration de ton serment d'obéissance, dis-je, car la perspective d'accepter son marché, la perspective d'appartenir à la cour mais aussi d'en prendre le commandement, sont si tentantes que j'ai bien du mal à ne pas répondre oui tout de suite.

Puis j'ajoute :

– Supporter d'être lié à moi encore quelques mois ne sera pas aussi rude que de devoir l'être pour des années.

– Comme je te l'ai dit, il peut arriver bien des choses en un an et un jour. Tu as vu ce qui s'est passé en à peine six mois.

Nous restons silencieux tandis que j'essaie de réfléchir. Au cours de ces sept derniers mois, une question m'a hantée : qu'arrivera-t-il après ce délai d'un an et un jour ? Cardan me propose une solution, mais sa logique m'échappe. C'est le genre de chose absurde qui se produit dans les rêveries, qu'on imagine lorsqu'on somnole dans un vallon moussu, un fantasme trop gênant pour en parler même à ses sœurs.

Les filles mortelles ne deviennent pas reines de Terrafæ.

Je me demande quel effet ça ferait d'avoir ma propre couronne... et un pouvoir qui me soit propre, lui aussi. Peut-être que je n'aurais plus peur d'aimer Cardan. Peut-être que ça se passerait bien. Peut-être que je n'aurais plus à craindre ce que j'ai redouté toute ma vie : l'humiliation, la faiblesse, le manque de considération. Peut-être que je deviendrais moi-même un peu magicienne.

– Oui, dis-je avec un filet de voix proche du souffle. C'est d'accord.

Toujours dans le fauteuil, Cardan se penche en avant, les sourcils arqués, sans pour autant afficher son air supérieur habituel. L'expression de son visage est indéchiffrable.

– Avec quoi es-tu d'accord ? s'enquiert-il.

– Très bien, dis-je. Je vais le faire. J'accepte de t'épouser.

Il m'adresse un sourire espiègle.

– Je n'imaginai pas que ce serait un tel sacrifice pour toi.

Un peu contrariée, je me laisse aller sur le canapé.

– Ce n'est pas ce que je voulais dire.

– Épouser le Grand Roi de Domelfe est en général considéré comme une récompense ; un grand honneur dont peu sont dignes.

J'imagine qu'il est capable de sincérité, mais pas trop longtemps. Je lève les yeux au ciel, reconnaissante qu'il soit de nouveau égal à lui-même. Ce sera plus facile pour moi de prétendre que je ne suis pas totalement affolée par ce qui va se passer.

Je lui demande :

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

Je songe au mariage de Taryn et de Locke et à l'échange de leurs vœux, auquel nous n'avons pas assisté. Je pense aussi au mariage de ma mère, à son engagement envers Madoc, et soudain un frisson me traverse. J'espère qu'il n'a rien de prémonitoire.

– C'est simple, me rassure Cardan en s'avancant au bord du fauteuil. Nous prêtons serment. Je commencerai – à moins que tu préfères attendre. Peut-être imaginai-tu quelque chose de plus romantique.

Refusant d'admettre qu'il m'est arrivé d'imaginer des choses en rapport avec le mariage, je m'empresse de le détromper :

– Pas du tout.

Il ôte de son doigt ma bague sertie d'un rubis.

– Moi, Cardan, fils d'Eldred, Grand Roi de Domelfe, te prends, Jude Duarte, pupille mortelle de Madoc, pour épouse et pour reine. Que notre

mariage dure jusqu'à ce que nous souhaitions qu'il en soit autrement et que la couronne passe à d'autres mains.

Pendant qu'il parle, je tremble, habitée par un mélange d'espoir et de peur. Les mots qu'il prononce sont si importants qu'ils en deviennent irréels, surtout ici, dans les anciens appartements d'Eldred. Le temps semble s'écouler au ralenti. Au-dessus de nous, des branches se mettent à bourgeonner, comme si la terre elle-même avait entendu ce qu'il vient de dire.

Il me prend la main et glisse la bague à mon doigt. L'échange d'alliances n'étant pas un rituel chez les Fæes, son geste me surprend.

– À ton tour, dit-il dans le silence ambiant.

Il me sourit et ajoute :

– Après ça, je suis sûr que tu tiendras ta promesse et me libéreras de mon serment d'obéissance.

Je lui rends son sourire, qui compensera peut-être le fait que je sois restée pétrifiée après qu'il a prononcé ses vœux. Je n'arrive toujours pas à croire ce qui m'arrive. Mes doigts se resserrent sur les siens quand je m'exprime à mon tour :

– Moi, Jude Duarte, te prends, Cardan, Grand Roi de Domelfe, pour époux. Que notre mariage dure jusqu'à ce que nous ne le voulions plus et que la couronne passe à d'autres mains.

Il dépose un baiser sur la cicatrice dans ma paume.

J'ai encore le sang de son frère sous les ongles.

Je n'ai pas d'alliance pour lui.

Au-dessus de nos têtes, les bourgeons s'épanouissent. Un parfum de fleurs se répand dans la pièce.

Chassant toute pensée me ramenant à Balekin, au moment inévitable où je vais devoir confesser mon crime, je m'écarte et poursuis :

– Cardan, fils d'Eldred, Grand Roi de Domelfe, je renonce au contrôle que j'exerce sur toi. Tu es libéré de ton serment d'obéissance, maintenant et à jamais.

Il laisse échapper un soupir et se lève, légèrement vacillant. Je ne me fais pas à l'idée que je suis... Je n'arrive même pas à le formuler. Cette soirée a été trop riche en événements.

– On dirait que tu as encore besoin de repos, dis-je.

Je me lève moi aussi pour le rattraper au cas où il tomberait, même si je me sens moi-même un peu faible.

– Je vais m’allonger, réplique-t-il.

Il me laisse le guider vers son immense lit. Une fois qu’il y est, il ne lâche pas ma main.

– Si tu acceptes de t’allonger avec moi, précise-t-il.

N’ayant pas de raison de refuser, je m’exécute dans une impression d’irréalité renforcée. Alors que je m’étends sur la couverture aux broderies élaborées, je réalise que j’ai fait quelque chose d’encore plus blasphématoire que d’avoir volé sa chevalière pour la passer à mon doigt ou de m’asseoir sur le trône.

Me voilà devenue reine de Terrafæ.

Dans le noir, nous échangeons des baisers, troublés et épuisés. Je ne m’attends pas à dormir ; pourtant, je finis par sombrer, nos bras et nos jambes emmêlés. C’est la première fois depuis mon retour des Fonds marins que j’ai un sommeil réparateur. Puis je suis réveillée par des coups frappés à la porte.

Cardan est déjà levé. Il joue avec la fiole d’argile que la Bombe a apportée et la passe d’une main à l’autre. Il est toujours habillé. Ses vêtements froissés lui donnent l’air un peu débraillé. Je resserre les pans de mon peignoir sur moi, gênée à l’idée qu’on me voie partager son lit.

– Votre Majesté, dit le messenger – un chevalier. Votre frère est mort. Il s’est battu en duel, d’après ce que nous savons.

– Ah, réplique Cardan.

– Et la reine des Fonds marins... annonce le chevalier d’une voix tremblante. Elle est ici. Elle réclame justice pour son ambassadeur.

– Ça ne m’étonne pas.

Cardan parle d’un ton sec, bref.

– Soit, reprend-il, nous ne pouvons guère la faire attendre. Dis-moi, comment t’appelles-tu ?

Le chevalier hésite.

– Rannoch, Votre Majesté.

– Sir Rannoch, rassemble une escouade de chevaliers pour m’escorter jusqu’à la mer. Attendez dans la cour.

– Mais le général... commence Rannoch.

– ... est absent pour le moment, termine Cardan pour lui.

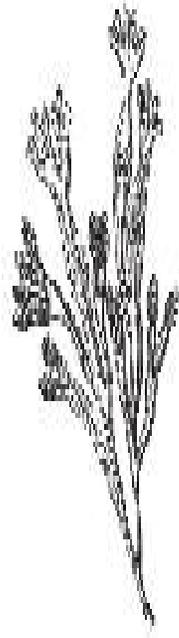
– À vos ordres, dit le chevalier.

J’entends la porte se refermer. Cardan apparaît, l’air hautain.

– Eh bien, ma chère épouse, dit-il d'une voix glacée. On dirait que tu as caché un dernier secret dans ta dot. Viens, nous devons nous habiller pour notre première audience commune.

Mon cœur se serre, mais je n'ai pas le temps de m'expliquer, ni de justification à fournir.

Je ne peux que me précipiter dans les couloirs en peignoir. De retour dans mes appartements, je prends mon épée et m'habille de velours tout en me demandant ce qu'impliquera ce nouveau statut et ce que va faire Cardan, maintenant qu'il est libre d'agir à sa guise.



Chapter 30



Orlagh nous attend sur une mer agitée. Elle est accompagnée de sa fille et d'une troupe de chevaliers montés sur des phoques, des requins et toutes sortes de créatures marines aux crocs acérés. Elle-même chevauche une orque, et est vêtue comme si elle s'apprêtait à partir à la guerre. Les écailles argentées qui la recouvrent semblent à la fois métalliques et sorties de sa peau. Ses cheveux sont cachés sous un casque en os et en dents.

À côté d'elle, Nicasia est à califourchon sur un requin. Aujourd'hui, elle n'a pas sa queue de poisson, mais de longues jambes protégées par une armure de coquillages.

La plage est jonchée de paquets de varech échoués comme après une tempête. Je crois distinguer d'autres formes dans l'eau : le dos d'une grosse créature affleurant à la surface, les cheveux de mortels noyés ondulant comme des algues. L'armée des Fonds marins est plus nombreuse qu'il n'y paraît.

– Où est mon ambassadeur ? demande Orlagh d'un ton autoritaire. Où est votre frère ?

Perché sur son étalon gris, Cardan porte une tenue noire et une cape écarlate. Il est flanqué de deux douzaines de chevaliers, et de Mikkel et Nihuar. Pendant le trajet, ceux-ci ont tenté de connaître les intentions de Cardan, mais il ne leur a rien dit – pas plus qu'à moi, ce qui m'inquiète davantage. Depuis l'annonce de la mort de Balekin, c'est à peine s'il m'a adressé la parole et il évite de me regarder. Mon ventre se tord d'angoisse.

Cardan observe Orlagh avec une froideur qui ne peut résulter que de la fureur ou de la peur, je le sais d'expérience. Dans ce cas précis, des deux, peut-être.

– Vous le savez très bien. Il est mort.

– Vous étiez pourtant responsable de sa sécurité, lui reproche la reine des Fonds marins.

– Ah oui ? s'enquiert-il avec un air perplexe exagéré, la main sur le torse. Je pensais que mon devoir était de ne pas agir contre lui, et non de lui épargner les conséquences des risques qu'il a lui-même choisi de prendre. Apparemment, il s'est battu en duel. Vous êtes sans doute au courant : les duels, c'est dangereux. Toutefois, ce n'est pas moi qui l'ai tué et je ne l'ai pas encouragé à se battre. En fait, je me suis même efforcé de l'en dissuader.

J'essaie de ne rien laisser paraître de mes émotions.

Orlagh se penche en avant, comme un requin qui aurait flairé l'odeur du sang dans l'eau.

– Vous ne devriez pas tolérer qu'on vous désobéisse ainsi.

Cardan hausse les épaules avec nonchalance.

– Peut-être.

Mikkel s'agite sur son cheval, visiblement gêné par la légèreté des propos de Cardan, comme s'il s'agissait d'une conversation amicale et qu'Orlagh n'était pas là pour saper son pouvoir et affaiblir son règne. Si elle savait que Madoc a disparu, elle pourrait immédiatement donner l'assaut.

En la regardant, en voyant le sourire méprisant de Nicasia et les yeux humides des selkies et du peuple de la mer, je me sens impuissante. J'ai renoncé à mon emprise sur Cardan en échange de ses vœux de mariage. Mais étant donné que personne ne le sait, mon impression que ça n'est jamais arrivé se renforce.

– Je suis venue réclamer justice, insiste Orlagh. Balekin était mon ambassadeur, et si vous estimez qu'il n'était pas sous votre protection, j'estime qu'il était sous la mienne. Livrez son assassin à la mer, où aucun pardon ne lui sera accordé. Livrez-nous votre sénéchale, Jude Duarte.

Un instant, j'ai la sensation de ne plus pouvoir respirer. C'est comme si je me noyais à nouveau.

Cardan hausse les sourcils. Il continue à parler d'un ton léger.

– Mais elle vient à peine de revenir de la mer !

– Vous ne niez donc pas son crime ? l'interroge Orlagh.

– Pourquoi le ferais-je ? demande Cardan. Si c'est contre elle que Balekin s'est battu en duel, je suis sûr qu'elle a gagné. Mon frère se croyait expert en combat à l'épée. Il surestimait largement ses capacités. Mais il me revient de la châtier ou non, et de la manière que je jugerai adaptée.

Je déteste qu'on parle de moi comme si je n'étais pas là, alors que nous venons de nous marier et que Cardan a prêté serment. Mais j'admets que le fait que sa reine a assassiné un ambassadeur semble un problème politique bien plus grave.

Orlagh ne daigne pas me regarder. Je suis persuadée qu'une seule chose l'intéresse : Cardan a sacrifié beaucoup pour obtenir ma libération et, en me menaçant, elle espère en obtenir davantage.

– Roi de la terre, je ne suis pas là pour me battre contre vos habiletés de langage. Je suis un être à sang froid et je préfère les lames. Naguère, je vous

considérerais comme un partenaire potentiel pour ma fille, le trésor le plus précieux de la mer. Elle aurait établi une paix durable entre nous.

Cardan regarde Nicasia. Même si Orlagh lui propose un terrain d'entente, il reste silencieux un long moment. Puis, quand il prend enfin la parole, c'est pour dire :

– Comme vous, je ne pardonne pas facilement.

Quelque chose change dans l'attitude d'Orlagh.

– Si c'est la guerre que vous voulez, il serait mal avisé de la déclarer sur une île, menace-t-elle.

Autour d'elle, les vagues enflent, plus violentes. L'écume blanchit davantage. Au bord de l'eau, des tourbillons se forment, de petite taille mais de plus en plus profonds.

– La guerre ?

Cardan scrute la reine Orlagh comme si elle venait de dire quelque chose de particulièrement incongru et qu'il en était contrarié.

– Vous tenez vraiment à me faire croire que vous voulez vous battre ? poursuit-il. Est-ce *moi* que vous provoquez en *duel* ?

À l'évidence, il lui tend un piège, mais je ne comprends pas lequel.

– Et si je disais oui ? lance-t-elle. Que feriez-vous, mon petit ?

Un sourire voluptueux retrousse les lèvres de Cardan.

– Sous chaque parcelle de votre mer, il y a de la terre. Une terre volcanique, en fusion. Attaquez-moi et je vous montrerai de quoi est capable votre « petit », ma dame.

Il tend une main. On dirait qu'une forme pâle s'élève à la surface de l'eau. Du sable. Du sable qui flotte.

Je fixe Cardan dans l'espoir de capter son regard, mais il est concentré. Quelle que soit la magie qu'il invoque, c'est celle dont Baphen parlait quand il disait que le Grand Roi était lié à la terre, qu'il était le cœur battant et l'étoile sur laquelle l'avenir de Domelfe était écrit. C'est ça, le pouvoir. Voir Cardan en faire la démonstration, c'est comprendre à quel point il n'est pas humain, à quel point il est métamorphosé, à quel point il s'est affranchi de l'ascendant que j'avais sur lui.

– Arrêtez ! hurle Orlagh alors que les tourbillons se mettent à bouillonner.

Une zone dans l'eau se met à chauffer puis à bouillir tandis que le peuple des Fonds marins hurle et se disperse en nageant pour en sortir. Plusieurs phoques grimpent sur les rochers noirs du rivage et s'interpellent dans leur langue.

En se renversant, le requin de Nicasia la jette à l'eau.

Des panaches de vapeur brûlante montent des flots. Un gigantesque nuage blanc roule devant moi. Lorsqu'il se dissipe, je vois qu'une nouvelle terre a surgi des profondeurs, la pierre en fusion refroidissant sous nos yeux.

Agenouillée sur l'île en formation, Nicasia a l'air stupéfaite et à demi terrifiée.

– Cardan ? appelle-t-elle.

Le Grand Roi affiche un petit sourire en coin, mais son regard est vague. Avec cette démonstration, il a dû convaincre Orlagh qu'il n'était pas un bon à rien.

À présent, je comprends qu'il n'a rien laissé au hasard. Comme il avait tout manigancé pour se libérer de mon joug.

Il a changé, pendant le mois que j'ai passé dans les Fonds marins. Il s'est mis à comploter. Et il est devenu excellent dans ce domaine.

Voilà à quoi je pense en voyant l'herbe pousser entre les orteils de Nicasia et les fleurs sauvages apparaître le long des collines verdoyantes. Je remarque les arbres et les ronces qui s'épanouissent. Un tronc d'arbre commence à se former autour du corps de Nicasia.

– Cardan ! hurle-t-elle tandis que l'écorce l'enveloppe, se refermant sur sa taille.

– Qu'avez-vous fait ? s'affole Orlagh en voyant l'écorce monter encore, les branches se déployer, bourgeonner, puis des feuilles et des fleurs parfumées éclore.

Des pétales s'envolent vers la mer.

– Inonderez-vous la terre, désormais ? demande Cardan à Orlagh avec un calme olympien, comme s'il ne venait pas de faire surgir une quatrième île des flots. Projetterez-vous de l'eau salée pour faire pourrir les racines de nos arbres et rendre saumâtre l'eau de nos ruisseaux et de nos lacs ? Noierez-vous nos baies et enverrez-vous votre peuple de la mer nous trancher la gorge et voler nos roses ? Le ferez-vous si cela implique que votre fille connaisse la même souffrance ? Allez, je vous mets au défi !

– Libérez Nicasia, réplique Orlagh, la voix assourdie par la défaite.

– Je suis le Grand Roi de Domelfe, lui rappelle Cardan. Et je n'aime pas qu'on me donne des ordres. Vous avez attaqué la terre. Vous avez enlevé ma sénéchale et libéré mon frère, qui était emprisonné pour le meurtre de notre père, Eldred, auquel vous étiez alliée. Autrefois, nous respections le territoire de chacun. Je vous ai laissée me manquer de respect trop souvent, et vous

avez abusé de votre pouvoir. À présent, reine des Fonds marins, nous allons observer une trêve – comme vous l’avez fait avec Eldred, comme vous l’avez fait avec Mab. Ce sera ça ou la guerre, et si nous nous battons l’un contre l’autre, je serai sans pitié. Rien ni personne parmi ceux qui vous sont chers ne sera épargné.

Orlagh ne réplique pas immédiatement. Je retiens mon souffle, me demandant ce qu’elle va dire.

– Fort bien, Grand Roi. Nous serons alliés. Rendez-moi ma fille et nous nous retirerons.

Je respire enfin. Cardan a eu raison de pousser Orlagh dans ses retranchements, même si c’était terrifiant. Après tout, lorsqu’elle saura pour Madoc, elle tentera peut-être d’en tirer parti. Mieux valait profiter de l’instant jusqu’au bout.

Et ça a fonctionné. Je baisse les yeux pour cacher mon sourire.

– Laissez Nicasia ici, ordonne Cardan. Elle sera notre nouvelle ambassadrice des Fonds marins, en remplacement de Balekin. Elle a grandi sur ces îles et bien des gens qui l’aiment sont ici également.

Cette exigence efface mon sourire. Sur la nouvelle île, l’écorce se détache de la peau de Nicasia. Je me demande à quoi Cardan joue en la ramenant à Domelfe. Elle sera forcément source de problèmes.

Mais ça doit être le genre de problèmes qu’il recherche.

– Si elle désire rester, c’est d’accord. Êtes-vous satisfait ? s’enquiert Orlagh.

Cardan incline la tête.

– Oui. Je ne me laisserai pas gouverner par la mer, peu importe la puissance de sa reine. En tant que Grand Roi, je me dois de régner. Mais je me dois également d’être juste.

Il marque une pause puis se tourne vers moi.

– Et aujourd’hui, je vais rendre justice. Jude Duarte, nies-tu être la meurtrière du prince Balekin, ambassadeur des Fonds marins et frère du Grand Roi ?

J’ignore ce qu’il attend que je réponde. Est-ce mieux de nier ? Dans ce cas, il ne me poserait pas la question ainsi, d’une manière qui montre clairement qu’il me croit responsable de la mort de Balekin. Il avait tout planifié. Je ne peux qu’espérer qu’il sache ce qu’il est en train de faire.

– Je ne nie pas que nous nous sommes battus en duel et que j’ai gagné, dis-je d’une voix moins sûre que je l’aurais voulu.

Tous les yeux du Peuple sont rivés sur moi. Quand je regarde leurs visages sans aménité, je ressens profondément l'absence de Madoc. Orlagh affiche un sourire carnassier.

– Voici ma sentence, déclare Cardan, rayonnant d'autorité. Jude Duarte sera exilée dans le monde des mortels. Tant qu'elle n'aura pas obtenu le pardon de la couronne – si la couronne le lui accorde un jour –, il lui sera interdit de mettre un pied à Terrafæ, sous peine de perdre la vie.

J'ai un hoquet de stupeur.

– Mais tu ne peux pas faire ça !

Il m'observe longuement. Son regard est empreint de douceur, comme s'il avait pensé que l'exil me conviendrait. Comme si je n'étais qu'une solliciteuse de faveurs parmi d'autres. Comme si je n'étais rien du tout.

– Bien sûr que si, je le peux, affirme-t-il.

Je hurle :

– Mais je suis la reine de Terrafæ !

Le silence se fait. Puis tout le monde autour de moi éclate de rire.

Je sens mes joues s'empourprer. Des larmes de fureur et de frustration me brûlent les yeux quand, avec un temps de retard, Cardan se joint à l'hilarité générale.

Des chevaliers abattent leurs mains sur mes poignets. Sir Rannoch me fait descendre de cheval. Dans un accès de folie, je songe à me battre avec lui, comme si nous n'étions pas entourés de deux douzaines de chevaliers.

Je m'époumone :

– Alors nie-le ! Vas-y, dis que c'est faux !

Il ne peut pas le nier, bien sûr. Nos regards se croisent. À l'évidence, l'étrange sourire qu'il esquisse m'est destiné. Je me souviens de l'époque où je le haïssais de tout mon cœur, mais je m'en souviens trop tard.

– Venez avec moi, ma dame, m'ordonne Rannoch.

Une fois de plus, je suis contrainte d'obéir.

Malgré tout, je ne peux m'empêcher de jeter un dernier regard en arrière, au moment où Cardan pose le pied sur la nouvelle île. Il ressemble trait pour trait au monarque qu'était son père, au monstre que son frère voulait qu'il devienne. Ses cheveux noir corbeau rejetés en arrière par le vent. Sa cape écarlate qui virevolte autour de lui. Ses yeux qui reflètent le vide gris et plat du ciel.

– Si Insweal est l'île du Malheur, Insmire, l'île de la Force et Insmoor, l'île de la Pierre, dit-il, sa voix traversant la terre nouvellement formée, alors

celle-ci sera Insear, l'île des Cendres.

Épilogue

Allongée sur le canapé, je regarde la télévision. Devant moi refroidit une assiette de bâtonnets de poisson réchauffés au micro-ondes. Dans le dessin animé à l'écran, un patineur artistique fait la tête. *Il n'est pas très bon patineur*, me dis-je. *Ou peut-être qu'il est excellent*. J'oublie sans cesse de lire les sous-titres.

Ces jours-ci, j'ai du mal à me concentrer.

Vivi entre dans le salon et se laisse tomber sur le canapé.

– Heather n'a toujours pas répondu à mes textos, déplore-t-elle.

Je me suis présentée chez Vivi il y a une semaine, épuisée, les yeux rouges d'avoir pleuré. Rannoch et sa clique m'avaient conduite à travers le ciel sur l'un de leurs chevaux avant de me lâcher dans une rue au hasard, dans une ville au hasard. J'ai marché pendant des heures, les pieds couverts d'ampoules, doutant de ma capacité à m'orienter avec les étoiles. J'ai fini par tomber sur une station-service où un taxi faisait le plein, et j'ai été surprise de me souvenir de l'existence des taxis. À ce moment-là, je me moquais bien de n'avoir pas un sou en poche : Vivi le paierait sans doute avec une poignée de feuilles ensorcelées.

À mon arrivée, j'ai été surprise de voir que Heather n'était plus là.

Quand Vivi et elle sont revenues de Terrafæ, j'imagine que Heather avait de nombreuses questions à poser, qui ont dû entraîner d'autres, jusqu'à ce que Vivi finisse par lui avouer qu'elle l'avait ensorcelée. C'est à partir de là que tout est allé de travers.

Vivi a levé l'envoûtement, Heather a retrouvé la mémoire, et elle est partie.

Comme elle est retournée vivre chez ses parents, Vivi espère toujours qu'elle va revenir. Certaines de ses affaires sont restées là. Des vêtements. Sa table à dessin. Des tubes de peinture à l'huile qui ne servent à personne.

– Elle te répondra quand elle se sentira prête, dis-je sans être sûre d'y croire moi-même. Elle a juste besoin de faire le point.

Ce n'est pas parce que je suis amère dès qu'il s'agit d'amour que tout le monde doit l'être aussi.

Nous restons un moment assises ensemble sur le canapé, à regarder le patineur rater ses réceptions et tomber amoureux de sa coach alors que ses sentiments ne sont visiblement pas réciproques.

Chêne ne va pas tarder à rentrer de l'école, et nous ferons comme si tout était normal. Je l'emmènerai vers la partie boisée du terrain attenant à

l'immeuble et l'entraînerai au combat à l'épée. Il se prête volontiers à l'exercice, même s'il prend ça pour un jeu. Je n'ai pas le cœur de l'effrayer en lui présentant cette activité sous un autre angle.

Vivi pioche un bâtonnet de poisson dans mon assiette et le trempe dans le ketchup.

– Tu comptes faire la tronche encore combien de temps ? me demande-t-elle. Tu étais épuisée après avoir été prisonnière des Fonds marins. Tu n'étais pas au top de tes capacités. Il t'a eue sur ce coup-là. Ça arrive.

Je réplique, la bouche pleine :

– Si tu le dis.

– Si tu n'avais pas été capturée, il l'aurait eu dans l'os.

Je ne suis pas certaine de comprendre ce que ça veut dire, mais ça fait du bien de l'entendre.

Ma sœur pose sur moi ses yeux de chat.

– Je voulais que tu viennes dans le monde des mortels. Et tu es là. Peut-être que tu vas adorer. Laisse-toi une chance.

J'acquiesce malgré mes réserves.

– Et si ça ne te plaît pas, poursuit Vivi en haussant un sourcil, tu pourras toujours rejoindre Madoc.

– Non, dis-je. Il m'a déjà proposé plein de fois de rallier son camp, mais j'ai toujours refusé. C'est trop tard.

Elle hausse les épaules.

– Il s'en ficherait. OK, il ne s'en ficherait pas. Il ferait en sorte que tu te jettes à ses pieds et ne manquerait pas de te le rappeler à chaque conseil de guerre pendant les vingt prochaines années, pour te coller la honte. Mais il t'accepterait.

Je la considère d'un œil sévère.

– Pour quoi faire ? Œuvrer pour que Chêne monte sur le trône ? Après tout le mal qu'on s'est donné pour le protéger ?

– Œuvrer pour nuire à Cardan, corrige Vivi, une lueur cruelle dans les yeux.

Elle a toujours été rancunière.

Et, à cet instant, je m'en réjouis.

– Comment ? dis-je.

Mais, lentement, la partie stratégique de mon cerveau s'active déjà. Grimsen est toujours dans la course. S'il pouvait forger une couronne pour Balekin, que pourrait-il faire pour moi ?

– Je ne sais pas, répond Vivi en se levant, mais tu t’en soucieras plus tard. La vengeance est un plat qui se mange froid. Et les glaces, plus froid encore.

Là-dessus, elle va chercher dans le congélateur un pot de glace à la menthe et aux pépites de chocolat, prend deux cuillers et revient sur le canapé.

– Pour l’instant, régale-toi – même si ce délice est indigne d’une reine de Terrafæ en exil.

Elle n’a pas dit ça pour se moquer de moi, mais ce titre me vexe quand même un peu. Je prends ma cuiller.

Tu dois avoir suffisamment de force pour frapper et frapper encore sans te fatiguer. La première leçon consiste à te rendre assez robuste pour ça.

Nous mangeons, baignées par la lumière vacillante de l’écran. Sur la table basse, le téléphone de Vivi reste silencieux. Moi, mon esprit bouillonne.

Remerciements

Rédiger le deuxième tome de cette trilogie se serait révélé bien plus difficile sans le soutien, les encouragements et les critiques de Sarah Rees Brennan, Leigh Bardugo, Steve Berman, Cassandra Clare, Maureen Johnson, Kelly Link et Robin Wasserman. Merci à vous, ma bande de canailles !

Merci aux lecteurs qui sont venus me voir en dédicaces et à tous ceux qui m'ont contactée pour me dire combien ils avaient aimé *Le Prince cruel*. Merci également pour tous les fanarts.

Un immense merci à toute l'équipe de Little, Brown Books For Young Readers qui a soutenu mes étranges visions. Je remercie particulièrement mon incroyable éditrice, Alvina Ling, ainsi que Kheryn Callender, Siena Koncsol, Victoria Stapleton, Jennifer McClelland-Smith, Emilie Polster, Allegra Green et Elena Yip parmi d'autres. Au Royaume-Uni, je remercie Hot Key Books et surtout Jane Harris, Emma Matthewson et Tina Mories.

Merci à Joanna Volpe, Hilary Pecheone, Pouya Shahbazian et à toute l'équipe de New Leaf Literary d'avoir rendu plus aisées les choses compliquées.

Merci à Kathleen Jennings pour ses illustrations merveilleuses et évocatrices.

Enfin, je remercie surtout Theo, mon mari, de m'aider à définir les histoires que je veux raconter, et Sebastian, notre fils, d'être à la fois une source de distraction et d'inspiration.

Holly Black

Holly Black est une autrice américaine à succès. Elle a écrit plus de trente romans de fantasy pour enfants et adolescents, souvent des best-sellers. Elle a reçu de nombreux prix et ses livres ont été traduits dans plus de trente langues. Elle vit actuellement en Nouvelle-Angleterre avec son mari et son fils dans une maison qui possède une bibliothèque secrète.

Holly Black est notamment l'autrice de la série *Magisterium*, écrite avec Cassandra Clare, et des *Chroniques de Spiderwick*, adaptées au cinéma, qui l'ont rendue mondialement célèbre. En 2018, elle commence avec *Le Prince Cruel* (*The Cruel Prince*) la trilogie « Folk of the Air » par laquelle elle revient à la fantasy féerique, créant un monde riche de créatures imaginaires et d'intrigues de cour.

Note de l'éditeur

Dans sa série « Le Peuple de l'Air », dont *Le Roi maléfique* est le deuxième volet, Holly Black reprend nombre d'éléments du folklore anglo-saxon, qu'elle réinterprète en leur donnant une nouvelle réalité.

Outre les gobelins et autres sirènes, voici quelques éclaircissements sur des créatures légendaires peut-être inconnues du public français.

Barghest : Dans la mythologie anglaise et germanique, monstre légendaire qui prend la forme d'un chien noir aux crocs et aux griffes impitoyables, et parfois capable de changer de forme.

Boggart : Créature des landes ressemblant à un nain très laid, poilu et souvent doté de mauvaises intentions.

Brownie : Dans le folklore écossais, génie de la maison qui effectue des tâches ménagères à la place de la famille chez qui il loge. Synonyme de chance, il peut prendre l'apparence d'une sorte de lutin ou de singe de moins d'un mètre.

Changelin : Dans le folklore irlandais, écossais et scandinave, un changelin est un leurre que les fées, les trolls ou les elfes (ou autres créatures du Petit Peuple) laissent à la place du nouveau-né qu'ils ont enlevé.

Fir darrig : Lutin du folklore irlandais, il peut être soit immense soit minuscule. Il a tendance à jouer des tours aux habitants des maisons qu'il investit.

Grig : Petite fée joyeuse vêtue de vert, coiffée d'un chapeau et portant des bas rouges.

Gwyllion : Mot ayant de nombreuses acceptions en gallois (« esprits », « marcheurs de la Nuit », « fantômes »). Dans la tradition la plus commune, un gwyllion est une fée de sexe féminin, d'apparence effrayante, qui s'amuse à perdre les voyageurs sur les routes peu fréquentées.

Merrow : Dans les traditions écossaise et irlandaise, le merrow est une sorte de sirène. C'est un cousin de la nixe.

Nixe : Dans le folklore germanique et nordique, peuple qui s'apparente aux ondines ou aux sirènes, et dont les membres sont tantôt masculins tantôt féminins, en fonction de leur origine géographique.

Pixie : Créature de la mythologie britannique, particulièrement présente en Cornouailles. C'est une sorte de petit lutin ayant élu domicile sur les sites antiques (cercles de pierres, dolmens...).

Puck : Créature féérique proche du pixie. Ce nom a été rendu célèbre par le personnage du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare.

Seelie : Peuple des « gentilles fées » dans le folklore britannique : elles appellent à l'aide les humains ou au contraire les mettent en garde ou leur portent assistance. Si ce peuple aime jouer des tours aux mortels, les créatures qui le constituent restent globalement généreuses et positives. Parmi elles, on trouve les hobgoblins, les brownies, les selkies et les leprechauns.

Selkie : Dans la tradition des îles des Shetland (Écosse), belle jeune fille ou beau jeune homme capable de se transformer en phoque.

Shagfoal : Créature du Lincolnshire qui ressemble à un gobelin aux intentions néfastes. À la tombée de la nuit, il se cache sur le bas-côté de la route, attendant les voyageurs pour agacer les chevaux et provoquer des accidents.

Sluagh : Dans les traditions irlandaise et écossaise, esprit d'un mort sans repos rejeté à la fois de l'enfer et du paradis.

Trow : Comme les trolls, les trows sont des créatures de la nuit. Issus du folklore des îles Orcades et Shetland, ils sont souvent représentés comme de petits êtres laids et timides. Ils sont très friands de musique et aiment capturer les humains dotés de ce talent.

Unseelie : Au contraire des Seelie, le peuple unseelie regroupe des créatures qui aiment piéger les mortels pour les faire souffrir. Ils attaquent les

voyageurs la nuit, forcent les soldats à entrer en guerre... Parmi eux, on compte les boggarts et les red caps.